



LE CONTE DU TONNEAU.

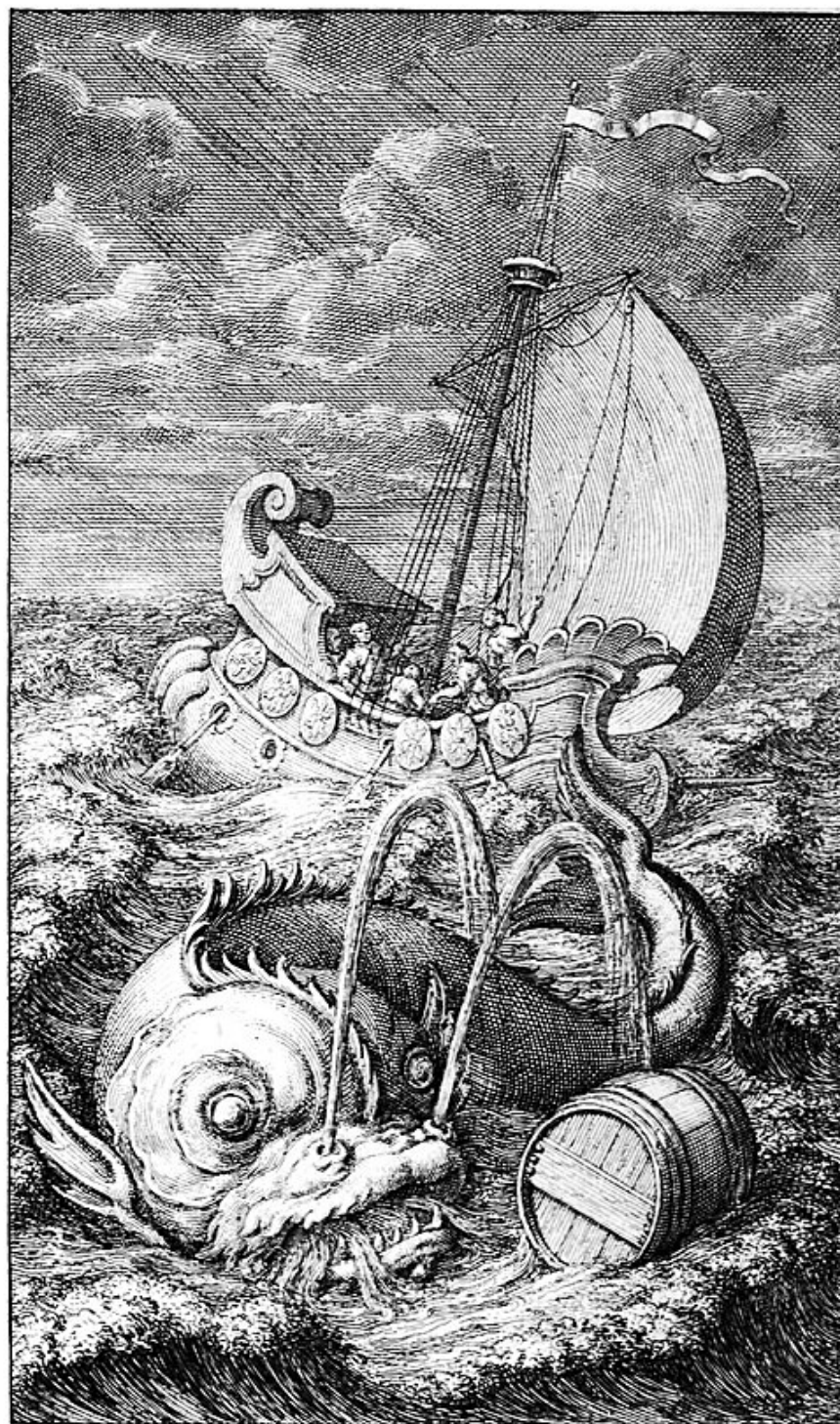
Le Conte du tonneau (1704) contenant tout ce que les arts, & les sciences ont de plus sublime et de plus mystérieux ; avec plusieurs autres pièces très curieuses.

Jonathan Swift



Henri Scheurleer (Q117633860), La Haye, 1732

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026



LE CONTE DU TONNEAU

LE CONTE  
DU  
TONNEAU,

Contenant tout ce que les  
ARTS, & les SCIENCES

Ont de plus SUBLIME,  
Et de plus MYSTERIEUX ;  
Avec plusieurs autres Pieces très-curieuses.

Par JONATHAN SWIFT,

*Doïen de St. Patrick en Irlande.*

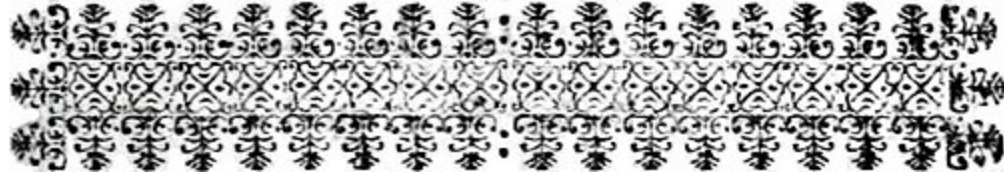
Traduit de l'Anglois.

*TOME PREMIER.*



À LA HAYE,  
Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XXXII.



# T A B L E D E S M A T I E R E S .

(Les trois entrées qui suivent ne font pas partie de l'ouvrage original.)

[Dédicace](#)

[Préface du traducteur](#)

[Catalogue de plusieurs traitez](#)

**DEDICACE pretendue du Libraire** à MYLORD SOMMERS. De quelle maniere il a découvert, que c'est à ce Seigneur que l'Auteur a trouvé bon que l'Ouvrage fût dédié....pag. 7. 8. & 9

**Le Ridicule des Faiseurs de Dedicaces**, qui donnent à leurs patrons des Eloges, qui ne conviennent pas à leur Caractere. ...10. 11.

**Avertissement du Libraire**. Il rend compte au Public du tems qu'il a gardé ces Ouvrages chez lui ; de l'année, où, selon lui, ils ont été composez ; & des raisons, qui le déterminent à les donner au Public. ...14.

**EPITRE DEDICATOIRE** à S. A. R. le Prince POSTERITE.

**L'Auteur, craignant que le Tems**, Gouverneur de ce Prince, ne détruise bientôt toutes les productions du Siecle, se plaint de la Malignité de ce

Pedagogue, qui fait passer les Ouvrages les plus estimez comme des éclairs. ...17. jusques 22.

Il s'efforce à persuader à S. Alteffe, qu'en dépit de son Gouverneur, il y a affeurement dans le siècle present de l'Esprit, du Savoir, & des Auteurs ; & il proteste, qu'il en a vu plusieurs de ses propres yeux. ...25. & suivant.

PREFACE. Occasion & Dessen de cet Ouvrage. ...29. 30. 31.

Projet pour donner de l'Employ aux Beaux-Esprits Petits-Maîtres, afin de les détourner d'attaquer la Religion & le Gouvernement. ...32.

Préfaces modernes. ...33.

Delicatsse des Traits d'Esprit modernes, qui ne souffrent pas le transport. ...34.

Méthode pour pénétrer sans peine dans les Pensées les plus misterieuses d'un Auteur. ...36.

Justes Plaintes de la multitude des Auteurs, faite par la multitude même des Auteurs. Echantillons de ces Plaintes. ... 37. 38

Ce Sujet est éclairci par le Conte d'un homme à grosse bedaine presque étouffé dans une foule. ...39.

L'Auteur prétend se prévaloir des Prerogatives accordées à tous les Ecrivains Modernes : savoir, de dire quelque chose de beau & de sublime, quand on ne le comprend pas, & de se louer soi-même sans façon. ...40. 41.

La raison pourquoi aucun Trait, Satyrique n'entre dans tout cet Ouvrage, contre la louable coutume des Livres modernes. ...42. 43.

Raison veritable & nouvelle pourquoi la *Satyre* est plus goûtée que le *Panegyrique*. ...44. 45. 46.

La Difference qu'il y a entre la République d'Athenes, & la Grande-Bretagne, par rapport à la Satyre generale qui regarde tout un Peuple, & la Satyre qui a pour objet quelque Particulier. ...47. 48. 49.

Dessen de l'Auteur de donner au Public un Panegyrique du Genre-Humain & une Defense modeste du procédé de la Populace dans tous les âges. ...50.

I. SECT. INTRODUCTION au CONTE DU TONNEAU. Differtation Physico-Mythologique, sur les *Machines Oratoires*. Il y en a trois fortes, la *Chaire*, l'*Echelle*, & les *Théâtres des Charlatans*. ...52. 53. 54.

Du Barreau, & du Tribunal. ...55.

Tendresse de l'Auteur pour le nombre trois, dont il promet le Panegyrique. ...56. 57.

Des Chaires, la matiere & la forme les plus convenables. ...57. 58.

De l'Echelle, Machine Oratoire, sur laquelle les Orateurs Anglois effacent ceux de toutes les autres Nations dans le même genre. ...58.

Du Théâtre ambulante, Séminaire des deux autres Machines Orautoires. ...59.

Raison Physique pourquoi toutes ces Machines ont une certaine élévation. ...60.

Ménagement délicat & judicieux de l'Architecture dont on se fert dans les Theatres Dramatiques. ...61. 62. 63.

Les Machines Orautoires representent emblematiquement les differens tours d'esprit de ceux qui y montent, & même de toutes sortes d'Auteurs & d'Ouvrages. ...64. 65.

Apologie des Auteurs de Grubstreet contre les Societez revoltées de *Gresham* & du Caffé de *Guillaume*. ...66. 67. 68.

Les Lecteurs superficiels ne fauroient déterrer la Sageffe, qui ressemble à un Renard, à un Fromage, & à beaucoup d'autres choses qu'on ne songe gueres à y comparer. ...69.

L'Auteur promet des Commentaires pour éclaircir plusieurs Ouvrages misterieux de l'Academie de Grubstreet, comme *Docteur Faustus*, *petit Pouffet*, &c. ...70. 71. 72. 73.

La perfonne & la plume de l'Auteur usées au service du public. ...74. 75.

Utilité de plusieurs Titres & de plusieurs Dedicaces devant le même Ouvrage. ...76. 77.

**II. SECT. Commencement du CONTE du TONNEAU.** Discours d'un Pere mourant à ses trois Fils, il leur donne des Habits, & un Testament. ...78. 79.

De la conduite de ces trois Cavaliers dans leur premiere jeunesse, & des belles qualitez qu'ils acquièrent en frequentant les petits maîtres & les coquetes de la Ville. ...80. 81. 82.

Description d'une Secte, qui reconnoissoit un Tailleur pour le Createur & leur Divinité tutelaire ; du culte de ces Sectaires & de leur Sytème de Religion. ...83. & suivant.

Comme les trois Freres suivent les modes, & mettent des Nœuds d'épaules, contre le Testament de leur Pere, qu'ils se rendent favorables par la subtilité de quelques distinctions Scolaftiques. ...89. 90. 91.

Ils couvrent leurs habits de Galons d'or, en se fondant contre ledit Testament sur la *Tradition*. ...92. 93. 94.

Ils y mettent des doublures de Satin couleur de feu, s'autorisant d'un Codicille, qui n'est pas de la façon de leur Pere. ...95. 96. 97.

Ils les chargent de franges d'argent, en se prevalant de la finesse d'une *interpretation Critique* dudit Testament. ...98. 99.

Ils y ajoutent une broderie Chinoise, en éludant le sens naturel & literal du Testament. ...100.

Ils le renferment dans un Coffre-fort. ...101.

Le plus habile des Freres, nommé Pierre, s'introduit adroitement dans la maison d'un grand Seigneur pour élever ses Enfans ; apres la mort de ce Seigneur il chasse les Fils & donne leurs appartemens à ses Frères. ...102.

**III. SECT. Digression touchant Messieurs les Critiques.** ...95. 96. 97.

Trois especes de Critiques, dont les deux premieres sont éteintes. ...104. 105.

Genealogie du vrai Critique. ...106.

Son occupation, ses devoirs, & sa definition. ...107. 108.

Son antiquité. Les Auteurs les plus anciens en ont parlé d'une maniere Emblematique. ...110. 111.

Pausanias en parle sous le type d'un Ane qui broute les vignes. ...112.

Herodote sous celui des Anes qui ont des cornes, & d'un autre Ane dont le braire mit en déroute toute une Armée de Scythes. ...113.

Diodore se sert de l'Emblème d'une herbe empoisonnée. ...114.

Et Ctesias de celui d'un Serpent qui vomit du poison & qui n'a point de dents. ...115.

Garçons-Critiques indiquez par *Terence* sous le nom de *Malevoli*. ...116. 117.

Le veritable Critique comparé à un Tailleur, & à un Mendiant. ...118. 119.

Trois marques Caracteristiques du vrai Critique Moderne. ...120. 121.

**IV. SECT. Continuation du CONTE du TONNEAU.** ...123.

Pierre fait le gros dos, se donne des titres, & pour pouvoir soutenir les grands airs, il s'érige en Inventeur de Projets. ...124.

L'Auteur se flatte d'être bientôt traduit dans toutes langues étrangères. ...125.

Pierre achete pour une somme modique la *Terre Australe* ; il la vend en détail à plusieurs gens sans les en mettre en possession. Il débite un remède contre les Vers. ...126.

Il établit un Bureau en faveur des Hypochondriaques & des gens tourmentez des vents. ...127.

Un bureau d'assurance contre la brûlure. ...128.

Il invente la faumure universelle. ...129.

Il nourrit une race de Taureaux, descendus de ceux de *Colchos*, mais dont les pieds étoient de plomb, au lieu que leurs Ancêtres les avoient d'airain. ...130. 131. 132. 133.

Il vend des pardons à des criminels, qui ne laissent pas d'être pendus. ...134. 135.

Il reçoit un coup de hache à la tête, donne dans les plus grandes chimères, & dans les friponneries les plus infames. ...136. 137.

Il chasse de la maison sa femme & celles de ses Frères. ...138.

Il leur donne du pain pour du mouton & pour du vin. ...139. 140. 141. 142.

Il débite les plus horribles mensonges, & prétend avoir vu une Vache, qui donnoit assez de lait pour en remplir 3000. Eglises, un Poteau assez grand pour en faire six Vaisseaux de Guerre, & une Maison qui faisoit un Voiage par mer & par terre de plus de 2000. lieuës d'Allemagne. ...143. 144.

Les deux Frères s'emparent par finesse d'une Copie du Testament, forcent la cave, boivent un doigt de vin pour se fortifier le cœur, & sont chassés par Pierre à grands coups de pied. ...145. 146. 147.

**V. SECT. Digression à la Moderne.** ...139. 140. 141. 142.

L'Auteur s'étend fort au large sur les peines qu'il se donne pour rendre service au public en l'instruisant, & sur-tout en le divertissant. ...149. 150.

Il donne aux modernes une recette pour enfermer dans un petit volume de poche, le Système de tous les Arts, & de toutes les Sciences. ...151. 152.

Defectuositez d'Homere, & la crasse ignorance par raport aux inventions des modernes. ...154. 155.

L'Auteur n'écrit que pour suppléer à ce qui manque aux Œuvres de cet ancien. ...156. 157.

Il excuse les louanges qu'il se donne par l'exemple des plus fameux Modernes. ...158. 159. 160.

#### VI. SECT. Continuation du CONTE du TONNEAU. ...161.

Les deux Frères chassiez prennent unanimement la resolution de réformer leurs habits & leur conduite. Ils prennent l'un le nom de *Martin*, l'autre celui de *Jean*, & bien-tôt ils font voir qu'ils ont des Inclinations fort différentes. ...164. 165.

Martin, ayant commencé la réforme de son habit d'une manière trop rude & trop impetueuse, se refoud de s'y prendre avec plus de précaution. ...166.167. 168.

Jean, emporté par son zèle, tire, arrache, & met tout son habit en Lambeaux. ...169. 170.

Il emploie toute son éloquence pour porter Martin à la même fougue, mais n'y aiant pas réussi, il se separe de lui. ...171. 172. 173. 174.

Jean devient fou a lier, il s'attire un grand nombre de sobriquets, & invente la Secte des *Æolistes*. ...175. 176. 177.

VII. SECT. Digression à la louange des Digressions. Rien n'est plus fort dans le gout moderne que les Digressions. Le gout moderne en matiere d'esprit comparé au gout moderne en matières de ragouts & de fricassées. ...178. 179.

Digressions absolument necessaires dans le genre d'écrire des Modernes. ...180.

Deux méthodes d'acquérir l'érudition, qui ont à présent la vogue, la Lecture des Titres, & celle des Index. Les avantages considerable de la derniere de ces methodes. ...181.

L'utilité des Systèmes & des Abregez; le nombre des Auteurs surpassent de beaucoup celui des sujets propres à être traités dans un Livre, rend absolument necessaires les *Abrégez* & les *Recueils*. ...182. 183.

Réponse à une objection tirée de *l'infinité de la matiere*. L'obscenité est la seule source de bel esprit, sur laquelle l'invention des modernes se signale; elle ne laisse pourtant pas de s'épuiser & de se perdre peu à peu. ...184. 185.

Moïens faciles de se rendre capable d'écrire sur toute sorte des sujets. ...186. 187.

Si le Lecteur ne trouve pas cette Digression bien placée, il est Maître de la réleguer dans quelque autre coin du Livre. ...188.

**VIII. SECT. Continuation du CONTE du TONNEAU.** Système des *Æolistes*. Ils soutiennent que le Vent ou le soufle est l'origine de toutes choses, & qu'il domine dans la composition de tous les êtres. ...189. 190.

Les Æolistes donnent aux hommes jusqu'à cinq ames. ...191.

Leurs Harangues ou Eructations. ...192.

Leur manière de s'enfler pour s'y rendre propres. ...193. 194.

Borée est leur plus grande Divinité. Ils reçoivent leurs inspirations du meilleur Acabit d'un pays appelé Σηστια. ...195.

Ils se servent de tonneaux enfoncés en guise de chaires. ...196. 197.

Inspirations communiquées au public par le canal des femmes, & pourquoi. ...198. 199.

canal des femmes, & pourquoi. ...198. 199.

Les notions la plus opposées aux attributs Divins font les plus propres à former l'idée d'un Diable. Il n'y a point de Secte qui puisse s'en passer. ...200. 201.

Les Diables des Æolistes font le Cameleon, & un Geant nommé *Moulin-à-vent*. Les Lapons font étroitement liés avec les Æolistes Britanniques. ...202. 203.

Le profond respect de l'Auteur pour cette Secte. ...204.

**IX. SECT. Dissertation sur l'origine & sur l'utilité de la Folie** ; on lui est redevable des conquérans, & des chefs de Secte, tant par rapport à la Religion, qu'à Philosophie. ...205. 206.

La moindre vapeur qui monte dans le cerveau est capable de causer les entreprises, les revolutions, & les Catastrophes les plus merveilleuses. ...207.

Cette vérité est confirmée par l'exemple de Henry le Grand qui fit les plus grands préparatifs pour la guerre à cause de l'absence de sa Maîtresse. ...208. 209. 210.

Elle est confirmée encore par l'exemple de Louis XIV, dont les vapeurs, qui avoient été la cause des plus vastes desseins, aboutirent à la fin à une fistule. ...211. 212.

Les Syftêmes des Philofophes ont la même fource. ...213. 214. 215. 216.

Il faut à l'homme un gout fin, beaucoup de difcernement, & des occafions très-heureufes pour faire paffer fon extravagance pour force d'efprit. *M. Wotton* a groffièrement manqué de ce côté-là. ...217. 218.

Explication détaillée de la maniere dont la folie produit les Syftêmes, & les conquêtes. ...219. 220. 221.

Les dehors de toutes les parties de la nature valent mieux que les dedans. ...223. 224. 225.

L'abondance des vapeurs eft l'unique fource de toutes fortes d'extravagances, & les différentes efpeces ne dependent que de la manière dont le cerveau en eft touché. ...226. 226. 228.

Projet de nommer des gens habiles pour aller vifiter l'Hôpital des Foux, afin d'apliquer chaque efpece de folie à fon propre objet, & de la rendre utile au public. ...228. jufques 234.

L'Auteur fait par fa propre experience que ce projet eft très-praticable. Extrait de ce qui fuit dans le Munufcript après la Section IX. Contenant différentes Aventures des trois Freres arrivées dans la Paroiffe d'Albion fous plufieurs differens Seigneurs de ladite Paroiffe. ...236. jufques 243.

Sommaire d'une Digreffion fur la nature, l'utilité, & la neceffité des Guerres, & des Querelles. ...244. 245. 246.

Suite du Sommaire de l'Hiftoire des trois Freres. ...247. 248. 249.

Remarque du Traducteur fur ce Sommaire. ...250. 251. 252.

**X. SECT. Compliment de l'Auteur au Public.** La grande civilité qui regne entre les Auteurs, & les Lecteurs, & remercimens du nôtre adrefsez à tout le corps de la Nation. ...253. 254.

Perfonne n'eft plus fatisfait de fon fort que les Auteurs & les Libraires. ...255.

Les caufes auxquelles nous fommes redevables de la plûpart des Ouvrages modernes. ...256.

Plaintes de l'Auteur contre un certain Barbouilleur de papier apellé Auteur des fecondes parties ; il implore contre ce miserable la Protection du Docteur *Bentley*, le grand Redrefleur des torts de la Republique des Lettres. ...257.

L'Auteur en veritable prodigue regale fes convives en dépenfant tout fon bien à un feul repas. ...256.

Ufages que peuvent tirer de ce Traité toutes les différentes especes de Lecteurs. Les superficiels, les ignorans, & les favans. ...259.

Projet de faire sept amples Commentaires sur le present Ouvrages. ...260.

L'utilité des Commentaires pour les Auteurs profonds. ...261.

Quelques idées très-utiles à ceux qui voudront entreprendre de commenter ce Livre merveilleux. ...262. 263.

**XI. SECT. Continuation du CONTE du TONNEAU.** L'Auteur se delecte à faire encore quelques tours de promenade avant que de gagner le gîte. Difference entre un Voïageur fatigué qui se presse de revenir chez lui, & un Voïageur qui ne voïage que pour son plaisir. ...264. 265. 266.

La fuite des Aventures de Jean. Son respect superstitieux pour l'exterieur de la Bible, & les ufages burlesques qu'il en fait. ...267. 268. 269. 270.

Il ne se fert jamais que de phrazes tirées des Livres sacrez. Avanture plaifante qui lui arrive à cette occasion. ...271.

Son zèle & sa soumission pour les décrets absolus. ...272.

Sa Harangue en faveur de la Prédestination. ...273. 274. 275.

Il cache des tours scelerats sous un extérieur de devotion, & affecte une grande singularité dans ses manieres, & dans ses discours. ...276. 277. 278. 279.

Son averfion pour la Mufique, & pour la Peinture. ...280. & ibid.

Il invente un foporifique propre à être donné par les oreilles ; les Jeremiades, & son affectation de vouloir souffrir pour la bonne cause. ...281. 282. 283.

L'averfion prodigieuse qui regne entre Jean & Pierre les fait se rencontrer souvent à force de s'éloigner l'un de l'autre. ...284.

Jean refsemble extrêmement à Pierre, malgré tous les foins qu'il prend pour ne lui refsembler en rien. ...285. 286.

Les oreilles abatardies de ce fiécle ne fournissent pas une anse fuffifante à ceux qui veulent retenir les hommes par-là. ...287.

Grandeur & Sainteté emblématique des oreilles des fiécles paffez. ...288. 289. 290.

Les paffions & les fens font d'autres anfes par où l'on peut arrêter les hommes avec fuccès. C'est par la curiosité, que l'Auteur a trouvé à propos

d'arrêter le public. ...291. 292.

[Sommaire du reste de cette Histoire](#), qui s'est malheureusement perdu. ...293.

[La Conclusion. Les Livres ont leurs Saisons, comme les fruits.](#) ...294. 295. 296.

[Description des profonds Auteurs, & de l'ombre de l'Esprit.](#) ...297. 298.

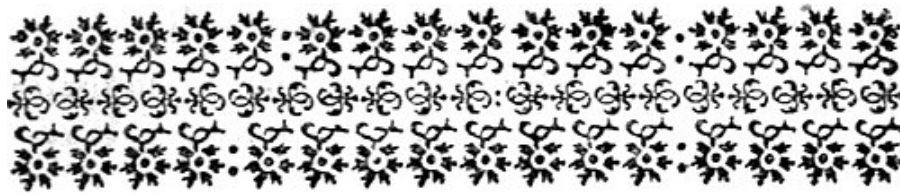
[Etroite relation qu'il y a entre les Muses & le sommeil.](#) ...299.

[Apologie de certains endroits foibles du Livre.](#) ...299.

[La Méthode & la Raifon doivent être les Filles fuivantes de l'Invention.](#) ...300.

[Recueil de Fleurs de Rhétorique](#), qui n'est venu à propos à l'Auteur qu'en composant son Livre dans lequel il l'a entièrement épuisé. ...301. 302.


*Fin du Tome premier.*



T A B L E  
D E S  
M A T I E R E S  
D U T O M E S E C O N D .

(L'entrée qui suit ne fait pas partie de l'ouvrage original.)

[Préface](#)

 **DISSERTATION en forme de Lettre** sur L'OPERATION MECANIQUE de L'ESPRIT.

L'Auteur est embarrassé du choix d'un Titre : il prend celui, qui est le plus en vogue, savoir, *Lettre à un Ami* :...p. 1. 2.

[Excuses modernes propres à obtenir grace](#) pour les fautes de Méthode, & de Stile...3. 4.

**SECTION I. Fantaisie de Mahomet** de vouloir être porté au Ciel par un Ane : elle est imitée par un grand nombre de Chrétiens, surtout dans la Grande-Bretagne....5.

[Grandes Vertus de cet Animal](#), & sa relation étroite avec l'homme. Son talent de porter son Cavalier au Ciel est le véritable sujet de cette Dissertation....6.

[Au lieu d'Ane, & de Cavalier](#), l'Auteur trouve à propos de se servir des termes synonymes de *Docteur Illuminé*, & d'*Auditoire Fanatique*....7.

Une Teinture d'Enthoufiafme se diftingue dans tous les Hommes, & dans toutes les Sciences, mais elle domine le plus dans les matieres de Religion....8. 9.

Definition & Divifion de l'Enthoufiafme...9.

L'Auteur ne s'attache qu'à l'Enthoufiafme Mechanique, & Artificiel...10.

L'Art devient fouvent une feconde Nature ; cette Maxime eft confirmée par l'exemple des *têtes longues* parmi les anciens *Scythes*, & des têtes rondes fi fameufes dans la Grande-Bretagne....11. 12. 13.

Pour faciliter l'opération de cette forte, il faut imposer filence aux Sens, & à la Raifon....14.

Différence effentielle entre l'Efprit qui vient de dehors, & celui qui vient de dedans....15. 16.

La methode dont fe fert utilement l'Assemblée pour contribuer à l'operation de *l'Efprit* en queftion....17. 18. 19. 20.

**SECTION II. Differens Cultes adrefsez par les Hommes** à un Etre souverainement bon, & à un Etre souverainement mauvais....21.

Ces deux Cultes diftinguez exactement par les Païens, & confondus indignement par plufieurs Chrétiens....22. 23.

Vanité ridicule de plufieurs Chrétiens, qui croient la Divinité intereffée dans leurs actions les plus viles....24. 25.

Malheureufe perte du Plan general de toute l'Operation Mechanique de l'Efprit....25.

Grande utilité de certaines Calottes matelaffées propres à retenir au dedans du cerveau les Vapeurs de l'Efprit....26.

Le cerveau est composé d'un grand nombre de petits animaux dont les différentes morfures produifent les differens tours d'Efprit....27. 28.

Dans l'Opération de l'Efprit comme dans la Mufique, le Son est d'une plus grande efficace que le Bon-Sens....29.

Une memoire, chargée de Phrazes Theologiques, fait la partie effentielle de ce qu'on appelle *Lumière intérieure*....30.

L'Eloquence fpirituelle extrêmement rehauffée par une voix trainante, & par l'art de fe moucher, & de rotter à propos....31. 32.

L'Auteur promet un Effay sur la Déclamation Spirituelle...32.

Grande Vertu du Nafillonnement ; son origine dérivée d'un Combat entre l'Esprit & la Chair....33. 34. 35. 36.

Comparaison entre la vertu du Nafillonnement, & l'Empire des Perfes acquis par *Darius* Fils d'*Hystafpe*....37.

Les Vaïsseaux inspirez comparez à des Lanternes, qui plus elles sont illuminées en dedans, plus elles sont fales par dehors....38.

Fanatisme dérivé des Orgyes, & des Bachanales des Anciens Egyptiens....39. *jusques* 44.

L'Amour pour le Beau Sexe est le centre du Fanatisme, la chose paroît évidemment dans la conduite des Anciens Fanatiques & des Inspirez modernes....45. 46. 47. 48. 49. 50.

La BATAILLE des LIVRES donnée dans la BIBLIOTHEQUE de *St. JAMES*....51.

Avertissement du Libraire, qui contient les particularitez qui ont été l'origine de cette pièce ; savoir une fameuse Dispute sur les Anciens & sur les Modernes ; entre le Chevalier *Temple* & le Comte d'*Orery* d'un coté, & *Wotton* & *Bentley* de l'autre....52. 53. 54.

Preface de l'Auteur...55. 56.

La Guerre & les Invasions, Filles du Besoin réel ou imaginaire ; elles s'étendent la plûpart du tems du Nord vers le Sud, de la Pauvreté vers la Richesse....57. 58.

Exemple tiré de la République des Chiens....59.

Les Modernes envoient une Ambassade aux Anciens, pour leur demander de ceder la plus haute Colline du Parnasse, ou de permettre qu'elle soit mise de Niveau avec la Colline occupée par lesdits Modernes.... 60. 61.

Les Anciens le refusent, mais en recompense ils offrent aux Modernes leur secours, pour elever la Colline la plus basse à la même hauteur que celle qu'ils possèdent. Cette proposition est rejetée par les Modernes....62.

La Guerre s'enfuit, on y répand des fleuves entiers d'Encre, chaque parti celebre ses triomphes en se dressant des Trophées ; ce que c'est que les Livres de Controverse....63. 64. 65.

Les Livres de Controverse sont hantez de certains esprits fort turbulens, quoique les Livres mêmes soient d'ordinaire enchainez dans les Bibliothèques....66. 67. 68.

Le mepris qu'on a fait d'un Conseil de l'Auteur pour les tenir en paix, cause une sanglante Bataille dans la Bibliotheque de St. James....69.

Le Docteur Bentley Bibliothecaire, ennemi juré des Anciens, réuffit mal dans une entreprise qu'il a formée contre eux ; la haine en devient plus implacable....70. 71.

Les Modernes font la revuë de leurs forces, se trouvent cinquante-mille Combatans, & fiers de cette superiorité ils maltraitent les Anciens de paroles....72. 73..74

Temple découvre leurs brigues à ses bons amis les Anciens....75.

Epifode : Dispute entre une Araignée & une Abeille sur la superiorité du merite....76. *jufques* 82.

Efope fait une Harangue, pour appliquer ces deux plaidoiers à l'affaire en queftion....83. 84. 85. 86.

Les deux Armées se rangent en bataille. Les Modernes ont bien de la peine à s'accorder sur le choix de leurs Commandans ; ils en conviennent à la fin, les noms de leurs Généraux....87. 88. 89. 90..

Les Chefs des Anciens....91.

Jupiter affemble le Conseil des Dieux, consulte le Livre des Destinées, & fait descendre sur la Terre les Genies Exécuteurs de ses Ordres....92. 93.

Momus Protecteur des Modernes vole vers le Palais de la Déesse Critique. Description de cette Divinité, de son Palais, & de ses Courtifans ; Harangue de *Momus*, pour animer la Déesse à la défense des Modernes....94. 95. 96. 97.

Elle vole vers la Bibliotheque de St. James, & en chemin faisant elle répand par tout les malignes influences, & sur son fils *Wotton*, qu'elle encourage au combat....98. 99. 100.

Description de la Bataille ; *Paracelse* combat *Galien* ; *Aristote* lançant son Javelot à *Bacon*, le manque, & tue *Des-Cartes*....101. 102.

Homere jette par terre Gondibert, tue Denham, Westley, Perrault, & Fontenelles....103.

Rencontre de Virgile & de Dryden, qui par ses flateries appaise son ennemi & troque ses Armes contre celles du Héros Ancien....104. 105. 106.

Combat de Lucain, & de Blackmore ; de Crech, & de l'Ombre d'Horace....107. 108. 109.

De Pindare & de Cowley....110. 111.

Les Bataillons des Modernes commencent à chanceler. Entreprise de Bentley & de Wotton ; ils sont comparez à deux Chiens Domestiques, qui sortent ensemble pour trouver quelque Charogne....112. *jusques* 116.

Les deux Compagnons se separent, Bentley se faïfit furtivement des Armes d'Esopo, & de Phalaris....117.

Wotton attaque Temple en vain....118. 119. 120.

Boyle le pourfuit, & le voïant joint à Bentley, il les perce tous deux du même Javelot....121. *jusques* 125.

REFLEXION sur un BALAY comparé à L'HOMME....126. 127. 128. 129.

PENSEES détachées MORALES, & DIVERTISSANTES....130. *jusques* 143.

ESSAY dans le Gout le plus Moderne, sur les FACULTEZ de L'AME, &c....144. *jusques* 157.

DISSERTATION contre L'ABOLISSEMENT du CHRISTIANISME en ANGLETERRE....158.

Imprudence qu'il y a à se déclarer contre les opinions généralement reçues chez toute une Nation....159. 160.

Elle n'empêche pas l'Auteur de dire son sentiment sur le sujet dont il s'agit....161.

L'Auteur pose l'Etat de la Question ; il distingue entre Christianisme réel, & Christianisme de nom ; il est question du dernier, puisqu'il y a déjà long-tems que l'autre n'est plus en vogue....162. 163.

Objection contre le Christianisme tirée de l'Intolerance....164.

Refutée....165. 166.

Objection contre le Christianisme tirée de la difficulté de certains Dogmes ; Refutation....167. 168.

Autre tirée de l'inutilité des Ecclesiastiques, du revenu desquels on pourroit entretenir deux cens Petits-Maîtres : Réponse tirée de l'utilité des Prêtres pour donner à la Nation une Postérité vigoureuse....169. 170.

Objection tirée de la perte d'un des sept jours de la semaine, & de l'inutilité d'un grand nombre de Bâtimens nommez Eglises ; solution,...171. 172.

Objection tirée de l'Esprit de faction animé par le Christianisme ; réponse....173. 174.

Objection tirée de l'aburdité de louer exprès certaines gens pour brailler contre les Vices ; solution....174. 175.

Objection fondée sur les préjugés que le Christianisme nous donne par rapport aux Vices, & aux Vertus ; réfutée....177. 178.

Objection fondée sur ce que le Christianisme empêche l'union de tout le Corps Protestant : solution....179. 180. 181.

Inconveniens, qui suivroient l'Abolissement du Christianisme ; sans le Christianisme les Esprits-forts n'auroient pas dans les Ecclesiastiques un objet commode de mépris, & de raillerie....182.

Autre inconvénient, l'Abolissement du Christianisme priveroit les Esprits-forts du seul sujet qui les rends grands hommes & beaux-esprits....183.

L'abolissement du Christianisme mettroit l'Eglise en danger....184. 185.

Rameneroit les Anglois au Papisme, & feroit dangereux pour leur Constitution Politique....186. 187. 188.

Scandaliferoit les Alliez de la Nation, & même l'empêcheroit de faire une Alliance avec le grand Turc....189.

Feroit baisser les Actions....190.

PROJET pour L'AVANCEMENT de la RELIGION, & pour la REFORMATION des MOEURS. Espece de Dédicace à la Comtesse de *Berkeley*. Caractere de cette Dame....191. 192. 193.

Sterilité de projets sur cette matiere....194.

Tableau Général des Vices qui se sont répandus, & qui sont montez au plus haut degré, dans la Gr. Bretagne, de sorte qu'ils ont gagné également toutes les Classes différentes du Peuple....195. 196.

Sentimens d'Irreligion, ou les actions répondent exactement....197.

Défaut de délicatesse sur le véritable honneur, dans le beau-Sexe même....198.

Excès par rapport au jeu égal chez les deux Sexes....199.

Fraudes, corruption, trafic des Emplois....200.

Le Souverain est capable de remédier à tous ces excès. Son exemple ne suffit pas....201.

Il faut qu'il y ajoute des réglemens utiles, qu'il fasse considérer la Vertu comme la route des honneurs, & le Vice comme un obstacle invincible ; il doit commencer par les Officiers de sa Maison....202. 203. 204. 205.

Usage qu'on pourroit tirer de certains Censeurs en titre d'office, qu'on obligeroit à parcourir tout le Roïaume....206. 207.

La réforme de la Capitale est propre à réformer tout le Pais...208.

La réforme dans l'Armée ne diminueroit la bravoure, ni des Officiers, ni des Soldats....206. 207.

On pourroit deraciner l'Ivrognerie en empêchant les gens de qualité qui y donnent, de paroître devant le Souverain, & devant les Ministres. Il seroit bon d'agir de même avec les joueurs....211. 212.

Necessité de réformer les Univerfitez ; & les feminaires de jeunes Jurifconfultes....213. 214.

La Politeffe, la bonne conduite du Clergé, & son Commerce avec les gens du Monde avanceroit beaucoup la reforme générale....215. *jusqu'à* 220.

Comme auffi le bon choix des Commissaires, ou des Juges de Paix...221. 222.

Necessité de reformer le Theatre, qui encourage les crimes, loin de les montrer de leur coté ridicule....223. 224.

Objection tirée de ce que ces reglemens de la Cour augmenteroient le nombre des Hypocrites ; réfutée....225. 226.

Une pareille réforme est excellente même par raport à la Politique...227. 228. 229. 230.

Cette réforme est de facile exécution...231.

Sur-tout si le Pouvoir Legislatif foutenoit les mesures de la Cour...232.

En réglant les Cabarets & les Auberges, & en prévenant les fraudes par de bonnes Loix exécutées avec severité....233. 234.

En reprimant le libertinage de la Presse...235.

En augmentant le nombre des Eglifes & des Ministres...236. 237.

Raifons plus particulières qui doivent pousser le Souverain à entreprendre fortement cette réforme ;...238.

Faufes idées, qu'on a du Merite fuffifant pour remplir les Charges....239. 240.

Pour remplir les Charges....239. 240.

La réforme des Mœurs comparée à la réparation d'une maison...241. 242.

PRÉDICTIONS pour l'année 1708. &c, par ISAAC BICKERSTAF ; prognostiquant entre autres choses la mort de *Partridge* Faifeur d'Almanacs....243. *jusqu'à* 264.

LETTRE à une Personne de Qualité, contenant une Relation de la Mort de M. Partridge ...265. jusqu'à 271.

JUSTIFICATION de M. BICKERSTAF, contre ce qui lui a été objecté dans l'Almanac pour l'Année 1709....272. & suivantes.

F I N .







AU  
TRÈS NOBLE  
ET PUISSANT SEIGNEUR  
ADRIEN PIERRE  
*BARON de HINOJOSA,*  
PRESIDENT DE LA COUR  
D'HOLLANDE,  
ZEELANDE, ET DE WESTFRISE ;  
&c. &c. &c.

NOBLE ET PUISSANT SEIGNEUR,

Offrir à quelqu'un ce que la Nation du Monde la plus spirituelle & la plus sensée a produit de plus judicieux & de plus delicat, c'est supposer indubitablement en celui à qui on le dédie beaucoup de Penetration & de grandes Lumieres.

Cette Verité, *Noble & Puissant Seigneur*, me meneroit naturellement aux Eloges qui font dus à Vos belles Qualités, si j'étois assez imprudent pour me livrer au Zèle que je me sens pour tout ce qui est estimable en Vous.

Nous vivons dans un Siecle, où le vrai Merite doit confiderer comme une Infulte les Louanges, qui ne font qu'enfler un Discours sans lui donner le moindre Corps ; & qui, à force d'être appliquées indifferemment à toutes fortes d'Objets, ont perdu le droit de signifier quelque chose.

Quand même les Eloges seroient aussi rares que les Vertus dont ils devroient être naturellement la Récompense ; je serois inconsidéré, si je me donnois les Airs d'entreprendre Votre Panegyrique. Je n'ai pas assez de Vanité, pour croire que mon Approbation soit de niveau avec Votre Merite ; & je suis trop vain, pour vouloir passer dans le Monde pour le Plagiaire de la Voix publique.

Je me contente, *Noble & Puissant Seigneur*, de Vous prier de recevoir avec Votre Bonté ordinaire cette foible Marque de mon Dévouement : &, en implorant Votre Bienveillance, je souhaite que cet Ouvrage puisse contribuer à vous délasser agréablement l'Esprit, quand il est fatigué des Peines infinies que Vous vous donnez sans relâche, pour sauver les Biens, l'Honneur, & la Vie des Hommes, de cette Mer orageuse de Chicane, qui inondent les Tribunaux.

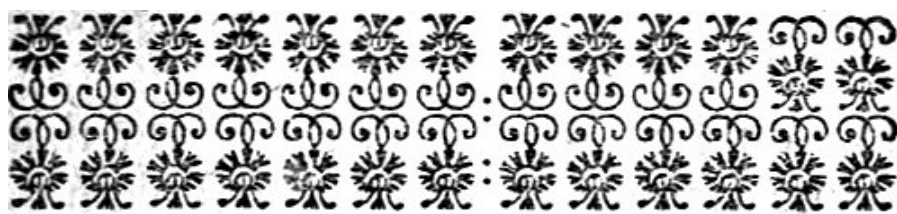
Je suis avec un très-profond Respect,

*Noble & Puissant Seigneur,*

**VOTRE**

très-humble & très-obéissant  
Serviteur,

**H. SCHEURLEER.**



# P R E F A C E D U T R A D U C T E U R .



**S**i jamais Livre a eu besoin d'une Préface, j'ose dire que c'est celui-ci. Il est vrai, qu'il est déjà tout chargé de toutes sortes de Discours préliminaires ; mais, ce n'est nullement dans le dessein de nous faire entrer dans les véritables Vuës de l'Auteur : ce sont plutôt des parties de l'Ouvrage même ; & les Ironies Satiriques, dont ils sont tout remplis, tendent au même But que tout le Livre.

Les Anglois le considèrent avec raison comme un Chef-d'Oeuvre de fine Plaisanterie ; &, malgré la langueur, qu'une Traduction doit de nécessité donner à ces sortes de Productions d'Esprit, je croi que le Lecteur conviendra, qu'il est difficile de trouver dans aucune Langue un Ouvrage si plein de feu, & d'imagination. Il est vrai en même tems, qu'il ne se peut rien de plus bizarre. La Narration est interrompuë continuellement par des Digressions, qui occupent plus de place que le Sujet principal ; mais, cette Bifarrerie n'est point l'effet d'un Esprit dereglé, qui s'échape à soi-même, & dont la Raïson ne fauroit maitriser la fougue : ce Desordre est affecté, pour tourner en ridicule les Auteurs Anglois les plus modernes, qui se plaignent à

ces fortes d'Ecarts impertinens, uniquement pour donner du volume à leurs Productions.

Ces Digressions, d'ailleurs, sont d'un Tour si particulier, & pleines d'un Badinage si ingénieux, & si peu commun, qu'il est impossible qu'un Lecteur, qui a assez de pénétration & de jugement, pour développer la délicate solidité de ces Ironies, s'impatiente de retourner au Sujet principal.

La plûpart de ces *Differtations incidentes* servent à jeter un Ridicule sur les Modernes, & sur-tout sur ceux d'entr'eux qui s'emparent du beau Nom de *Critiques*. L'Auteur de cet Ouvrage est grand Partisan des Anciens, & peut-être Partisan outré. J'aurois tort de décider là-dessus, parce que *adhuc sub Judice Lis est*. Le Procès n'est pas encore vuïdé, & peut-être ne le sera-t-il jamais. Quoiqu'il en soit, jamais le Parti des Anciens n'eut un plus habile Defenseur. Jusqu'ici, les Avocats de cette Faction n'ont été gueres que des *Savantas*, qui ne savoient que dire des Injures grossieres, & opposer à leurs Antagonistes un Bouvelard fastueux de Citations inutiles, fondé sur un Orgueil pédantefque. C'étoient des gens si familiarisez avec les Langues savantes, qu'ils ne savoient qu'à peine tourner une Période dans leur Langue maternelle ; &, par malheur pour eux, ils avoient à faire à des gens, qui avoient de l'Esprit, du feu, du stile, & qui savoient s'insinuer dans l'Esprit du Lecteur par un Badinage élégant, & par une Raillerie délicate.

Notre Auteur est le premier de son Parti, qui ait su mettre les Rieurs de son coté, & combatre les Modernes avec leurs propres Armes.

Ceux, à qui il en veut le plus, sont les Critiques de profession, Race de petits Esprits, dont le mince bon-sens animé par une bonne doze de malignité, ne s'occupe qu'à rassembler les endroits foibles des Auteurs les plus illustres, sans leur rendre la moindre justice sur l'art qui anime tout le corps de leurs ouvrages, & sur les passages admirables, qui les embellissent par-tout. C'est avec raison, que l'Auteur fait main basse sur cette lâche Vermine de *Garçons Beaux-Esprits* ; & je suis persuadé, que les plus éclairés d'entre les Modernes lui en sauront autant de gré, que les plus zélés Partisans de la venerable Antiquité.

La Pièce principale, qu'on trouvera dans ce premier Volume, est intitulée *Le Conte du Tonneau*, pour les Raïsons qu'on trouvera dans la Préface de l'Auteur. Le But en est de tourner en ridicule la Superstition, & le

Fanatisme, qui deshonorant absolument une Religion, qui, dans son Institution primitive, n'a eu pour toute Parure qu'une *raisonnable* Simplicité. *Tout cet Ouvrage est une Allégorie* parfaitement bien soutenue d'un bout à l'autre, & très-propre à faire revenir d'un Paganisme déguisé, ceux qui se font une gloire d'être appelés Chrétiens : elle est capable de les faire renoncer à de certaines Subtilitez metaphysiques, qui éblouissent le plus ceux qui les comprennent le moins, & à de certaines Imaginations creuses, qu'on honore du titre d'Inspirations, quoiqu'elles ne soient réellement que l'effet de certaines Vapeurs ordinaires à des Constitutions atrabillaires & hypocondriaques.

Pour mettre le Lecteur au fait de cet Ouvrage Allégorique, il sera bon, je crois, de lui en tracer ici un Plan abrégé.

Un Père a trois Fils. Avant que de mourir, il leur donne à chacun un Habit neuf d'une grande Simplicité, mais qui en récompense a la propriété de ne s'user jamais, & d'être toujours juste au corps de celui qui le porte. Il leur ordonne sous de grandes peines de le broffer souvent, mais de n'y rien changer, ni de le relever par aucun Ornement. Il leur donne encore un Testament, qui contient tous les Préceptes, qu'ils doivent observer, pour porter leur Habit conformément à sa volonté, & pour vivre ensemble dans une Amitié fraternelle. Ils observent ponctuellement ces ordres pendant quelque tems ; mais, se voyant méprisés, parce qu'ils ne se conformoient pas à la Mode, ils ne négligent rien pour expliquer les Préceptes du Testament d'une manière favorable à leurs Caprices. Un d'entreux, le plus versé dans la Philosophie, leur applanit toutes les Difficultez, par des Sophismes subtils, & leur fait charger leurs Habits de toutes ces Parures introduites par la Folie inconstante du Genre-humain : il leur persuade même à la fin d'enfermer le Testament dans un coffre-fort, pour s'épargner la fatigue continuelle de l'Interprétation. Enorgueilli par ses prétendues Lumières, il s'érige peu à peu en Tyran, & veut obliger ses Freres à souscrire à ses imaginations les plus chimeriques & les plus contradictoires : il porte même l'extravagance jusqu'à vouloir être appelé *Mylord Pierre* ; &, voyant que leur soumission n'alloit pas aussi loin que ses fantaisies, il les chasse de la Maison Paternelle. Avant que de le quitter, ils sont assez habiles pour tirer du *Testament* une Copie Authentique ; &, dès qu'ils s'en sont emparés ils prennent l'un le Nom de *Martin*, & l'autre celui de *Jean*.

Ils se logent dans une même Maison, & se mettent d'abord à réformer leurs Habits. *Martin* le fait d'une manière calme & sensée, & aime mieux y laisser quelque Ornement peu essentiel, que de le déchirer. Pour, *Jean* il n'écoute que son Zele ; il le met tout en lambeaux : & voyant que son Frère ne veut pas l'imiter, il se brouille avec lui, cherche un quartier ailleurs, & donne dans les plus hautes Extravagances.

On voit facilement, que, dans cette Allégorie, les *Habits* simples, c'est la Religion Chrétienne dans sa première Pureté ; le *Testament du Père*, les Livres du Nouveau Testament ; ces *Parures*, les Ceremonies & les Dogmes de la Religion Catholique ; *Mylord Pierre*, le Pape, ou l'Eglise Romaine ; *Martin*, la Religion Lutherienne, *Jean*, la Religion Reformée ; & ainsi du suite.

L'Auteur paroît favoriser ici *Martin*, aux Dépens de *Jean*, dont il turlupine presque par-tout le Zele inconsidéré. La raison en est, qu'il veut plaider la Cause de l'Eglise Anglicane, qui, à l'Exemple des Luthériens, a gardé plusieurs Cérémonies des Catholiques, dont elle croïoit la Reforme trop dangereuse : au lieu que les Calvinistes, pour vouloir reformer avec trop de rigueur, ont mis eux-mêmes des bornes à leur Réformation. D'ailleurs, il range sous les Etendarts de *Jean* toutes les différentes Sectes de Fanatiques, qu'il regarde comme sorties du sein de la R. Réformée, telle qu'elle est établie en Angleterre sous le Nom de *Presbyterianisme*.

Je suis persuadé que ce que je viens de dire à l'avantage de ce Conte surprendra beaucoup la plupart des personnes, qui en ont entendu parler. Tous les Dévots en Angleterre regardent cet Ouvrage comme le dernier Effort d'une Imagination libertine, qui ne songe, qu'à fonder l'Irréligion sur la Ruine de toutes les Sectes Chrétiennes. De la manière dont la masse générale des hommes, qui ont une Religion, est faite, il faut de nécessité qu'elle en forme ce jugement. D'ordinaire, chaque individu humain embrasse les opinions de sa Secte, pour ainsi dire, en *bloc* ; & il croit impossible d'être d'une telle, ou d'une telle Religion, si l'on hérite seulement sur le moindre Article de sa Confession de Foi. Nous héritons la Religion de nos Parens : ils nous en délivrent les Dogmes solides & raisonnables pêle-mêle avec le Fanatisme & la Superstition. Héritiers crédules, & inconsidérés, nous ne distinguons pas ce qu'il y a de réellement beau & d'utile dans ce Trésor, d'avec la fausse monoye, qui, la plûpart du tems, brille & frappe

d'avantage que l'or pur & véritable. Dans cette malheureuse prévention, un homme, qui examine, & qui ose trouver quelque chose à redire à la moindre particularité étrangère de chaque Secte Chrétienne, passe dans notre Esprit pour un Libertin, qui les rejette absolument les unes & les autres, & qui est indigne de porter le nom de Chrétien.

Il est impossible, cependant, qu'un homme, qui a des Lumières, & qui prend l'Evidence pour la seule Règle de ses Opinions, ne soit pas dans cette situation d'Esprit ; & qu'il trouve quelque part un Corps de Doctrine & de Cérémonies religieuses, où l'attention la plus forte ne soit pas capable de sentir le moindre défaut, le moindre foible.

Tous les Chefs de Sectes ont été des Hommes : il est naturel, que la vanité, le dépit, & l'esprit de contradiction, les aient jetés dans quelque égarement ; & qu'un homme, qui se trouve dans une affliction calme & Philosophique, s'en aperçoive sans peine.

J'ose promettre à tous ceux, qui sont capables de sentir cette Vérité, qu'ils ne trouveront rien ici, qui ait le moindre Air de Libertinage, & d'Irreligion. L'Auteur ne touche jamais à aucun de ces Dogmes, que toutes les Sectes Chrétiennes regardent comme fondamentaux. Il turlupine, dans l'Eglise Romaine, ce qu'il considère, comme des Doctrines inventées, pour asservir la Raison à l'Autorité humaine, & à une stupide Credulité ; & par rapport aux différentes Branches de la Religion Protestante, il tourne en ridicule cet Esprit d'Enthousiasme & de Fanatisme, qui rend la Piété incompatible avec le Sens-commun. Je m'imagine que toutes les personnes sensées en seront obligées à l'Auteur. On ne sauroit rendre véritablement un plus grand service à la seule Religion raisonnable, & digne de la Majesté de Dieu & de l'Excellence de la Nature humaine, que de la débarrasser de la Superstition, & de la *Chimere*, qui, non seulement l'avilissent, mais la détruisent de fond en comble, en l'arrachant de sa baze unique & solide, *la Raison & le Bon-Sens*. La *Piété* est pour ainsi dire la Santé de l'Âme : les Superstitieux, & les Fanatiques, en font une Fièvre chaude ; & quiconque s'efforce à y remédier efficacement mérite les plus grands éloges.

Certaines personnes m'objecteront sans doute, qu'il est contraire à la bien-séance de railler sur les Matières de Religion ; & qu'au lieu de turlupiner, l'Auteur auroit bien fait de découvrir l'Extravagance de ceux qu'il a en vuë, par des Raisonnemens graves & sérieux. La Réponse suit

d'elle-même de ce que j'ai déjà établi : il ne s'agit point ici de Matieres de Religion il s'agit de certaines Extravagances, & de certains Egaremens d'Esprit, qui n'ont rien de commun avec la Religion, & qui y sont presque aussi contraires que l'Irreligion même. D'ailleurs, le moïen de raisonner serieusement avec des gens, qui n'admettent pas le bon-sens comme juge naturel de leur sentimens, & qui trouvent du crime à y avoir recours ? S'il y a quelque chose qui puisse reveiller leur Raison de la Lethargie où ils la jettent de propos délibéré, c'est le sel piquant de la Raillerie.

J'avoue que l'Auteur auroit bien fait de badiner un peu plus sagement, & de ne pas mêler à ses Ironies certains Tours gaillards, qui révoltent une Imagination un peu délicate. J'ai adouci ces Endroits autant qu'il m'a été possible ; & j'ose esperer que la Pudeur du Public François ne se gendarmera jamais contre mes Expressions.

Je conviens encore, qu'à mon avis l'Auteur auroit agi sagement, en écartant toujours de ses Badinages tout Passage formel de l'Ecriture Sainte. Il est vrai qu'il ne les turlupine jamais dans leur Sens naturel, qui dans le fond est le seul respectable ; il n'en tourne en ridicule que l'application honteuse, qu'en font des esprits foibles : mais, tous les Lecteurs ne sont pas capables de faire cette Distinction, qui est quelquefois assez délicate ; & il y a de la charité, & de la prudence, à leur épargner ces sortes de Scandales.

Il n'importe gueres, qui soit l'Auteur de cet Ouvrage. Je drai pourtant, que des gens l'ont attribué au célèbre *Chevalier Temple* ; mais, que l'Opinion générale le donne au *Docteur Swift*, Ministre Anglican, & un des plus beaux Esprits de la Grande-Bretagne. Si réellement il y a de grands Lambeaux de ce Livre qui se sont perdus ; ou bien si l'Auteur a affecté d'y laisser un bon nombre de Lacunes, pour le faire mieux ressembler à un Manuscrit ancien c'est ce que j'ignore absolument : & le Public peut l'ignorer avec moi, sans y perdre beaucoup.

Je dirai peu de choses de ma Traduction. J'ai fait tous mes efforts pour la rendre bonne, malgré la Difficulté terrible, qu'il y a à faire passer heureusement d'une Langue dans une autre tout ce que l'Ironie a de plus fin, tout ce que la Raillerie a de plus vif, & tout ce que les Expressions figurées ont de plus hardi. Cette Difficulté est si grande, que jusqu'ici personne n'a entrepris de les surmonter ; & que je mérite le titre de Téméraire, si je l'ai tenté sans le moindre succès.

Ce que je fai d'avance, c'est que, quand j'aurois réüssi autant que je puis le souhaiter, les Beaux-Esprits Anglois ne seront pas trop contens de ma Traduction : du moins, ils ne manqueront pas d'en parler sur ce pied-là. Ce sont des gens spirituels, & judicieux, s'il y en a au monde ; & il y auroit de la sottise à leur disputer ces qualitez : mais, ils excellent du côté de l'amour-propre autant que du côté du mérite ; & je n'en ai jamais vu un seul, qui parlât avec éloge d'un Livre estimé chez eux, & traduit dans un autre Langue. Il faut avouer que leur vanité se conduit à cet égard avec beaucoup de finesse : si un Ouvrage, dont ils font grand cas, déplaît aux Etrangers, c'est la faute du Traducteur ; &, s'il est approuvé, ils donnent la plus haute idée de l'Original, en faisant croire qu'il a été affoibli par la Traduction.

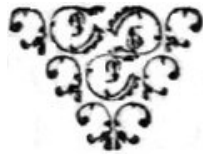
Ils me permettront pourtant de leur dire, qu'en parlant avec mépris généralement de tout ce qui passe de leur Langue dans une autre, ils ne peuvent que décrediter leurs Productions dans l'Esprit des gens qui réfléchissent : ils font penser, qu'il est impossible de bien traduire leurs Ouvrages ; ce qui fait soupçonner naturellement, que ce qui y frappe le plus consiste plutôt dans l'Expression, que dans le Sens. Pour moi, qui suis au fait, & qui ai lu avec attention ce qu'ils ont produit de plus estimé, je ne saurois être de cette Opinion ; je fais que leurs meilleurs Ouvrages ont une Bonté réelle, qui ne dépend pas du Langage, & dont on peut rendre à peu près l'équivalent dans toutes les Langues du Monde.

Si leurs plaintes, sur le sujet en question, a encore quelque autre motif que la vanité, je croi qu'on peut le deviner sans peine.

Les Anglois sont outrez, & libres à l'excès, dans leur tour d'Esprit, comme dans leur Conduite, & dans leurs Manières : leur Imagination pétulante s'évapore toute entière en Comparaisons, & en Métaphores ; & je suis surpris que leurs plus habiles gens ont une estime & une vénération si grande pour les Anciens, dont ils imitent si mal le Naturel & la noble Simplicité. J'avouë que d'ordinaire leurs Expressions figurées, malgré la bisarrerie d'imagination qui s'y découvre, ont un Sens admirablement exact ; mais, dans le grand nombre, il s'en trouve d'extrêmement forcées, & dont il faut chercher la justesse. Quoique ces Endroits frappent & charment les Lecteurs Anglois, dont le tour d'Esprit est au niveau de celui des Auteurs, ils ne sauroient que déplaire à des Etrangers d'un Esprit plus exact, & moins fougueux ; &, par-là, un Traducteur sensé se voit dans l'obligation

de mettre dans ses Periodes quelque degré de chaleur de moins. Les Beaux-Esprits Britanniques s'en aperçoivent ; & ils prennent un effet de prudence, pour un défaut de génie, & d'imagination : ils se plaignent de ce qui mérite peut-être des éloges.

Je finirai cette Préface, peut-être déjà trop longue, en avertissant que j'ai trouvé à propos de faire quelques Remarques dans les Endroits qui me paroissent pouvoir arrêter un Lecteur judicieux. Si j'avois voulu en faire assez pour rendre tout clair à des gens qui n'ont ni lecture, ni pénétration, le Commentaire auroit étouffé le Livre.



CATALOGUE  
DE PLUSIEURS  
TRAITEZ,

*Faits par le même Auteur, & dont  
il fait mention dans les Discours  
suivans, comme d'Ouvrages  
qui verront bien-tôt le jour.*

1 Le Caractere de l'Assortiment de Beaux-Esprits qu'on trouve à present en Angleterre.

2 Un Essai de Panegyrique sur le Nombre Trois.

3 Une Differtation sur les Productions principales d'une Ruë de *Londres* nommée Grubstreet<sup>[1]</sup>.

4 Des Lettres sur la Dissection de la Nature Humaine.

5 Le Panegyrique du Monde.

6 Un Discours Analytique sur le Zèle, considéré *Histori-Theo-Physi-Logiquement*.

7 Histoire Générale des Oreilles.

8 Défense modeste de la Conduite de la Populace dans tous les Ages.

9 Description du Roiaume des *Abfurditez*.

10 Un Voiage par l'*Angleterre*, fait par un Noble de la *Terre Australe* inconnuë, traduit de l'Original.

11 Essai Critique sur le *Jargon devot*, confideré Moralement,  
Phyliquement, & Musicalement.



LE CONTE  
DU  
TONNEAU,  
*Fait pour l'Utilité Generale*  
du GENRE-HUMAIN, &  
*Contenant un Abregé complet de*  
Tous les ARTS & de toutes les  
SCIENCES, propres  
*A INSTRUIRE & A DIVERTIR*  
LES HOMMES.

Par un Membre de Illustre Societé  
de GRUBSTREET.

*Diu multumque desideratum.*



M. DCC. XXXII.

*Juvatque novos decerpere flores,  
Insignemque meo capiti petere inde coronam,*

*Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.*

Lucret.

1. [↑](#) C'est une Ruë d'où sortent la plupart des Brochures subalternes, & de ces Chanfons qu'on peut comparer à celles du *Pont-neuf*.

# D E D I C A C E

Prétenduë du Libraire

A

MYLORD SOMMERS. [\[1\]](#)

*MYLORD,*

**P**Uisque l'Auteur a fait une ample Dedicace à un Prince [\[2\]](#) dont aparemment je n'aurai jamais l'honneur d'être connu, & qui est fort peu confideré par les Ecrivains de nôtre siècle, me trouvant exempt de l'esclavage que les Auteurs imposent souvent aux Libraires, je me croi sage dans ma presomption, en ofant dedier à Vôtre Grandeur les Ecrits suivans, & les confier à sa protection. Je laisse au bon Dieu & à Votre Grandeur, à en connoitre le merite & les defauts : pour moi, je n'y comprend rien ; & quand tout le monde n'y entendroit pas plus de finesse, que moi, le débit de l'Ouvrage n'en fera pas moins grand. Le nom de Votre Grandeur, brillant au frontispice du livre en lettres Capitales, me débarassera facilement d'une Edition tout au moins ; & je ne demanderois pas davantage, pour m'élever à la qualité d'*Echevin*, que le privilege de *dedier à Votre Grandeur*, à l'exclusion de tout autre Auteur ou Libraire.

Me prevalant du droit d'un faiseur de Dedicaces, je devois ici vous donner une liste de vos propres vertus, sans avoir pourtant le moindre dessein de choquer votre modestie. Sur-tout, ce seroit ici le lieu de faire un portrait pompeux de votre générosité pour des gens qui joignent de grands talens à une petite fortune, & de vous faire entendre d'une maniere entre grossiere & délicate, que je m'entends par-là moi-même.

Je vous avouerai franchement, Mylord, que j'ai eu l'intention de suivre cette route batue, & que j'avois déjà commencé à extraire d'une centaine d'Epitres Dédicatoires une Quintessence de louanges applicables à Votre Grandeur, quand je fus arrêté par un accident impreveu. En jettant par hazard les yeux sur la couverture de ces Ecrits, j'y trouvai en grandes lettres les mots suivans, *Detur dignissimo* ; & je les soupçonnai aussitôt d'envelopper un sens digne d'attention.

Il arriva par hazard, qu'aucun des Auteurs que j'emploie n'entendît le Latin, quoique je les aie paiez souvent pour la traduction de livres écrits en cette langue. Je fus donc obligé d'avoir recours au Curé de ma Paroisse, qui traduisit ces mots ainsi, *que ceci soit donné au plus digne* ; & son *commentaire* me fit comprendre, que l'intention de l'Auteur étoit que cet Ouvrage fut dédié au Genie le plus sublime du siècle pour l'esprit, le savoir, le jugement, l'Eloquence, & la Sageffe.

Là-dessus, je donne un coup de pied pour aller trouver un Poëte, qui travaille pour ma boutique, & qui demeure dans un cu-de-sac proche de ma maison. Je lui montre la version Angloise des mots en question, & je le prie de me guider dans la recherche que je voulois faire du personnage que l'Auteur a eu dans l'Esprit.

Après avoir médité quelques momens, il me dit, que la Vanité étoit une chose qu'il avoit en horreur, mais qu'il étoit obligé en conscience de m'avouer, qu'il étoit sûr que la chose le regardoit lui-même ; & en même temps il m'offrit fort obligeamment de faire pour moi *gratis* une Dedicace adressée à son propre mérite. Ne voulant pas lui disputer la superiorité qu'il s'attribuoit, je le priai de faire une seconde conjecture : eh mais ! me répondit-il, ce doit être moi, ou *Mylord Somers*. Delà, je fus visiter un grand nombre d'autres beaux-esprits de ma connoissance, avec grande fatigue, & grand risque de me casser le cou sur tant de degrés obscurs qui conduisent aux Galetas. C'étoit par-tout la même chose : je trouvois tous les habitans

du plus haut étage dans la même admiration d'eux-mêmes, & de Votre Grandeur.

Ne croyez pas, Mylord, que je prétende debiter, comme un effet de ma propre industrie, ces mesures si bien concertées pour répondre juste à l'intention de mon Auteur ; j'avouë ingénûment, que je les dois à une Maxime que j'ai retenuë, & qui dit que celui, à qui tout le monde assigne la féconde place du mérite, a un titre incontestable pour occuper la premiere.

Conformement à cette verité, mes visites me persuadèrent que Votre Grandeur étoit la personne que je cherchois ; & aussitôt j'employai mes beaux-esprits à rassembler des idées & des ingrediens propres à entrer dans le Panegyrique de vos vertus.

Deux jours après, ils m'apportèrent dix feuilles de papier remplies de tous côtez ; & ils me jurèrent, qu'ils avoient *saccagé* tout ce qu'on peut trouver de beau dans les caracteres de Socrate, d'Aristide, d'Epaminondas, de Caton, de Ciceron, d'Atticus, & d'autres grands Noms difficiles à retenir. Je croi pourtant que ce sont des fourbes, qui en imosoient à mon ignorance car, quand je me mis à examiner leurs collections, je n'y vis rien que moi & tout autre ne fussions aussi bien qu'eux : ce qui me fit croire, qu'au lieu de piller les anciens, mes drolles n'ont fait que copier ce que les modernes disent unanimement sur votre Chapitre. De cette maniere, Mylord, j'en tiens pour mes cinq pistoles, que j'ai déboursées sans aucune utilité.

Si encore en changeant le titre, je pouvois faire servir les mêmes materiaux pour une autre Dédicace, comme font souvent plusieurs gens qui me valent bien, ma perte seroit réparable : mais des gens sensés, à qui j'ai communiqué ces préparatifs, y eurent à peine jetté les yeux, qu'ils m'assurèrent, qu'il n'étoit pas faisable d'appliquer tout cela à tout autre qu'à Votre Grandeur.

Je m'attendois du moins à y trouver quelque chose de la conduite de Votre Grandeur à la tête d'une armée, de votre intrepidité à monter une breche, ou à escalader une muraille<sup>[3]</sup>. Je me flattois d'y voir votre illustre race descendant en ligne directe de la maison d'Autriche ; avec vos talens merveilleux pour l'ajustement & pour la danse, & avec votre profond savoir dans l'Algèbre, les Mathematiques, & les Langues Orientales : en un mot, je m'attendois à quelque chose, où ni moi ni le public ne devons pas

naturellement nous attendre. C'est-là ce qui m'auroit accommodé à merveille : car, d'aller jeter à la tête des gens la vieille Histoire de votre génie, de votre savoir, de votre sagesse, de votre justice, de votre politesse, de votre candeur, de l'égalité de votre ame dans toutes les revolutions différentes de la vie humaine, de votre discernement à déterrer le merite, & de votre promptitude à l'honorer de vos bienfaits, & mille autres lieux communs, ce seroit en vérité se moquer du monde. Qui peut ignorer, qu'il n'y a point de vertu qui concerne, tant *la vie publique*, que *la vie particulière*, dont dans les différentes conjonctures de la vôtre vous n'aïez donné de brillans exemples ? Il est bien vrai, que vous avez un petit nombre de grandes qualitez, qui auroient été inconnues à vos amis, faute d'occasion de paroître avec éclat ; mais, vos Ennemis ont eu le soin de les étaler, & de les mettre dans leur plus beau jour, en leur donnant de l'exercice.

Dans le fond, je serois bien fâché que le grand exemple de vos vertus fut perdu pour nos neveux : ce seroit grand dommage pour eux & pour vous ; surtout, parce qu'il seroit si propre à servir d'ornement à l'Histoire du <sup>[4]</sup> dernier Regne : mais, c'est de-là même que je tire une forte raison pour garder là-dessus le silence ; des gens sages m'ont assuré que, du cours que prenoient les Dedicaces depuis quelques années, il y auroit peu d'Historiens qui voulussent y aller puiser leurs caracteres.

Quoi que je fois l'homme du monde le plus porté à approuver tout, il y a un seul petit article sur lequel il me semble que les faiseurs de Dedicaces ne feroient pas mal de changer de plan. Au lieu de nous étendre si fort sur la générosité de nos Mecenas, nous ne ferions pas mal de dire un petit mot de leur patience. Pour moi, je ne puis pas faire un meilleur éloge de celle de Votre Grandeur, qu'en lui procurant un si vaste champ pour la mettre en œuvre. Je crains pourtant, que je ne puisse pas vous en faire un si grand merite : la familiarité que vous avez eue autrefois avec tant de Harangues ennuieuses <sup>[5]</sup>, & aussi inutiles pour les moins que la presente Epitre, vous rendra sans doute plus prompt à me la pardonner ; sur-tout, si vous voulez bien considérer, qu'elle, vient de celui qui est avec toute sorte de respect, & de vénération,

M Y L O R D ,

## *De Votre Grandeur, &c.*

1. ↑ Milord Jean Sommers, Chancelier d'Angleterre, un des hommes les plus illustres de son Age & de la Nation. Grand Protecteur du savoir, ce qui lui attira plusieurs Dedicaces, entre autres celle de notre Auteur, qui lui avoit de grandes obligations.
2. ↑ La Dedicace suivante adressée au *Prince Posterité*.
3. ↑ Mylord Sommers étoit un homme de Robbe, & par consequent de pareilles louanges ne lui étoient pas applicables : ainfi, l'Auteur turlupine ici finement les faiseurs de Dedicaces, qui pensent faire merveille en entassant vertus sur vertus, sans se donner la peine de discerner, s'il y a la moindre vraisemblance. à les ajuster au caractère & à la profession de leurs Heros, & s'ils ne les tournent pas en ridicule au lieu de les louer.
4. ↑ C'est le Regne de Guillaume III., sous lequel *Mylord Sommers* a joué un Rôle considérable.
5. ↑ Ce Seigneur, aiant été Chancelier, avoit entendu dans la Chambre des Seigneurs force Discours, & Harangues, qui n'étoient pas toutes de la même force, & de la même utilité.

## [1] Le Libraire au Lecteur.

**I**L y a déjà six ans que ces Ecrits me sont tombez entre les mains, & je crois qu'il y avait alors à peu près douze mois qu'ils avaient été faits : car, l'Auteur nous dit dans la Préface qui précède le premier Traité, qu'il l'avoit destiné pour l'année 1697 ; & il paroît par differens passages, qu'il les a composez environ dans ce tems-là.

Pour ce qui régarde l'Auteur, je n'en puis rien dire avec certitude mais, je puis avancer avec quelque probabilité, que cette Edition se fait sans qu'il en sache rien : j'ai appris, qu'il croit sa copie perduë, l'aïant prêtée à une personne, qui est morte depuis, & ne l'aïant jamais revuë, depuis qu'il s'en est désaïsi. De manière qu'il y a grande aparence, qu'on ignorera toujours s'il y a mis la dernière main, ou si son intention a été d'en remplir les lacunes.

Si je me mettois dans l'esprit de rendre compte au Lecteur de l'Avanture qui m'a rendu possesseur de ces Ouvrages, ce siècle incredule prendroit sans doute tout ce que je pourois dire là-dessus pour un vrai jargon de commerce : il est bon, par conséquent que j'épargne cette peine, & à moi, & à mon Lecteur.

On fera curieux, peut-être, de savoir pourquoi je n'ai pas plutôt donné ces Ouvrages au public : je reponds, que c'est pour deux raisons. Premièrement, j'ai cru pendant tout ce tems pouvoir m'occuper d'une maniere plus lucrative : en second lieu, j'ai toujours esperé d'entendre quelque nouvelle de l'Auteur, & de recevoir de sa part quelques avis utiles pour mon Edition. Si je me suis déterminé enfin à m'en passer, c'est que j'étois averti qu'on menaçoit sourdement le public d'une certaine Copie, qu'un des plus beaux Esprits du siècle s'étoit donné la peine de polir, ou, comme parlent nos Auteurs à la mode, qu'il avoit accommodé au goût de notre âge. Ni l'expression, ni la chose même, ne sont pas tout-à-fait

*nouvelles : on a déjà pratiqué cette methode avec grand succès à l'égard de Don Quichotte, de Boccalin, de la Bruyere, & d'autres Auteurs distinguez. Quelque jolie que soit cette invention, j'ai trouvé plus de franchise à donner l'Ouvrage in puris naturalibus.*

*Si quelqu'un veut me procurer une Clef propre à en découvrir les Mistères, je lui en serai très-obligé, & je la ferai imprimer avec plaisir.*

---

1. <sup>↑</sup> C'est le Libraire premier Editeur de cet Ouvrage.

# E P I T R E

## Dedicatoire à son Altesse Royale LE [\[1\]](#)PRINCE POSTERITÉ.

J'Offre ici à Votre Altesse le fruit de quelques heures de loisir dérobées aux occupations importantes dont m'accable un Emploi fort éloigné de pareils Amusemens. C'est la pauvre production d'un temps de rebut qui m'a pesé sur les épaules pendant une longue *Prorogation* du Parlement, une grande sterilité de nouvelles étrangères, & une ennuyeuse suite de jours pluvieux. Pour cette raison, & pour plusieurs autres, elle se flatte de mériter la protection de Votre Altesse, dont les vertus sans nombre, acquises dans un âge si tendre, vous font considérer des hommes, comme l'exemple futur de tous les Princes à venir. A peine Votre Altesse est elle sortie du berceau, que déjà tout le monde savant appelle à ses décisions, avec la résignation la plus humble & la plus soumise ; persuadé, que le sort vous a destiné à être l'unique arbitre des productions d'esprit, qui fourmillent dans notre âge, cet âge si accompli, & qui se distingue par une si grande politesse. Le nombre des appellans est si prodigieux, qu'il étonneroit tout autre Juge d'un Genie plus limité que le vôtre.

Mais, Monseigneur, il semble qu'on envie à V. A. des décisions si glorieuses. Je sai de bonne part que la personne [\[2\]](#), à qui on a confié le soin de votre éducation, a résolu de vous tenir dans une ignorance générale de nos savans efforts, dont l'examen vous appartient par un droit héréditaire. La Hardiesse de ce personnage me paroît étonnante. Quoi ! Il osera vous persuader à la face du Soleil, que notre siècle est plongé dans l'ignorance, & qu'il a produit à peine un seul Auteur dans quelque Genre d'écrire que ce soit ? Je sai fort bien, que quand Votre Altesse sera parvenue à un âge plus

meur, & qu'elle parcourra *le savoir* de tous les siècles, elle aura trop de curiosité pour ne pas s'informer des Auteurs de l'âge qui précède immédiatement le sien. Mais, qu'arrivera-t-il ? Cet insolent va les réduire, dans le détail qu'il vous en prépare, à un nombre si méprisable, que j'ai honte de l'exprimer. Quand j'y pense, ma bile s'échauffe, mon zèle me ronge, j'en suis au désespoir pour l'amour de ce corps de Beaux-Esprits aussi vaste que florissant : je le suis encore plus pour l'amour de moi-même, contre lequel il nourrit dans son cœur des desseins d'une malignité toute particulière.

Il est assez vrai-semblable, que lorsqu'un jour V. A. jettera un œil attentif sur ce que j'écris à présent, elle aura quelque dispute avec son<sup>[3]</sup> Gouverneur, sur la vérité de ce que j'ose affirmer ici ; & qu'elle lui commandera d'offrir à ses yeux quelques-uns de nos fameux Ouvrages. Je suis si bien Informé de ses malignes intentions, que je fais d'avance ce qu'il vous dira là-dessus. Pour toute réponse, il vous demandera, où sont ces ouvrages, ce qu'ils sont devenus ; &, en vous faisant voir *qu'ils n'existent plus*, il prétendra vous démontrer par-là qu'ils n'ont jamais existé. *Qu'ils n'existent plus !* Grand Dieu ! Qui les a égarés ? Sont-ils abîmés dans des gouffres impénétrables ? Hélas ! ils avoient assez de légèreté pour nager éternellement sur la surface de l'Univers. A qui en est donc la faute, si non à celui<sup>[4]</sup> qui leur a attaché aux talons un fardeau assez pesant pour les enfoncer jusqu'au centre de la Terre ? Leur essence même est-elle détruite ? Ont-ils été noyés dans des potions Médicinales ? Le feu des pippes allumées leur a-t-il fait souffrir le martyre ? Quel insolent les a dérobes aux yeux des hommes, pour les faire périr dans un réduit secret, au service d'un maître qui ne vit jamais la lumière du jour ?

Il faut que je me décharge le cœur, & que je mette V. A. au fait de la cause véritable de cette destruction universelle. Je-vous conjure de remarquer cette Faux large & redoutable, dont votre Gouverneur affecte de s'armer la main ; observez, je vous prie, la longueur, la force, la dureté, & le tranchant de ses dents & de ses ongles ; prenez garde à son Haleine empestée, qui répand la corruption sur tout ; & jugez, s'il est possible au papier & à l'ancre de cette génération, de soutenir un siège contre un ennemi qui l'attaque avec tant d'armes irresistibles ? Plût au Ciel, Monseigneur, que vous prissiez un jour la

generouse résolution de defarmer ce furieux & tyrannique *Maire du Palais*, & que vous missiez ainfi votre Souveraineté *hors de Page*.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail des mesures que prend votre barbare Gouverneur, pour réussir à détruire les plus nobles Ecrits de ce siècle ; il suffira de dire à V. A., que de plusieurs milliers de livres, qui paroissent pendant une seule année dans notre fameuse Capitale, il n'y en a pas un dont on entende parler, après que le Soleil a achevé sa carrière annuelle ; Malheureux Enfants, qu'on voit périr avant qu'ils aient seulement assez appris de leur langue maternelle pour implorer la pitié de leur Persecuteur ! Il étouffe les uns dans leurs berceaux, il effraye tellement les autres qu'ils meurent dans les convulsions, il demembre ceux-ci peu à peu, il écorche tous vifs ceux-là, il en sacrifie des bandes entières à *Moloch*, & le reste infecté de son Haleine languit & meurt de Consomtion.

Ce qui me touche le plus vivement dans ce malheur general, c'est le sort du corps de nos Versificateurs, de la part desquels je presenterai au premier jour une Requête à Votre Altesse, signée de cent trente six Suplians du premier rang, dont pourtant les productions immortelles ne seront peut-être jamais honorées de vos regards. Le moindre d'entr'eux ne laisse pas de briguer la couronne de Laurier avec autant d'humilité, que d'ardeur, & de fonder ses pretentions sur quelques volumes de fort bonne mine. En dépit d'un droit si bien fondé, votre injuste Gouverneur a consacré à une mort inévitable les œuvres de tant de personnages illustres, ces œuvres dignes de braver la durée des siècles ; & pourquoi ? C'est uniquement pour faire accroire à Votre Altesse, que notre âge n'a pas donné naissance à un seul Poëte.

Nous confessons tous, que l'Immortalité est une grande Déesse, mais, en vain lui offrons-nous nos vœux & nos sacrifices. Votre Gouverneur, qui a usurpé le sacerdoce dans le temple de cette Divinité, aussi avide qu'ambitieux, les intercepte & les devore tous.

Affirmer que notre siècle est absolument ignorant, & destitué de toutes sortes d'Auteurs, me paroît dans le fond une thèse si fausse & si hardie, que je m'imagine quelquefois, qu'on peut faire voir le contraire par des démonstrations formelles. Il est bien vrai, que, quoique leur nombre soit prodigieux, & leurs productions innombrables, ils disparaissent de la Scene

avec tant de rapidité, que non seulement ils échappent à notre mémoire, mais qu'ils semblent tromper nos yeux.

Pour faire voir à V. A. jusqu'à quel point ces apparitions sont momentanées, je lui dirai que, lorsque je pris le dessein de vous adresser la présente Epître, j'avois envie de l'accompagner d'un Catalogue de Titres, comme d'une preuve authentique de ce que je viens d'avancer touchant nos Ecrivains, & leurs Ouvrages. J'avois vu ces Titres fraîchement attachés au coin de chaque rue ; mais, quand je revins, quelques heures après, pour les copier, je les vis tous déchirés, & leurs Successeurs briller à leur place. Je m'informai de leur destinée chez les Libraires, & chez les Amateurs de la Lecture ; mais, mes recherches furent vaines : la mémoire en étoit perdue parmi les hommes ; leur place même n'étoit plus à trouver. L'étonnement, que me donna ce Phenomene, me fit passer pour un Campagnard, ou pour un Pedant destitué de gout & de politesse, & peu versé dans tout ce qui se passe dans les meilleures Compagnies de la Cour & de la Ville.

Conformément à cette triste expérience, je puis bien assurer à V. A., qu'il y a parmi nous de l'esprit & du savoir copieusement ; mais, pour le prouver en détail, c'est une entreprise trop scabreuse pour une capacité aussi mince que la mienne.

Permettez-moi, Monseigneur, d'éclaircir ce que je viens de dire par une comparaison. Si, pendant un temps orageux, j'ose soutenir à Votre Altesse, que près de l'Horizon il y a un grand nuage de la figure d'un ours, un autre vers le Zenith avec une tête d'âne, un troisième vers l'Occident avec des griffes de Dragon ; & si vous attendez seulement un petit nombre de minutes à en examiner la vérité : il est certain, que tout ce que je viens de voir sera changé de figure & de position. De nouveaux nuages se feront lever ; & la seule chose, sur laquelle vous conviendrez avec moi, c'est que le ciel est couvert de nuées : mais, vous soutiendrez, que je me suis mépris grossièrement par rapport à leur forme, & à leur situation. Quoique cette preuve doive être suffisante pour fermer la bouche à Votre Gouverneur, je prévois pourtant, qu'il insistera, & qu'il vous pressera de nouveau. Qu'est devenu donc, vous demandera-t-il, la quantité terrible de papier, qui doit avoir été employé dans un si grand nombre de volumes ? Odieuse difficulté, à laquelle je ne sai comment répondre. Il y a trop de distance entre Votre Altesse & moi, pour vous envoyer, comme témoin oculaires à des *Fours*, & à

certain endroits les plus nécessaires & les moins respectez des maisons. Présenterai-je à vos yeux quelques lanternes crasseuses, ou les fenêtres de quelque sale temple de Venus ? Les livres, Monseigneur, ressemblent à leurs Auteurs : ils n'ont qu'un seul chemin pour entrer au monde ; mais, ils en ont dix mille pour en sortir, & pour n'y retourner plus.

Je proteste à Votre Altesse, dans l'intégrité de mon cœur ; que ce que je vais dire à présent est vrai à la lettre, dans l'instant même que j'écris ceci. Pour les catastrophes qui peuvent arriver avant qu'il soit en état d'être lu, je ne suis garant de rien. Je vous supplie pourtant de l'agréer comme un échantillon de notre érudition, de notre génie, & de notre politesse.

Je vous assure donc en homme d'honneur, qu'actuellement il existe dans notre Capitale un homme nommé *Jean Dryden*, qui a fait imprimer depuis peu une traduction de *Virgile*, in fol., bien reliée ; & si l'on en vouloit faire une exacte recherche, je crois qu'à l'heure qu'il est on pourroit encore parvenir à la voir. Il y en a encore un autre intitulé *Nahum* <sup>[5]</sup> *Tate*, qui est tout prêt à déclarer sous serment, qu'il a donné au public plusieurs rames de papiers tous chargés de vers, dont & l'Auteur & le Libraire sont encore en état de produire quelques copies authentiques ; ce qui prouve la malignité du monde, qui semble faire un secret de toute cette affaire. Il y en a un troisième connu sous le nom de *Thomas d'Urfey*, Poète d'une capacité vaste, d'une érudition immense, & d'un Génie universel. Je connois encore un certain *Rymer*, & un certain *Dennis*, tous deux Critiques d'une grande Profondeur. J'aurois tort d'oublier le Docteur *Bentley*, qui a écrit près de <sup>[6]</sup> mille pages d'un savoir infini, pour nous donner une idée véritable & exacte d'une certaine Querelle de très-grande importance, qu'il a eue avec un Libraire. C'est un Auteur d'un esprit aussi sublime qu'agréable ; le premier homme du monde, pour la fine plaisanterie, & pour les saillies vives.

Je puis protester encore à V. A. que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, la personne de *Guillaume Wotton*, qui a fait un volume <sup>[7]</sup> de fort belle taille contre une des grandes <sup>[8]</sup> Amies de Votre Gouverneur, duquel pour cette raison il ne doit pas attendre la moindre grâce. Il est vrai, qu'il s'y est pris de la manière la plus civile, la plus polie, la plus galante, la plus digne d'un Gentilhomme. D'ailleurs, tout cet Ouvrage est rempli de découvertes, aussi estimables pour leur nouveauté, que pour leur utilité : il est embelli & relevé

par des traits d'esprit si vifs, si piquans, si convenables au sujet, qu'on lui feroit tort de ne le pas confiderer comme seul digne de faire un attelage avec le venerable Docteur dont je viens de parler.

Si je voulois entrer dans un plus grand detail, je pourrois charger un volume entier d'éloges dûs à mes illustres contemporains. J'ai entrepris de leur rendre cette justice dans un<sup>[9]</sup> Ouvrage de plus longue haleine, où j'ai résolu de tracer le caractere de toute la bande de nos beaux esprits : j'y depeindrai leur Figure en grand, & leurs Genies en mignature.

En attendant, je prens ici la hardiessè, Monseigneur, d'offrir à V. A. un extrait fidelle, tiré du corps universel de tous les Arts, & de toutes les Sciences ; & je le destine entierement à votre divertissement, & à votre instruction. Je ne doute en aucune maniere, que Votre Altesse n'en fasse le même ufage, & n'en tire les mêmes fruits considerables, que plusieurs jeunes Princes de notre Age ont tiré d'un grand nombre de volumes faits exprès pour faciliter leurs études<sup>[10]</sup>.

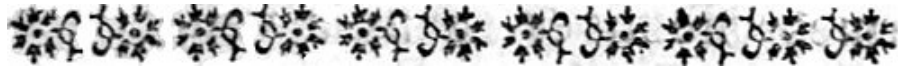
Puisse V. A. avancer en savoir & en vertu, comme elle avance en âge ; puisse-t-elle effacer un jour la reputation de ses Augustes Ancêtres. Ce sont les vœux ardens & continuels de celui qui se fera toujours une gloire d'être,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse, &c.

Decemb. 1697,

1. ↑ Comme les Anglois n'ont point de Genre, l'Auteur donne à la *Posterite* le titre de Prince. La delicateffè Françoisè aimeroit mieux Princessè mais, comme le sens de ce mot n'en détermine point le Genre, & que ce qu'on en dit ici est plutôt applicable à un Souverain, qu'à une Souveraine, je n'ai rien changé à ce titre. J'espère que le Lecteur me le pardonnera : si-non, je m'en mettrai fort peu en peine.
2. ↑ Le Tems.
3. ↑ Le Tems.
4. ↑ Le Tems.
5. ↑ Nom d'un Poëte.
6. ↑ L'Ouvrage de Bentley sur les Epitres de Phalaris.
7. ↑ Reflexions sur le Savoir ancien & moderne.
8. ↑ L'Antiquité.
9. ↑ Voyez le *Catalogue qui precede le Titre*.
10. ↑ Les Auteurs Classiques in *Usum Delphini*.



## P R E F A C E .

LES Beaux-Esprits de notre Age étant fort remarquables, par leur nombre & par leur pénétration, ils commencent à causer des frayeurs mortelles aux *Mattadors* de l'Etat, & de l'Eglise. Ces hommes vénérables tremblent à la seule idée que leurs spirituels ennemis pourroient bien emploier le loisir d'une longue paix à faire des breches dans les endroits foibles de la Religion & de la Politique. Après avoir médité long-tems sur les moïens de prévenir ces desseins dangereux, d'émousser les curieuses recherches de ces ennemis publics, & de les détourner d'une matiere si delicate, ils se sont arrêtez unanimement à un projet dont l'exécution coûtera beaucoup de temps & de peines. Le danger cependant s'augmente d'heure en heure ; & il y a tout à craindre des nouvelles recrues de beaux esprits, tous équippez d'encre, de papier, & de plumes, & prêts à paroître en bataille, au premier ordre, avec leurs armes offensives, dans la vaste Campagne *des Brochures*. Par conséquent, ce n'est pas sans raison qu'on a jugé absolument necessaire de se servir de quelque prompt expédient, en attendant que la grande entreprise, dont je viens de parler, soit en état d'être executée.

Il y a quelques jours, que dans un grand *Committé* où l'on déliberoit sur ce sujet, un homme d'un esprit très-subtil remarqua que c'est une coutume parmi les gens de Mer, quand ils rencontrent une Baleine, de lui jeter un Tonneau vuide, pour l'amuser & pour la détourner d'attaquer le vaisseau même. On se mit d'abord à interpreter cette Parabole. Par la Baleine, on entendit le <sup>[1]</sup> *Leviathan de Hobbes*, qui se plait à secouer & à ballotter tous les Systèmes de Religion, dont il y a plusieurs qui sont secs, creux, sujets à corruption, & qui sont d'autant plus de bruit, qu'ils sont vuides. C'est de ce

*Leviathan*, qu'on dit que nos redoutables genies empruntent la plupart de leurs armes pernicieuses. Le Vaisseau passa, comme il est naturel, pour le type de la Société civile. La grande difficulté fut de donner un sens juste au *Tonneau* ; mais, après un long débat, il fut résolu de le conserver dans le sens literal ; &, pour empêcher nos Leviathans d'aujourd'hui de balotter la Société humaine, qui d'elle même n'est que trop sujette à voguer sans rames & sans voiles, on décréta, qu'il falloit les amuser par un CONTE DU TONNEAU. On me fit l'honneur de m'en donner la commission comme ayant, pour m'en acquitter, des dispositions passablement heureuses.

C'est dans cette vue, que je donne au Public le Traité suivant, qui pourra servir, par *interim*, de jouet à notre bande quiète de Beaux-Esprits, en attendant qu'on mette la dernière main à notre grand Ouvrage, sur lequel il est bon de donner ici en passant quelques lumières au Lecteur bienveillant.

[2] Notre intention est d'ériger un grand Collège, capable de contenir neuf mille sept cents & quarante quatre personnes ; ce qui, par un calcul modeste, monte à peu près au nombre courant des *Beaux-Génies* de notre Ile. Ils doivent être partagés dans différentes classes, selon leur différent tour d'esprit. L'entrepreneur lui-même en doit donner au premier jour un plan exact, auquel je renvoie le Lecteur curieux ; me contenant de lui donner ici une faible idée d'un petit nombre des classes principales. Telles sont : une grande Classe *Pederastique* [3] dirigée par des maîtres de langue François & Italiens ; la Classe pour apprendre à épeller, vaisseau d'une étendue prodigieuse ; la Classe des Lunettes ; la Classe des Juremens ; la Classe de la Critique ; la Classe de la Salivation ; la Classe de la Science d'aller à cheval sur un Baton ; la Classe de la Poésie ; la Classe de l'Art de foeter le Sabot ; la Classe de l'Hypocondre ; la Classe du Jeu ; & un grand nombre d'autres, dont la liste pourroit devenir ennuyeuse. Personne ne sera admis comme membre de ce Collège, sans apporter un Certificat de Bel-Esprit, signé par deux personnes capables d'en juger, & à ce commises.

Il est temps de finir cette parenthèse, pour revenir au but principal de ma Préface.

Je puis dire sans vanité, qu'une Préface est une pièce d'esprit dont je connois fort bien le point de perfection : plutôt au ciel, que j'eusse assez d'habileté pour y arriver. Trois fois j'ai mis mon imagination à la gêne, pour

en faire une, dont le tour fut de mon invention ; & trois fois mes efforts ont été infructueux. Je ne m'en étonne point : mon genie a été mis à sec par le Traité même que je publie ici.

Il n'en est pas ainsi de mes féconds Confreres les Modernes, qui ne se laissent jamais échapper une Preface, ou une Epitre Dedicatoire, sans la distinguer par quelque trait propre à étonner le Lecteur à l'entrée de l'Ouvrage, & à exciter en lui une impatience merveilleuse pour ce qui va suivre. Tel étoit ce coup de maître d'un Poëte fort ingenieux, qui, pour ne rien dire de commun, se compare lui-même au Boureau, & son Mecenas au Criminel. Voilà ce qui s'appelle *insigne, recens, indictum*

*ore alieno.*

*Rare & sublime effort d'une imaginative,  
Qui ne le cede en rien à personne qui vive.*

Dans mon *Cours de Prefaces* que j'ai fait, cours aussi noble qu'utile, j'ai remarqué plusieurs traits de la même force. Je ne ferai pas l'affront aux Auteurs de tirer ces traits de leur place, afin de les insérer ici : je suis trop, que rien n'est plus delicat, & moins capable de souffrir le transport, qu'un bon-mot à la moderne.

Il y a des choses qui sont infiniment spirituelles *aujourd'hui*, ou à jeun, ou dans un tel lieu, ou à huit heures, ou entre la poire & le fromage, ou dites par Monsieur un tel, ou dans une matinée d'Eté ; qui sont aneanties, par le moindre changement de situation, ou d'application. C'est ainsi que l'esprit a ses promenades limitées, dont il ne sauroit s'éloigner de l'épaisseur d'un cheveu, sans courir risque de se perdre absolument. Nos Modernes ont trouvé l'art de fixer ce Mercure, en l'attachant aux tems, aux lieux, & aux personnes. Il y a tel trait d'esprit, qui ne sauroit sortir dans son entier de la place de <sup>[4]</sup> *Covent-garden* : il y en a tel, qui n'est intelligible que dans un coin de *Hide-park* <sup>[5]</sup>

J'avouë que je suis quelquefois touché d'une douleur sincere, en songeant que tant de *passages assaisonnez par la mode*, auxquels je vais donner l'effort dans mon Ouvrage, seront hors de vogue, au premier changement de décorations. Je suis pourtant trop sincere, pour ne pas approuver ce gout de

notre âge : je voudrois bien favoir pourquoi nous nous mettrions en frais, pour fournir d'esprit les siècles futurs ; puisque les précédens n'ont pas songé à faire de pareilles provisions pour nous. Du moins, c'est-là mon sentiment, parce que c'est celui de nos Critiques les plus modernes, & par consequent les plus orthodoxes.

L'envie cependant que j'ai, que toutes les personnes accomplies, qui ont acquis *une part* dans le gout qui doit avoir cours dans le present mois d'Août 1697., puissent pénétrer jusqu'au fond du sublime, qui regne dans tout mon Ouvrage, m'oblige d'établir ici en leur faveur la maxime generale que voici. Tout Lecteur, qui souhaite d'entrer comme il faut dans les pensées d'un Auteur, ne fauroit mieux faire, que de se placer dans la situation ou se trouvoit l'Auteur lui-même à mesure que chaque passage important couloit de sa plume. Rien n'est plus propre que cette methode à lier l'Auteur & le Lecteur par une correspondance exacte d'idées. Pour faciliter au public cette methode si delicate, autant que les bornes d'une Préface le peuvent permettre. Je lui dira d'abord, que les Pieces les plus raffinées de mon Traité ont été mises au monde dans un lit placé dans un Galetas. Il faudra encore que, pour des raisons que je trouve bon de garder par devers moi, j'ai jugé à propos d'éguiser souvent mon genie par la faim ; & que tout l'Ouvrage a été commencé, continué, & fini pendant un long Cours de Medecine, & une grande difette d'argent.

Il faut, par consequent, que le Lecteur benevole, s'il veut pénétrer dans un grand nombre de mes plus brillantes pensées, s'en rende l'entrée facile, en s'y preparant duëment selon les instructions que je viens de lui donner, C'est-là mon principal *Postulatum*,

Comme je fais profession de m'accommoder en tout au gout des Modernes, j'ai grand'peur qu'on ne me reproche d'avoir poussé ma Préface si loin, sans déclamer, selon la coutume, contre cette *multitude d'Ecrivains*, de laquelle *toute la multitude des Ecrivains* se plaint avec tant de raison. Je viens justement de parcourir une centaine de Préfaces, qui, dès l'entrée, adressent au public leur justes plaintes sur un desordre si criant. J'en ai retenu un petit nombre d'exemples, que je vai exposer aux yeux du Lecteur avec toute l'exactitude, que ma memoire me voudra permettre. Une de ces Préface commence ainsi :

*Se mettre dans l'esprit d'être Auteur, dans un temps où la Presse fourmille, &c.*

Une autre,

*La taxe qu'on a mise sur le papier ne diminue pas le nombre des petits Ecrivains qui infectent, &c.*

Une autre,

*Quand chaque GARÇON BEL-ESPRIT prend la plume en main, il est ridicule d'entrer dans le Catalogue, &c.*

Une autre,

*Lorsqu'on remarque quelle Friperie accable à présent la Presse, &c.*

Une autre,

*Monsieur,*

*C'est uniquement pour obéir à vos ordres, que je me fais imprimer. A moins d'une raison de cette force, qui voudroit se mettre au niveau de cette Populace de petits Auteurs, &c.*

J'avouë que l'objection, qu'une coutume si bien établie fournit contre moi, est forte. On me permettra pourtant d'y répondre en deux mots. Premièrement, je suis fort éloigné de croire, que le nombre des Auteurs soit préjudiciable à notre Nation ; & je crois avoir vigoureusement plaidé pour le contraire dans plusieurs endroits de mon Ouvrage. En second lieu, je ne comprends pas trop bien le procédé qu'on veut me donner pour modèle. J'ai observé qu'un bon nombre de ces Préfaces polies sont de la même main, & quelles sont composées justement par ceux-là, qui accablent le public par les

productions les plus *volumineuses*. Le Lecteur ne trouvera pas mauvais, j'espère, que je lui debite là-dessus un petit Conte.

Un Charlatan, s'étant posté dans la Place nommée *Leicester-fields*, avoit attiré autour de lui une Assemblée des plus nombreuses. Un de ceux qui la composoit étoit un gros drolle, qui étoit presque étouffé par la presse. Il s'écrioit à tout moment, *Bon Dieu ! quelle chienne de canaille s'est attroupée ici ? Eh, je vous prie, bonnes gens, faites un peu de place. Quel Diable peut avoir mis ensemble cette populace abominable ? Au Diable soient les marauts, qui me pressent de cette force ? Homme de bien, au nom du Seigneur, ôtez de-là votre coude.* Un Tisseran, qui se trouvoit tout près de cet animal plaintif, n'étant à la fin plus maître de son indignation, & le regardant de travers : *Que la peste vous crève, dit-il. Bœuf engraisfé que vous êtes. Dites-nous, au nom du Diable qui d'entre nous tous contribue autant à la presse que vous ? Ne voyez-vous pas que votre chienne de Figure prend plus de place que cinq autres ? La place n'est-elle pas autant à nous qu'à votre bédaine ? Mettez vos diables d'intestins dans une espace raisonnable, & il y aura place pour nous tous.*

En voilà bien assez sur ce sujet.

Il me reste encor à avertir mes Lecteurs, qu'il y a certains privileges communs à tous les Ecrivains, dont je me flatte qu'on me laissera jouir en repos. Une de ces prerogatives veut que dans les endroits, où l'on ne m'entendra pas, on supposera qu'il y a quelque chose de profond & d'utile, caché sous ces tenèbres : une autre, que tout ce qu'on verra en lettres italiques sera censé contenir quelque chose d'extraordinaire, ou dans le genre fleuri, ou dans le genre sublime.

Pour ce qui regarde la Liberté que j'ai cru pouvoir prendre quelque fois de me louer moi-même, il n'est pas nécessaire de l'excuser ; puisque cette pratique est fondée sur l'autorité suffisante d'un grand nombre d'illustres exemples.

Je dois remarquer, qu'anciennement l'Eloge étoit une Pension, qu'on recevoit de la main du public ; mais, les Modernes, voiant qu'il y avoit trop de peine à la recueillir, ont depuis peu pris sagement le parti d'acheter le

*Fief* tout entier. Depuis ce tems, ils en possèdent le domaine à pur & à plein, & ils jouissent du revenu, comme ils le trouvent à propos. C'est pour cette raison, que quand un Auteur fait son propre Panegyrique, il se sert d'une espece de *formulaire*, par lequel il declare le droit qu'il a d'en user ainsi, & qui consiste d'ordinaire dans ces paroles, *je parle sans vanité*. Ce qui marque clairement, qu'il se croit autorisé par quelque autre titre que *l'amour-propre*. Comme la repetition de ce *formulaire* pourroit être ennuyeuse à la fin, j'avertis ici une fois pour toutes, que dans toutes les occasions où je rends justice à mes propres talens, ledit *formulaire* est sous-entendu.

Je sens ma conscience fort au large de ce que, dans tout le cours d'un Traité si travaillé & si utile, je n'ai pas donné l'effort au moindre petit trait de Satire ; ce qui est l'unique article, sur lequel je me suis hasardé à m'éloigner des fameux modèles, que ma Patrie a produits dans notre âge. J'ai observé, que quelques esprits satiriques agissent avec le public de la même manière, qu'un maître d'école traite un méchant garçon qu'il vient fraîchement de foêter pour le rendre meilleur. Il commence par lui mettre devant les yeux toutes les particularitez du cas, qui est le motif de la correction : il s'étend ensuite sur la nécessité du chatiment ; & il finit chaque période par un bon coup de verges.

Si j'entens quelque chose dans les affaires de ce monde, nos Censeurs feroient fort bien de s'épargner la peine de donner tant de *coups de fouet* inutilement. Il n'y a pas dans toute la nature un membre plus dur, & plus couvert d'un calus impénétrable, que les parties postérieures du public, qui sont également insensibles, soit qu'on les attaque à coups de pied ou à coups de verges. D'ailleurs, plusieurs de nos *Satiriques* me paroissent être dans une grande erreur, en s'imaginant, que, parce que les orties piquent, toutes les autres mauvaises herbes doivent avoir la même propriété. Cette comparaison ne tend en aucune manière à diminuer l'opinion, qu'on doit avoir du mérite de ces dignes Auteurs ; car, c'est une chose très-connue parmi les Naturalistes, que les mauvaises herbes ont la prééminence sur tous les végétaux. C'est pourquoi le premier<sup>[6]</sup> Monarque de toute notre Ile, dont le goût étoit si subtil & si raffiné, fit très-sagement, en ôtant la Rose du Collier de notre Ordre, pour mettre le Chardon à la place. De-là de profonds Antiquaires ont conjecturé, que la démangeaison satyrique, qui s'étend si

fort parmi nous, nous est venue du Nord de l'Ile. Puisse-t-elle fleurir longtemps ici ; puisse-t-elle regarder de haut en bas le mépris des hommes, & égalier son dédain pour le public à l'insensibilité qu'il a pour les plus rudes coups ; que sa propre stupidité, ni celle de ses partisans, ne l'empêche pas de pousser ses généreux desseins ; & qu'elle se souvienne toujours qu'il en est de l'esprit comme d'un rasoir, qui n'est jamais si propre à faire des balafres, que quand il a perdu son tranchant.

Qu'elle n'oublie pas que ceux, dont les Dents sont trop pourries, pour pouvoir mordre vigoureusement, sont très-bien qualifiés pour suppléer à ce défaut par leur Haleine.

Je ne suis pas susceptible de cette basse jalousie, qui pousse le vulgaire à mépriser les talens qui sont au-dessus de sa portée ; & je suis très-porté à rendre justice à cette Secte de nos Beaux-Esprits Britanniques. J'espère aussi, que ce petit Panegyrique aura l'honneur de lui plaire, puisque j'y sacrifie mes propres intérêts à sa gloire.

Il faut avouer aussi, que la Nature même a mis les choses sur un tel pied, que, par la Satire, on acquiert de l'honneur & de la réputation à meilleur marché, que par aucune autre production de l'esprit.

Il y a un certain Auteur ancien, qui propose comme un problème, Pourquoi les *Dedicaces*, & d'autres *assortimens de flatterie*, ne roulent que sur de vieux lieux-communs tout rouillés, sans la moindre teinture de nouveauté ? Pourquoi elles sont si capables de jeter le Lecteur Chrétien dans le degout, & même, si l'on n'en prévient promptement l'effet, de répandre la lethargie généralement par tout le Royaume : au lieu qu'il y a fort peu de Satires, qui n'animent l'attention du public par quelque chose de singulier ?

On attribue d'ordinaire cette malheureuse destinée des Eloges à un défaut d'invention dans ceux qui se mêlent de les débiter ; mais, à tort : la véritable solution de cette difficulté est aisée & naturelle. Les Matériaux du Panegyrique, étant renfermez dans des bornes très-étroites, ont été épuisez il y a long-tems : car, comme la santé est unique, au lieu que les maladies sont nombreuses, & reçoivent de jour en jour quelques nouvelles compagnes ; de même, les vertus sont en petit nombre, mais les vices & les extravagances sont innombrables, & le tems y ajoute continuellement quelque nouvelle

espece, Ainsi, tout ce qu'un pauvre Auteur peut faire, c'est d'apprendre par cœur une liste des Vertus Cardinales, & de les prodiguer à son Heros, ou à son Mecenas. Il a beau les accommoder de différentes manières, & jeter quelque variété dans ses Phrases, le Lecteur est bientôt au fait ; il voit bientôt au travers de toute cette différence de sources, *que tout cela n'est que du* [Z] *Cochon*. L'Auteur n'en peut mais : nos expressions ne sauroient aller plus loin que nos idées ; &, quand celles-ci sont épuisées, les termes doivent de nécessité subir le même sort.

Mais, quand même le sujet du Panegyrique seroit aussi fécond que celui de la Satire, il ne seroit pas difficile pourtant de trouver la raison véritable, qui rend la dernière plus favorable que l'autre.

L'Eloge ne roulant d'ordinaire que sur une personne à la fois, qu'il nomme ou qu'il désigne clairement, doit par-là, de nécessité, exciter l'envie de ceux qui n'ont point de part au gâteau, & Souffrir de leur mauvaise humeur. Mais, la Satire ne nomme point les originaux de ses portraits : elle semble *viser à tous les hommes* ; &, grâce à notre vanité aucun individu humain ne s'en croit l'objet particulier. Chacun rejette sagement sa part du fardeau sur les épaules du Monde entier, qui sont assez larges dans le fond pour le soutenir.

Cette vérité d'expérience m'a fait réfléchir plusieurs fois sur la différence qu'il y a à cet égard entre l'Angleterre & l'ancienne Athenes. Dans la République d'Athenes c'étoit le droit héréditaire de chaque Citoïen, de chaque Poëte, d'attaquer publiquement, & même de jouer sur le Theatre, les personnages les plus illustres, un *Créon*, un *Hyperbolus*, un *Alcibiade*, un *Demosthene*. On les nommoit même, afin que le public n'en prétendit point cause d'ignorance. Le moindre mot, au contraire, qui sembloit réfléchir sur le Peuple en general, étoit aussitôt relevé & s'attiroit une punition exemplaire, quelque distinguée que fut la personne qui eut eu l'audace de le lâcher.

Chez nous, c'est justement le Revers de la Médaille ; on y peut employer en sûreté toute la force de son éloquence contre la Société en general, & dire en face à tout un Auditoire même les vérités les plus odieuses.

Vous pouvez déclarer hardiment, *que tous les hommes ont pris des chemins tortus ; qu'il ne reste plus au monde un seul homme integre ; que*

*notre âge est la lie des siècles ; que la sceleratesse & l'athéisme se repandent parmi nous comme des maladies contagieuses ; que la bonne-foi a quitté la Terre avec Astrée.* Vous pouvez vous étendre sur de pareils lieux-communs aussi nouveaux que brillans, autant que votre éloquente bile le trouve à propos ; &, quand vous aurez fini, tous les auditeurs vous en sauront gré, comme à un Orateur, qui vient de répandre un beau jour sur les vertes les plus utiles, & les plus précieuses.

Je dis plus : vous ne courez aucun risque, que celui d'épuiser vos poumons, en prêchant dans l'Eglise de *Covent-garden* contre les Airs petits-mâtres, contre la Fornication, & quelque chose de pis encore. Vous avez la liberté, en celle de *Whitball*<sup>[8]</sup>, de déclamer contre l'Orgueil, la Dissimulation, & la Bassesse de se laisser gagner par des présens : dans celle, qui est la plus fréquentée par les gens de Robbe, vous pouvez attaquer avec fureur l'Injustice & la Rapine ; & dans une Chaire bourgeoise, au milieu de la Cité, personne ne vous contestera le droit de vous emporter contre l'Avarice, l'Hypocrisie, & l'Extorsion. Ce n'est qu'une *balle* jettée à tout hazard au milieu du Peuple ; chaque Auditeur est armé d'une raquette, & fait habilement éloigner la balle de lui & la renvoyer dans la multitude.

Mais, d'un autre côté, n'allez pas vous tromper assez grossièrement sur la nature des choses, pour vous laisser échapper en public le moindre mot touchant un *tel*, qui a fait mourir de faim la moitié d'une Armée navale, & qui a empoisonné le reste ; ni touchant un autre, qui s'attache assez aux véritables principes de l'amour & de l'honneur, pour ne paier aucunes dettes, excepté celles qui concernent le Jeu, & les Courtisanes. Ne dites rien d'un troisième, qui troque les grands biens de ses Ancêtres contre les maladies les plus infames. Taisez-vous sur le Chapitre de Paris, qui, gagné également par *Venus*, & par *Junon*, écoute tout leur plaidoïé en dormant. Ne vous émancipez pas sur le chapitre de cet Orateur, qui fait de longues Harangues dans le Senat, avec beaucoup de méditation, très-peu de sens, & fort mal-à-propos. Quiconque ose entrer étourdiment dans un pareil détail doit s'attendre à être emprisonné, poursuivi en justice, comme un Calomniateur, & déclaré coupable du crime qu'on nomme<sup>[9]</sup> *Scandalum Magnatum*.

Mais, je ne songe pas que je m'étends sur un sujet, où je ne suis nullement intéressé, puisque je n'ai, ni talent, ni inclination, pour la Satire. A cela près,

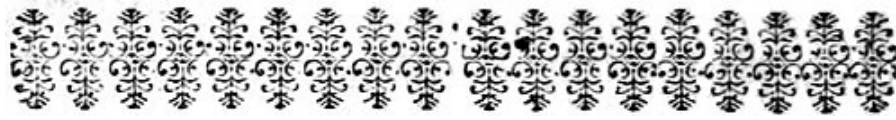
je suis si satisfait de tout le cours présent des affaires humaines, que je prépare déjà depuis plusieurs années les Matériaux d'un *Panegyrique du Genre Humain*, auquel j'ai dessein d'ajouter une seconde Partie intitulée, *Defense modeste du Procédé de la Populace dans tous les Ages*.

J'avois quelque envie de joindre l'un & l'autre de ces Traitez à cet Ouvrage-ci, en qualité d'Appendix ; mais, voïant que mon livre de *Lieux-communs* se remplit plus lentement que je n'avois espéré, j'ai trouvé bon de differer cette affaire jusques à quelque occasion plus favorable. D'ailleurs, j'ai été détourné de l'exécution de ce dessein par un malheur domestique, dont, selon la coutume des Modernes, je devrois ici informer le Lecteur benevole. Cette particularité seroit d'un grand secours, pour donner à ma Préface le volume, qui est à présent en vogue, & qui doit être étendu à proportion que l'Ouvrage même est petit. Néanmoins, malgré toutes ces considerations, je n'arrêterai pas plus long-temps, dans le Vestibule, l'impatience de mon Lecteur ; &, lui aïant dûment préparé l'esprit par ce Discours préliminaire, je suis prêt à l'introduire dans les sublimes Mystères qui suivent.



1. ↑ Livre très-estimé de plusieurs personnes, mais qui paroît tres-dangereux à d'autres.
2. ↑ L'intention de l'Auteur est ici de depeindre l'ignorance, & les mauvaises mœurs, des petits-maitres Anglois, qui ne laissent pas de se mêler de décider étourdiment des matieres les plus graves.
3. ↑ *Şujette au Peché Philosophique*.
4. ↑ Marché dans la *Ville de Londres*.
5. ↑ C'est le Cours, où les gens de qualité se promènent en Carosse, dans les mêmes vuës qu'on le fait par tout ailleurs.
6. ↑ Jaques premier, grand Docteur & petit Prince : on a fort joliment depeint son caractere, & celui de la Reine Elifabet, dans ce feul vers Latin.  
*Rex erat Elifabet, nunc est Regina Jacobus.*
7. ↑ L'Auteur fait allusion ici à un Repas dont parle Plutarque, où tous les mets n'étoient que du *Porc* differement assaisonné.

8. †. L'Eglise de la Cour.
9. †. C'est le Crime de medire des gens titrez, contre lequel les Loix de l'Angleterre sont très-feveres ; mais, comme on n'observe dans ce Pais que la lettre des Loix, on a trouvé un moïen très-facile de dire pis que pendre d'un Grand Seigneur, ou de la Famille, sans avoir rien à craindre. On le nomme même ; mais, on a soin de mettre des points à la place de quelques lettres : par exemple, voulez-vous dépeindre un Duc d'Ormond des couleurs les plus noires ; mettez seulement Or.nd, faites le rimer même si vous voulez avec un terme du même son : la Loi n'a point de prise sur vous, quoi qu'il soit certain, de la dernière certitude, que c'est ce Seigneur que vous avez eu en vuë.



# LE CONTE DU TONNEAU

## SECTION I

### *Introduction.*

**Q** Uiconque a l'ambition de se faire entendre dans une grande presse est obligé de pousser, de remuer les coudes, & de grimper jusqu'à ce qu'il puisse s'élever à un certain degré de hauteur au-dessus de la multitude.

Or, toutes les Assemblées, quelques serrées qu'elles soient, ont cette propriété particulière, qu'il y a de la place de reste au-dessus d'elles. La difficulté est d'y parvenir ; puisqu'il est aussi mal aisé de gagner le dessus sur le vulgaire, que de se tirer des Enfers.

----- *Evadere ad auras,  
Hoc Opus, hic Labor est.*

Pour y réussir pourtant, les Philosophes de tous les âges ont pris le parti d'ériger certains édifices dans l'air ; mais, malgré la réputation dont ces sortes de batimens ont été de tout tems en possession, je crois (en soumettant mes lumieres à celles des autres) que tous, fans en excepter le panier ou se suspendit Socrate, pour faciliter les Meditations, ont été sujets à deux inconveniens. Premièrement, leur baze étant posée trop haut, ils ont été d'ordinaire hors de la portée des yeux, & toûjours hors de la portée des oreilles : en second lieu, leurs matériaux étant de leur nature fort <sup>[1]</sup> *transitoires* ont toûjours souffert beaucoup des injures de l'air, sur-tout dans nos païs situez du côté du Nord-Ouest.

Pour surmonter ces obstacles, nos ancêtres ont trouvé bon dans leur grande sagesse, afin d'encourager tous les aventuriers, qui aspirent à l'élevation dont il s'agit, d'inventer trois Machines de Bois, très-utiles pour tous ceux qui veulent parler fans être interrompus : ce font la *Chaire*, l'*Echelle*, & le *Théâtre ambulant* <sup>[2]</sup>.

Pour ce qui regarde le Barreau, quoiqu'il soit de la même matiere, & destiné au même usage, on ne sauroit cependant lui attribuer avec justice une quatrième place ; parce qu'il est à rès de chauffée avec l'*Auditoire*, & par-là sujet à une interruption *collaterale* † <sup>[3]</sup> Le Tribunal lui-même, quoique placé dans une hauteur convenable, brigueroit en vain cet honneur ; car, si l'on veut remonter à son Origine, on reconnoitra sans peine, que l'usage, auquel on le destine à présent, répond avec une parfaite exactitude à son institution primitive, & que l'un & l'autre ont une conformité entière avec l'Etymologie du mot <sup>[4]</sup> Il Vient de la Langue Phenicienne, dans laquelle il est très-significatif, puisqu'expliqué à la lettre il désigne *un lieu destiné au sommeil*. Sa signification ordinaire parmi nous ne s'éloigne pas trop de ce sens original : car, ce terme de *Tribunal* exprime parmi nous un siège duëment renversé, & fourni de coussins, pour la commodité de membres gouteux & affoiblis par l'âge ;

*Senes ut in otia tuta recedant.*

Rien dans le fond n'est mieux entendu, & plus juste : il est naturel que ceux, qui, dans leur jeunesse ont parlé long-tems, pendant que les autres dormoient, aient la permission de dormir à leur aise aussi long-tems que les autres babillent.

D'ailleurs, quand il me seroit impossible de trouver la moindre raison solide, pour bannir le *Barreau & le Tribunal* de la liste des *Machines Oratoires*, il me suffiroit, pour leur donner l'exclusion, que je ne veux pas m'écarter d'un certain nombre que j'ai resolu d'établir dans toutes mes *Divisions*, en dépit de tout ce qu'il en pourra coûter à mon bon sens. Je ne ferai qu'imiter là-dedans plusieurs Philosophes, & autres génies sublimes, qui s'attachent avec passion à un certain Nombre mystique, que leur imagination a consacré à un tel point, qu'ils forcent la Raison à lui trouver place dans chaque partie de la Nature. Ils y reduisent, ils ajustent, chaque genre, chaque espèce : ils en joignent quelques-uns ensemble, en dépit d'eux & de leur dents ; & ils exilent de leur Systême ceux qui ne veulent absolument pas se soumettre à un enchainement pareil. Pour moi, c'est le Nombre Trois, c'est ce nombre *profond*, qui a toujours occupé mes contemplations les plus sublimes, & qui m'a dedomagé de mes penibles recherches, par des *delices infinies*. Aussi, le public verra-t-il bien-tôt sortir de la presse<sup>[5]</sup> mon Essay de Panegyrique touchant ce Nombre. Je me flatte d'y avoir démontré, par les preuves les plus convaincantes, que tous les Sens & tous les Elemens doivent être rangez sous les étendarts de ce Nombre Sacré ; & déjà j'ai causé une terrible desertion parmi tous ceux qui ont affecté jusq'ici de suivre la banniere de ses deux rivaux, *Sept & Neuf*. Je retourne à mon sujet.

De ces *Machines Oratoires*, la premiere en élévation, aussi bien qu'en dignité, c'est la *Chaire*. Il y en a différentes sortes dans notre Ile ; mais, celles que j'estime uniquement sont faites d'un bois coupé dans la *Forêt Calydonienne*<sup>[6]</sup>. Plus elles sont veilles, & meilleures elles sont, à cause de la direction du *Son*, & pour d'autres raisons qui seront mentionnées : dans le moment. Leur degré de perfection, par rapport à la taille & à la figure, consiste, à mon avis, à être extrêmement étroites, & destituées de tout ornement. Il est bon même, qu'elles n'ayent pas une espece de *Dais* au dessus d'elles ; car, selon la regle ancienne, ce doit être le seul *vaisseau découvert*, dans toutes les Assemblées où l'on en fait un legitime usage. De cette manière, elles auront une ressemblance assez grande avec un *Pilori* ce qui leur donnera une influence efficace sur les oreilles humaines.

La seconde Machine en question, c'est l'*Echelle*, sur laquelle je ne m'étendrai pas. Les étrangers même ont remarqué, à la gloire de notre

Patrie, que nous, surpaffons tous les peuples par rapport à l'intelligence, & au veritable ufage, de cette Machine.

Les Orateurs, qui s'y élèvent par dégrez, n'obligent pas feulement leur auditoire par la charmante manière dont ils débitent leurs Harangues ; ils favorifent même tout le monde en les rendant publiques de bonne heure, avant que de les prononcer.



*Tom. I pag. 58.*

Je regarde ces discours comme le trefor le plus choisi de notre éloquence Britannique : & j'apprends avec joie, que notre digne Citoyen & Libraire, le

Sieur *Jean Dutton*, en a fait une fidelle & penible Collection, qu'il a deffein de publier au premier jour en douze volumes in folio enrichis de figures ; Ouvrage, auffi curieux qu'utile, & digne de la main qui nous le communique.

La derniere Machine des Orateurs est le *Théâtre ambulant*, dreflé avec beaucoup de fagacité, *sub Jove pluvio, intriviis, & quadriviis*. C'est le grand feminaire des deux autres<sup>[7]</sup> : & les Orateurs, qui y montent, font quelquefois admis à figurer fur la premiere, & quelquefois fur la feconde, felon leur different mérite ; la liaifon, qu'il y a entre ces trois Machines, étant auffi étroite : qu'il est poffible de fe l'imaginer.

Il paroît évidemment, par ce que je viens de dire, que l'élevation du lieu est absolument requife pour s'attirer l'attention du public : mais, quoique tout le monde convienne du fait, les opinions font fort diférentes fur la caufe ; & je penfe, quant à moi, que peu de Philofophes ont eu le bonheur de trouver une explication aifée & naturelle de ce *Phénomène*. Voici celle qui me paroît la plus profonde, & la mieux fuivie.

L'air étant un corps pefant, &, par confequent, felon le Syfteme d'Epicure, tendant toujours vers la terre, doit indubitiblement descendre avec plus de force, quand il est chargé de paroles, autres corps d'un poids confiderable, comme il paroît évidemment par les profondes impreffions qu'elles font fur nous. Il fuit de-là, que ces paroles doivent être répanduës d'une hauteur fuffifante, fi l'on veut qu'elles parviennent à leur but, & qu'elles tombent avec affez de force.

*Corpoream enim vocem constare fatendum est,  
Et sonitum quoniam possunt impellere sensus.* Lucret : lib. 4.

Cette raifon acquiert encore un nouveau degré de force par une obfervation très-commune ; favoir que, dans tous les auditoires des differentes espèces d'Orateurs, la nature elle-même enfeigne à ceux qui compofent l'Affemblée, à fe tenir la bouche ouverte, dans une pofition parallele à l'horifon, de maniere qu'ils font coupez par une ligne perpendiculaire qui tombe du zenith vers le centre de notre globe. Dans cette fituation, fi l'Affemblée est *compacte & ferrée* comme il faut, rien ne

fauroit tomber à terre, & chaque Auditeur emporte chez soi sa portion de la Harangue.

Il faut avouër, qu'il y a quelque chose de plus raffiné encore dans l'Architecture des Batimens modernes destinez aux Ouvrages Dramatiques. Premièrement, le Parterre s'abaisse devant le Theatre, afin que, selon nos Remarques précédentes, toutes les matieres de poids qui se répandent de-là, qu'elles soient *or*, ou *plomb*, puissent tomber tout droit dans les machoires de certains animaux nommez *Critiques*, qui les attendent la gueule béante, pour les devorer.

Les Loges, qu'en faveur des Dames on a placées de niveau avec le Théâtre, sont arrangées en cercle, parce qu'on a observé que cette grande doze d'esprit, qu'on emploie à exciter parmi le beau Sexe certaines démangeaisons, suivent ordinairement une route circulaire [8].

Certains sentimens langoureux, & certaines pensées minces & étiques, s'élevent tout doucement par leur extrême légéreté jusqu'à la moiëne region de la sale ; & là elles se gèlent par le moïen de l'entendement froid des habitans des secondes loges.

Le Galimathias & la Boufonnerie, qui sont encore d'une plus grande legereté, montent avec assez de précipitation au dessus de l'air qui est plus pesant, & se perdrieroient certainement dans la voute, si le prudent Architecte n'avoit pas eu la précaution d'y pratiquer un quatrième étage, appellé le Paradis, & si l'on n'y avoit placé une Colonie bigarrée, qui les arrête dans leur passage, & qui s'en faitit avec ardeur.

Le Lecteur saura, que ce Systeme Physico-Logical *des Machines Oratoires* cache de grands Mistères, & que c'est un type, un signe, une embleme, une ombre, un simbole, qui a une analogie exacte avec la République des Auteurs, & avec les mesures qu'ils doivent prendre pour s'élever au dessus du vulgaire.

Par la Chaire, doivent être entendus les Ecrits des Saints modernes de la Grande Bretagne ; écrits spiritualisez, épurez, debarassez de la crasse des sens & de la raison humaine. Le bois pourri doit être, comme j'ai dit, la matiere de cette machine, pour deux raisons ; premierement, parce que le bois pourri a la qualité d'éclairer dans les tenebres ; & en second lieu, parce que les cavitez en sont remplies de vers : deux types, qui, maniez avec l'adresse

ordinaire des Commentateurs, signifient clairement les deux qualitez principales requises dans l'Orateur, & les deux Destinées qui attendent ses Ouvrages.

Pour l'Echelle, c'est un symbole naturel de la Faction, & de la Poësie, auxquelles un si grand nombre de personnes illustres sont redevables de leur réputation. Elle est le symbole de la Faction, parce que...

*	*	*	*	*	*	*	*
Hiatus in MS.		*	*	*	*	*	*
*	*	*	*	*	*	*	*

Elle est le symbole de la Poësie, parce que les Orateurs de cette espece finissent toujours leur Harangue par une Piece de Poësie<sup>[9]</sup>, qu'ils montent les degrez de cette machine avec lenteur, & que le Sort les précipite du haut en bas long-tems avant qu'ils en aient gagné le sommet. Enfin, l'Echelle est un type de la Poësie, parce qu'on parvient d'ordinaire à ce poste de distinction, par un transport de propriété, & en confondant le *mien* & le *tien*<sup>[10]</sup>.

Par le Théâtre ambulant, sont dépeintes toutes les productions de l'esprit, qui ont une relation particuliere avec le divertissement des mortels. Telles sont ces Pieces aimables intitulées, *De l'Esprit à deux liards* ; *Grotesques de Westminster* ; *Contes facétieux* ; *Les parfaits Railleurs*, & d'autres semblables<sup>[11]</sup>. C'est par elles, que les Ecrivains de *Grubstreet* ont depuis quelques années si noblement triomphé du tems, qu'ils ont coupé ses ailes, rogné ses ongles, limé ses dents,<sup>[9]</sup> émouffé sa faux, & reculé son fatal Clepsydre.

C'est dans le Catalogue de ces fameux Ouvrages, que j'ai la presomtion d'enregistrer ce livre-ci, aiant eu depuis peu l'honneur d'être choisi membre de cette société si vantée.

Je ne fai que trop les pernicious desseins qui ont été machinez dans ces dernieres années contre cet illustre corps, par deux societéz nouvellement érigées, qui ont fait tous leurs efforts, pour tourner nos Auteurs en ridicule, comme indignes du rang qu'ils occupent dans la République des Lettres. Ceux, qui en sont coupables, apprendront d'abord par leur propre conscience, que c'est eux, que j'indique. Le public n'a pas été Spectateur assez indifferant de leurs jaloux projets pour souffrir avec patience que les

*Academies de Gresham, & de Wills*<sup>[12]</sup>, fondent leur reputation sur la ruine de la nôtre. Notre douleur devient plus sensible & plus violente, quand nous considerons leur procedé à notre égard, non seulement comme injuste, mais encore comme ingrat, & contraire à la nature même. Le monde peut-il oublier, ces corps peuvent-ils oublier eux-mêmes, quand nos annales ne seroient pas aussi formelles là-dessus qu'elles le sont, que l'un & l'autre ils sont des pepinières que nous avons, non seulement plantées, mais encore arrosées ?

On m'a informé que ces deux *rivaux* ont dressé les préliminaires d'une ligue contre nous, & qu'ils ont résolu d'unir leurs forces, pour nous defier, par un Cartel, d'entrer avec eux dans une comparaison de Livres produits de part & d'autre, tant par rapport au nombre qu'à l'égard du poids. Comme notre Président m'a chargé de leur répondre, je vais m'en acquitter ici. En premier lieu, je soutiens que leur proposition ressemble à celle, qu'Archimede fit dans un cas moins important, & que l'exécution en est absolument impossible. Ou trouver des balances d'une capacité assez vaste pour peser ces volumes de part & d'autre ? Quel Arithméticien fera assez audacieux, pour entreprendre d'en calculer le nombre ? En second lieu, je dis que nous acceptons le défi, à condition, qu'on nous désigne une personne impartiale, pour décider à quelle société chaque livre, chaque traité, & chaque brochure, doivent être attribuez. La décision n'en est rien moins que facile. Nous sommes prêts à produire un Catalogue de plusieurs milliers de volumes, sur lesquels notre Corps a un droit incontestable, & que pourtant certains Auteurs revoltez ont l'audace d'approprier à nos ennemis. Ce seroit donc à nous une imprudence impardonnable de reconnoître pour nos Juges ces mêmes Auteurs, dans un tems où les cabales & les intrigues de nos adverfaires ont causé une revolte si generale contre nous, que les plus intimes amis, qui nous restent encore, se tiennent éloignez de nous, comme s'ils avoient honte de nous connoître.

Voilà tout ce que je suis autorisé à dire sur un sujet si mortifiant & si melancolique. Nous ne sommes nullement portez à nourrir une haine, qui pourroit être également fatale à tous les partis, & nous aimerions beaucoup mieux que ce different fût accommodé à l'amiable. Notre corps est tout prêt à recevoir à bras ouverts ces deux enfans prodigues, pourvu qu'ils renoncent à leurs *Prostituées* & à manger avec les Cochons, je veux dire, à

leurs indignes occupations ; &, comme un pere indulgent, il ne manquera pas de leur rendre la tendresse, & sa benediction. Après l'inconstance de toutes les choses sublunaires, rien n'a plus decrédité les productions de notre société, que ce tour d'esprit superficiel, qui regne généralement parmi les Lecteurs de cet âge, qui sont trop indolens pour creuser dans les entrailles des matieres.

La Sageffe pourtant est un Renard, à qui souvent on donne en vain la chasse, si on ne le force pas à sortir de sa taniere ; c'est un Fromage, qui est d'autant meilleur, qu'il est couvert d'une croute épaisse, coriace, & dégoutante ; c'est du Chocolat, qui devient plus excellent à mesure qu'on approche du fond. La Sageffe est une Poule, dont il faut essuier le chant desagréable, parce qu'il est suivi d'un œuf : elle ressemble à une noix, qui, si elle n'est pas choisie judicieusement, peut vous coûter une dent, & ne vous paier que d'un ver.

C'est conformément à ces veritez, que nos sages *Grubéens*<sup>[13]</sup> ont toujours voulu conduire leurs préceptes vers notre esprit dans le *Vehicule* des fables & des types. Peut-être les ont-ils plus ornées quelque fois, qu'il étoit nécessaire ; & par-là ces *Vehicules* ont eu le sort de ces Carrosses si bien peints & dorez, dont l'éclat éblouit tellement les Spectateurs, qu'ils ne remarquent pas seulement celui qui en occupe le fond. Nous nous consolons pourtant de ce malheur, parce qu'il nous est commun avec *Pitagore, Esopé, Socrate*, & plusieurs autres de nos illustres Prédécesseurs.

Neanmoins, afin que, ni le public, ni nous, ne souffrions pas davantage de ce défaut de pénétration, je me suis laissé vaincre par l'importunité de quelques amis ; & j'ai résolu d'entreprendre une Dissertation laborieuse sur les principales productions de notre Société, qui, sous un extérieur assez brillant pour contenter un Lecteur superficiel, ont *enveloppé* les plans les plus finis de tous les Arts & de toutes les Sciences. Je me fais fort de les exposer aux yeux des Curieux ; &, s'ils sont trop embarrassés dans leurs enveloppes, je saurai bien les en tirer par le moyen de l'*incision*, ou de l'*exantlation*<sup>[14]</sup>.

Il y a quelques années, qu'un de nos plus habiles Membres entreprit cet Ouvrage important. Il commença par l'Histoire de *Maître Renard* ; mais, il ne vécut pas assez long-temps, pour publier un traité si utile, ni pour aller plus loin dans un si grand dessein. On ne sauroit trop regretter ce grand

homme, ne fut-ce que pour la découverte qu'il avoit faite sur ce sujet, & communiquée à ses amis. La solidité n'en est contestée à présent par aucun Savant de quelque Reputacion ; & personne ne doute que ladite Histoire ne contienne un Corps complet, ou plutôt une Revelation, une Apocalypse, de tous les Secrets de la Politique.

Pour moi, j'ai poussé cette entreprise beaucoup plus loin, ayant déjà mis la dernière main à mes Commentaires sur plusieurs douzaines de Traitez d'une pareille force. Je crois obliger le Lecteur, en lui en donnant ici quelques idées suffisantes pour le mettre au fait.

La première Pièce <sup>[15]</sup>, à laquelle je me suis attaché, c'est le *petit Poucet*, dont l'Auteur étoit de la Secte de *Pythagore*. C'est un traité ténébreux, qui contient tout le plan de la *Metamorphose*, & qui conduit l'ame dans toutes les différentes revolutions.

Le second est le *Docteur Faustus*, écrit par *Artephius*, un Auteur *bonæ notæ* & un *adepte*. Il le publia dans sa neuf-cent-quatre-vingt-quatrième année. Ce Sage procede entièrement par la voye de la *réincarnation*, ou par la *voje humide*. Le Mariage entre Faustus & Helene ne sert qu'à répandre du jour sur la *fermentation du Dragon mâle, & du Dragon femelle*.

*Whittington & son Chat* est l'Ouvrage du misterieux Rabbín *Jehuda Hannafi*, contenant la défense de la *Guemara de la Misna de Jerusalem*, & prouvant sa superiorité sur celle de *Babilone*, contre l'opinion reçue.

*La Biche & la Panthere*. C'est le Chef-d'œuvre d'un fameux Savant <sup>[16]</sup> qui existe encore : le but de cet ouvrage est de nous donner un extrait fidèle de seize mille Auteurs Scholastiques, depuis *Scot* jusqu'à *Bellarmin*.

*Le Flacon de Gregoire*. C'est une Pièce qu'on suppose être de la même main, & qu'on regarde comme un Supplément du Traité qui precede.

*Le Sage de Gotham, cum Appendice*. C'est-là véritablement un Traité d'une érudition immense : on peut l'appeller la source originale de ces argumens, qu'on pousse à présent avec tant de vigueur, en France & en Angleterre, pour défendre le savoir & l'esprit des Modernes, contre la présomption, l'orgueil, & l'ignorance des Anciens. Cet Auteur a tellement épuisé cette matiere, que tout ce qu'on a écrit là-dessus depuis ne sauroit passer que pour pure répétition, chez un Lecteur un peu pénétrant. Un

Membre distingué de notre Société a publié depuis peu un Abregé de cette excellente Piece<sup>[17]</sup>.

Ces petits échantillons suffisent, pour faire entrer le public dans le goût de tout l'Ouvrage : il occupe à présent toutes mes pensées, & toutes mes études ; & si je puis y mettre la dernière main avant ma mort, je croirai avoir parfaitement bien employé les pauvres restes d'une vie infortunée.

<sup>[18]</sup>Helas ! je n'ai pas raison d'attendre encore tant de vigueur d'une plume usée au service de l'Etat, dans des Differtations pour & contre, sur les Conspirations des Papistes, sur les Loix d'exclusion, sur l'obéissance passive, sur la liberté de conscience, &c. Je n'ai pas lieu de l'attendre d'une conscience, qui tombe en lambeaux, & qui montre partout la corde à force d'être retournée ; d'une tête fracassée par les coups de barre de la faction contraire ; ni d'un corps consumé par certaines maladies mal gueries, graces à quelques Donzelles & à quelques Chirugiens, qui, comme il a paru dans la fuite, étoient les ennemis declarez de l'Etat, & les miens, & qui soutenoient les intérêts de leur parti, aux dépens de mes jambes & de mon nez.

J'ai mis au jour quatre-vingt-onze brochures, sous trois regnes, & en faveur de trente-six factions : mais, voyant que l'Etat n'a plus besoin de mon encre, je me retire pour la répandre dans des Speculations plus assorties au caractere d'un Philosophe ; satisfait de pouvoir me rendre cette justice, que j'ai passé une longue vie *sans offense envers Dieu & les Hommes*.

Pour en revenir à mon sujet, j'attends de la justice du public, que l'échantillon du Commentaire que je viens de lui donner, suffira pour effacer de toutes les productions de notre Société une tache qui ne leur est venuë, que par l'envie & l'ignorance de nos Adverfaires. Je me flatte, qu'on se persuadera à la fin, que le merite de cet ouvrage s'étend plus loin, que les simples agrémens de l'esprit & du stile, que nos plus hardis Calomniateurs ne leur ont jamais osé disputer.

Pour faire sentir cette beauté extérieure, aussi-bien que le sens caché & mystique, j'ai suivi exactement les Originaux le plus généralement approuvez ; &, pour qu'il n'y manque rien, j'ai fait en sorte, à force de donner la torture à mon esprit, que le titre<sup>[19]</sup>, sous lequel cet excellent

Commentaire doit être connu à la Cour & dans la Ville, réponde exactement aux heureux modeles que notre Societé me fournit si abondamment.

Je conviens que j'ai été un peu prodigue à en multiplier les titres ; mais, j'ai remarqué que c'est-là le grand goût parmi certains Auteurs, que je respecte extraordinairement.

Ont-ils tort ? N'est-il pas raisonnable, que les Livres, ces Fils du cerveau, aient l'honneur de briller par une grande variété de noms, aussi-bien que les autres Enfants d'une qualité distinguée ? Notre fameux *Dryden* s'est hasardé même d'aller plus loin, en faisant tous ses efforts, pour introduire l'usage de donner au même Livre plusieurs *Parains* [20].

C'est une pitié, que cette belle invention n'ait pas été mieux soutenuë par une imitation exacte, autorisée par un exemple de cette force : j'ai fait de mon mieux, quant à moi, pour donner la vogue à cette mode ; mais, je ne songeois pas alors, qu'il y a une malheureuse dépense attachée à l'honneur de procurer des *Parains* à ses Enfants, dépense dont on tire d'ordinaire de forts maigres revenus. La raison m'en est absolument cachée : tout ce que je puis dire, c'est que, dans le cas dont il s'agit ici, j'ai perdu & mes frais & la gloire que je voulois m'acquérir par ce moïen. J'avois employé des meditations, & des efforts d'esprit prodigieux, pour couper le Traité suivant en quarante Sections ; mais, aiant supplié autant de *Lords* de ma connoissance d'en vouloir bien être les *Parains*, ils s'en sont excusés tous, en m'envoiant dire, qu'ils s'en faisoient un cas de Conscience.

- 
1. † Je crois que l'Auteur a en vuë les Idées Metaphisiques de la plûpart des philosophes, qui semblent se perdre dans les nuës, ou elles ne sauroient être atteintes par les simples notions du sens commun : c'est pour cette raison, qu'il appelle leurs edifices *transitoires*, parce que les nuées passent vite. Si un autre entend ce passage mieux que moi, je l'en félicite : & si l'Auteur est dans cet endroit inintelligible, ou que son Allegorie soit peu juste, tant pis pour lui.
  2. † Il s'agit ici des Harangues des Prédicateurs, des futurs Pendus, & des Charlatans.
  3. † Il est permis & ordinaire aux Avocats, qui dans un Barreau sont placez à la même hauteur les uns des autres, de s'interrompre très souvent.
  4. † Bench veut dire en Anglois un Tribunal. S'il y a effectivement, dans la Langue Phénicienne, un terme composé à peu près des mêmes lettres, c'est ce que j'ignore ; & j'aime mieux le croire, que d'y aller voir.
  5. † Voyez le Catalogue des Livres que l'Auteur promet au public.
  6. † L'Ecoffe s'appelloit anciennement *Calydonia* ; & notre Auteur recommande le bois de ce païs pour les Chaires, parce que les Non-conformistes, qui font la plus grande figure en *Angleterre*,

font les Presbyteriens, qui ont la même discipline, & les mêmes opinions, que ceux de la Religion dominante de l'*Ecoffe*. Au reste, il loue ici la figure simple & unie de ces Chaires, parce que les Presbyteriens, qui prétendent à une plus grande *Spiritualité* que les *Anglicans*, se font une affaire de Conscience de bannir tout ornement de leurs Temples.

7. ↑ Il paroît d'abord difficile de comprendre comment les Theatres des Charlatans font le feminaire des Prédicateurs, & des Pendus. Mais, il faut entendre ceci d'une maniere figurée. La *Charlatanerie* influe effectivement, non seulement sur la conduite des Voleurs, qui dupent souvent les hommes par une fausse Ostentation, mais encore sur certains Ministres de l'Evangile, qui parviennent à la fortune & à la reputation par une fausse Parade de *Lumieres* & de Pietés.
8. ↑ L'Esprit, qu'on emploie dans les obscenitez, est très-commun, & aisé à attrapper : c'est presque toujours la même chose parmi les Auteurs Dramatiques, qui veulent absolument faire rire, & qui remplacent, par ces sottises, le sel comique qui doit regner dans les Comedies. C'est pour cette raison, que l'Auteur fait rouler cette sorte d'esprit *en cercle*. Il dit proprement dans l'Original, que cet esprit s'avance en *ligne droite*, & va toujours dans *un cercle*. Peut-être veut-il dire quelque chose, que je n'ose exprimer ici, & qu'on devinera de reste. J'ai pourtant trouvé à propos de preferer la premierre idée dans ma traduction. Quoi qu'il en soit, il a grand raison de censurer la licence des Auteurs Dramatiques de sa Nation : licence si effrénée, que la maniere de garder sa contenance est devenuë un Art dans les formes parmi le beau Sexe Anglois.
9. ↑ Les futurs Pendus chantent des Pfeumes en Angleterre, quand ils sont sur le point de passer le pas.
10. ↑ Les Poëtes font presque tous Plagiaires.
11. ↑ Le Lecteur François n'a qu'à mettre, à la place de ces livres, plusieurs ouvrages du cru de son terroir, qui sont du même *acabit* : il trouvera assez facilement, sur-tout dans l'Etat florissant où le bel esprit est à présent en France, à quoi appliquer avec justesse ce que l'Auteur va dire de la Societé de *Grubstreet* & de ses Rivaies.
12. ↑ Le College de *Gresham*, & le *Caffé de Wills*, Assemblées de beaux Esprits, qui ne sont gueres superieurs, que par la vanité, aux Auteurs de *Grubstreet*, à qui la Nation Angloise est redevable de ses *Vaux-de-Villes*, *Contes borgnes*, en un mot de toutes les productions de l'esprit du plus bas ordre. L'Auteur va donner dans le moment quelques échantillons de leur savoir-faire.
13. ↑ Auteurs de *Grubstreet*.
14. ↑ Moyen de faire sortir de quelque endroit l'air ou l'eau, par le moyen de la pompe.
15. ↑ Les François n'ont qu'à substituer à plusieurs de ces livres, les Ouvrages paralleles de la façon de leurs Auteurs ; les Contes de *Peau d'Ane*, les *Contes de Fées*, le *Baron de Feneste*, *Tabarin*, &c.
16. ↑ *Jean Dryden*.
17. ↑ M. Wotton : c'est son livre sur le savoir ancien & moderne.
18. ↑ C'est ici une sanglante Satyre de plusieurs Auteurs Mercenaires, dont Londres fourmille, & qui, vendant leur plume au plus offrant, écrivent tantôt pour une Faction, & tantôt pour une autre, & toujours avec une égale vehémence.
19. ↑ Il y a eu un temps, où en Angleterre on se plairoit fort à donner aux livres les titres les plus bizarres. C'est encore le grand goût en Allemagne.
20. ↑ Il dedioit un même livre à plusieurs grands Seigneurs.

## SECTION II.

### *Commencement du Conte.*

**I** L y avoit un jour un homme, qui avoit trois Fils de la même Femme, & d'une même couche, ils étoient venus au monde d'une manière si miraculeuse, que la Sage-Femme elle-même ne pouvoit pas dire, qui des trois étoit l'*Ainé*. Le Père mourut, lorsqu'ils étoient encore fort jeunes. Mais, avant que de rendre l'ame, il les fit approcher de son lit, & leur tint le discours suivant :

*Mes Fils Je n'ai jamais cherché les biens de ce Monde, & je n'en ai point hérité de mes Pères. C'est pourquoi, j'ai rêvé long-tems en vain sur les moïens de vous laisser quelque chose de bon & d'utile. A la fin, à force de soins & de dépenses, je vous ai pourvus chacun d'un bon habit neuf<sup>[1]</sup> ; les voici tous trois. Vous saurez, mes Enfans que ces habits ont deux qualitez, particulieres, La premiere est, qu'en les soignant comme il faut, ils auront toujours ce même air neuf, que vous leur voïez à cette heure : la seconde, qu'ils croîtront dans la même proportion avec vos corps, s'étendant & s'élargissant d'une maniere à s'ajuster toujours à vos tailles. Mettez les, mes Fils, afin que je les voie sur vous avant que de mourir... Fort bien ; soïez propres, je vous en prie, & aïez soin de les vergeter souvent. Vous trouverez dans mon Testament, que voici, toutes les instructions nécessaires touchant la maniere de les porter, & de les ménager : observez les exactement, si vous voulez éviter les chatimens attachez à la moindre transgression de mes ordres, & si vous avez à cœur votre bonheur futur. J'ai ordonné encore dans mon Testament, que vous demeuriez tous trois ensemble, comme amis, & comme Freres ; c'est-là l'unique moïen pour vous de prosperer dans le monde.*

Après avoir fini ce Discours, le bonhomme mourut, à ce que dit l'Histoire ; & les trois Fils s'en allèrent ensemble chercher des aventures.

Je ne vous importunerai pas par le recit de celles, qu'ils rencontrèrent pendant les premières sept années<sup>[2]</sup>. Je dirai seulement, qu'ils se conformèrent exactement au Testament de leur Pere, & qu'ils gardèrent leurs habits en fort bon état. Au reste, ils parcoururent plusieurs païs, eurent à faire à un grand nombre de Geants, & eurent le bonheur de défaire le monde de plusieurs Dragons.

Parvenus à l'âge de se produire dans le Monde, ils prirent maison en ville, & se mirent à faire l'amour aux Dames, sur-tout à trois d'entr'elles, qui avoient la vogue, à savoir à la Duchesse d'Argent, à Madame de Grands-Titres, & à la Comtesse d'Orgueil.

Ils furent d'abord assez mal reçûs ; mais, en aiant déterré la cause avec une grande pénétration, ils attrapèrent bientôt les bonnes manieres. En moins de rien, on les vit écrire, rimer, railler, chanter, parler & ne rien dire : ils beuvoient, se battoient, juroient, prenoient du tabac, & couroient le bon bord. Ils alloient à la première représentation des Pièces de Théâtre, battoient le Guet, se divertissoient avec les belles, & s'en trouvoient fort mal. Ils donnoient aux Fiacres des coups de baton, au lieu d'argent. Ils s'endettoient chez les marchans, & couchoient avec leurs Femmes. Ils rossoient les Sergens, jettoient les violons par la fenêtre, dinoient chez le plus fameux traiteur, & faisoient la digestion au *Caffé des petits Maîtres*. Ils parloient des *appartemens*, où ils n'avoient jamais mis le pied ; dinoient avec des Mylords, sans les voir ; parloient à l'oreille à une Duchesse, sans lui dire le moindre mot ; faisoient passer le griffonnage de leurs blanchisseuses, pour des billets doux de qualité. Ils ne faisoient que revenir de la Cour, sans y avoir jamais été vus ; ils étoient au levé du Roi *sub dio* ; dans une Compagnie ils apprenoient par cœur une liste des Pairs du Roïaume, & dans une autre ils en farcissoient leurs discours, d'un petit air fort familier.

Ils ne negligeoient pas sur-tout de comparoitre régulièrement dans l'Assemblée de ces *Senateurs*, qui n'ont rien à dire dans le Parlement, & qui parlent haut au Caffé, où ils *s'ajournent* tous les soirs pour *remacher* les

affaires politiques, entourez d'un cercle de curieux prompts à ramasser leurs miettes.

Les trois Freres avoient acquis mille autres belles manieres, dont le détail feroit ennuieux ; &, par confequent, ils paffoient avec justice pour les Cavaliers les plus accomplis de la ville. Mais, tout cela ne faifoit que blanchir ; leurs Maitreffes reftoient toujours infenfibles.

Pour en faire bien sentir la raifon, il faut qu'avec la permiffion du patient Lecteur je m'étende un peu fur un point d'importance, qui n'a pas été fuffifamment éclairci par les Auteurs de ce fiecle-là.

Une nouvelle Secte s'éleva environ ces tems, & les adherans fe répandirent au long & au large, fur-tout parmi le beau monde. Ils adreffoient leur culte à une certaine Divinité<sup>[3]</sup>, qui, felon leur Doctrine, s'occupoit journallement à créer les hommes par une operation *mechanique*. Elle étoit placée, dans la partie la plus élevée de la maifon, fur un Autel haut environ de trois pieds.

La Divinité y étoit affife dans la pofture d'un Empereur Oriental, avec les jambes croifées fous lui<sup>[4]</sup>.

A main gauche de l'Autel, l'*Enfer* fembloit ouvrir fa Gueule, pour dévorer les animaux, à la création defquels le Dieu s'occupoit ; mais, pour en rallentir la fam infatiable, certains Prêtres y jettoient de tems en tems quelques pieces de *matiere informe*, & fouvent même des membres entiers déjà vivifiez, que ce goufre afreux avaloit d'une maniere terrible à voir.

Cette Divinité paffoit pour avoir inventé la<sup>[5]</sup> *verge*, & l'*éguille* : fi c'est en qualité de Dieu des Mariniers, ou s'il faut prendre cette expreffion dans un autre fens mifterieux & allegorique, c'est un point fur lequel jufqu'ici on n'a pas répandu le jour neceffaire.

Les Adorateurs de ce Dieu avoient un Syftème de Doctrine, qui rouloit à peu près fur les Dogmes Fondamentaux, que voici.

L'Univers, difoient-ils, n'est autre chofe, qu'un habillement complet, qui revêt toutes chofes : la terre est habillée par l'air, l'air par les Etoiles, & les Etoiles par le *primum mobile*. Jetez les yeux fur notre Globe, vous verrez que C'est un habit dans les formes, & d'un très-bon goût ; ce que certaines gens apellent *la Terre* n'est autre chofe, qu'un fur-tout avec des paremens

verds. Qu'est-ce que la mer, si-non une veste d'un beau *tabis* ? Examinez chaque ouvrage particulier de la création, vous verrez quelle habile couturiere la nature a été, en habitant tous les *vegetaux* à la Cavaliere. De quelle perruque galante n'a-t-elle pas coëffé le *hetre* ? De quel beau pourpoint de fatin blanc n'a-t-elle pas ajusté le *bouleau* ? Pour faire court, l'homme lui-même est-il autre chose qu'une *Microveste*, ou, pour mieux dire, un habit complet, avec toutes ses fournitures ? Par rapport au corps, la chose est incontestable ; mais, à examiner même toutes les qualitez de son ame, on n'y trouvera rien, qui n'ait une relation étroite avec les differentes pièces qui composent notre ajustement.

La Religion est un manteau ; l'intégrité est une paire de souliers usés à force de marcher dans les bouës ; l'amour-propre est un sur-tout, la vanité, une chemise : pour la conscience, c'est un haut-de-chausé, destiné à couvrir la volupté & l'ordure ; mais, qu'on laisse tomber fort promptement, quand on se veut livrer à l'une, ou à l'autre.

Ces *postulata* étant admis, il s'enfuit, par une consequence legitime, que les êtres, appelez improprement par les hommes *habits*, composent réellement l'espece la plus finie des animaux, ou pour aller encore plus loin, sont réellement hommes, ou animaux raisonnables, N'est-il pas évident, qu'ils se meuvent, qu'ils vivent, qu'ils parlent, & qu'ils s'acquittent de tous les autres devoirs de la vie humaine ? Ces êtres ne se promènent-ils pas dans les ruës ? Ne remplissent-ils pas le Parlement, les caffés, les théâtres, & les *temples de Cythere* ? Il est vrai, que ces animaux, nommez vulgairement *habits*, doivent être appelez differement, selon la difference de la matiere & de la forme, qui les composent.

L'Assemblée d'une chaine d'or, d'une robe d'écarlatte doublée d'hermines, & d'une baguette blanche, placé sur un grand cheval, est un *Lord-Maire*. Certaines autres fourures, accommodées d'une certaine maniere, composent un *Juge* ; & un mélange de toile fine, & de fatin noir, est un *Evêque*.

Il y avoit des Professeurs parmi cette Secte, qui, quoi qu'ils admissent essentiellement le même Systême, ne laissoient pas de raffiner sur certains points. Ils soutenoient que l'homme est composé de deux habillemens differens l'un *celeste*, l'autre *artificiel* ; dont le premier est le Corps, & le second l'Ame ; que l'ame étoit l'habit *exterieur*, & le corps l'habit

*interieur* ; que le dernier est *ex traduce*, mais que l'autre procedoit d'une création, & d'une *circonfusion* quotidienne. Ils prouvoient cette derniere partie de la proposition, par l'écriture, parce que dans eux *nous nous mouvons, nous vivons, & nous avons l'être* ; & par la Philosophie, parce que ces habits extérieurs sont *tout dans le tout, & tout dans chaque partie*. D'ailleurs, disoient-ils, separez ces deux habillemens, & vous trouverez que le *corps* n'est qu'une vile carcasse destituée d'intelligence ; &, par consequent, il est clair que ce qu'on nomme *habit extérieur* doit être l'*ame*. A ce Systême de Religion étoient attachez certains dogmes subalternes, qui avoient une grande vogue. Les Savans se distinguoient sur-tout à déduire de-là les différentes facultez de l'*ame*. Chez eux, la broderie étoit *grand fond d'esprit* ; les franges d'or, *agréable conversation* ; les galons d'argent, *repartie vive* ; la perruque carrée, *un tour d'esprit particulier* ; & un habit, chargé de poudre du haut en bas, étoit *fine plaisanterie*. Ils soutenoient, d'ailleurs, que tous ces talens vouloient être maniez avec une extrême *delicateffe*, & dirigez avec *grand jugement*, selon les tems, & les modes.

C'est avec beaucoup de peines, & par le moïen d'une Lecture infatigable, que j'ai ramassé, chez les anciens Auteurs, ce Systême de Theologie, & de Philosophie, qui paroît avoir eu sa source dans une maniere de penser, qui n'a rien de commun, ni avec les Systêmes anciens, ni avec les modernes. En m'engageant dans ces penibles recherches, mon but a été, moins de satisfaire la curiosité du Lecteur, que de lui faciliter l'intelligence de plusieurs particularitez de l'Histoire suivante ; car, à moins d'être instruit des dispositions où se sont trouvez les hommes, & des opinions, qui ont regné parmi eux, dans un siècle si éloigné, il ne sera pas en état de comprendre les grands événemens, qui en sont derivez comme de leur source.

C'est pourquoi, je ne puis trop l'avertir de lire & de relire, avec toute l'attention imaginable, ce que je viens d'écrire sur ce sujet.

Je reprens le fil de mon Histoire, Nos trois Freres n'étoient pas dans un petit embarras, en voïant les susdites opinions si généralement reçues & suivies par tout ce que la Cour & la Ville avoit de plus poli. Leurs maîtresses en étoient tellement imbues, qu'elles étoient toujours au plus haut faite de la mode, & qu'elles avoient un profond mépris, pour tout ce qui restoit au dessous d'elle de l'épaisseur d'un seul cheveu.

Cependant, le Pere de nos Cavaliers leur avoit ordonné formellement, sous peine des châtimens les plus rigoureux, de ne rien ajouter à leurs habits, & de n'en rien ôter, sans un ordre exprès contenu dans ledit Testament. Il est vrai, que ces habits étoient d'un bon drap, & d'ailleurs coufu si delicatement, qu'on auroit juré, qu'ils étoient tout d'une pièce ; mais, ils étoient fort unis, & presque destituez de tout ornement.

A peine avoient-ils été un mois dans la ville, que tout d'un coup la mode vint de porter des *Nœuds d'Epaule* : d'abord tout le monde devint nœud d'Epaule ; il n'y avoit pas moïen d'aprocher des ruelles, sans cette marque de distinction. Une triste experience aprit bientôt aux trois Avanturiers, jusqu'à quel point cette piece leur étoit necessaire : ils ne faisoient pas un tour de promenade, qu'ils ne reçussent mille mortifications.

Quand ils alloient à la Comedie, le Portier leur demandoit, s'ils ne vouloient pas se mettre au Paradis ; appelloient-ils un fiacre, le cocher les prioit de monter sur le derriere en attendant leur maître ; lorsqu'ils entroient dans un Cabaret, le Garçon leur disoit obligeamment, *on ne vend point de biere ici, mes amis* ; & s'ils vouloient rendre visite à quelque Dame, le Laquais les arrêtoit à la porte, pour les prier de lui dire seulement leur message, & qu'il leur rendroit réponse dans le moment.

Dans cette malheureuse situation, ils ne manquèrent pas de consulter le Testament de leur Pere. Mais, *altum filentium* sur les *Nœuds d'Epaule*. D'un côté, l'obéissance étoit un point absolument necessaire ; mais, de l'autre, sans les *Nœuds d'Epaule*, point de salut.

Après une meure deliberation, un des Freres, plus lettré que les autres, s'avisa d'un expédient. Il est vrai, dit-il, que le Testament ne fait point mention des *Nœuds d'Epaule, totidem verbis* ; mais, je conjecture, qu'il en parle inclusivement, ou *totidem fillabis* <sup>[6]</sup>. Cette distinction



*Tom. I pag. 90.*

fut d'abord goûtée, & l'on se mit de nouveau à examiner ; mais, une

malheureuse étoile avoit tellement influé là-dessus, que la premiere syllabe ne se trouvoit pas dans tout l'écrit : néanmoins, celui qui étoit l'Auteur de cette invention reprit courage. Mes Freres, dit-il, ne vous affligez pas : l'affaire n'est pas encor tout-à-fait desespérée. Si nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, *totidem verbis*, ni *totidem fillabis*, je me fais fort de le trouver, *totidem litteris*. L'expedient parut merveilleux, & les voilà aussi-tôt à l'ouvrage. En moins de rien, ils firent un recueil des lettres suivantes **N, U, D, S, D, E, P, A, U, L, E** ; mais, ils avoient beau *fureter* par-tout, la seconde lettre **O E** ne paroissoit nulle-part<sup>[7]</sup>. La difficulté sembla d'abord importante ; mais, le Frere à distinctions, qui étoit en train de faire merveille, trouva bientôt de quoi remédier à cet inconvenient. Selon lui, l'**O E** étoit une lettre pedantesque, qui n'étoit d'aucune utilité, & qu'on pouvoit remplacer facilement par un **E** simple, qui faisoit dans le fond le même effet.

Voilà la difficulté évanouie : ils sont évidemment autorisez à suivre la mode, *jure paterno* ; & mes Damoiseaux se carrent dans les ruës avec des Neuds d'Epaule aussi copieux & aussi flottants, que ceux d'aucun Fils de bonne Mere.

Comme le bonheur de ce monde est sujet à passer comme un éclair, les modes, dont ce bonheur dépend entierement, étoient soumises à la même inconstance dans ce siècle-là ; & le regne des Neuds d'épaule fut de courte durée.

Un Seigneur, arrivé nouvellement de la Cour de France, s'étala en public, tout couvert d'une cinquantaine d'aunes de galons d'or parcourant exactement les *Méandres*, où les conduisoit la mode destinée à regner à Paris pendant le mois courant. Deux jours après, tout le monde parut habillé d'or en barre : quiconque ôsoit paroître en compagnie sans cette perfection, avoit l'air aussi honteux qu'un Eunuque, & étoit tout aussi mal reçu des Femmes. Quel parti prendront ici mes galans ? Ils ont donné déjà une entorse assez violente à la derniere volonté de leur Pere. Elle ne dit rien du tout sur ce nouvel article bien plus important que le premier. Le *Neud-d'Epaule*, n'étoit qu'un petit ornement détaché & superficiel ; au lieu que le galon d'or cause une alteration plus considerable, puisqu'il adhère en quelque sorte à la substance même de la chose. Le moyen donc d'en porter sans un ordre positif !

Il arriva heureusement dans ce tems, que le Frere favant venoit de lire les *Dialectiques* d'Ariftote, & particulièrement fon merveilleux traité de *l'interpretation*, qui nous enfeigne à trouver en tout paffage tous les fens du monde, excepté celui de l'Auteur ; Ouvrage utile par confequent aux Commentateurs des Revelations, qui expliquent les Propheties, fans entendre un mot du texte Original.

Eclairé de ces nouvelles lumieres, il apoftrophe les Freres de la maniere fuivante<sup>[8]</sup>. *Apprenez, mes chers Freres ; qu'il y a deux fortes de Testamens, Nuncupatorium, & Scriptorium ; que le Testament écrit, que nous avons devant nos yeux, ne fait pas mention de galons d'or, bien loin d'en ordonner pofitivement l'ufage. Conceditur. Mais, fi on foutient la même chofe par raport à une derniere volonté exprimée de vive voix ; negatur : car, mes Freres, vous vous fouvenez bien fans doute, que, dans notre enfance, nous avons entendu dire par un certain quidam, qu'il avoit entendu dire d'un valet de notre Pere, qu'il avoit entendu dire de notre Pere lui-même, que nous ferions bien de charger nos habits de galons d'or, dès que nous aurions affez d'argent, pour en acheter.*

*Sur mon Dieu, il n'y a rien de plus vrai, s'écria un autre Frere. Je m'en fouviens parfaitement bien, ajoûte le troifième ; &, fans s'alambiquer le cerveau d'avantage, ils fe mirent à acheter le galon d'or le plus large de tout le quartier, & fe firent braves comme des Milords.*

Quelque tems après, la mode vint de doubler les habits d'une petite étoffe de latin *couleur de feu*<sup>[9]</sup>. Auffi-tôt un marchand en porta un échantillon à nos Cavaliers. *Reverence parler, Messieurs, leur dit-il, Mylord Guts & le Chevalier Walter ont pris hier au foir des doublures de la même pièce : vous ne fauriez croire la quantité que j'en vends ; & je fuis fur, que demain matin à dix heures il ne m'en reftera pas de quoi faire un Pelotton à ma Femme.*

Là-deffus, nouvel examen du Testament. Le cas demandoit un ordre pofitif, auffi bien que le précédent ; puisque la doublure eft confiderée par tous les Auteurs orthodoxes, comme étant de l'effence de l'habit. Tout ce qui parut les favorifer en quelque forte étoit un Avertiffement contenu dans ladite *derniere volonté* de fe précautionner contre le feu, & d'avoir foin d'éteindre leurs chandelles, en fe couchant. Ces mots, rectifiez par un

Commentateur adroit, pouvoient bien aller jusqu'à approcher assez d'un commandement positif ; mais, comme ils ne tranquillisoient pas encor tout-à-fait ces consciences timorées, *le Frere Docteur*, resolu de remedier une fois pour toutes aux inconveniens presens & futurs, se mit à haranguer de nouveau. *Je me souviens*, dit-il, *d'avoir vu plusieurs Testamens, où il étoit fait mention d'un Codicille annexe, qui est censé faire partie du Testament, & avoir la même Autorité. Or, le Testament de notre Pere n'est pas accompagné d'un tel Codicille ; &, par consequent, de ce coté-là, il est manifestement defectueux.*

*C'est pour cette raison, que j'ai resolu d'y en attacher un habilement. J'en suis déjà en possession depuis long-tems : il a été dressé par un Palfrenier de notre Grand-Pere ; &, par le plus grand bonheur du monde, il y est parlé fort au long de ce même satin couleur de feu.*

Ce projet passa avec le même consentement unanime. Un vieux parchemin ridé est attaché au Testament en guise de Codicille : on achette le satin, & on le porte.

L'Hyver suivant, un Acteur, gagné exprès par le corps des *Faiseurs de Franges*, joua son role dans une Pièce nouvelle, têt couvert de franges d'argent ; &, par-là, conformément à la louable coutume, il en introduisit la mode. Les trois Freres consultant la-dessus de nouveau le Testament en question, ils y trouverent à leur grand étonnement ces paroles accablantes : *J'ordonne & commande à mes trois Fils de ne porter jamais des franges d'argent sur leurs habits, ni à l'entour d'iceux.* Ces mots étoient suivis d'une longue liste de punitions, dont ils étoient menacez, en cas de desobéissance. Plus les difficultez sont grandes, plus il y a de gloire à les surmonter. Un Article si foudroïant ne découragea pas celui des Freres, dont j'ai déjà si souvent loué l'érudition. C'étoit un homme expert dans la CRITIQUE, & il avoit trouvé dans un certain Auteur, qu'il ne nommoit pas pour certaines raisons, que le terme *frange*, mentionné dans le Testament, signifie aussi un *manche-à-balai* ;<sup>[10]</sup> &, selon lui, c'étoit dans ce sens-là qu'il falloit le prendre en cette occasion. Un de ses Freres declara avec humilité, qu'il n'étoit pas de cet avis-là, à cause que l'Epithète, *d'argent*, ne lui paroïsoit pas tout-à-fait applicable à un *manche à-balai*. Il eut pour réponse, que cette Epithète devoit être entendue dans un sens misterieux & allegorique ; mais, il ne laissa pas d'objecter de nouveau, qu'il ne

comprenoit pas pourquoi son Pere leur auroit défendu de porter des *manches-à-balai* sur leurs habits ; précaution inutile, & même impertinente. Son Frere la-dessus prit un air grave, & l'arrêta tout court, comme un homme qui parloit avec irrévérence d'un *mistere*, qui, sans doute, étoit très-significatif, & très-utile ; mais, dans lequel il n'étoit pas permis à la Raison humaine de creuser trop avant.

Cette réponse sensée mit fin à la dispute ; & comme le Testament du Pere perdoit chaque jour quelque chose de son Autorité, on prit d'une manière docile ce joli tour de Critique, dont je viens de parler, pour une Permission dans les formes de se jeter à corps perdu dans les franges d'argent.

Quelque tems après, une vieille mode fut remise sur pied. C'étoit une broderie à la Chinoise chargée de Figures d'Hommes, de Femmes, & d'Enfans<sup>[11]</sup>.

Dans cette occasion, il ne s'agissoit pas seulement de consulter la dernière volonté du Pere : les Damoiseaux ne se ressouvenoient que trop de l'horreur qu'il avoit toujours témoignée contre cette mode. Ils savoient que, plusieurs Articles dressés exprès, il l'avoit detestée ; & qu'il leur avoit donné sa malediction éternelle, s'ils étoient jamais assez hardis pour la suivre. Malgré tant de déclarations si formelles, il ne se passa pas deux jours, qu'ils ne portassent cette mode jusqu'à l'excès. Ils alleguoient en leur faveur, que ces Figures n'étoient point du tout les mêmes, qui avoient été en vogue autrefois & dont le testateur avoit voulu parler : d'ailleurs, ils ne portoient pas cette broderie, dans le sens dans lequel elle leur avoit été défendue ; mais, uniquement, pour suivre une coutume, qui tendoit au bien public. A leur avis, ces Articles du Testament devoient être interpretez *cum grano salis*.

Les modes étant sujettes à une révolution perpetuelle, le Frere à distinctions se lassà à la fin de chercher des échappatoires, & de luter contre des obstacles, qui se succedoient sans cesse les uns aux autres. Il voïoit ses Freres, aussi bien que lui, résolu à s'assujettir à la mode, à quelque prix que ce fût : ainsi, il ne lui fut pas difficile de les déterminer à renfermer le Testament fatal dans un Coffre-fort, qui leur étoit venu de Grèce ou d'Italie ; & à ne l'alleguer désormais, que dans les cas où il s'accorderoit avec leurs intérêts.

Conformement à cette resolution quand la mode vint de porter un nombre infini d'éguillettes ferrées d'argent, notre s'avant Critique prononça *ex Cathedra*, qu'ils étoient autorisez à porter de ces éguillettes, *Jure Paterno*. Qu'il étoit bien vrai, que la mode alloit un peu au delà de la permission que leur accordoit le Testament : mais, qu'en qualité de Successeurs de leur Pere, ils avoient le pouvoir d'y ajouter certaines clauses, pour l'accommoder au bien public ; & , quand même ces clauses n'auroient pas une liaison exacte avec le Testament, qu'il falloit pourtant les admettre, de peur de tomber dans certaines incongruitez, *ne multa absurda sequerentur*. Cette décision passa aussitôt pour *Canoniale* ; & , le Dimanche suivant, ils parurent à l'Eglise tous lardez d'éguillettes.

Ce Frere avoit acquis par son s'avoir une si grande reputation, que ses affaires n'étant pas en trop bon état, il eut le bonheur d'être placé chez un certain Lord, pour avoir soin de l'éducation de ses Enfants. Ce Seigneur étant mort quelque tems après : il fut donner un tour si adroit à quelques passages du Testament de son Pere, qu'il y trouva un titre pour s'approprier les biens de feu son Maître. Il en prit aussitôt possession : il en chassa ses élèves ; & donna leurs appartemens à ses Freres <sup>[12]</sup>.



1. ↑ Les habits, c'est la Religion Chrétienne ; & le Testament, qui contient des préceptes sur la maniere de les porter, & de les conserver, c'est l'écriture Sainte.
2. ↑ L'Eglise Primitive.
3. ↑ *Un Tailleur*.
4. ↑ Il y a ici dans l'Original un passage qu'il n'est pas possible de mettre en François, parce que c'est un badinage qui roule sur un mot équivoque. L'auteur dit que ce Dieu étoit accompagné d'un *Oye*, & que cet animal étoit honoré dans son temple comme une Divinité subalterne. Or le terme *Goos*, *Oye*, signifie aussi le Carreau dont les tailleurs se servent pour aplatir les coutures. J'avertirai ici en même tems, pour rendre plus clair le passage qui suit, que les Anglois donnent le nom d'*Enfer* à l'endroit où les tailleurs jettent les pièces d'étoffe, qu'ils trouvent bon de s'approprier, & que nous nommons en François, par badinage, l'*œil* du tailleur.

5. † Une mesure de trois pieds, c'est l'aune Anglaise.
6. † Les subtilitez de l'Ecole, & les distinctions recherchées, sont fort propres à éloigner les hommes du bon-sens & n'ont pas peu contribué à introduire les abus dans la Religion Chrétienne.
7. † *Nœud d'Epaule* est exprimé par Shoulder-Knot en Anglois : c'est dans l'original sur la Lettre K, qu'on ne prononce point, que roule la subtile distinction du plus grand Clerc d'entre les Freres. Il est impossible de rendre tout ce qui se dit là-dessus, en François ; mais, pour y substituer un Equivalent, je me suis attaché à l'œ, qui n'est pas tout-à-fait utile dans le mot *Nœud*, qu'on peut écrire tout de même par un *e* simple,
8. † L'Auteur badine ici avec tout l'esprit imaginable sur la Tradition sur laquelle l'Eglise Romaine appuie toutes les impertinences, pour lesquelles elle ne trouve pas la moindre baze dans la Révélation. Cette Tradition, quoi qu'ame qui vive ne sache ce que c'est, ni ce qu'elle nous dit de bon, passe pourtant pour avoir une autorité égale à celle des Livres sacrez. Il est bon même, qu'elle ne dise rien du tout : c'est le moyen de lui faire dire tout ce que l'on veut.
9. † Il est apparent que, par cette doublure de latin couleur de feu, on entend ici la doctrine du Purgatoire, avec toutes ses dependances, de laquelle les livres sacrez ne disent rien, quoique ce soit un point tres-essentiel. Le Passage du Testament, qui ordonne aux Freres de se précautionner contre le feu, fait allusion à un passage de St. Pierre, où il est fait mention de feu, mais d'une maniere qui n'est nullement applicable aux flammes du Purgatoire. Le Codicille, que le *Frere Lettré* fait ajouter au Testament, & qui, à ce qu'il dit, fut écrit par un Palfrenier de son Grand-Pere, designe les Livres Apocryphes, qui n'ont aucune autorité. Ils commandent de prier pour les morts ; & en voila assez pour les mettre dans le rang des Livres sacrez, quoiqu'ils en renverfent les Préceptes.
10. † Il s'agit ici probablement de l'établissement du Culte des Images, que les Docteurs de l'Eglise Romaine sauvent par la merveilleuse distinction entre *dulie* & *latrie*, deux termes composez de différentes lettres : & en voilà assez pour aller directement contre une Loi formelle de Dieu.
11. † On voit assez qu'il s'agit ici de l'Adoration des Saints mis à la place des Divinitez nombreuses du Paganisme.
12. † Ceci fait allusion à la Protection que les Empereurs ont accordée jadis aux Papes, qui, pour récompense, se sont nichés dans leur Ville Capitale, & ont usurpé peu à peu ces Provinces d'Italie, dont ils sont encore jusqu'ici Princes Temporels.

## SECTION III.

### *Digression touchant Messieurs les Critiques.*

**Q** Uoique jufqu'ici j'aye pris toute la précaution poffible, pour fuivre exactement les regles, & la maniere d'écrire, de nos Illuftres Modernes, je me vois cependant, par un tour que me jouë ma malheureufe memoire, dans un égarement, dont il faut que je me tire, avant que je puiffe avec bienféance continuer la tractation de mon fujet. J'avouë avec honte, que c'est une négligence impardonnable d'y être entré fi avant, fans avoir adreffé à nos *Seigneurs les Critiques* les discours ufitez, tant *expoftulatoires*, & *supplicatoires*, que *déprécatives*.

Pour les en dédommager, je prends ici humblement la hardieffe de leur prefenter une courte Differtation fur eux-mêmes, & fur leur art. Je vais en examiner brièvement l'Étimologie & la Généalogie, & le confidérer, tant par rapport à l'état, où il fe trouvoit autrefois, qu'à l'égard de celui où nous le voïons préfentement.

Par le mot *Critiques*, fi ufité dans nos converfations d'aujourd'hui, on a entendu autrefois trois efpeces d'hommes fort differentes, felon ce que j'en ai pu découvrir dans les livres, & dans les brochures des Anciens. Ce terme defigna d'abord des perfonnes, qui s'occupoient à inventer & à établir certaines regles, pour eux-mêmes, & pour le public, par l'obfervation defquelles un Lecteur judicieux pouvoit fe rendre capable de décider des productions des favans, entrer dans le vrai goût du fublime & du merveilleux, & diftinguer les veritables beautez du ftile ou de la matiere, d'avec le faux brillant qui les imite. Ils s'efforçoient, dans leurs Lectures, à

remarquer ce que les livres avoient de défectueux, *l'inutilité, la fadeur, l'absurdité*. Mais, ils s'y prenoient avec la même précaution, dont se fert un homme, qui passe par une rue sale. S'il jette un œil attentif sur les tas de bouë qu'il rencontre en son chemin, ce n'est pas dans le dessein d'en examiner la couleur, d'en prendre les dimensions, d'y goûter, ou de s'y vautrer ; c'est uniquement pour s'en tirer le plus proprement qu'il lui est possible.

On prétend, mais à tort, que ces personnes-là ont véritablement compris le *sens littéral* de leur *dénomination*, & qu'une partie considérable du devoir d'un Critique est de rendre justice au mérite. Un Critique, dit-on, qui ne lit, que pour chercher les occasions de censurer, ressemble à un Juge, qui prendroit la résolution de condamner à la potence tous ceux qui paroistroient devant son tribunal.

En second lieu, on a designé, par le terme de *Critiques*, ces Restaurateurs du savoir, ces hommes savans, qui ont tiré les belles Lettres du tombeau, qui les ont delivrées de *Vers*, & qui ont secoué la poussiere qui couvroit les Manuscrits.

Il y a déjà quelques siècles, que ces deux races ont été absolument éteintes ; & par conséquent, il seroit fort inutile d'en parler plus au long.

La troisième & la plus noble espece est celle des véritables Critiques, dont l'origine est bien plus illustre que celle des autres. Chaque *véritables Critiques*, est un Demi-Dieu de naissance, puisqu'il descend en ligne directe de *Momus* & de *Hybris*, qui engendrèrent *Zoile*, qui engendra *Tigellius*, qui engendra & *cætera* premier du nom, qui engendra *Bentley, Rymer, Perrault, & Dennis*, qui engendra & *cætera* second du nom.

Ce sont-là ces *Critiques*, qui de tous tems ont prodigué tellement leurs bienfaits à la République des Lettres, que la reconnoissance de leurs Admirateurs est allé jusqu'à leur chercher une origine dans le Ciel, à côté de celle de Thésée, de Persée, d'Hercule, & d'autres Bienfaiteurs du Genre-Humain.

Mais, la Vertu Heroïque même n'a pas toujours été exemte de la Calomnie. On a osé obscurcir la gloire de tous ces grands hommes, en soutenant, que, fameux par leurs combats contre les Géans, les Dragons, & les Brigands, ils avoient été plus nuisibles eux-mêmes à la Société humaine,

que les Monstres qu'ils avoient vaincus ; & , qu'après les avoir détruits, ils auroient bien fait d'exercer la même justice sur leurs propres *individus*. Hercule l'a fait avec beaucoup de generosité ; ce qui lui a procuré plus de temples, & plus d'encens, que n'en ont obtenu les plus illustres de ses compagnons.

C'est pour cette raison, je croi, que certaines gens se sont mis dans l'esprit, que chaque *veritable Critique*, après avoir achevé sa tâche, feroit une œuvre très-méritoire & très-utile pour le bien public du monde savant, s'il vouloit bien s'attacher à une corde un peu forte, ou se précipiter d'une hauteur un peu raisonnable. Ils font même du sentiment, qu'il ne faudroit donner place à personne dans le Catalogue des *vrais Critiques*, avant qu'il eût mis fin à cette perilleuse aventure.

De cette origine celeste d'un art si noble, & de son étroite analogie avec la Vertu Heroïque, on peut deduire aisément les devoirs d'un *vrai Critique*. Il doit parcourir la Republique des Lettres, pour donner la chasse aux défauts monstrueux, qu'elle nourrit dans son sein ; forcer les erreurs à sortir de leurs niches, comme Cacus de sa Caverne. Il faut qu'il les multiplie, comme les têtes de l'Hydre ; & qu'il les ramasse, comme le fumier de l'Étable d'Augée. Il faut, sur-tout, qu'il poursuive sans relache certains oiseaux, qui ont l'inclination perverse d'arracher des branches entieres de l'*Arbre de Science*, comme les *oiseaux Stymphaliens*, qui privoient les vergers de leurs meilleurs fruits <sup>[1]</sup>.

Il suit de-là, que la plus parfaite définition qu'on puisse donner d'un *vrai Critique* est celle-ci. *Un vrai Critique est un homme, qui découvre, & qui rassemble, les fautes des Auteurs*. Quiconque voudra examiner toutes les especes d'ouvrages, dont cette *Secte ancienne* a favorisé le monde, verra d'abord par toute leur teneur, que les pensées de leurs Acteurs se sont uniquement, attachées aux fautes & aux négligences des autres. Ecrivains. Quelque sujet qu'ils traitent, leur imagination est tellement remplie & occupée de tous ces passages defectueux, que la quintessence même de ce qu'ils ont remarqué de mauvais se distille dans leurs propres écrits, & que leurs ouvrages d'un bout à l'autre ne paroissent qu'un extrait de tout ce qui a servi de matière à leurs réflexions.

Après avoir ainsi considéré l'origine & les occupations d'un *Critique*, à prendre ce mot dans le sens le plus general & le plus noble, il est tems de refuter les objections de ceux, qui prétendent prouver par le silence des Auteurs, que l'Art Critique, comme il est exercé à présent, & comme je viens de l'expliquer, est tout-à-fait moderne ; & que, par conséquent, nos Critiques Anglois & François, ne sont pas d'une Noblesse aussi ancienne, que celle dont je les ai mis en possession.

Or, si je fais voir clairement, que l'Antiquité la plus reculée nous a dépeint le *vrai Critique* & ses devoirs, d'une maniere, qui répond exactement à ma *définition*, on m'avouera, que cette grande objection, tirée du silence des Auteurs, doit tomber nécessairement.

Je confesse, que j'ai été long-tems moi-même dans une erreur si pernicieuse, & que je ne m'en suis tiré, que par le secours de nos illustres Modernes, dont je *creuse* jour & nuit les volumes édifiants, pour mon propre bien, & pour celui de ma Patrie. Ce sont ces grands hommes, dont les travaux infatigables ont découvert les endroits foibles des Anciens, & nous en ont donné un Catalogue copieux. Ce sont eux, qui ont démontré, que les plus belles choses, qui nous sont communiquées par l'Antiquité, ont été inventées & mises en lumiere par des plumes beaucoup plus recentes ; & que les plus grandes découvertes, qu'on lui attribue par rapport à la Nature & aux Sciences, avoient déjà été trouvées par le Genie transcendant de nos contemporains : ce qui montre évidemment, combien le merite des Anciens est mince, & doit mettre des bornes à cette admiration aveugle dont ils sont honorez par des gens ensevelis dans la poussiere du Cabinet, & assez malheureux pour ignorer ce qui se passe à présent dans le Monde.

En délibérant meurement sur toutes ces choses, & sur les proprietéess essentielles de l'esprit humain, je n'ai pu m'empêcher d'en conclure, que les Anciens, persuadez fortement de leurs nombreuses imperfections, doivent s'être efforcez dans quelques passages de leurs livres, à l'imitation de leurs Maîtres les Modernes, à détourner ou à adoucir les esprits Censeurs, en faisant l'Eloge ou la Satyre des *vrais Critiques*. Instruit de cet usage moderne, par la longue & utile étude que j'ai faite des Prefaces à la mode, je me suis déterminé à déterrer la même louable coutume dans les Ecrits anciens, & sur-tout dans ceux des premiers siècles. Par ces recherches, j'ai trouvé à mon grand étonnement, qu'ils nous ont laissé tous des portraits du

*vrai Critique*, plus ou moins favorables, selon que leur plume étoit guidée par l'esperance, ou par la crainte ; mais, qu'ils s'y font pris avec la dernière précaution, envelopant tout ce qu'ils avoient à dire sur ce sujet, dans des *Fables*, & dans des *Hieroglyphes*.

C'est apparemment cette circonspection, qui a donné lieu à des Lecteurs superficiels de faire valoir le silence des Auteurs contre l'Antiquité des *vrais Critiques*. Cependant, les *types*, que ces Auteurs ont employez, sont si justes, & l'application en est si naturelle, qu'il est difficile à comprendre, comment il est faisable, qu'un Lecteur d'un goût & d'une pénétration moderne ne s'en aperçoive pas. Je me contenterai de choisir un petit nombre d'échantillons de cette immense quantité de *types* & d'*allegories*, dont il s'agit ici ; & je suis convaincu, qu'ils seront capables de mettre fin à cette dispute.

Ce qui merite bien d'être remarqué, c'est que tous ces Auteurs anciens, en voulant traiter ce sujet d'une manière *énigmatique*, se sont rencontrés tous dans la même *Allegorie*, dont ils ont seulement varié la superficie, conformément à leurs passions, ou à leur tour d'esprit.

D'abord, Pausanias est du sentiment que la perfection de l'Art d'écrire est due à l'établissement des *Critiques*. Et il est évident, qu'il a en vuë les *vrais Critiques*, par la description qu'il en fait dans les mots suivans. *C'est*, dit-il, *une race d'hommes qui se plait à vétiller sur les superfluités & sur les excrescences des livres ; ce qui aiant été à la fin remarqué par les Savans, ils ont résolu, de leur propre mouvement, de retrancher, de leurs ouvrages, les branches pourries, mortes, destituées de suc, & celles-là même dont l'unique défaut étoit de pousser trop.*

Il envelope ce fait adroitement dans une *Allegorie*, en disant *que les Naupliens, dans l'Argie, avoient appris des Anes l'Art de tailler les vignes ; en observant, que quand ces animaux en avoient rongé quelques branches elles en croissoient mieux, & en portoient de meilleur fruit.*

Herodote, en se servant du même *Hieroglyphe*, s'exprime encor plus clairement. Il est bien assez hardi, pour taxer les *Critiques* ouvertement de malignité & d'ignorance ; car, il nous rapporte en pleins termes, *que dans la partie occidentale de la Libye il se trouve des Anes avec des cornes.* Sur quoi *Ctesias* rencherit encore, en faisant mention de certains anes de la même figure, qui sont dans les Indes : *au lieu*, dit-il, *que tous les autres*

*Anes n'ont point de fiel, ces Anes cornus en ont une telle abondance, qu'il n'est pas possible d'en manger la chair, à cause de son extrême amertume.*

La raison, pourquoi les Anciens n'ont traité ce grand sujet que *figurément*, étoit la crainte qu'ils avoient des attaques d'un parti aussi redoutable que celui que formoient les Critiques de ces tems. Le son terrible de leur voix étoit capable de faire trembler une legion entiere d'Auteurs, & de leur faire tomber la plume des mains : ce qu'Herodote exprime clairement, en nous contant qu'un jour une grande Armée de Scythes avoit été mise en déroute, par la terreur panique qu'y répandit le *braire* d'un ane. C'est même de-là que certains profonds *Litterateurs* ont conjecturé, que le respect, que nos Auteurs Anglois paient aux *vrais Critiques*, nous est venu de nos Ancêtres les Scythes.

Cette *terreur* des écrivains de l'antiquité devint peu à peu si generale, & s'augmenta si fort, que ceux, qui avoient

envie de parler librement sur le Chapitre des *vrais Critiques*, furent obligez de renoncer à cette ancienne *Allegorie*, comme trop approchante du *Prototype*, & de se servir de figures plus cachées & plus misterieuses. C'est ainsi que Diodore, voulant déclarer son sentiment sur la même matiere, se hazarde seulement à nous débiter, que *sur les montagnes de l'Helicon il croit une mauvaise herbe, dont la fleur est d'une odeur si abominable, qu'elle empoisonne ceux qui la sentent*. Lucrece en donne précisément la même description.

*Est etiam in magnis Heliconis montibus arbos,  
Floris odore hominem retro consueti necare.*

Pour Ctesias, dont j'ai déjà parlé, il étoit beaucoup plus hardi : il avoit été fort mal traité par les *vrais Critiques* de son âge ; & il étoit bien aise de laisser à la posterité une marque sensible de sa vengeance contre toute cette *tribu*. Le sens en est si clair, que je ne conçois pas comment il a pu rester caché à ceux qui nient l'Antiquité de cette *illustre race*.

C'est en traçant le portrait de plusieurs animaux des Indes, qu'il s'est servi de ces expressions remarquables. *Il y a entre autres un Serpent, qui ne sauroit mordre, parce qu'il n'a point de dents ; mais, en récompense, quand il vomit, ce qu'il fait très-souvent, il cause une corruption generale dans*

*toutes les matieres, sur lesquelles il répand ce qui lui sort des entrailles. Ces Serpens se trouvent d'ordinaire sur les montagnes où croissent les Pierres precieuses : ils sont fort sujets à jeter de leur gueule une liqueur empoisonnée ; & si quelqu'un s'avise d'en boire quelques goûtes, sa cervelle lui sort aussi-tôt par les narines.*

Il y avoit encore parmi les Anciens une sorte de Critiques qui ne differoient pas des premiers en *espece*, mais seulement en *taille*, & en *degré*. Il y a de l'apparence, qu'ils étoient comme les *apprentifs* des autres ; & cependant on en fait mention, d'ordinaire, comme d'une Secte à part, à cause de la difference de leurs occupations. L'exercice ordinaire de ces Etudians étoit de frequenter les Spectacles, & d'y épier les plus mauvais endroits des pieces de théâtre, desquels ils étoient obligés de rendre un conte exact à leurs *Gouverneurs*. Mis en goût par cette petite proie, comme de jeunes Loups, ils acquerioient avec le tems assez de force & de vigueur, pour se jeter sur une proie plus considerable : car, il a été observé par les anciens, aussi bien que parmi les modernes, qu'un *vrai Critique* a de commun avec un *Echevin* & avec une *Courtisane*, qu'il ne perd jamais son titre ; & qu'un *Critique en gerbe* a toujours été un *Critique en herbe* : ses talens naturels aiant été seulement augmentez par les lumieres acquises ; semblable au chanvre, dont la sémence même, selon les Naturalistes, donne des suffocations. C'est à cette race de *Garçons Critiques*, qu'on est redevable de l'invention, ou du moins du raffinement, des *Prologues* des pieces de théâtre<sup>[2]</sup> ; & ce sont eux, dont Terence a fait si souvent mention sous le nom de *Malevoli*.

Il est certain que l'établissement de la race Critique est d'une necessité absoluë pour le monde s'avant ; car, toutes les actions humaines ont une relation exacte avec les Talens de Thémistocle, & de son Compagnon. L'un fait *racler le boïau*, & l'autre fait faire d'un petit Bourg une grande Ville ; & celui qui ne fait faire, ni l'un, ni l'autre, merite d'être chassé de l'univers à coups de pied. C'est sans doute l'envie d'éviter une pareille punition, qui a donné naissance au *Peuple Critique*, & une occasion aux Calomniateurs de débiter, que chaque membre de ce corps est une espece d'ouvrier, qui leve boutique, avec la même facilité qu'un *tailleur*. Aussi, selon ces detracteurs du merite, il y a une étroite conformité entre les talens & les outils de l'un & de l'autre. *L'Œil* du tailleur<sup>[3]</sup> est un type parfait des *Lieux-communs*

d'un Critique : & le *Carreau* du premier represente fort au juste l'esprit & le savoir du second<sup>[4]</sup> Leur courage est de la même nature, & leurs armes sont d'une figure fort ressemblante<sup>[5]</sup>.

On peut repondre plusieurs choses très-solides à toutes ces odieuses objections. Rien au monde n'est plus faux que ce qu'on ose avancer sur la facilité, qu'il y a, à s'ériger en *vrai Critique*. Au contraire, rien n'est plus difficile ; & il faut se mettre plus en frais, pour être membre privilégié de ce corps, que de tout autre : car, tout de même que, pour briguer l'honneur d'être un *Gueux dans les formes*, il en coutte au plus riche aspirant jusqu'à son dernier sou ; ainsi, pour qu'un homme puisse s'établir dans le monde sur le pied d'un *vrai Critique*, il lui en coute toutes les bonnes qualitez de son esprit. Ce qui seroit un assez *fort marché*, s'il s'agissoit de toute autre *acquisition* moins importante.

Après avoir prouvé de cette maniere l'*Antiquité de la Critique*, & dépeint son état primitif, il me reste d'entrer dans l'examen de l'état présent de ce florissant Empire, & de faire voir l'exacte conformité de l'un & de l'autre.

Un certain Auteur, dont les Ouvrages ont été entierement perdus depuis plusieurs siècles, en parlant des Critiques, dans son Livre 5. Chap. 8. appelle leurs Ouvrages *les Miroirs de l'Erudition*<sup>[6]</sup>. Or, quiconque fait, que les miroirs des anciens étoit faits de cuivre, & *fine Mercurio*, doit comprendre par-là d'abord les deux principales qualitez d'un *veritable Critique moderne*, & être convaincu, qu'elles ont toujours été les mêmes, & doivent rester les mêmes éternellement. Car, le cuivre est l'emblème d'une longue durée ; & quand il est artitement bruni, les reflections se font sur sa propre superficie, sans qu'il soit besoin qu'il ait du Mercure derriere lui<sup>[7]</sup>.

Les autres talens d'un Critique ne meritent pas un détail particulier, étant renfermez dans ceux dont je viens de faire mention, ou pouvant en être déduits sans peine. Je ne veux pas finir, pourtant, sans établir ici trois maximes, qui serviront de marques caractéristiques, pour distinguer un vrai Critique moderne, d'avec un Ufurpateur de ce titre ; & qui seront d'un grand usage, pour ceux qui veulent s'engager dans une carriere si utile, & si agréable.

La premiere est, que la Critique, opposée en cela diametralement à toutes les autres Facultez de l'Ame, passe toujours pour la plus veritable, & pour la

meilleure, quand elle sort fraîchement de l'esprit de son Auteur. Il en est comme de la première visée d'un chasseur, qui est d'ordinaire la plus feue ; s'il ne s'en tient pas-là, il y a mille contre un qu'il n'attrapera pas le but.

*Seconde Maxime.* Les vrais Critiques sont connus par leur penchant à voltiger autour des plus nobles Ouvrages ; à quoi ils sont simplement portés par le même instinct, qui guide les souris vers le fromage le plus gras, & les guêpes vers le plus excellent fruit. C'est ainsi, que quand le Roi est à cheval, il peut compter d'être le plus sale personnage de toute la cavalcade, puisque ceux, qui lui font le mieux la Cour, sont précisément ceux, qui l'éclaboussent le plus.

*Troisième Maxime.* Un vrai Critique ressemble à un Dogue, qui est à un Festin, & qui attend la Gueule béante ce que les convives jettent à terre, & qui ne gronde jamais tant, que lorsqu'il y a peu d'os.

Je me flatte que ce Discours aura l'honneur de contenter mes Patrons *les vrais Critiques modernes*, & de les dédommager du silence, où jusqu'ici je suis demeuré à leur égard, aussi bien que de celui que je pourrais bien observer à l'avenir. Je crois en avoir assez bien usé avec tout leur illustre corps, pour en pouvoir espérer une généreuse indulgence.

Dans cette attente, je m'en vais poursuivre hardiment l'Histoire, que j'ai si heureusement commencée.



1. ↑ Par ces oiseaux l'Auteur entend les gens raisonnables, dont le but principal est de profiter de leur Lecture, & de s'amasser un trésor de connoissances utiles.
2. ↑ Les anciens Comiques faisoient précéder leurs Pièces d'un *Prologue*, dans lequel ils s'efforçoient à captiver la bienveillance des Spectateurs. La même coutume regne encore sur le

téâtre Anglois.

3. ↑ L'Endroit où il jette les lambeaux qu'il vole.
4. ↑ Le Carreau du tailleur applanit les coutures : l'esprit & le favior du *Critique* confifte à cacher la maniere dont il a coufu ensemble les lambeaux de ces *Lieux-Communs*.
5. ↑ Les Tailleurs rognent, & piquent : les Critiques en font autant.
6. ↑ Citation imitée d'un Auteur illustre. Voyez la Differtation de Bentley.
7. ↑ Décifions appuyées fur la temerité, fans être fecondées par le favior.

## SECTION IV.

### *Continuation du Conte du Tonneau.*

**J'** Ai déjà conduit le Lecteur avec de grands efforts jusqu'à une periode, où il doit s'attendre à de grands événemens.

A peine notre *Frere Docteur* se vit-il propriétaire d'une bonne maison, qu'il commença à faire le gros dos, & à se donner de grands airs ; en sorte que, si le Lecteur n'a pas la bonté d'étendre un peu l'idée que j'en ai donnée jusqu'ici, je crains fort, qu'il ne reconnoisse plus notre Heros, tant il y a de changement dans son rôle, dans ses ajustemens, & dans la mine.

Il commença par dire à ses Freres, qu'il vouloit bien qu'ils fussent, qu'il étoit l'ainé, & par conséquent l'unique heritier de leur Pere. Quelque tems après, il ne voulut plus, qu'ils l'appellassent leur Frere ; il vouloit être nommé d'eux *Monsieur Pierre*, ou *Pere Pierre*, & quelquefois même, *Mylord Pierre*.

Pour soutenir ces grands airs, qui étoient fort au-dessus de ses moïens, il s'établit dans le monde sur le pied d'un *Virtuoso*, ou *Inventeur de Projets*. Il fit ce nouveau métier avec tant de succès, que plusieurs fameuses découvertes, & un grand nombre de machines, qui sont encore à present en vogue, doivent leur naissance au subtil esprit de *Mylord Pierre*. Je donnerai ici un détail des principales, sans me mettre beaucoup en peine de l'ordre des tems ou elles ont été inventées : aussi bien les Auteurs ne sont-ils pas trop bien d'accord sur ce point.

Comme j'ose assureur que ce présent Ouvrage est d'un merite considerable, par les peines, qu'il m'en a coûté, pour en amasser les materiaux, par la fidelité de la relation, & par l'utilité du sujet, je ne doute pas qu'on ne me rende la justice de le traduire dans toutes les Langues

étrangeres. Je me flatte en ce cas, que les dignes membres de toutes les Academies de l'Europe, & sur-tout celles de France & d'Italie, confidereront cet effai, comme un des grands secours, pour parvenir à la connoissance univerfelle de tout ce qui mérite d'être fû.

Je dois avertir encor ici les Reverends Peres des Miffions Orientales, que, pour l'amour d'eux, j'ai choifi exprès les Tours & les Phrafes les plus propres à être traduites facilement dans les Langues de l'Orient, & sur-tout en Chinois. Après cette petite Digreffion, je vais mon chemin, extafié par la contemplation des fruits confiderables, que tous les Habitans de notre Globe recueilleront aparemment de mes travaux.

La première entreprife de Mylord Pierre tendit à fe mettre en poffeffion d'un continent fort étendu fitué dans un païs nommé *Terra Australis incognita*<sup>[1]</sup>. Il l'acheta pour peu de chofe de ceux qui l'avoient découvert, quoi qu'il y ait des gens qui foutiennent, que les *vendeurs* n'y ont jamais mis le pied. Il le partagea en differens Cantons, & les revendit en détail à plufieurs Marchands, qui y voulurent conduire des Colonies, mais qui perirent tous dans le Voïage. Enfuite, Mylord Pierre vendit de nouveau ce même continent à d'autres, puis à d'autres, & puis encore à d'autres ; & toujours avec le même fuccès, demeurant toujourns Poffeffeur de ce qu'il avoit vendu.

Son fecond projet étoit le débit d'un remède fouverain contre les vers, & sur-tout contre ceux, qui ont leur fejour dans la ratte<sup>[2]</sup>. Ce remede étoit fort aifé à prendre : il s'agiffoit feulemment d'être trois nuits fans manger quoique ce foit après foupé ; d'avoir foïn en fe couchant de fe mettre fur un coté, & de fe tourner, dès qu'on étoit las de cette fituation. Il falloit encore attacher en même tems les deux yeux fur le même objet, & fe garder avec foïn de lâcher des vents par devant & par derriere, dans le même infant. Par l'obfervation exacte de cette recette, les *vers* fortoient imperceptiblement par *transpiration* au travers du cerveau.

Sa troifième invention fut l'établiffement d'un Bureau pour le bien commun des Hypochondriaques<sup>[3]</sup> ; & de ceux qui étoient tourmentez de la Colique, des *curieux impertinens, des Medecins, des Sages-Femmes, des Politiques du bas ordre, des Poëtes plagiaires, des amis brouillez, des amans heureux ou defefperez, des Courtifanes, des Pages, des Parafites, &*

*des Bouffons ; en un mot, de tous ceux qui courent risque de crever à force de vent.* Dans ce Bureau la tête d'un Ane étoit placée avec tant d'adresse, que le malade pouvoit aisément appliquer sa bouche à l'une ou à l'autre oreille de cet animal<sup>[4]</sup>. Lorsqu'il s'étoit tenu dans cette posture pendant quelques momens, il se trouvoit d'abord foulagé par une *Faculté attractive* particuliere aux oreilles de cette Bête, qui lui faisoit vider la source de son mal par *eructation, expiration, ou evomition*.

Un autre projet fort utile de Mylord Pierre étoit l'érection d'un Bureau d'Assurance<sup>[5]</sup> en faveur des pipes-à-tabac, des Martirs du zèle moderne, des recueils de Poësies, des ombres ..... & des rivieres ; tendant à les garantir contre les dommages qu'ils pourroient recevoir par le feu.

Il paroît de-là, que nos Societez, établies dans des vuës semblables, ne sont que des Copies de Milord Pierre, quoiqu'elles ne s'en trouvent pas mal, non plus que lui.

Le même Seigneur Pierre passe encore pour l'Inventeur des *Marionettes*, & des *Curiositez*<sup>[6]</sup>, dont l'utilité est trop reconnue dans le monde, pour qu'il soit necessaire de m'y étendre.

J'aurois tort de passer ici sous silence une autre découverte, qui lui acquit<sup>[5]</sup> une grande réputation : c'est sa *fameuse Saumure universelle*<sup>[7]</sup>.

Aïant remarqué, que notre saumure ordinaire n'avoit pas d'autre usage, que de conserver la viande morte, & quelques especes de végétaux, il trouva le moïen, avec beaucoup d'art & de dépense, d'en étendre l'utilité. Il en composa une propre à garantir de tout mal, Maisons, Jardins, Villes, Femmes, Hommes, Enfans, & Bétail ; & il y conservoit tout cela aussi sain & aussi entier, que les Infectes sont conservez dans l'Ambre.

Cette saumure paroïssoit au goût, à l'odeur, & à la vuë, précisément la même, que celle, où nous mettons notre bœuf, notre beure, & nos harangs ; mais, c'étoit bien autre chose, par raport à ses rares qualitez. Dès que Pierre y avoit mis une petite pincée de sa poudre *prelimpimpim*, elle changeoit de nature, & produisoit des effets miraculeux.

L'Operation étoit faite par *asperfion* ; &, pour être sur du succès, il falloit la mettre en œuvre dans un certain tems de la Lune<sup>[8]</sup>. Si le Patient qu'il falloit arroser étoit une *Maison*, elle étoit par cette operation en sûreté contre

les rats, les belettes, & les arragnées. Si c'étoit un chien, il étoit garanti de la gale, de la rage, & de la faim. Elle delivroit auffi fans faute les Enfans des poux & de la rogne.

Mais, de toutes les pieces que Pierre poffedoit, celles, qu'il eftimoit le plus, étoit une certaine race de *Taureaux*, defcendus en ligne droite de ceux, qui garderent jadis la Toifon d'Or<sup>[9]</sup>. Il eft vrai que certaines gens, qui les avoient examinez avec attention, prétendoient, que quelque fang roturier devoit s'être gliffé furtivement dans les veines de ces animaux, parce qu'ils avoient fort degenez, par raport à certaines qualitez de leurs Ancetres, & qu'ils en avoient acquis d'autres fort extraordinaires.

On fait que les *Taureaux de Colchos* étoient fameux par leurs pieds d'airain ; mais, il étoit arrivé, ou par la mauvaife nourriture, ou par quelques intrigues de leurs Aieules, ou par quelque affoibliffement accidentel dans la femence, ou par la fuite des tems, qui a fi fort abatardi toute la Nature dans ces derniers malheureux fiécles ; enfin il étoit arrivé, dis-je, que le métal de leurs pieds avoit fort baiffé en valeur, & que ce n'étoit plus que du *plomb ordinaire*.<sup>[10]</sup>

D'un autre côté, ils avoient confervé ces horribles mugiffemens fi particuliers à leurs premiers Parens, auffi-bien que le Don de foufler le feu par les Narines, que quelques Calomniateurs taxoient de n'être qu'un pur artifice ; foutenant que ce Phénomene n'étoit pas fi terrible qu'il paroiffoit, & qu'il n'étoit caufé, que par la nourriture de ces animaux, qui confiftoit en *fufées & en petards*.

Quoi qu'il en foit, il eft certain, qu'ils avoient deux marques, qui les diftinguoient extrêmement de leurs Peres contemporains de Jafon, & que je n'ai jamais trouvées dans la description d'aucun monftre, excepté celui dont parle Horace. *Varias inducere plumas ; atrum defivnit in pifcem*. Ils avoient effectivement des queues de poiffon<sup>[11]</sup> ; & cependant, en certaines occafions, ils voloient avec plus de rapidité, qu'aucun oifeau au monde.

*Pierre* fe fervoit de ces Taureaux avec beaucoup de fuccès. Il les faifoit mugir quelquefois pour effraïer & pour faire taire les *Enfans qui n'étoient pas jolis*<sup>[12]</sup>. D'autres fois, il leur envoïoit faire des commiffions fort importantes. Mais, ce qu'il y avoit de remarquable dans toutes leurs actions, & que le Lecteur prudent aura de la peine à croire, ils faifoient voir un

amour enragé pour l'Or. C'étoit aparemment un instinct, qui étoit passé dans toute la race de leurs nobles Ancêtres les Gardiens de la Toison. Ils suivoient cet instinct avec tant de fureur, que quand Pierre les envoïoit seulement faire un compliment à quelqu'un, ils se mettoient à rotter, à jeter du feu par les narines, à mugir par devant & par derriere : en un mot, ils faisoient le diable à quatre, jusqu'à ce qu'on leur eut jetté une bouchée d'or dans la gueule ; mais alors, *pulveris exigui jactu*, ils devenoient doux comme des agneaux.

Cette prodigieuse avidité pour l'Or, encouragée, à ce qu'on prétend, par la connivence de leur Maître, les faisoient regarder par-tout comme une troupe de Gueux insolens : c'étoit avec grande raison ; car, par-tout où on leur refusoit l'aumone, ils faisoient un *tintamarre* à faire avorter les Femmes, & à jeter les Enfants dans des convulsions. Ils pousserent enfin leur effronterie si loin, qu'elle devint insupportable à tout le voisinage, & que certains Habitans du Nord-Ouest envoïèrent contre eux une meute de Dogues Anglois<sup>[13]</sup>, qui leur donnèrent des coups de dents si terribles, qu'ils s'en ressentirent toute leur vie.

Il faut, avant que de finir, que je fasse encore mention d'un autre *projet* de Mylord Pierre, qui fait bien voir, que c'est un Maître homme, & d'une imagination très-riche & très-féconde<sup>[14]</sup>. Quand il arrivoit que quelque Scelerat étoit condamné à être pendu, Pierre se donnoit les airs de lui offrir le pardon, pour une somme d'argent. Lorsque le pauvre Diable avoit fait tous ses efforts pour la ramasser, & qu'il l'avoit envoïée à *sa Grandeur*, il en recevoit pour recompense un Papier contenant le Formulaire suivant.

*A tous Baillifs, Prevôts, Geoliers, Sergens, Archers, &c. Salut.*

*Comme nous sommes informez que le nommé N. étant sous sentence de mort se trouve actuellement entre vos mains, nous voulons, & ordonnons, qu'à la vuë de la presente, vous aïez à relacher le dit prisonnier, & à le laisser retourner librement à sa demeure, quel que puisse être le cas, pour lequel il est condamné, Meurtre, Vol, Blaspheme, Inceste, Sacrilege, Trahison, Sodomie ; &c. Et si vous êtes assez hardis, pour y manquer, que le Ciel vous punisse vous & les vôtres éternellement. Dieu vous ait en sa sainte & digne Garde.*

*Le très-humble Serviteur  
de vos Serviteurs,*

## L'EMPEREUR PIERRE.

Qu'arrivoit-il ? Les malheureux, qui se fioient à ces belles patentes, perdoient leur argent, & leur vie par-dessus le marché <sup>[15]</sup>.

Avant que de passer outre, je dois avertir ceux, à qui la Posterité savante confiera l'honneur de commenter ce *Traité merveilleux*, d'en manier avec beaucoup de précaution certains points obscurs, desquels ceux, qui ne sont pas *verè adepti*, pourroient tirer certaines conclusions trop précipitées. Ce danger est sur-tout à craindre par rapport à certaines périodes Mystiques, où l'on a *joint*, pour l'amour de la brieveté, certains *Arcana*, qui doivent être *divisez* dans l'opération. Je ne doute pas que les *Fils futurs du grand Art* ne paient à ma memoire des respects reconnoissans, pour un avertissement d'une aussi grande utilité.

Il ne sera pas difficile de persuader aux Lecteurs, que tant de grandes decouvertes de Mylord Pierre eurent un succès prodigieux dans le monde. Je puis protester cependant, que je n'en ai rapporté que la moindre partie. Mon intention n'a été que de vous communiquer celles, qui meritent le plus d'être imitées, & qui sont les plus propres à donner une idée exacte du Genie de l'*Inventeur*.

Il est aisé de s'imaginer, qu'elles lui avoient procuré des richesses immenses. Mais, hélas ! le pauvre Seigneur s'étoit donné une entorse au cerveau, à force de mettre son esprit à la torture. Son orgueil & ses projets de Sceleratesse l'avoient rendu fou à lier ; & son imagination s'étoit remplie des plus bizarres rêveries qu'on puisse concevoir. Dans les plus terribles accès, (comme il arrive souvent à ceux, à qui la vanité fait tourner l'esprit) il s'appelloit quelque-fois le Monarque de l'Univers, le Dieu tout-puissant.

Je l'ai vu un jour, dit mon Auteur prendre trois vieux Chapeaux en pain de sucre, & se les planter sur la tête l'un dessus l'autre, comme une Couronne à triple étage. Dans cet état, je l'ai vu se montrer aux hommes,

avec une Ligne à pêcher à la main, & avec un énorme trouffeu de Clefs pendu à sa ceinture.

Dans cette venerable posture, si quelqu'un vouloit lui donner la main en signe d'Amitié, il lui tendoit galamment la jambe ; & si l'autre ne prenoit pas goût à cette civilité, il la levoit assez haut, pour lui fangler un vigoureux coup de pied sur les machoires. Voilà ce qu'il apelloit saluer les gens. Quand quelqu'un passoit devant lui, sans songer à lui faire la reverence, il lui faisoit tomber le chapeau dans la bouë, en *souflant* dessus ; car, il avoit le *soufle* d'une force étonnante.

Au milieu de toutes ces extravagances, ses affaires de famille étoient dans un desordre pitoïable, & ses Freres passoient fort mal leur tems. La première boutade par laquelle il s'étoit signalé à leur égard, c'est de chasser un beau matin de la maison leurs Femmes, aussi bien que la sienne, & d'y faire entrer à leur place trois franches Donzelles, qu'il avoit ramassées dans les ruës <sup>[16]</sup>. Quelques jours après, il se mit dans l'esprit de clouer la porte de la Cave, pour faire manger ses pauvres Freres, sans leur donner à boire <sup>[17]</sup>.

Dinant un jour en Ville chez un *Echevin*, il l'écouta avec attention haranguer sur un *alloyau de bœuf*.

Le *bœuf*, disoit ce sage Magistrat, *est le Roi des mets : le bœuf contient la Quintessence de perdreau, du faisan, de la caille de toutes sortes de venaison ; & même du podding, & du flan.*

Il ne laissa pas tomber à terre cette belle pensée ; & dès qu'il fut revenu chez lui, il fut y donner un si bon tour, qu'il en fit un dogme très-utile pour lui, en la rendant applicable au pain. *Le Pain*, dit-il, *mes chers Freres est le soutien de la vie : dans le Pain sont renfermez inclusivè, le mouton, le veau, le gibier, le flan, & le podding* <sup>[18]</sup>. *Et même, pour en faire un aliment complet il y a une doze nécessaire d'eau, qui, aiant perdu sa crudité par la chaleur & par la fermentation, est devenuë une liqueur extrêmement saine répanduë par toute la masse.*

Conformement à ces beaux principes, un grand pain fut servi le lendemain à dîner avec toute la formalité d'une Noce Bourgeoise. *Allons, mes Freres*, dit Pierre, *n'épargnez pas ces mets. Je vous garentis ce mouton excellent. Servez-vous s'il vous plait ; ou bien, je m'en vais vous servir moi-même, puisque j'y suis.* En même tems, avec beaucoup de Cérémonies, armé

d'un couteau & d'une fourchette il leur coupe à chacun une tranche massive de ce pain, & il la leur présente sur une assiette. L'aîné des deux, n'entrant pas d'abord dans l'idée de Mylord Pierre, commença d'une manière fort humble à lui demander le sens de ce Mystère. *Mylord*, dit-il, *avec tout le respect que je vous dois, il me semble qu'il y a quelque méprise ici. Comment donc !* répondit brusquement Pierre. *Nous allez-vous débiter ici quelque plaisanterie de votre façon ? Nullement, Mylord*, repliqua le pauvre garçon. *Je m'étois imaginé, que Votre Grandeur avoit parlé d'une pièce de mouton ; & je ne serois pas fâché de la voir paroître sur la table. Que voulez-vous dire ?* repartit Pierre d'un air fort surpris. *Je veux mourir, si je vous comprends.* Le plus jeune trouva à propos là-dessus de se mêler de la conversation, afin d'éclaircir la matière. *Mylord*, dit-il, *mon Frere a faim, apparemment ; & il voudroit bien tater de ce morceau de mouton, que Votre Grandeur vient de nous promettre. Quel peste de jargon est ceci ?* repartit Pierre. *Avez-vous le Diable au corps l'un & l'autre ? Treve de railleries, s'il vous plait. Si vous, qui avez commencé cette farce, n'aimez pas votre morceau, je m'en vais vous en couper un autre, quoiqu'à mon avis ce soit le plus friand Gobet d'appetit de toute l'Epaule. Comment donc, Mylord !* répondit le premier. *C'est donc-là une Epaule de mouton, à votre avis ? Monsieur, Monsieur mon Frere*, repartit Pierre aigrement, *videz votre assiette, s'il vous plait. Je ne suis point du tout en humeur de souffrir vos fades boufonneries.* Poussé à bout par la gravité affectée de Pierre, le pauvre Cadet ne put s'empêcher de sortir du respect. *Parbleu, Mylord*, dit-il, *tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à en juger par mes yeux, mes doigts, mes dents, & mon nez, ceci n'est autre chose qu'un gros Quignon de pain.* A quoi l'autre ajouta, que *de ses jours il n'avoit vû un morceau de mouton, qui ressembloit si fort à une tranche d'un pain de douze sols.* Ecoutez, Messieurs, s'écria Pierre là-dessus d'un ton furieux. *Pour vous faire voir, que vous n'êtes qu'un couple de fats, aveugles, ignorans, & decisifs, je ne me servirai que de ce seul Argument. Ceci est d'aussi bon & d'aussi véritable mouton, qu'il y en a dans toute la boucherie : & Dieu vous damne éternellement, si vous êtes assez hardis, pour n'y pas ajouter foi.*

Une preuve aussi foudroïante que celle-là ne laissa aucun lieu à de nouvelles objections, & les pauvres gens rentrèrent dans leur coquille tout au plus vite. En effet, dit le premier, *en considérant la chose plus*

*meurement... Après y avoir mieux songé, interrompit l'autre, il me semble que Vôte Grandeur raisonne avec beaucoup de justesse. Bon cela, repondit Pierre. Je suis bien-aize de vous voir rentrer si-tôt en vous mêmes. He ! Garçon, remplissez-moi un verre à bierre de vin rouge. A vous, Messieurs, de tout mon cœur.*

Les deux Freres, ravis de voir cet orage passé, le remercièrent très-humblement, & lui firent entendre, qu'ils seroient bien-aises de lui faire raison. *C'est bien-là mon intention*, leur dit Pierre. *Je ne suis pas homme à vous refuser rien qui soit raisonnable. Le vin pris avec moderation est le plus excellent de cordiaux. Tenez, prenez chacun votre verre. C'est le jus naturel de la grappe : il n'a point passé par la brasserie de nos Empoisonneurs, je vous en reponds.* Aiant prononcé ces dignes paroles, il leur tendit à chacun une autre croute seche. *Que honte ne vous fasse point dommage, mes Enfans*, dit-il. *Buvez hardiment : il ne vous montera pas à la tête ; croyez-moi.* Les deux Freres, après avoir employé quelques minutes à s'acquiter d'un devoir très-naturel dans une conjuncture si delicate ; je veux dire, après avoir regardé fixement Mylord Pierre, & s'être entreregardez l'un l'autre avec la même attention ; plièrent les épaules, voiant bien qu'il étoit inutile d'entrer là-dessus dans une nouvelle dispute. Ils remarquoient assez, que Mylord étoit dans un de ses accès d'extravagance ; & que, le contrarier, c'étoit vouloir le rendre infiniment plus intraitable.

J'ai trouvé nécessaire de rapporter ici cette affaire importante dans toutes ses circonstances ; parce que ce fut-là l'origine principale de la rupture, qui arriva environ ce tems entre ces Freres, qu'on n'a jamais pu racomoder dans la fuite. Mais, j'aurai occasion de parler plus au long de ce sujet dans une des Sections suivantes. Il ne faut pas croire que Mylord Pierre n'eut de tems en tems de bons intervalles ; mais, dans ce tems-là même, il étoit fort libertin dans ses expressions, chicaneur, decifif, porté plutôt à se crever les poumons en disputant, qu'à convenir qu'il s'étoit trompé dans la moindre chose. D'ailleurs, il avoit un abominable talent de débiter de gros mensonges palpables, qu'il appuioit par des Sermens afreux, en maudissant tous ceux qui refusoient de les croire, & en les donnant à tous les cent mille Diables.

Il jura un jour, qu'il avoit vû une Vache, qui donnoit assez de lait en une seule fois, pour en remplir trois mille Eglises ; & que ce lait ne devenoit

jamais aigre, quand on le garderoit pendant dix ou douze siècles<sup>[19]</sup>. Une autre fois, il conta que son Pere avoit un vieux Poteau, capable de fournir assez de bois & de fer pour construire six grands Vaisseaux de Guerre.<sup>[20]</sup>

Dans une Compagnie, où l'on s'entretenoit de certains petits chariots Chinois capables d'aller à la voile par-dessus les montagnes, il se mit à rire. *Bon ! dit-il, voilà une belle merveille. J'ai vu, moi, qui vous parle, une grande maison, faite de chaux & de briques, faire un voiage, par mer & par terre, de plus de deux mille lieues d'Allemagne. Il est vrai qu'elle se reposoit de tems en tems dans quelque gîte*<sup>[21]</sup>. Il lardoit ce beau Conte de mille Sermens afreux, qui tendoient à persuader aux Auditeurs, qu'il n'avoit jamais menti de sa vie. *En conscience, Messieurs, disoit-il à chaque moment, je ne vous dis que verité. Que le Diable broie éternellement tous ceux qui ne veulent pas m'en croire.*

Pour faire court, la Conduite de Pierre devint à la fin si scandaleuse, que tout le voisinage le traita unanimement du plus grand maraut de la terre habitable ; & que ses Freres, fatiguez depuis long-tems de ses impertinences, resolurent de le planter-là : mais, avant que d'exécuter ce dessein, ils lui demanderent honnêtement une Copie du Testament de leur Pere, dont ils avoient eu tout le tems d'oublier le contenu. Au lieu de leur accorder une chose si juste, il leur donna les noms de fils de chienne, de coquins, de traitres, en un mot les plus vilains que sa memoire fut capable de lui fournir.

Néanmoins, un jour qu'il étoit sorti pour travailler à faire réussir quelques-uns de ses projets, ils prirent leur tems, se glisserent dans l'endroit où le Testament en question étoit renfermé, & ils en firent une Copie autentique, qui leur fit voir en moins de rien les erreurs afreuses dans lesquelles Pierre les avoit engagez.

Leur Pere leur avoit laissé à tous trois son héritage à portions égales, avec un ordre positif, que tout ce qu'ils gagneroient seroit en commun. Autorisez par-là, ils enfoncerent la porte de la Cave, & en tirerent un peu de vin, pour s'égaier le cœur & pour rétablir leur estomac.

En copiant le Testament de leur Pere, ils y avoient remarqué un Article formel, contre la paillardise, & contre le divorce ; c'est pourquoi, leur premier soin fut de faire revenir leurs Femmes, & de chasser leurs Concubines.

Pendant qu'ils étoient dans toutes ces occupations, certain *Solliciteur de Procès* entra dans la maison, dans le dessein de demander à Mylord Pierre un acte de pardon pour un Voleur, qui devoit être pendu le lendemain.

Les deux Freres lui dirent qu'il étoit un grand fat de vouloir obtenir un pareil acte d'un faquin, qui méritoit la potence lui-même : ils lui développèrent toute l'Imposture, de la maniere que je l'ai déduite ci-dessus, & lui conseil



*Tom. I pag. 146.*

lèrent de s'adresser au Roi, & non pas à leur fourbe de Frere.

Au milieu de cette conversation voilà Pierre qui entre brusquement, suivi d'une troupe de Dragons ; &, après les avoir accablés de plusieurs millions d'injures, & de maledictions canailleuses, qu'il n'est pas trop nécessaire de répéter ici, il les fait sortir de la maison à grands coups de pieds, avec menaces de les traiter encore bien plus mal, si jamais ils avoient la hardiesse d'y revenir : aussi s'en sont-ils bien gardés depuis ce tems-là jusqu'à l'heure présente.



1. ↑ Le Ciel, ou, selon d'autres, le Purgatoire.
2. ↑ Scrupules de Conscience, Remords &c. Ce remède consiste en absolutions, pardons, légères penitences, &c.
3. ↑ La Confession.
4. ↑ Par cette tête d'âne est entendu le Prêtre qui est placé dans le Confessional, & dans l'oreille duquel les Penitens vident leur sac d'ordures.
5. ↑ Il y a à Londres un Bureau d'Assurance, où, pour une certaine somme, on fait assurer les maisons contre les dommages, qu'elles pourroient recevoir par l'incendie. De la même manière, le Pape a une Boutique de pardons, & d'indulgences, pour assurer les âmes contre les flammes du Purgatoire. L'Auteur fait ici mention de plusieurs choses, qui ne valent pas la peine d'être assurées contre le feu, ou qui ne sont pas d'une Nature à avoir besoin d'une pareille assurance. Il turlupine par là la sottise de précautionner contre le feu du Purgatoire les âmes, qui sont immatérielles, & qui par conséquent n'ont pas besoin d'un pareil onguent contre la brûlure.
6. ↑ Les Ornaments pompeux, qui sont un si beau Spectacle dans l'Eglise Romaine.
7. ↑ L'Eau bénite.
8. ↑ Il faut être bien lunatique, en effet, pour donner dans des sottises pareilles.
9. ↑ L'Auteur parle dans cet Article des Bulles du Pape. On pourroit s'étonner qu'il les désigne par l'emblème des *Taureaux* ; mais, outre que la singularité affectée de la manière d'écrire suffit pour rendre pardonnable une figure si peu usitée, le Lecteur l'approuvera sans doute, quand il saura qu'en Anglois le mot *Bull* signifie une *bulle* & un *Taureau*. Je n'ai pas eu l'esprit assez inventif, pour trouver en François quelque chose d'équivalent.
10. ↑ Le Sceau attaché au bas des Bulles.
11. ↑ *Sub annulo piscatoris*.
12. ↑ Les Princes qui n'ont pas assez de Souplesse pour plier sous l'Autorité du St. Pere.
13. ↑ Henry 8. le premier Roi qui ait secoué le Joug du Pape.

14. † Ceci fait allusion aux *Tax& Cancellariæ Romanæ*, où les crimes les plus affreux font taxez à une legere somme.
15. † Les pardons achetez pour une somme si modique n'empêchent pas le Criminel, s'il est failli par le Bras seculier, d'être pendu ou roué, en dépit de l'Autorité Papale.
16. † Le Mariage défendu aux Prêtres, & le Concubinage permis.
17. † La défense de la Coupe dans la Ste. Cene.
18. † La Transubstantiation.
19. † Le lait de la Vierge.
20. † Le bois de la croix, qui ne cède en rien au lait de la Vierge dans la Faculté de se multiplier.
21. † La Chapelle de N. D. de Lorette.

## S E C T I O N V .

### *Digression à la moderne.*

Nous, que le monde honore du titre d'*Auteurs Modernes*, nous ne nous mettrions jamais dans l'esprit la flatteuse idée d'une réputation immortelle, si nous n'étions persuadés de l'utilité infinie, que nos savans efforts procurent au genre-humain.

O vous, vaste Univers, c'est ce glorieux dessein de vous prodiguer mes bienfaits, qui m'oblige à prendre le titre de *votre Secrétaire*. C'est ce but, qui

.....*Quemvis perferre laborem  
Suadet, & inducit noctes vigilare serenas.*

C'est dans cette vue, que je travaille il y a quelque tems, avec des peines inexprimables, à la dissection de la nature humaine, & que j'ai fait plusieurs leçons curieuses sur les différentes parties, tant *contenantes*, que *contenues*, jusqu'à ce qu'enfin ce corps a commencé à sentir si mauvais, qu'il m'a été impossible de le conserver plus long-tems. J'ai pourtant réüffi, non sans des frais considérables, à en placer tous les os dans leur connexion, & dans leur simétrie naturelle ; en sorte que je suis tout prêt à en faire voir le Squelette complet à tous les curieux.

Mais, pour ne m'écarter pas davantage au milieu d'une Digression, à l'exemple de plusieurs Auteurs, qui mettent les Digressions les unes dans les autres, comme un nid de boetes, ou comme les peaux d'un oignon ; je me contenterai de déclarer ici, qu'en m'occupant à cette *Anatomie*, j'ai fait une

découverte aussi extraordinaire qu'importante : savoir, qu'il n'y a que deux moyens d'être utile à la Société humaine, l'*Instruction*, & le *Divertissement*. Pourvu que les leçons que j'ai faites sur ce sujet soient assez fortunées pour être volées par quelqu'un, ou qu'un ami me force par les importunités à les rendre publiques, on y verra clairement démontré que le genre humain, disposé comme il est à présent, a plus besoin d'être diverti, que d'être instruit. La raison en est, que les maladies les plus ordinaires font le dégoût, l'ennui, & l'indolence.

Néanmoins, j'ai voulu suivre un précepte fort ancien & d'une grande Autorité, & j'y ai réüssi dans la dernière perfection dans toute l'étendue de ce divin Ouvrage. Je veux dire, que j'y ai mis par-tout, avec une proportion exacte, tantôt une *couche d'utile*, & tantôt une *couche d'agréable*.

Nos illustres Modernes ont *éclipfé* & écarté du Commerce du monde poli les faibles lumières des Anciens, jusqu'à un tel point, que nos beaux esprits les plus distingués révoquent en doute si les Anciens ont jamais existé<sup>[1]</sup>. C'est un Problème, sur lequel nous attendons de grands éclaircissements de la savante plume du fameux Bentley ; & je n'y réfléchis jamais, sans m'étonner, qu'aucun Moderne pour faire valoir la prodigieuse supériorité de notre siècle, n'ait pas entrepris de renfermer, dans quelque petit *volume de poche*, un Système général de tout ce qu'il faut *savoir, croire, & mettre en pratique*. Je dois avouer pourtant, que j'en ai vu une légère idée, dans l'écrit d'un grand Philosophe du Brésil Oriental, qu'on a trouvé parmi ses papiers après sa mort. C'est une espèce de Recepte, que la tendresse que je me sens pour les Savans Modernes, me porte à leur communiquer, afin d'animer quelqu'un d'entr'eux à la mettre en œuvre, & à raffiner sur les usages qu'on en peut tirer.

*Prenez de belles Editions, bien reliées en veau, ayant leur titres au dos en lettres d'or, & contenant toutes sortes de matieres, en toutes sortes de langues ; faites les fondre ensemble au Bain Marie : infusez y une doze suffisante de la Quintessence de Pavots, avec Pinte d'eau de Lethé, qu'on peut trouver chez tous les Apoticaire : otez en soigneusement le Caput mortuum, & laissez évaporer tout ce qu'il y a de volatil.*

*Vous n'en garderez que le premier extrait, que vous distillerez de nouveau dix-sept fois, jusqu'à ce que le reste ne montera qu'à demi-chopine. Vous le*

*conserverez, dans une bouteille hermetiquement fermée, pendant vingt & un jours. Après cela, vous pouvez commencer votre Traité Universel, en prenant tous les matins à jeun trois gouttes de cet Elixir. Notez qu'il faut premièrement bien secouer la bouteille, & prendre lesdites trois gouttes par le nez. Elles se dilateront par toute votre cervelle, si vous en avez, en quatorze minutes de tems ; &, tout d'un coup, vous aurez l'imagination remplie d'extraits, de sommaires, d'abrégés, de recueils, de Medullæ, Excerpta, Florilegia, &c. tous disposez dans l'ordre nécessaire, & prêts à s'arranger sur le papier.*

Je suis obligé de convenir, que c'est par le secours de ce secret, que, malgré mon incapacité naturelle, je me suis hasardé à entreprendre ce présent Ouvrage, qu'on peut appeler réellement la Moëlle de toutes les Connoissances imaginables.

Ce hardi dessein n'a jamais été formé, que je sache, avant moi, si-non par un certain *Homere*, dans lequel, quoi qu'il eut quelque talens, & que son genie fut passable pour un Ancien, j'ai découvert quantité de fautes grossieres, qu'on ne sauroit pardonner à ses cendres mêmes, si elles existent encore. On nous assure que son Ouvrage a été destiné à faire un corps complet de Sciences *divines & humaines, politiques & mechaniques*<sup>[2]</sup> ; mais, il est évident, qu'il y a des sujets qu'il a négligés entièrement, & d'autres qu'il n'a touché qu'en passant. Premièrement, il faut avouer, que, pour un aussi grand *Cabaliste* qu'on prétend qu'il a été, ce qu'il nous dit du *grand œuvre* est pauvre & defectueux. On diroit qu'il n'a lu que superficiellement tout ce qu'on trouve là-dessus dans *Sendivogus*, dans *Behmen*, & dans l'*Antroposophia Theomagica*<sup>[3]</sup>. D'ailleurs, il se trompe sur la *Sphère Pyroplastique*, d'une maniere si impardonnable, que (le Lecteur me permettra bien une censure si sévère) *vix crederem Authorem hunc unquam audivisse ignis vocem*.

Ses meprises ne sont pas moins lourdes à l'égard de plusieurs parties des *Mechaniques* ; car, aiant lu les Ouvrages, avec toute l'attention usitée parmi mes illustres contemporains, je n'y ai rien trouvé du tout sur la structure de cet instrument utile qu'on appelle un *Binet* ; &, sans les lumieres des Modernes, nous serions encore dans de profondes tenebres à cet égard.

Mais, voici une négligence tout autrement importante. Cet Auteur s'i vanté n'a pas dit un mot touchant les *Loix Communes* de ce Roïaume, non plus que sur la *Doctrine & sur le Ceremoniel de l'Eglise Anglicane* : omission pour laquelle, & Homere, & tous les autres Anciens, sont censurez avec beaucoup de justice, par mon grand & illustre ami M. Wotton, Bachelier en Théologie, dans son Traité incomparable sur l'*Erudition ancienne & moderne*. C'est un Livre, qu'on ne sauroit jamais assez estimer, de quelque côté qu'on le considère. Ses tours d'esprit ingénieux, les découvertes sublimes sur les mouches & sur la salive, l'éloquence laborieuse de son stile, tout en est merveilleux. Et je ne saurois m'empêcher de témoigner ici publiquement ma reconnaissance à l'Auteur, pour les secours que j'ai tiré de cette Pièce sans pareille, en composant le présent Traité.

Il est aisé de découvrir plusieurs autres négligences dans les Œuvres du fameux *Homere* : mais, je croi qu'il n'en doit pas être aussi responsable, que du reste ; parce que, depuis son siècle, chaque branche des Sciences s'est étendue d'une manière très-considérable, particulièrement dans ces trois dernières années. Ce qui fait voir évidemment, qu'il n'a pas pu pénétrer aussi avant dans nos découvertes modernes, que les Partisans le prétendent.

Nous le reconnissons avec plaisir pour l'Inventeur de la boussole, de la poudre à Canon, & de la circulation du sang ; mais, je défie tous les Adorateurs de me faire voir dans tous les Ouvrages un détail exact de la *Ratte*. Nous dit-il seulement un mot touchant les *Charlataneries Politiques* ; & y a-t-il rien de plus défectueux, & de moins satisfaisant, que la grande Differtation sur le *Thé* ? Pour ce qui regarde la méthode de saliver sans Mercure, je puis informer le public, que j'ai appris à mes propres dépens, qu'il n'est pas bon de s'y fier.

Ce n'a été que pour suppléer à des déficiences si importantes, que j'ai mis la main à la plume, après en avoir été longtems sollicité ; & j'ose assurer le Lecteur judicieux, qu'il trouvera ici tout ce qui peut être de la moindre utilité, dans toutes les circonstances de la vie. Je suis persuadé d'avoir épuisé & renfermé dans mon Ouvrage tout ce qui peut être contenu dans l'espace immense de l'imagination humaine. Je recommande sur-tout à la méditation des Savans certaines découvertes de ma façon, auxquelles mes Prédecesseurs n'ont pas songé seulement : telle est entr'autres mon *nouveau secours pour la teinture du savoir, ou l'art de devenir profondément savant,*

*par une Lecture superficielle ; une invention curieuse concernant les fouricières ; une règle universelle de raisonnement, autrement intitulée, chaque homme son propre Ecuier tranchant ; une Machine utile pour prendre les hiboux ; & plusieurs autres que le Lecteur curieux verra exposées au large dans les différentes parties de ce Livre.*

Je me crois obligé d'aider le public, autant qu'il m'est possible, à sentir toutes les beautés de ce que j'écris ; parce que c'est-là la coutume des plus fameux Ecrivains de cet âge poli & savant, quand ils veulent corriger le mauvais naturel du *Lecteur Critique*, ou remédier à l'ignorance du *Lecteur Benevole*. D'ailleurs, on a rendu publiques depuis peu plusieurs pièces en vers & en prose, dans lesquelles, si les Auteurs, poussez par la charité qu'on doit au public, ne nous avoient pas donné un détail exact du merveilleux qu'elles contenoient, il y a à parier milles contre un, que nous n'en aurions pas apperçu un seul grain.

J'avoue que tout ce que je viens de dire, conformément à cette mode, auroit paru dans une Préface avec beaucoup plus de bienveillance : mais, je trouve à propos de me mettre ici en possession du privilège attaché au bonheur d'écrire, après tous les autres ; &, comme le plus moderne entre les modernes, je me fers du pouvoir despotique, que cette qualité me donne sur tous les Auteurs mes devanciers. Autorisé par ce titre, je déclare, que je désapprouve cette coutume pernicieuse de détailler dans une Préface tous les matériaux qui doivent composer l'Ouvrage qui le suit. J'y trouve la même extravagance, qu'il y a dans la conduite de ceux, qui vont promener, dans les Foires, des monstres & des animaux étrangers, & qui placent au-dessus de leur porte un grand tableau de ce qu'ils ont à nous montrer, avec une ample & éloquente description de toutes ses propriétés. J'avoue que cet usage m'a sauvé mainte pièce de deux sols. Il satisfait ma curiosité, au lieu de l'exciter d'avantage ; & je résiste sans peine à la Rhétorique pressante de l'Orateur, quand il m'attaqueroit par ce trait pathétique : *sur ma parole, Monsieur, nous allons commencer dans le moment.*

Voilà précisément la Destinée de nos *Prefaces, Epitres, Introductions, Dedicaces, Avertissemens aux Lecteurs, Discours préliminaires, & autres Avant-coureurs des Livres*. C'étoit d'abord un expédient admirable ; & notre grand *Dryden* en a tiré tout le service possible. Il m'a dit souvent en confidence, que les hommes ne l'auroient jamais soupçonné d'être un Poète

du premier ordre, s'il ne le leur avoit pas si souvent appris dans les Préfaces, qu'il leur étoit impossible d'en douter, ou de l'oublier

Je n'ai garde de lui donner un démentir là-dessus ; mais, je crains bien, qu'à force de se servir de cet expédient, il n'ait rendu à la fin les Lecteurs plus habiles, qu'il ne le souhaitoit. Ils ont été si souvent les Dupes de ces grands préparatifs, qu'il est douloureux de voir à présent, avec quel air dédaigneux on faute, comme si c'étoit autant de Latin, les cinquante ou soixante pages, qui font à peu près l'étenduë moderne à d'une Préface, ou d'une Epitre Dedicatoire.

On ne fauroit nier pourtant, d'un autre côté, qu'un nombre considerable de personnes ne deviennent Critiques & Beaux-Esprits, par cette seule Lecture. La chose est incontestable ; & l'on peut avec beaucoup de justesse partager tous les Lecteurs d'à-présent dans ces deux Classes. Les uns ne lisent que les Discours préliminaires, & les autres n'en lisent jamais. Pour moi, je fais profession d'être de la dernière ; &, pour cette raison, me sentant la démangeaison moderne de m'étendre sur le mérite de mes propres productions, & d'en développer les parties les plus brillantes, j'ai jugé à propos de le faire dans le corps de l'Ouvrage même, ce qui en augmente considérablement le volume : profit, qui n'est point du tout à négliger pour un Auteur qui fait un peu ses intérêts.

C'est ainsi, que j'ai cru devoir marquer mon respect pour la louable coutume des Auteurs de cet âge, par une Digression, que personne ne me demandoit, & par une Censure générale, qu'une ame qui vive n'avoit méritée de moi. C'est ainsi, que j'ai trouvé nécessaire d'étaler, par un travail pénible, avec autant de charité pour moi-même, que de franchise pour mon prochain, mes propres perfections, & les défauts d'autrui. A présent, m'étant acquité de ce devoir important, je reprends le fil de mon Histoire, à la grande satisfaction de l'Auteur & du Public.



1. ↑ Certains Partifans des *Modernes*. *Fontenelle*, par exemple, prétend que nous fommes les Anciens. Je ne fais pas trop s'il a tort.
2. ↑ L'Auteur, quoique Partifan zélé des Anciens, ne laiffe pas de turlupiner vivement la prétention ridicule de ses Collegues, qui prétendent tout trouver dans Homere.
3. ↑ Auteurs, qui ont écrit des Réveries sur la Pierre Philofophale.

## S E C T I O N V I .

### *Continuation du Conte du Tonneau.*

Nous avons laissé *Mylord Pierre* dans une rupture ouverte avec ses Freres, chassez tous deux de sa maison, & envoiez chercher fortune dans ce vaste Univers, sans avoir sur quoi la fonder. Tristes circonstances, qui les rendent les sujèts naturels de la plume charitable d'un Auteur de bien, pour qui d'ordinaire les Scenes les plus déplorables préparent une moisson de grandes & belles aventures.

C'est ici qu'on doit remarquer la difference, qu'il y a entre un Ecrivain généreux, & un Ami ordinaire. Le dernier s'attache inviolablement à la prospérité ; mais, il décampe au plus vite, à la moindre révolution. L'Auteur généreux, au contraire, se plait à trouver son Heros sur le fumier, à l'en tirer, & à l'élever, par degrés, jusque sur le Trône. Il se retire ensuite, sans attendre seulement qu'on le remercie de ses bontez.

Pour imiter un si bel exemple, j'ai placé *Mylord Pierre* dans une bonne maison, je lui ai donné un titre & de l'argent pour ses menus plaisirs. C'est-là que je le laisserai pour un tems, pour aller charitablement au secours de ses pauvres Freres, que la fortune a mis au plus bas de sa rouë. Ma charité ne fera pas assez aveugle pourtant, pour me détourner du devoir d'un fidelle Historien ; & je suis resolu de suivre l'exacte verité, de quelque coté qu'elle puisse diriger mes pas.

Nos deux exilez, si étroitement unis par le sang & par les intérêts, prirent le parti de se loger dans une même chambre, où ils eurent tout le loisir de songer aux malheurs de leur vie passée. Ils eurent de la peine à comprendre à quelle irrégularité dans leur conduite ils devoient les imputer, jusqu'à ce qu'ils eussent porté leurs réflexions sur la Copie du Testament de leur Pere,

qu'ils avoient si heureusement atrapée. L'ayant examinée avec la plus grande attention, ils se déterminèrent d'abord à rectifier tout ce qu'il y avoit eu jusques-là de défectueux dans leurs actions, & à prendre pour l'avenir toutes les mesures nécessaires pour se conformer exactement aux ordres que ledit Testament leur prescrivoit.

Le Lecteur n'aura pas oublié, j'espère, qu'il rouloit presque tout entier sur leurs habits, & sur la maniere d'en faire usage. Quand les deux Freres se mirent à confronter, Article par Article, la doctrine avec la pratique, jamais on ne vit une difference plus grande entre deux choses : il n'y avoit pas un seul point à l'égard duquel la conduite, & les préceptes, ne fussent diamétralement opposés. Cette facheuse découverte les fit travailler sans delai, à corriger toutes leurs fautes passées, & à conformer leurs habits exactement au modelle, que leur Pere leur en avoit tracez.

Il est bon d'arrêter ici un moment le Lecteur précipité, toujours impatient pour voir la fin d'une aventure, avant que nous autres Auteurs l'y puissent dûement préparer.

Il faut qu'il sache, qu'environ ce tems, nos deux Chevaliers malencontreux commencèrent à être distinguez par certains noms : l'un se fit appeller *Martin*, & l'autre prit le nom de *Jean*.

Ils avoient vécu ensemble dans une grande harmonie sous la Tyrannie de Pierre ; comme il est assez ordinaire aux Compagnons de souffrance. Les hommes, qui sont dans l'infortune, ressemblent à ceux qui sont environnez de ténèbres, & à qui toutes les couleurs paroissent absolument les mêmes. Mais, à peine ces deux Freres furent-ils sortis de ce goufre de miseres, qu'ils se développèrent, non seulement aux yeux l'un de l'autre, mais encore aux yeux du public. Leurs humeurs parurent extrêmement différentes, & la situation de leurs affaires leur en fit donner bientôt les plus fortes preuves.

Je crains bien, dans cet endroit, les justes réprimandes d'un Lecteur severe, qui me taxera sans doute d'un défaut de memoire, auquel dans le fond il n'est gueres possible qu'un Ecrivain moderne ne soit un peu sujet. J'en dirai la raison en passant. Comme la memoire est une Faculté qui s'exerce sur les choses passées, elle doit de necessité se rouiller dans l'inaction, parmi les Savans de notre âge, qui, ne se mêlant que de l'invention, font sortir toutes leurs productions d'eux-mêmes, ou du moins

du *frottement* de leur propre esprit, contre celui de leurs contemporains. C'est conformément à cette vérité d'expérience, que nous croïons très-juste d'alléguer notre peu de Mémoire, comme une preuve incontestable de notre Génie, & de nos Lumières naturelles.

Quoi qu'il en soit, je confesse que, selon les règles ordinaires de la Méthode, j'aurois dû instruire mes Lecteurs une cinquantaine de pages plus haut d'une Fantaisie de Mylord Pierre, qu'il eut l'adresse de communiquer à ses Cadets. Il les avoit portez à charger leurs habits de tous les ornemens, qu'il avoit plu à la mode de mettre en vogue, & à les entasser les uns sur les autres, sans que les premiers fissent jamais place aux suivans ; ce qui fit, avec le tems, la figure la plus grotesque qu'on puisse s'imaginer. Dans le tems de leur rupture, il n'y avoit pas moïen d'entrevoir seulement le fond de leurs habits<sup>[1]</sup> : ce n'étoit qu'un cahos de galons, de rubans, de franges, & d'éguillettes ferrées d'argent ; car, les autres étoient tombées peu à peu.

Voilà cette particularité importante, dont j'avois oublié de parler dans son véritable lieu. Mais, le malheur n'est pas grand : elle vient ici comme de cire ; puisque je vais parler de la Réforme, que nos deux Aventuriers tachèrent de donner à leurs habillemens, après avoir secoué le joug de Mylord Pierre.

Ils s'appliquerent unanimement à cet Ouvrage, en jettant les yeux, tantôt sur leurs Habits, & tantôt sur le Testament. *Martin* y mit la main le premier. D'un seul coup, il abatit toute une *poignée d'éguillettes*<sup>[2]</sup>, & d'un autre il arracha plus de douze aunes de frange ; mais, après cette exécution vigoureuse, il s'arrêta pendant quelques momens. Ce n'est pas qu'il ne fut très-persuadé, qu'il lui restoit encore beaucoup à faire ; mais, la grande chaleur s'étant évaporée, il résolut d'y aller plus modérément. Il n'avoit pas tort, puisqu'il avoit failli déchirer une grande partie du drap, en arrachant cette poignée d'éguillettes, qui, étant ferrées d'argent, avoient été attachées d'un double point par le prudent tailleur, afin de les empêcher de tomber. Il les laissa donc-là, & se mit en devoir de débarasser son habit d'une quantité prodigieuse de galon d'or : il commença à les découdre avec beaucoup de précaution, en *épluchant* les fils détachés à mesure qu'il avançoit ; ce qui étoit un ouvrage de longue haleine. <sup>[2]</sup>

L'ayant achevé, il tomba sur la broderie chinoise chargée de figures d'hommes, de femmes, & d'enfans ; contre laquelle, comme vous avez appris ci-dessus, le Testament se déclaroit d'une manière très-claire, & très-vigoureuse. Il en vint absolument à bout, à force d'adresse & d'application. Pour la broderie d'or, ou d'argent, il y travailla avec moins de succès, quoiqu'avec la même prudence. Dans certains endroits, elle étoit si épaisse, qu'il étoit impossible de la défaire sans endommager l'habit même : dans d'autres, elle servoit à fortifier l'étoffe, & en cacheoit certaines parties foibles, usées à force de passer par les mains des Ouvriers. Le bon Martin crut que le meilleur parti étoit de n'y pas toucher<sup>[3]</sup>, & qu'il falloit



*Tom. I pag. 168.*

plûtôt laisser la Réforme imparfaite, que de gâter son habit de fond en comble. C'étoit-là, à son avis, la meilleure méthode, pour se conformer à

l'intention & au véritable sens des ordres de son Pere. Voilà la relation la plus exacte, que mes laborieuses recherches m'ont mis en état de vous donner du procédé de Martin, dans une conjoncture si delicate.

Pour son Frere *Jean*, dont les Aventures extraordinaires absorberont une grande partie de ce qui me reste à écrire, il travailla à la *déconfiture*<sup>[4]</sup> de ses ajustemens superflus dans des dispositions fort differentes, & dans tout un autre esprit. Il y donna tête baissée. Le souvenir des injustices de Mylord Pierre le porta à un tel degré d'indignation & de haine, qu'il influa beaucoup plus sur ses actions, que les ordres du Pere, qui ne servirent chez lui, que d'un motif subalterne, propre à seconder & à pallier les autres. A ce mélange de motifs il menagea un nom fort prevenant, en l'honorant du titre de *Zèle*, le terme le plus significatif, qu'aucune langue puisse jamais produire. C'est ce que j'ai prouvé invinciblement dans mon excellent *Traité Analytique*, où je donne un détail *Histori-Theo-Physico-Logical du Zèle* : faisant voir, de quelle maniere, de *Notion*, il étoit devenu *Mot* ; & comment, parvenu ensuite à sa pleine maturité, pendant une Automne excessivement chaude il s'étoit changé en *substance palpable*. Cet Ouvrage fait trois grands volumes in folio, & en peu de jours je prétends le rendre public, par la voie moderne de la *souscription* ; convaincu que la Noblesse, & les gens riches du Païs, mis en goût par ce qu'ils ont déjà lu de ma façon, ne négligeront rien, pour encourager mon Génie à de nouveaux efforts.

Frere *Jean*, plein comme un œuf de cette merveilleuse composition nommée *Zèle*, songeant avec fureur à la tyrannie de Pierre, & poussé à bout par le Flegme de Martin, s'animoit lui-même à faire le Diable à quatre. *Comment !* disoit-il : *un Maraut qui nous a laissez mourir de soif, qui a chassé nos Femmes à grands coups de pied dans le ventre, qui nous a voulu faire passer ses maudites croutes de pain noir pour du mouton ! Un fourbe, qui nous a fraudé de notre héritage ! Un coquin, d'ailleurs, dont tout le monde connoit la Scelerateffe ! Et je serois assez lache, pour suivre encore ses abominables modes ! J'aimerois mieux qu'il fut pendu, le double chien.*

Aïant de cette maniere enflammé sa bile au plus haut degré, & par consequent se trouvant dans une charmante humeur pour commencer une Réformation, il mit la main à l'œuvre ; &, en trois minutes, il depêcha plus d'ouvrage, que Martin n'avoit fait dans un jour entier. Le Lecteur benevole saura, s'il lui plait, qu'on ne peut jamais rendre un plus grand service au

*Zèle*, que quand on l'emploie à *déchirer* ; &, par-là, il comprendra sans peine, que *Jean*, qui regardoit le zèle comme la meilleure qualité, étoit dans son véritable élément, en se livrant tout entier à cette noble & divertissante occupation. En effet, il s'y abandonna tellement, qu'en voulant arracher un morceau de Galon, il déchira son habit depuis le haut jusqu'au bas ; &, comme il n'étoit pas fort habile à rentaire le drap, il se contenta d'en *raccrocher* les Lambeaux, avec de la grosse corde & une aiguille à emballer. C'étoit bien pis encor, & je ne saurois m'en ressouvenir sans larmes ; c'étoit bien pis encore, dis-je, quand il tomba sur la broderie. Le pauvre garçon, qui étoit naturellement aussi mal adroit qu'impatient, voyant à ses yeux un million de points à défaire, ce qui demandoit beaucoup de flegme & une main très-délicate ; & persuadé, qu'il n'en fortiroit pas à son honneur ; se mit dans une telle rage, qu'il arracha toute la pièce, tant drap que broderie, & qu'il la jeta dans la rue. *Ah ! mon cher Frere*, dit-il en s'applaudissant de cette belle expédition, *faites comme moi, tirez, arrachez, déchirez, afin que rien ne paroisse sur nous, qui nous donne la moindre ressemblance avec ce double maraut de Pierre. Je serois au desespoir de porter la moindre chose qui pût faire soupçonner dans le voisinage, que je fusse des Parens de ce Diable incarné.*

*Martin*, qui par bonheur étoit alors dans une humeur fort modérée, pria son Frere d'avoir soin d'épargner son habit, puisqu'il lui étoit impossible d'en trouver un autre de cette bonté-là. Il le supplia de considérer, qu'ils ne devoient pas régler leurs actions sur leurs justes ressentimens contre *Pierre*, mais sur les maximes établies dans le Testament. *Souvenez-vous*, continua-t-il, *que Pierre est toujours notre propre Frere, malgré ses Injustices & sa Tyrannie ; évitez autant qu'il vous est possible, de vous croire innocent ou coupable, à mesure que vous ferez vos efforts, pour le contrarier.*

*Il est certain*, ajouta-t-il, *que les ordres de notre Pere sont formels, pour ce qui regarde la maniere de nous servir de nos habits ; mais, ils ne le sont pas moins, par rapport à l'affection fraternelle, qui doit regner parmi nous : &, s'il y a quelque précepte dans le Testament, dont la transgression puisse être pardonnable, ce sera plutôt, si elle tend à ferrer les liens de notre amitié mutuelle, que si elle a pour but de nous desunir pour jamais.*

*Martin* alloit continuer avec la même gravité, & il nous auroit laissé sans doute un admirable discours, propre à procurer à mes Lecteurs le repos du

corps & de l'ame, le veritable but de la bonne Morale ; mais, *Jean* avoit perdu patience : il n'étoit plus en état de l'écouter, bien éloigné de pouvoir profiter de ses leçons, On remarque que dans les disputes de l'Ecole, rien n'échauffe davantage la bile de celui qui argumente, qu'un certain calme pedantesque dans le *Répondant*. Il en est comme de deux balances chargées d'un poids inégal : la pesanteur de l'une augmente la legereté de l'autre ; &, plus la première descend, plus l'autre vole en haut avec rapidité. C'est justement le cas dont il s'agit ici : la gravité des raisonnemens de *Martin* augmentoit la vivacité de *Jean*, & le faisoit regimber contre la moderation de son Frere. En un mot, le flegme de l'un jettoit l'autre dans les derniers emportemens. Il enrageoit sur-tout, en voiant l'habit de *Martin* si bien remis dans l'état de simplicité & d'innocence primitive ; au lieu que le sien étoit tout en lambeaux, & qu'il continuoit toujours à porter la livrée de *Pierre*, dans les endroits qui avoient échappé à ses cruelles griffes.

Dans cet équipage, il avoit tout l'air d'un petit Maître ivre, qui sort d'entre les mains de quelques Breteurs ; ou d'un nouvel Habitant de *Newgate*, qui a manqué de païer la bienvenue à ses Compagnons<sup>[5]</sup> ; ou d'une Maquerelle en vieille jupe de velours, livrée au bras seculier de la Canaille ; ou d'un Voleur de boutique pris sur le fait, & abandonné à la merci des marchands de la foire. Le pauvre *Jean* ressembloit à chacun de ces malheureux, & même à tous ensemble, couvert de ce noble assortiment de guenilles, de déchirures, de vieux galons, & de franges à moitié arrachées. Il auroit été ravi de voir son habit semblable à celui de son Frere ; mais, il auroit été infiniment plus charmé de voir celui de son Frere dans l'état où il venoit de réduire le sien. Mais, remarquant qu'il n'y avoit point de remede, il fit de son mieux pour donner un air de vertu à ce qui étoit un effet nécessaire de son imprudente précipitation. Il emploïa toute sa Rhétorique, pour porter *Martin* à l'imiter. Jamais le Renard de la Fable n'aporta plus d'argumens subtils, pour porter toute son espèce à se faire couper la queue, que *Jean* en décocha contre son Frere, pour le mettre à la raison ; c'est-à-dire, pour le reduire aux mêmes Lambeaux, dont il se voïoit couvert lui-même. Mais, hélas ! il ne fit que tirer sa poudre aux moineaux ; ce qui le mit dans une telle fureur, qu'étouffant de dépit & d'indignation, il accabla *Martin* de mille invectives canailleuses. Pour faire court, voilà une brèche irréparable dans l'amitié des deux Freres. *Jean* fut se loger dans une

chambre à part ; &, quelques jours après, un bruit se répandit, qu'il étoit devenu fou à lier. Il eut bientôt soin de confirmer ce bruit, en courant les ruës, & en tombant dans les fantaisies les plus burlesques, qui aïent jamais été produites par un cerveau malade.

Bientôt les Poliffons des ruës l'honorèrent de plusieurs Sobriquets. Tantôt ils l'appelloient, *Jean le Pelé*, tantôt *Jean le Flamand*, quelquefois *Jean le Lanternier*, d'autrefois *Jean le Gueux*, & souvent *le furieux Jean du Nord*<sup>[6]</sup> : & ce fut sous une de ces denominations, ou bien sous toutes ensemble, tout comme il plaira au s'avant Lecteur de le déterminer, qu'il donna l'origine à la très-illustre & très-épidémique Secte des *Æolistes*<sup>[7]</sup>, qui honorent encore, avec reconnoissance, le fameux *Jean* comme leur Fondateur.

Je ne fais ici que glisser sur cette matiere, parce que je me prépare à gratifier le public au premier jour d'une ample Dissertation sur l'Origine, les Principes, & les Dogmes de cette Secte,

.....*Mellæo contingens cuncta lepore.*

- 
1. ↑ Du tems de la Reformation, les nouvelles Institutions des Papes s'étoient si fort augmentées, qu'on avoit de la peine à entrevoir seulement la Religion de J. Christ à travers tout ce Fatras.
  2. ↑ Par ces Eguillettes ferrées d'argent, que Tailleur avoit attachez à l'habit d'un double point, & dont Martin arrache une poignée au grand détriment de son pauvre *Justaucorps*, je ne doute point qu'il ne faille entendre les grandes Charges de l'Eglise Romaine, qui sont si lucratives, & qui donnent tant d'attachement & de tendresse pour cette Eglise à ceux, qui possèdent ces Charges, & qui croient être en droit d'y prétendre. *Luther*, après avoir aboli le trafic des Indulgences avec beaucoup de succès, bannit aussi de la Religion le Pontificat suprême, & le Cardinalat ; mais, la premiere chaleur étant passée, & voiant que toucher aux autres Dignitez Ecclesiastiques c'étoit risquer de tout perdre, il aima mieux laisser les choses à cet égard-là dans leur état, que de ruiner de fond en comble son projet de Reformation. La Reine *Elisabet* a imité cette prudence avec beaucoup de succès : & il est fort aparent, que si Calvin se fut servi de cette Politique, qui, dans le fond, ne fait aucun mal essentiel à la pureté de notre Culte, nous verrions à présent toute l'Europe dégagée du Joug de sa Sainteté.
  3. ↑ Par la Broderie il faut entendre, comme j'ai déjà remarqué, la Pompe du Culte religieux. Martin trouva à propos d'en diminuer seulement l'excès, & l'abus, pour ne pas choquer les yeux du Peuple trop acoutuméz à cet éclat, pour y renoncer sans regret. L'Eglise Anglicane en a usé de même : & c'est pour cette raison, que l'Auteur en attribue plutôt la fondation à Martin, qu'à Jean ; quoique, par raport aux Articles de Foi, Jean en soit plutôt le Fondateur, que Martin.

4. ↑ Il doit paroître d'abord ſurprenant, qu'on attribue ici tant de Chaleur à Jean, & tant de Flegme à Martin. Il eſt certain, que ce dernier pouſſoit la conſtance juſqu'à l'obſtination, & la force d'eſprit juſqu'à la ferocité. *Atrox animus Catonis*. Calvin, au contraire, paroifſoit d'un temperament plus doux ; &, d'ailleurs, c'étoit un Genie tout autrement tranſcendant que *Luther*. Mais, il étoit plus bigot ; & peut-être l'envie de n'être pas un ſimple Imitateur & de ſe faire Chef de Secte l'a pu porter à faire des Innovations, Evangeliques dans le fond, mais imprudentes, & dangereuſes. Enfin, quel que fût ſon naturel, pluſieurs de ſes actions avoient le même caractere, que ſi elles étoient l'effet d'un zèle inconfidéré.
5. ↑ Fameuſe Priſon à Londres, où les nouveaux venus ſont obligez de donner pour boire à leurs Compagnons, ſ'ils ne veulent pas être maltraitez d'une maniere afreuſe.
6. ↑ Dans une autre Setion cette matiere eſt traitée d'une maniere fort étenduë.
7. ↑ L'Auteur a ici en vuë les différentes fortes des Nonconformiſtes.

## SECTION VII.

### *Digression à la louange des Digressions.*

**J'** Ai entendu parler quelquefois d'une *Iliade dans une Coque de noix*<sup>[1]</sup> ; mais, je puis dire avoir vu souvent moi-même *une Coque de noix dans une Iliade*<sup>[2]</sup>. Il est certain, que le genre-humain a reçu de grands avantages de l'un, & de l'autre ; mais, à laquelle des deux il a les plus fortes obligations, c'est un problème que j'abandonne aux curieux, comme très-digne de leurs doctes *Lucubrations*. Pour ce qui regarde la dernière, j'ose avancer, que le Monde savant en est sur-tout redevable à la grande vogue que les Modernes ont donnée aux Digressions. Nos raffinemens en matière de savoir sont exactement parallèles à ceux de notre cuisine, dont la délicatesse, du consentement unanime de tous les Palais judiciaires, consiste dans la variété des ingrédients, qui composent *les soupes, les fricassées, les ragouts, & les pots-pourris*.

Il est vrai, qu'on trouve une certaine race mal élevée, médifante, & misanthropique, qui prétend tourner en ridicule ces innovations polies, qui se sont glissées dans la République des Lettres. Ils admettent la comparaison tirée de la cuisine ; mais, ils sont assez hardis, pour déclarer que nos ragouts mêmes sont une preuve de la corruption de notre goût. Ils nous débitent, que la mode d'entasser pêle-mêle, dans un même plat, cent choses de différente nature, n'a été introduite, qu'en faveur de certains appetits dereglez, causez par une mauvaise Constitution ; & qu'un homme, qui dans un *Pot-pourri* va à la chasse d'une tête d'Oye, ou d'une aile de Cocq de Bruiere, ou d'un ris de veau, prouve qu'il n'a pas l'estomac assez robuste, pour digérer des mets

plus simples, & plus solides. Ils soutiennent encore, que des Digressions dans un Livre ressemblent à des troupes étrangères dans un Etat ; qui font soupçonner que les Habitans même manquent de force & de courage ; & qui, bien souvent, les mettent sous le joug, ou les chassent dans les Cantons les plus steriles.

En dépit de toutes ces objections de quelques Censeurs dédaigneux, il est évident que la Société des Auteurs seroit bientôt réduite à un très-petit nombre, si l'on vouloit emprisonner le Genie de ceux, qui composent les Livres, dans les bornes étroites de leur sujet.

J'avoue que, si nous étions dans le même cas, où se trouvoient les Grecs & les Romains du tems que le savoir étoit encore au berceau, & qu'il falloit le *nourrir* & *l'emmailloter* par le moïen de l'*invention*, il seroit aisé de faire des volumes entiers, sans s'écarter du sujet, que par de petites courses nécessaires pour avancer le dessein principal. Mais, il en a été des Sciences, comme d'une nombreuse armée campée dans un País fertile. Pendant quelque tems, elle subsiste par les productions mêmes du terroir ; mais, dans la fuite, elle est forcée d'aller en fourage à plusieurs lieux de-là, parmi les amis ou les ennemis, tout comme elle peut. Les terres voisines cependant sont entierement foulées, & ravagées ; elles deviennent nuës & seches, & ne produisent plus rien, que des nuages de poussiere.

L'Etat de la République des Lettres étant ainsi changé par une revolution totale, les sages Modernes, qui en sont parfaitement instruits, ont decouvert une methode plus courte & plus prudente de devenir savans & beaux esprits. La lecture & la méditation y entrent pour rien ; & il n'y a plus que deux manieres parfaites de se servir d'un Livre comme il faut. La premiere est la même dont plusieurs gens usent à l'égard des grands Seigneurs ; ils aprennent par cœur leurs titres, & ensuite ils se vantent d'en être les amis intimes. La seconde, qui est la mieux choisie, & la plus profonde, consiste à s'attacher à la Table des Matieres, par laquelle un Livre est dirigé, comme un Vaisseau par le Gouvernail.

Pour entrer dans le Palais des Sciences par la grande porte, il faut du tems & des soins : c'est pourquoi, les personnes expeditives, & ennemies du Cérémonial, se contentent d'y entrer par la porte de derriere. N'ont-elles pas raison ? Les Sciences ressemblent à des troupes en marche, qu'on ne bat jamais plus facilement, qu'en tombant sur l'arriere-garde. C'est par la même

méthode, que les Medecins jugent de la Constitution de tout un corps, en consultant ce qui en découle par en bas. C'est ainsi que les Enfans attrapent les moneaux, en leur mettant un peu de sel sur la queue. C'est ainsi que, pour le conduire sagement, il faut, selon la maxime d'un Philosophe, *prendre toujours garde sur la fin*. On se met en possession des Sciences comme Hercule trouva ses taureaux, en les remenant vers leurs traces, & non pas en les suivant<sup>[3]</sup>. Enfin, le savoir doit être *effilé* comme un vieux bas, en commençant par le pied.

D'ailleurs, toute l'armée des Sciences a été rangée depuis peu, par l'effort le plus pénible de la discipline militaire, dans un ordre si ferré, qu'on peut la passer en revue en moins de rien. Nous sommes redevables de ce bonheur aux Systèmes & aux Abregez, que les *Peres modernes du savoir* ont dressés à la fureur de leur corps, pour la commodité de leurs chers Enfans. Le travail n'est autre chose, que la semence de la paresse ; & c'est le bonheur particulier de notre âge de jouir paisiblement du fruit produit par cette *bienheureuse semence*.

Or, la methode de parvenir à un savoir profond & sublime, étant devenue si reguliere, & si systématique, il faut de nécessité, que le nombre des Auteurs augmente à proportion, & que leur habileté parvienne à une certaine hauteur, qui rend absolument nécessaire leur Commerce mutuel. De plus, on a calculé, qu'il ne reste plus dans la nature une quantité suffisante de sujets nouveaux, pour fournir à l'étendue d'un seul volume. Je puis asseurer le Lecteur que j'en ai vu une demonstration dans les formes, fondée sur les principes incontestables de l'Arithmétique.

Ce que je viens d'avancer pourroit bien être combattu par certains Philosophes, qui soutiennent l'*infinité de la matiere*, & qui, pour cette raison prétendent, qu'aucune *espece* ne sauroit être entièrement épuisée. Pour voir la futilité de cette objection, examinons la branche la plus noble de l'esprit & de l'invention moderne, si bien cultivée dans cet heureux siècle, qu'elle a porté des fruits plus beaux & plus nombreux qu'aucune de ses Compagnes. Je sai qu'on trouve quelques échantillons de cette sorte d'esprit parmi les Anciens : mais, ils n'ont jamais été ramassés, que je sache, dans quelque Recueil pour l'usage des Modernes ; &, par conséquent, nous pouvons soutenir à notre honneur & gloire, que nous en sommes les Inventeurs, & que nous l'avons portée jusqu'au plus haut degré de perfection.

La forte d'esprit, dont je parle ici, est ce talent merveilleux d'inventer des comparaisons & des allusions fort *agréables, surprenantes, & applicables*, à l'égard de toutes les matieres, qui concernent la propagation du genre-humain ; sujet, dont la politesse éloigne absolument la propriété des termes.

Quelquefois, en considerant, que c'étoit-là le seul sujet, sur lequel on puisse briller à présent du côté de l'invention, je me suis imaginé que l'heureux Genie, qui éclate, cet égard, dans ce siècle & dans cette nation, a été prophétiquement dépeinte, sous le type de certains *Pygmées Indiens*, dont la taille ne passoit pas la hauteur de deux pieds, *sed quorum pudenda erant crassa, & ad talos usque pertingentia*.

Quand j'examine nos dernières productions, où les beautés de cette nature brillent avec le plus grand éclat, je vois bien, que la source en a été extrêmement abondante ; mais, quoiqu'on fasse tous les efforts, pour la tenir ouverte, & pour la dilater à la maniere des Scythes, accoutumez à souffler dans les parties honteuses de leurs cavalles, pour qu'elles donnassent plus de lait, je crains bien qu'elle ne soit prête à se tarir pour jamais.

En ce cas-là, si l'on ne trouve pas un nouveau fond d'esprit, adieu la nouveauté ; il faudra recourir à la répétition sur cette matiere, comme sur toutes les autres.

On m'avouera, je crois, que ce que je viens de dire prouve invinciblement, qu'il ne faut pas compter sur l'infinité de la matiere, comme sur une source intarissable d'invention. Que nous reste-t-il donc, que d'avoir recours aux grands *Indices*, aux petits *Abregez*, & aux *Recueils* de citations rangées par ordre Alphabétique. Pour y réussir, il est peu utile de consulter les Auteurs, mais absolument nécessaire de s'adresser aux *Critiques*, aux *Commentateurs*, & aux *Dictionnaires* : sur-tout faut-il soigneusement feuilleter certaines Collections de *Fleurs de Rhetoriques*, & de *Pensées ingénieuses*, qu'on appelle, par une figure très-juste, les *Tamis* & les *Bluteaux* du savoir & de l'esprit. Il est vrai qu'on laisse indécis s'il faut estimer le plus ce qui y passe, ou bien ce qui y reste.

Par le moïen de cette methode, quelques semaines d'application sont capables de produire un Auteur propre à manier les sujets les plus profonds & les plus étendus. Qu'importe que sa tête soit vuide, pourvu que son *Recueil de Lieux-communs* soit bien rempli ? Il n'en faut pas davantage,

pourvu qu'on lui passe l'Invention, la Methode, le Stile, & la Grammaire ; & qu'on lui accorde le privilège de copier les autres, & de s'écarter de son sujet. Le voilà en état de composer un Traité propre à faire une fort jolie figure dans la boutique d'un Libraire ; un Traité d'un mérite assez considérable pour y être conservé long-tems, dans une grande propreté, sans courir risque d'être engraisé par les mains des étudiants, ni d'être condamné aux chaînes & à l'obscurité dans une Bibliothèque<sup>[4]</sup>. Sa destinée sera bien plus heureuse ; le tems seul triomphera d'un volume si précieux ; il ne sera sujet qu'à subir le Purgatoire, pour monter ensuite vers le Firmament<sup>[5]</sup>.

Je n'ai attribué à cet Auteur *Champignon* que des prerogatives, qui doivent être communes à tous les Ecrivains modernes. Sans elles, le moïen d'introduire dans le monde nos *Collections*, qui roulent sur tant de matieres de differente nature ! Si l'on nous en vouloit priver injustement, quelle perte d'amusemens & d'instructions pour le monde savant ! Quelle perte pour nous mêmes, qui serions ensevelis pour jamais dans un honteux oubli, avec toute la masse du vulgaire !

Les principes, que j'ai établis ci-dessus, me font espérer de voir encore le jour, où le Corps des Auteurs sera en état de surmonter en rase Campagne tous les autres corps de métier. Ce grand talent de faire des livres est dérivé jusqu'à nous, avec plusieurs autres heureuses dispositions, de nos Ancêtres les Scythes, parmi lesquels les *plumes* étoient si abondantes, que l'Eloquence Grecque n'a pas trouvé de figure plus pathétique pour l'exprimer, que de dire, *qu'il étoit impossible de voïager dans leurs Pais, à cause de la prodigieuse quantité de plumes, qui y voltigeoit dans l'air*<sup>[6]</sup>.

La nécessité de cette Digression en excusera facilement l'étendue. Je l'ai placée dans le lieu le plus propre que j'ai pu trouver d'abord ; & si le Lecteur fait lui assigner une place plus convenable, je l'en laisse le Maître, & je l'autorise à la rejeter dans quelque coin du livre, tout comme il le trouvera à propos. Pour moi, je me hâte d'en venir à une matiere plus importante.

---

1. ↑ Beaucoup de sens dans un petit volume.

2. †. Peu de sens dans un grand volume.
3. †. Ceux, qui ont lu les Fables, savent que *Cacus*, fameux Brigand, aiant volé les Bœufs d'Hercule, les tira vers la Caverne à reculons afin que ce Heros ne les put pas trouver en suivant leurs traces mais, Hercule s'aperçut bientôt de cette finesse ; ce qui dans le fond n'étoit pas fort difficile, sur-tout étant aidé par les mugiffemens de ses taureaux.
4. †. Dans les plus fameuses Bibliothèques d'Angleterre les livres sont enchainez.
5. †. Il servira à la fin à alumer des pipes à Tabac & à s'évaporer en l'air.
6. †. C'est, si je ne me trompe, Herodote, qui s'exprime ainsi, pour d'écrire la quantité de neige, qui tombe dans les Païs Septentrionaux.

## SECTION VIII.

### *Continuation du Conte du Tonneau.*

**L** Es favans *Æolistes* <sup>[1]</sup> soutiennent que le Vent est l'élément unique de toutes choses ; que c'est le principe, par lequel tout l'Univers a été produit, & dans lequel il doit se résoudre ; & que le même souffle, par lequel la Nature a été animée, doit à la fin des siècles l'éteindre.

*Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.*

C'est-là cette Cause première, que les Adeptes <sup>[2]</sup> appellent *Anima Mundi*, c'est-à-dire, le *soufle* ou le *vent du monde* ; & si l'on examine tout ce Système dans chaque partie de la Nature, on verra qu'il est appuyé sur la baze la plus solide. D'abord, de quelque maniere qu'on veuille appeler cet être, qui distingue l'homme d'avec les brutes, *spiritus, animus, afflatus, anima* ; il est certain, que ce ne sont qu'autant de *denominations* Vent, qui est l'élément, qui domine dans tous les *êtres composez*, & dans lequel ils doivent rentrer un jour.

Qu'est-ce que c'est que la Vie même, si-non, conformément à son nom le plus ordinaire, le *soufle de nos narines* ? Et c'est de-là que les Naturalistes ont observé, que dans certains *mysteres*, qui ont avec la vie une relation fort étroite, le vent est d'un fort grand secours, comme il est évident par les heureuses épithetes de *turgidus*, & d'*inflatus*, aussi applicables aux *organes, qui reçoivent qu'à celles, qui donnent*.

Selon tout ce que j'ai pu trouver dans les anciennes Chroniques, touchant la doctrine des *Æolistes*, elle rouloit sur trente deux points <sup>[3]</sup>, sur chacun desquels je ne saurois m'étendre, sans courir risque de devenir ennuyeux.

Mais, je n'ai garde de passer sous silence un petit Nombre de Dogmes Fondamentaux, qu'ils en déduisoient.

Leur premiere Maxime étoit, que, puisque le Vent dominoit dans la formation & dans les operations de tous les *êtres composez*, ceux-là devoient être de la plus grande excellence, dans lesquels ce *Principe* éclatoit avec la plus grande superiorité.

L'Homme, par conséquent, est la plus parfaite des creatures, puisque les Philosophes, par leur grande bonté, l'ont pourvu de trois *Ames*, ou de trois *souffles* differens ; auxquels les sages *Æolistes* joignent liberalement un quatrième, pour servir de secours & d'ornement aux autres, & pour en égaler le nombre aux parties du Monde<sup>[4]</sup> ; ce qui a donné occasion à ce fameux Cabaliste *Ventidius Galimathias* de placer le Corps de l'Homme dans une position relative aux quatre Vents Cardinaux.

Conséquemment à ce principe, ils soutenoient, que chaque homme apporte avec lui dans le Monde une certaine portion de *Vent*, qu'on peut appeller une *Quintessence* extraite des quatre autres. Cette Quintessence est d'un usage universel, dans toutes les circonstances de la vie : elle influe sur tous les Arts, & sur toutes les Sciences ; & elle peut être merveilleusement augmentée & raffinée par l'éducation.

Dès qu'on a réüssi à l'enfler, jusqu'au point de sa perfection, on ne doit pas la renfermer, & la reserver avaricieusement pour soi-même : au contraire, il faut la prodiguer généreusement à tout le genre-humain.

Fondez sur ces raisons, & sur d'autres du même poids, les *Æolistes* les plus illuminez asseurent, que l'*Eruclation*<sup>[5]</sup> est l'acte le plus noble de la Creature humaine ; &, pour en cultiver le talent, en faveur de toute la Societé des hommes, ils se sont servis de plusieurs differentes methodes. Dans certaines Saisons de l'année, on peut voir les Prêtres d'entr'eux se placer à l'opposite d'une tempête, la bouche béante. En d'autres tems, vous les verrez arrangez en cercle armez chacun d'un soufflet, qu'ils appliquent aux parties posterieures de leur plus proche voisin, jusqu'à ce qu'à force de l'enfler ils lui aient donné la figure d'un tonneau. De-là vient, que, dans leur langage ordinaire, ils appellent leurs corps, d'une maniere fort propre, leurs *Vaisseaux*.

Dès que par cette cérémonie, & par d'autres semblables, ils sont dûment remplis, ils s'en vont dans le moment ; & , pour l'utilité publique, ils se déchargent d'une portion copieuse de leurs nouvelles acquisitions dans les machoires de leurs disciples. Car, il faut remarquer ici, qu'ils sont d'opinion que tout le savoir procède de ce même *principe universel*. Ils le prouvent en premier lieu par cette vérité incontestable, *que la science enfle* : & , en second lieu, ils se servent du Syllogisme suivant.

*Les paroles ne sont que du vent ;  
Le savoir ne consiste qu'en paroles ;  
Ergo, Le savoir n'est que du vent.*

C'est pour cette raison, que leurs Docteurs ne communiquent leurs préceptes à leurs Ecoliers, que par voie d'*Ēructation* : ce qu'ils faisoient avec une grande éloquence, & avec une variété inexprimable.

Mais, le caractère principal, qui distinguoit le plus leurs *sages du premier ordre*, étoit une certaine contenance, qui faisoit comprendre, jusqu'à quel degré le *soufle mystérieux* les agitoit intérieurement. Ce *vent merveilleux*, après avoir causé d'abord des tranchées, & des convulsions ; après avoir produit, pour ainsi dire, un tremblement *de terre* dans le *Microcosme* du Philosophe ; s'élevoit en haut par degré, tordoit la bouche, rendoit les jouës bourfouflées, & donnoit un horrible éclat aux yeux. L'*Eructation* suivoit ces *grimaces* de près. Tous les vents qui leur sortoient de la bouche passoient pour sacrez : surtout, ceux, dont l'odeur étoit la plus forte ; & leurs maigres devots les avaloient avec une consolation inexprimable. Pour rendre la chose encore plus touchante, les *vents* les mieux choisis, les plus *édifiants*, & les plus *vivifiants*, étoient lâchés par le nez, dont ils prenoient une espece de teinture. Ce qui leur donnoit ce nouveau degré de perfection, c'étoit le sentiment généralement reçu, que *le soufle de la vie est dans nos narines*.

Leurs Divinitez étoient les *quatre Vents*, qu'ils adoroient comme les Esprits, qui parcourent, & qui animent tout l'Univers ; & desquels, à proprement parler, toute Inspiration tire son origine.

Cependant, le Chef de ces Dieux, & celui qu'ils honoroient du Culte de *Latrie*, étoit le grand *Borée*, une Divinité ancienne, qu'autrefois les

Habitans de Megalopolis, dans la Grece, adoroient avec la plus profonde vénération. *Omnium Deorum Boream maximè celebrant*, dit Pausanias. Ce Dieu, quoique present par-tout, étoit pourtant censé, parmi les plus savants Æolistes, avoir un séjour particulier, une espece de *Ciel Empyrée*, où son pouvoir éclatoit particulièrement. Cet endroit étoit situé dans un certain País très-connu des anciens Grecs sous le nom de Σκοτια<sup>[6]</sup> ou País de Ténébres.

Il est vrai qu'il s'est levé sur ce sujet un grand nombre de controverses : mais, toutes les parties conviennent, comme d'un *point incontestable*, que d'une contrée du même nom les Æolistes les plus rafinez tirent leur origine ; & que c'est de-là, que, dans tous les siècles, les plus zélés d'entre leurs Prêtres ont apporté l'Inspiration la plus choisie. Ils se font un devoir de l'aller recueillir eux-mêmes à la source, dans certaines vessies, qu'ils ouvrent ensuite au milieu de leurs Sectaires répandus dans toutes les Nations, lesquels *brament* après ce vent sacré, & l'attendent la bouche ouverte.

C'est une chose très-connuë parmi les savans, que les *Virtuofi* des siècles passez avoient inventé un moïen de conserver les vents dans des Tonneaux ; ce qui étoit très-avantageux pour les voïages de long cours. La perte d'un art si utile ne sauroit jamais être assez déplorée ; quoique je ne comprenne pas, par quelle negligence inpardonnable, *Pancirollus* l'a passé absolument sous silence. Cette invention a été attribuée à *Æole* lui-même, dont toute la Secte a tiré son nom ; &, pour célébrer la memoire de leur Fondateur, ils ont encore conservé jusqu'à présent un grand nombre de ces *Tonneaux*<sup>[7]</sup>, jadis dépositaires du vent, dont ils en placent un dans chacun de leurs Temples, après l'avoir enfoncé par en haut.

C'est dans ce *Tonneau*, que leur Prêtre entre dans certains jours solennels, après s'y être dûement préparé, de la maniere que j'ai dépeinte ci-dessus. Un entonnoir caché s'étend de ses parties postérieures vers le fond dudit Tonneau, jusqu'à une certaine Fente Septentrionale, par où il se fournit continuellement de nouveaux *vents* de la meilleure espèce.

Peu à peu vous le voïez s'étendre & s'élargir à la même Grossueur de son Tonneau, qu'il remplit à la fin exactement : &, dans cette posture, il lache sur son auditoire des *tempêtes formelles*, à proportion de la violence du soufle, qui lui vient d'embas, & qui, sortant d'un passage étroit, *ex adytis*, ne

fait pas son devoir sans lui causer de douloureuses tranchées. Quand ce vent est parvenu jusqu'à son visage, il y fait les mêmes impressions, qu'il produit sur la mer. Il le noircit d'abord : il le ride ensuite ; & à la fin il en fait sortir une épaisse fumée.

C'est précisément de cette manière, que les Æolistes sacrez communiquent leurs *Eruclations* Prophétiques à leurs disciples haletans. Quelques membres de l'auditoire tiennent cependant la bouche ouverte, pour avaler avec avidité *le soufle sanctifiant*, tandis que d'autres, chantant les éloges de leurs Dieux, imitent par leur bourdonnement, tantôt plus tantôt moins élevé, les souffles agréables de leurs Divinitez apaisées.

Ce culte, pratiqué parmi les Æolistes, donne lieu à plusieurs Auteurs de soutenir, que leur Secte est des plus anciennes, parce que leur *Eruclation Prophetique* ressemble fort à d'autres anciens Oracles, dont on étoit redevable à certaines bouffées de *Vent souterrain*, qui faisoient les mêmes impressions sur le Prêtre, & qui avoient la même influence sur l'esprit du Peuple. Il est vrai, que ces Oracles passoient souvent jusqu'à la multitude, par le canal des Femmes. La raison en étoit, selon toutes les apparences, que leurs organes paroissoient mieux disposés, que ceux des hommes, pour donner entrée à ces *Tourbillons prophétiques*, qui, passant à leur aise par un receptacle de plus grande capacité, causoient en chemin faisant certaines demangeaisons propres à produire des extases charnelles, qu'on pouvoit pourtant *spiritualiser*, par un ménagement un peu adroit.

Cette savante conjecture est confirmée par la coutume, qui regne encore aujourd'hui parmi les Æolistes les plus épurez, de confier le Sacerdoce à des Prêtresses, & de se plaire à recevoir l'Inspiration par les mêmes *conduits* par où les Sybilles & les Pythies les transmettoient à leurs devots.

Lorsque l'esprit humain lâche la bride à ses pensées, il ne s'arrête jamais, mais il traverse, par une course continuelle, les extrémités du *haut & du bas, du bon & du mauvais*. Les premières faillies de l'imagination le portent d'ordinaire aux idées de ce qu'il y a de plus parfait & de plus accompli : mais, quand il s'élève au dessus de sa portée, il n'est plus capable de distinguer les limites qui séparent la *hauteur* d'avec la *profondeur* ; & bientôt, continuant son vol avec la même précipitation, mais sans connoître la route, il tombe jusqu'au fond des abîmes : semblable à un voïageur, qui

parcourt les mers de l'Est jusqu'à l'Ouest ; ou à une grande perche d'un bois-souple, qui, plus il est étendu, & plus il se courbe en arc de cercle.

La cause de ce dérèglement de notre esprit est peut-être dans ce fond de malice né avec nous, qui nous porte d'ordinaire à joindre aux idées les plus nobles celles, qui leur sont précisément contraires. Peut-être est-elle, dans les bornes de notre Raison, qui, portant ses réflexions sur toute la masse des choses, ressemble au Soleil, qui, n'éclairant que la moitié de notre Globe, laisse l'autre couverte de ténèbres. Peut-être la faut-il chercher dans la foiblesse de notre Imagination, qui, employant toutes ses forces pour s'élever à ce qu'il y a de plus grand & de meilleur, fatigué, à la fin, & n'en pouvant plus, tombe tout d'un coup à terre, comme un oiseau de paradis qui vient de mourir au milieu de l'air. Peut-être aussi, que parmi toutes ces Conjectures Métaphysiques il n'y en a pas une seule de fondée ; mais, cela n'empêche pas, que je n'avance une proposition très-vraie, en disant que, si les plus grossiers mêmes d'entre les humains ont porté leurs Lumières naturelles à l'idée d'un Dieu, ou d'un Être suprême ; ils n'ont aussi jamais oublié d'occuper leurs fraïeurs de quelques notions affreuses très-propres à leur servir de Diables, quand il n'y en auroit point au monde. Il n'y a rien-là, dans le fond, qui ne soit fort naturel ; car, il en est d'un homme, dont l'imagination prend l'essor vers le Ciel, comme d'un autre dont le corps est élevé à une grande hauteur. Plus ils se plaisent tous deux à voir de plus près ce qui est au-dessus d'eux, plus ils sont effrayés par le précipice qu'ils découvrent en bas. C'est ainsi que, dans le choix d'un Diable, le Genre-humain a toujours eu la méthode de jeter les yeux sur quelque être réel ou fantastique, dont il confideroit toutes les qualités comme diamétralement opposées aux attributs qu'il concevoit dans la Divinité.

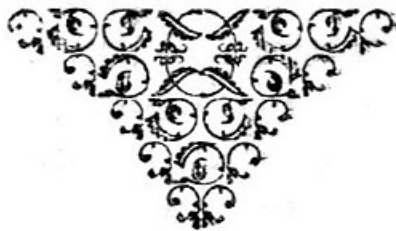
C'est encore de la même manière, que la Secte des *Æolistes* a toujours craint, & haï, deux *êtres* d'une nature maligne, entre lesquels, & ses Dieux, il y a eu une inimitié mortelle, depuis le commencement du monde. Le premier est le *Cameleon*, l'antipode de l'Inspiration ; & qui, par pure haine, devore continuellement les influences précieuses de ces *Divinités*, sans s'en décharger jamais par l'*éructation*. L'autre est un Monstre affreux, d'une taille plus que gigantesque, nommé *Moulin-à-vent*, qui, avec ses quatre bras horribles, livre à ces Dieux une Guerre éternelle, les tournant avec adresse,

pour les dérober aux coups de ces ennemis, ou pour les leur rendre avec intérêt.

S'étant ainfi fournie de *Dieux* & de *Diables*, la Secte des *Æolistes* continue jusqu'à ce jour à faire une grande figure dans le monde. Je ne doute pas, au reste, que la Nation polie des *Lapons* ne doive passer pour en être une des plus illustres branches. Je serois fort injuste à leur égard, si je négligeois cette occasion d'en parler avantageusement ; puisqu'ils sont si unis, par l'intérêt, & par les inclinations, à leurs Freres les *Æolistes*, qui habitent parmi nous. Non seulement ils prennent les vents en gros, chez les mêmes marchands, mais ils les débitent en détail, d'une maniere toute semblable, & à des chalands, qui sont à peu près du même naturel que ceux qui donnent leur pratique à nos *tempêteux compatriotes*.

Si ce Systême de Religion a été entièrement formé par notre Ami *Jean* ; ou si, comme il est plus vraisemblable, il l'a copié de l'Original, qui se trouve à *Delphes*, en y mettant des additions & des corrections propres à l'ajuster aux tems & aux circonstances ; c'est-là un point, sur lequel je n'ai pas la hardiesse de décider. Mais, je crois pouvoir asseurer, que c'est *Jean* en propre personne, qui y a donné un tour nouveau, & qui l'a précisément mis dans l'état dont je viens de tracer un fidèle tableau.

Au reste, il y a long-tems que je cherche une occasion favorable de rendre justice à cette Societé d'Hommes, que j'honore extrêmement & dont les opinions, aussi bien que les cérémonies, ont été entièrement défigurées par la malice, ou par l'ignorance, de leurs adversaires. Je croi, pour moi, qu'une des meilleures actions d'un honnête homme, c'est de déraciner les prejugez, & de mettre les choses dans leur véritable jour. Je viens de m'acquiter de ce grand devoir, sans aucune vuë d'intérêt ; excepté le plaisir de satisfaire à ma conscience, d'acquérir de la gloire, & de m'attirer des remerciemens.



1. ↑ Par Æolistes l'Auteur entend les *Quaquers, Molinistes, Pietistes, Quietistes, & autres Fanatiques*, qui détruisent la Raïson, pour mettre à la place une prétendue Inspiration.
2. ↑ Ceux qui sont initiés dans les Myſteres du grand œuvre.
3. ↑ Allusion aux 32. points du vent.
4. ↑ Les Philoſophes ont doué l'homme de trois Ames, la *vegetative*, la *ſenſitive*, & la *raiſonnable*. Les Fanatiques y ont ajouté l'Âme ſpirituelle. Et de ces quatre, qui répondent aux quatre *Points Cardinaux* du Vent, ils ont tiré une Quinteſſence, qu'ils nomment dans leur jargon, la *Lumiere interieure*, la *Vie interieure*.
5. ↑ La Faculté de lâcher les vents par la bouche.
6. ↑ Ce mot Grec ſignifie effectivement *Obscurité*. C'eſt une alluſion à l'Ecoſſe, qui eſt au Nord de l'Angleterre, & le centre des Presbyteriens, qui donnent le plus dans le *Fanatisme*.
7. ↑ Ce ſont les Chaires ſans ornement à la Presbyterienne.

## SECTION IX.

### *Dissertation sur l'origine & sur les progrès de la Folie, comme aussi sur son utilité dans la Société humaine.*

**J**E crains bien que certains Lecteurs superficiels ne regardent d'un œil de mépris la Secte des *Æolistes*, par ce qu'elle reconnoit pour son Fondateur un homme comme *Jean*, dont, de mon propre aveu, le cerveau s'étoit absolument dérangé, & qui étoit tombé dans l'état que nous designons par le mot de *Folie*, ou de *Frénésie*. Leur mépris seroit très-mal fondé ; & ils en seront convaincus eux-mêmes, s'ils veulent bien réfléchir sur les plus grandes actions, qui ont jamais été faites dans le monde sous la direction d'un seul homme. Telles sont l'établissement de nouveaux Empires fait par la force des armes, l'invention de nouveaux Systèmes de Philosophie, & l'introduction de Religions nouvelles. Il est certain, que tous les grands hommes, à qui on est redevable de toutes ces fameuses révolutions ont souffert de grandes alterations dans leur bon-sens, par leur nourriture, par leur éducation, par une certaine inclination dominante, ou par une influence particulière de l'air qu'ils respiroient, ou du climat sous lequel ils ont été obligez de vivre.

D'ailleurs, il y a dans l'esprit humain quelque chose de singulier & d'*individuel*, qui se reveille souvent par le choc accidentel de certaines circonstances, qui, minces & peu considerables en elles-mêmes, ne laissent pas de produire souvent les événemens les plus merveilleux. Les grandes revolutions n'ont pas toujours de grandes sources, & il importe peu par

quelle cause les passions sont enflammées, pourvu que les fumées s'en elevent jusq'au cerveau. La *Région supérieure* de notre tête est dans la même situation, que la moyenne Region de l'air : les matières, qui s'y conduisent, en sont d'une nature très-differentes ; mais, elles y deviennent toutes de la même substance, & produisent les mêmes effets. Les *vapeurs* s'élevent de la terre, les *exhalaisons* de la mer, & la *fumée* du feu. Cependant, toutes les nuées sont de la même nature ; & l'odeur, qui sort d'un *fumier*, fait un nuage d'un aussi grand mérite, que celle qui se répand d'une masse précieuse d'*encens*.

De ces veritez de fait, qu'on ne fauroit me contester, il suit évidemment, que comme l'air ne produit jamais de la pluie, que lorsqu'il est troublé & surchargé d'exhalaisons ; de la même maniere, l'esprit humain, qui habite le cerveau, doit être troublé, & accablé de vapeurs exhalées des parties inférieures, pour produire quelque chose d'extraordinaire. Oops !

Or, quoique ces vapeurs, comme je l'ai déjà dit, sortent d'autant de differentes sources que celles qui montent vers le Ciel, l'effet, qu'elles produisent, ne se sent point de cette difference. Il est seulement varié, tant par rapport à l'espece, qu'au degré, selon la differente situation du cerveau, dans lequel il est formé. Je me servirai ici de deux fameux exemples, pour prouver, & pour éclaircir ce que je viens d'avancer.

Un certain Prince de par le monde leva un jour une grande armée, remplit ses coffres de tresors immenses, & arma une Flotte invincible, sans communiquer son dessein, ni à ses plus habiles Ministres, ni à ses plus chers Favoris. Ces grands préparatifs allarmerent d'abord tout le monde : les Monarques voisins attendirent, en tremblant, de quel côté l'orage devoit crever ; & les Politiques subalternes y trouverent la matiere de mille profondes spéculations<sup>[1]</sup>. L'un se mettoit dans l'esprit, que ce Prince en vouloit à la Monarchie universelle. Un autre, après une meure déliberation, concluoit, qu'il s'agissoit de détrôner le Pape, & d'établir la Religion Protestante, dont ce Prince avoit fait autrefois profession. Un troisième, d'une sagacité encore plus étonnante, envoïoit. notre Heros dans l'Asie, pour détruire l'Empire Ottoman, & pour conquerir la Terre Sainte<sup>[2]</sup>.

Au milieu de tous ces beaux Raisonnemens, un certain Chirurgien d'Etat vint à connoître, que tous ces grands Projets n'étoient que l'effet d'un

cerveau malade. Il en fut pleinement convaincu par les Syntomes du mal ; & il entreprit de le guerir. Il fit l'operation nécessaire d'un seul coup : la *veffie* se crève, la vapeur se dissipe ; & rien n'auroit manqué à l'heureuse guérison du Prince, s'il n'étoit pas mort au beau milieu de la cure.

Le Lecteur est fort curieux apparemment de favoir, de quelle source étoit venuë cette vapeur, qui avoit effraïé si long-tems tous les Peuples de l'Europe, & quel ressort secret avoit mis en mouvement une machine si terrible ; mais, il sera bien surpris, quand je lui dirai, que c'étoit uniquement une Femme absente, dont les yeux avoyent caufé chez le pauvre Prince une *certaine tumeur*, & qui s'étoit retirée dans le Païs ennemi, avant que cette tumeur se fut mise à *suppurer*. Quel parti pouvoit prendre le malheureux Monarque, dans une conjoncture si délicate ? Il eut beau effaier le remède prescrit par un Poëte, qui soutient, la maladie, qu'une Femme nous cause, peut être guerie par toute autre Femme. Il n'en reçut pas le moindre soulagement ; par ce que, selon *Lucrece*,

*Idque petit Corpus, mens unde est saucia amore,  
Unde feritur, eo tendit, gestitque coire.*

La matiere entassée dans les *vafa seminalia* s'enflamma bientôt, devint adulte, se changea en bile, prit son cours vers le *conduit spinal*, & monta de-là dans le cerveau.

C'est ainsi que le même Principe, qui porte un Breteur à casser les vitres d'une Femme de mediocre vertu dont il a été la dupe, anime un grand Prince à mettre des Armées en Campagne, & à ne se remplir la tête que de Sièges, de Batailles, & de Victoires.

.....*Cunnus teterrima belli  
Causa*.....

Mon second exemple est un trait d'Histoire que j'ai lu dans une Chronique très-ancienne. Le voici.

Il y avoit autrefois un Roi fort puissant, qui dans l'espace de trente années consécutives s'étoit amusé à prendre & à perdre des Villes, à battre des

armées & à se laisser battre, à chasser les Princes de leurs Etats, à éfraïer les Enfans d'une maniere à leur faire tomber les tartines des mains ; en un mot, à bruler, à ravager, à dragonner, à faccager, à massacrer, fujets & ennemis, mâles & femelles<sup>[3]</sup>. Les Philosophes Contemporains de ce Prince mettoient leur esprit à la gêne, pour trouver les causes *Physiques, Politique, & Morales*, dont il falloit déduire ce Phénomene surprenant. A la fin, la vapeur, qui troubloit le cerveau de ce *Conquerant*, s'étant mise à circuler, se fixa sur cet endroit du Corps humain si renommé, par son talent de produire la *Zibeta Occidentalis*<sup>[4]</sup> ; &, se rassemblant-là dans une *tumeur*, laissa dans cet intervalle l'Univers en repos.

On voit par-là de quelle consequence est le cours que prennent ces exhalaisons, & comme il importe peu de quelle origine elles dérivent. Les mêmes *fumées*, qui, s'élevant vers le cerveau, sont capables de conquérir des Roïaumes, n'ont qu'à se jeter sur l'*Anus*, pour aboutir à une *Fistule*<sup>[5]</sup>.

Passons à présent à ces Grands Introduteurs de nouveaux Systèmes de Philosophie : voyons de quelle Faculté de l'ame se leve l'inclination de pousser dans le monde, avec un zèle si opiniâtre, de nouvelles idées, à l'égard de certaines choses, dont, de l'aveu de tout le monde, il est impossible de connoître la nature ; examinons, de quelle source dérive ce penchant, & à quelle propriété de l'esprit-humain ces *Illustres* doivent leur gloire, & leurs disciples.

Il est certain, que plusieurs des principaux d'entr'eux, tant anciens, que modernes, ont été pris par leurs adverfaires, &, si vous en exceptez leurs Partisans, par tout le Genre humain, pour des gens qui avoient le cerveau bouleversé. Il est sûr même, qu'ils se sont écartez extrêmement des maximes du sens-commun, dans leur maniere ordinaire d'agir & de parler ; & qu'ils ont été des types exacts de leurs legitimes Successeurs, qui peuplent à présent l'*Université moderne de Bedlam*<sup>[6]</sup>.

Tels ont été jadis Epicure, Diogene, Apollonius, Lucrece, Paracelse, Descartes, qui, s'ils étoient dans le Monde à l'heure qu'il est, arachez, & separez de leurs Disciples, feroient exposez sans doute à la *Phlebotomie*, aux coups de nerfs de bœuf, aux tenebres, & à la paille. Aussi, comment se peut-il qu'un homme, en suivant les simples & pures lumieres du bon sens, se mette dans la tête de jeter les idées de tout le Genre-humain dans le moule

de ses propres conceptions ? C'est pourtant-là l'humble & l'obligeante prétention de tous les *Innovateurs* dans l'Empire de la Raison. Epicure, par exemple, esperoit modestement, que, par un certain *concours fortuit* des opinions humaines, après un choc perpetuel des pointues & des unies, des legeres & des pefantes, des rondes & des quarrées<sup>[7]</sup>, tous les hommes s'uniroient à la fin, par certaines *inclinaiſons*, dans les notions du *vuide* & *des atomes*, tout de même que ceux-ci se font accrochez, en formant cet Univers.

Il est évident que Descartes ne se flattoit pas moins, & qu'il contoit bien de voir, avant sa mort, tous les *Philosophes*, comme autant d'*étoiles de moindre grandeur*, attirez & absorbez dans son propre tourbillon.

Or, je voudrois bien favoir, comment il est possible de rendre raison de pareilles Fantaisies, sans avoir recours à mon *Système des Vapeurs*, qui, montant dans le cerveau, s'y condensent & se distillent en certaines conceptions, que la sterilité de notre langue ne fauroit désigner, que par les noms de *Frénésie*, & d'*Extravagance*.

Examinons à présent d'où peut venir, qu'aucun de ces *Innovateurs* ne manque jamais de gagner à ses nouvelles idées à un grand nombre de Disciples prêts à recevoir les plus bizarres opinions par le moïen de la *foi implicite*. La raison en <sup>[7]</sup> est aussi facile à trouver qu'elle est solide. La voici.

Dans l'*Harmonie de l'Entendement humain*, il y a une certaine corde particuliere, qui, chez plusieurs individus soi-disant raisonnables, est montée précisément sur le même ton. Dès que quelqu'un est assez heureux, pour tirer du son de cette corde parmi les esprits à l'unisson, il arrive par une simpathie nécessaire, qu'ils produisent les mêmes tons, avec la derniere exactitude. C'est en cela seul, que consiste tout le bonheur, ou toute l'habileté, de nos Auteurs de Systèmes ; car, si par hazard vous donnez quelque *coup d'archèt* en présence de ceux dont la *corde* est montée trop haut, ou trop bas, pour s'accorder avec la vôtre, bien loin de gouter vos tons, ils vous traiteront de *Fou*, ils vous enchaîneront, & vous mettront au pain & à l'eau. C'est par conséquent une affaire fort délicate à menager ; & il faut une grande circonspection, pour ajuster ce talent, comme il faut, aux differentes conjonctures des tems, & aux differentes dispositions des personnes. *Ciceron* a raisonné fort juste là-dessus dans une Lettre, qu'il écrit à un de ses Amis en

Angleterre, ou, parmi d'autres avis très-importans, il le précautionne contre la fourberie *des fiacres*, qui étoient aparemment alors d'aussi grands faquins, qu'ils le font à présent.

Il se fert dans cette Epître de ces expressions très-remarquables, *est quod gaudeas te in ista loca venisse, ubi aliquid sapere viderere* : vous êtes heureux d'être venu dans un Païs, où vous ne sauriez manquer de passer pour un esprit supérieur.

Cette Sentence est pleine de sens, & de justesse ; car, pour dire ici une vérité un peu hardie, se peut-il un plus grand défaut de conduite, que d'aller passer dans une Compagnie pour un *extravagant*, quand on est le Maître de se faire considérer dans un autre comme un *Philosophe* ? Je prens ici la liberté de conjurer quelques Messieurs de ma connoissance, de s'en souvenir en tems & lieux, comme d'un avertissement dont ils peuvent tirer de grands usages.

Telle a été la faute de mon digne ami M. Wotton, un personnage destiné à former & à exécuter heureusement les plus grands desseins, si l'on en peut juger par ses Regards, & par son Génie. Plût au Ciel que ses heureux Talens, perdus dans les spéculations d'une vaine Philosophie, se fussent exercez sur les songes, & sur les visions, où *l'esprit & l'air égarez* font d'un si grand usage. On auroit vu, que jamais homme ne se produisit dans le public avec de plus grandes dispositions de l'ame & du corps, pour l'établissement d'une nouvelle Religion. S'il avoit enfilé cette noble route, jamais le monde medisant & calomniateur n'auroit osé débiter, que le cerveau de ce grand homme est absolument détracqué ; jamais ses Freres les Modernes n'auroient poussé l'ingratitude j'usqu'à s'entredire cette nouvelle à l'oreille, mais assez haut pourtant, pour que je le puisse entendre du Galetas où j'enfante ce *Divin Traité*.

Je reviens à mon Systême des Vapeurs. Quiconque réfléchira sur cette source de l'enthousiasme qu'elles produisent dans le cerveau, & de laquelle dans tous les siècles sont sortis des ruisseaux si abondans, remarquera que les eaux en sont aussi troubles & aussi chargées de bouës au commencement qu'au milieu de leur cours. Cette vérité n'empêche pas, qu'il n'y ait rien de plus utile, qu'une forte doze de ces *vapeurs*, nommées par les hommes *extravagance*. Sans elle le Monde ne seroit pas privé seulement de ces deux grands avantages, les *Conqêtes*, & les *Systêmes* ; mais, tout le Genre-

humain seroit malheureusement borné dans la même croïance touchant les choses invisibles

Après avoir prouvé, qu'il est indifférent de quelle origine les vapeurs susdites procedent, mais qu'il importe beaucoup de quelle nature est le cerveau qu'elles accablent, & sur quelle partie du cerveau elles se jettent, il me reste encore à développer un point de la dernière délicatesse. Il s'agit de faire voir au Lecteur curieux & subtil la raison propre & spécifique, pourquoi les mêmes exhalaisons sont capables de produire une si grande variété d'effets, dans les cerveaux d'une différente Constitution : il s'agit d'entrer dans le détail des causes qui font sortir des mêmes vapeurs les Caractères d'un *Alexandre le Grand* d'un *Jean de Leyden*<sup>[8]</sup>, & d'un *Descartes*. C'est-là la matière la plus abstraite, qui ait jamais occupé mes réflexions : elle exige de mon génie les derniers efforts ; & je conjure le Lecteur de me prêter l'attention la plus forte, & de ne me pas perdre un moment de vue, pendant que je travaillerai à défaire ce *Nœud Gordien*.

Il y a dans le Genre-humain . . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . . *hic multa desiderantur*  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . . Voilà justement la Solution

de cette Difficulté capable d'étonner tout autre Génie.

M'en étant débarrassé avec tant de succès, je ne doute point que le Lecteur ne m'accorde la conclusion où aboutissent tous mes raisonnemens précédens ; savoir, que, si les Modernes <sup>[8]</sup> entendent par *Extravagance* les troubles causez dans le cerveau par les *vapeurs*, c'est à l'*Extravagance*, qu'on est redevable de toutes les résolutions, qui sont jamais arrivées dans les Empires, dans la Philosophie, & dans la Religion.

L'entendement humain, dans sa situation calme & naturelle, porte l'homme à passer sa vie uniment, sans le moindre dessein d'assujettir les autres à son *pouvoir*, à ses *raisons*, & à ses *chimeres*. Plus quelqu'un s'applique à former son esprit par l'érudition, & moins il a du penchant à

procurer des Partisans à ses Opinions particulieres ; parce qu'elle l'instruit aussi bien de sa propre foiblesse, que de la stupide ignorance du vulgaire.

Mais, quand la fantaisie d'un homme se met à califorchon sur sa raison, quand son imagination fait le coup de poing avec ses sens, le pauvre *sens-commun* est jetté par les fenestres. Cet homme devient lui-même son premier Profelyte : &, des qu'il en est une fois venu à bout, il lui est fort aisé d'en faire d'autres ; puisqu'une forte illusion opère avec autant de vigueur au *dehors* qu'en *dedans*. Car, le *jargon*, & les *chimeres*, procurent la même volupté aux oreilles & aux yeux, que le chatouillement produit sur le *tact* ; & les divertissemens, qui nous causent dans la vie les plaisirs les plus piquans, sont précisément ceux qui dupent nos sens, & qui *font des Tours de Gobelet devant eux*.

Si nous examinons attentivement ce qu'on entend en general par bonheur, tant par rapport à l'esprit, qu'à l'égard des sens, nous verrons évidemment, que toutes les proprietes en sont renfermées dans cette courte définition.

*Le bonheur est la possession tranquille du plaisir d'être bien & duement trompé.*

Par rapport à l'esprit, il est certain que la fiction a un avantage très-considerable sur la verité ; & il n'en faut pas chercher la raison bien loin.

Quelque effort que fassent la Nature & la Fortune, elles ne sauroient jamais égaler, par leurs productions, les *Phenomenes admirables*, & les *Revolutions merveilleuses*, que l'imagination est capable de produire. Et dans le fond l'homme est-il si fort à blâmer de préférer l'une aux autres ? La verité place des notions dans la mémoire : la fiction introduit des idées dans l'imagination. Il s'agit seulement de savoir si les dernieres n'existent pas aussi réellement que les premières. Il n'est pas possible d'en disconvenir : on peut soutenir même, que l'imagination l'emporte sur la mémoire, parce qu'elle est, pour ainsi dire, la *matrice* des choses, au lieu que l'autre n'en est que le *tombeau*.

Ma définition n'est pas moins juste à l'égard des sens. Quel air fade, & insipide, ne trouvons-nous pas dans tous les objets qui se presentent à nos yeux sans l'enveloppe de l'illusion ? Il n'y a rien de si plat, que tout ce que nous découvrons dans le miroir de la Nature ; &, si nous n'avions pas l'adresse de le relever par de faux jours, par du vernis, & par du fard, il n'y

auroit dans la plus grande félicité de l'Homme, qu'une grande & ennuyeuse Uniformité. Si je pouvois persuader au Genre-humain de faire là-dessus de sérieuses réflexions, ils ne regarderoient plus, comme un des plus hauts degrés de Sagesse, l'art d'exposer aux yeux du public les côtés foibles, & les defectuositez, des choses : ils y trouveroient autant d'impolitesse, que dans la brutalité d'arracher le masque à quelqu'un ; ce qui passe pour un si grand affront parmi ceux qui savent leur monde.

Je vais plus loin. Dans la même proportion, que la *credulité* est une situation d'esprit plus tranquille que la *curiosité* ; la *Sagesse*, qui s'amuse à la surface des choses, doit être préférée à la *Philosophie*, qui en pénètre les entrailles, & qui, pour toute découverte, s'en vient nous dire ensuite, avec beaucoup de gravité, que l'intérieur n'en vaut rien.

Les deux sens, auxquels tous les objets s'adressent d'abord ; sont la *vûe*, & le *tact*, qui n'examinent jamais que les qualitez que l'Art ou la Nature étalent sur la superficie de corps. Dans le tems qu'ils s'y amusent, voilà la Raison impertinemment officieuse, qui, munie d'outils propres à couper, trancher, percer, disséquer, s'offre à nous faire voir évidemment, que le dedans est fort différent du dehors.

Cela ne s'appelle-t-il pas pêcher grossièrement contre la Nature, qui, conformément à une de ses Loix éternelles, se pare extérieurement de ce qu'elle a de plus beau. C'est pourquoi, je me crois obligé en conscience de sauver aux hommes les frais d'une pareille *Anatomie*, en les avertissant, que, dans cette occasion, la Raison a le plus grand tort du monde ; puisqu'il est certain, que tous les êtres corporels, autant que j'en connois, ne brillent que du côté de l'ajustement. Rien ne m'a confirmé d'avantage dans cette Opinion, que quelques Experiences, que j'ai faites depuis peu.

J'ai vû la semaine passée le corps d'une Femme, qu'on avait écorché ; & vous ne sauriez croire, combien elle étoit mise à son desavantage, dans cette espèce de *deshabillé*. Je fais dépouiller hier en ma présence le cadavre d'un Petit-Maître ; & c'étoit une chose étonnante de trouver un si grand nombre de defectuositez sous un seul & même habit. J'en ouvris ensuite le cerveau, le cœur, & la ratte ; mais, je m'aperçus à chaque operation, que plus j'y allois en avant, & plus les défauts croissoient en nombre, & en volume. J'en conclus, qu'un Philosophe, qui trouveroit l'art de pallier & de plarter les imperfections de la Nature, obligeroit le Genre-humain infiniment

d'avantage, que ceux, qu'on estime tant, & dont tout le savoir consiste cependant à ouvrir ces *playes*, & à exposer ces *taches* aux yeux de tout le Monde. Peut-on nier, qu'ils ne soient aussi ridicules qu'un certain homme, qui soutenoit que l'*Anatomie est le But principal de la Medecine* ?

A mon avis, un homme, qui posséderoit l'Art merveilleux & satisfaisant dont je viens de parler ; & qui, avec *Epicure*, sauroit se contenter de ces images, que la superficie des choses envoie vers nos sens ; seroit seul digne du titre de Sage. Il écremeroit la Nature, & laisseroit à la Raison, & à la Philosophie, à en avaler la *lie*. C'est-là ce qui s'appelle le véritable point de la Félicité humaine : voilà *cette possession tranquille du plaisir d'être bien & dument trompé*, qu'on peut nommer autrement *la situation calme d'un fou environné de fripons*.

Pour en revenir à l'*Extravagance*, il est évident, selon le Systême que j'ai établi sur tant de fortes raisons, que chacune des différentes especes doit son origine à l'abondance excessive de certaines vapeurs. Or, comme certaines frenezies redoublent la force des nerfs, d'autres augmentent la vigueur & la vivacité de l'imagination. Il arrive assez souvent, que ces *esprits actifs*, qui en prennent possession, ressemblent à certains *esprits folets*, qui hantent d'autres *habitations vuides*, & qui, faute d'occupation, en disparoissant, en emportent une partie avec eux, ou bien y restent pour jeter les maisons par les fenêtres, piece à piece.

On peut considerer la conduite de ces Lutins comme un type des deux principales branches de l'*Extravagance*, que quelques Philosophes, par une méprise grossière, ont attribuées, à deux causes différentes, savoir, à la disette, & à l'abondance excessive des Esprits ; au lieu que j'ai fait voir clairement, qu'elles doivent la naissance à une seule & même cause.

Il suit de-là manifestement, que pour être heureux dans son extravagance, toute l'habileté de l'homme consiste à fournir de l'exercice à cette abondance de vapeurs, & à leur donner l'essor dans le tems convenable. Conformément à cette verité, un homme, saisissant une occasion favorable, se jette dans un goufre ; c'est un Héros, c'est le *Sauveur de la Patrie* : un autre tente la même entreprise ; mais, il prend mal son tems, & le titre de Fou couvre sa mémoire d'une honte éternelle. Fondez sur une distinction si délicate, nous prononçons le Nom de *Curtius* avec tendresse & avec respect, mais celui d'*Empedocle* avec haine & avec mépris ; & nous concevons sans

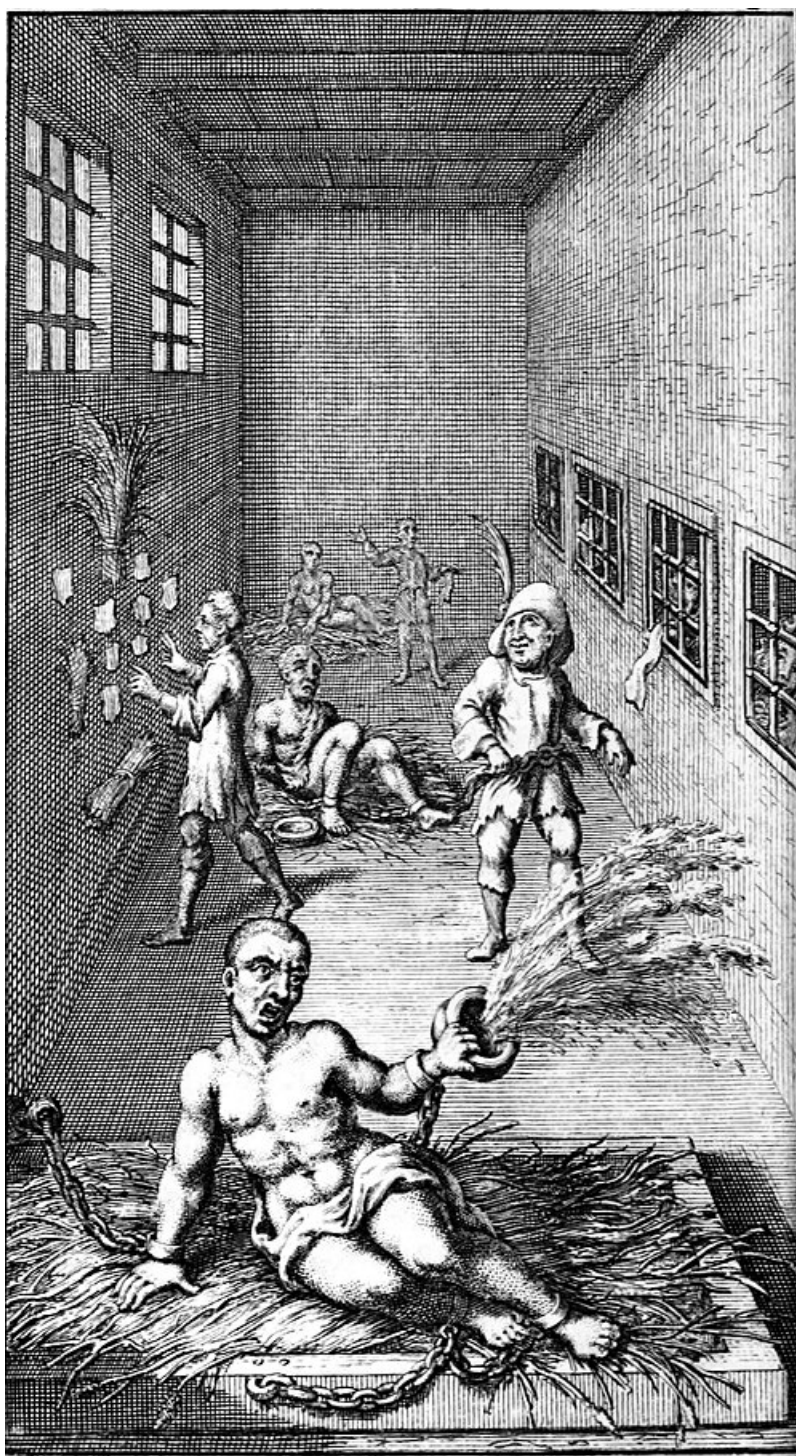
peine, que Brutus ne fit l'*extravagant*, que pour le bien public. Quant à moi, je suis convaincu, que l'extravagance de ce grand homme étoit véritable, & que c'étoit une *abondance* de vapeurs mal appliquée jusqu'alors, que les Latins appellent *ingenium per negotiis* ; mais, que cette Frénésie ne revêtit les apparences de la *Sageffe*, que quand elle trouva son véritable élément dans les Affaires d'Etat.

Toutes ces raisons importantes, & plusieurs autres du même poids, quoi que moins curieuses, me font saisir cette occasion de recommander un *projet fort utile* aux soins des Chevaliers *Edouard Seymour, Chriftophle Musgrave, Jean Bowls, & de M. How Ecuier* & d'autres Amateurs de la Patrie<sup>[9]</sup>. Je les conjure d'employer tout leur crédit, pour faire nommer des Commissaires destinés à avoir inspection sur *Bedlam*, & sur les lieux voisins, & autorisez à examiner le mérite, les qualitez, les dispositions, & la conduite de chaque Membre de cette illustre Société. Si les-dits Commissaires ont soin d'en bien distinguer les différens talens, & de les employer à des occupations convenables, je ne doute point qu'on n'y trouve une pépinière de sujets admirables, pour remplir les Charges de l'Etat, Ecclesiastiques, Politiques, Civiles, & Militaires. On n'aura qu'à s'y prendre de la manière, que je vais indiquer ici ; & j'espère que le Lecteur benevole ne désapprouvera pas le mouvement, que je me donne ici, pour faire réussir ce dessein important, en faveur d'un corps renommé, dont j'ai eu autrefois le bonheur d'être *membre indigne*.

Si un Habitant de ce lieu jure, blasphème, brise la paille, & la met en poussière, en jettant l'écume par la bouche ; s'il mord dans la grille de son cachot, & vuide son pot-de-chambre dans le nez des Spectateurs. Que Messieurs les Commissaires le mettent à la tête d'un Regiment de Dragons, & l'envoient en Flandre ; je réponds du succès.

Un autre s'occupe sans relâche à babiller, cacqueter, criailler, sans produire aucun son articulé ; que de talens cachez sous terre ! Qu'au plus vite on lui fournisse du papier, un sac vert, & qu'avec trois sols dans sa poche on l'envoie vers la Sale de *Westmunster*<sup>[10]</sup>.

En voici un autre qui prend gravement les dimensions de son appartement. Quoi que condamné à l'obscurité, il a l'air pénétrant & prévoiant, il marche d'une manière posée, il vous demande l'aumône avec



gravité & cérémonie ; il parle de la corruption du siècle, des taxes, & de la *grande paillarde* ; il barre sa cellule précisément à huit heures du soir ; la nuit il ne rêve que d'incendies, de voleurs, de chalands de la Cour, & des

lieux privilégiés pour les gens insolubles. Quelle figure ne feroit pas cet homme pourvu de tant de qualités éminentes, si on l'envoioit au milieu de ses Freres les *Æolistes Négotians*<sup>[11]</sup> ?

Prenez garde à ce quatrième. Il semble enfoncé dans une sérieuse conversation avec lui-même ; il se mord les pouces à des intervalles réglés ; de grandes affaires, des projets, sont peints dans toute sa mine ; il marche d'un pas précipité, les yeux fixés sur un papier : c'est un personnage, qui aime à épargner le temps ; il a l'ouïe dure, la vue courte, & peu de mémoire ; il est toujours en hâte, toujours accablé d'affaires ; il a un talent merveilleux pour parler à l'oreille, du beau temps, & de la pluie : c'est un grand Partisan des monosyllabes, & des délais ; si prêt à donner sa parole, qu'il ne la garde jamais ; il a oublié le sens ordinaire de mots, mais il en retient admirablement bien le son ; jamais il ne s'attache long-temps aux mêmes sujets, les grandes occupations l'en détournent à tout moment, semblable à un homme qui a pris médecine : si vous approchez de sa grille dans ses intervalles de familiarité, *Monsieur*, dit-il, *donnez moi un sou, & je vous chanterai un air, mais donnez moi le sou auparavant* ; dès qu'il a attrapé l'argent, il se replonge dans ses distractions. Ne voila-t-il pas une description complète de la Science de la Cour dans toutes ses branches ; & n'est-ce pas dommage, que des dispositions si merveilleuses restent inutiles, faute d'être bien appliquées ?

Avancez vers un autre *Cachot*, mais ayez la précaution de vous boucher le nez auparavant, vous y découvrirez un mortel sombre, arrogant, & maussade, se vautrant dans ses propres ordures. Ses aliments digérés font les mets les plus délicieux, qui, après une longue circulation, rentrent peu à peu dans le sein de la matière par *exhalaison*. Il a le teint d'un jaune tané, & une barbe foible, semblable à celle qui couvre sa nourriture quand elle commence à perdre sa fraîcheur. Il est semblable à certains insectes, qui empruntent la couleur & l'odeur de l'excrément, auquel ils doivent leur naissance, & leur nourriture : il est fort sobre en paroles, mais en récompense fort prodigue de son haleine. Il tend sa main pour recevoir votre sou ; & dès qu'il le tient, il se renforce dans ses occupations ordinaires. N'est-ce pas une chose surprenante, que la Société de *Warwick-lane*<sup>[12]</sup>, se donne si peu de mouvemens, pour recouvrer un Membre, qui pourroit lui être d'une si

grande utilité, & qui vraisemblablement pourroit devenir un jour le plus grand ornement de cet illustre corps.

Un autre Citoïen se carre devant vous d'un air fier, il enfle ses joues, ses yeux lui semblent sortir de la tête à force de vous régarder du haut en bas : il est pourtant assez gracieux pour vous donner sa main à baiser. Le Chatelain vous avertit de n'en avoir pas peur, & vous assure, que c'est un garçon qui ne fait du mal à personne : aussi est-il le seul qui ait la permission de se promener dans l'antichambre. On vous apprend que ce fier personnage est un Tailleur, à qui l'orgueil a tourné la cervelle. Je passe sous silence un grand nombre de ses autres rares qualitez. J'en ai dit assez, pour vous faire comprendre, qu'il seroit fort propre à .....ses airs & ses manieres me trompent fort, si ce n'est pas là son véritable élément, & s'il n'y feroit pas une figure admirable<sup>[13]</sup>.

Je n'entrerai pas dans un assez grand détail, pour faire voir le grand nombre de Petits-Maitres, de Musiciens, de Poètes, & de Politiques, que notre Nation gagneroit par une Réformation de cette nature. J'en ai dit assez, pour donner une idée du gain, que feroit la Société, par l'acquisition d'un grand nombre de personnes, dont les talens, enfouis à present, ou du moins s'enrouillant faute d'exercice, pourroient être très-utilement employez.

Ce qu'il y a de plus considerable encore, c'est que toutes ces personnes ne manqueroient pas d'exceller chacun dans son genre, & de parvenir au plus haut point de perfection ; ce qui paroît clairement par ce que j'ai déjà dit, & qui paroitra encore avec plus d'évidence, par un seul Exemple remarquable, que je vais vous alleguer. Le Lecteur benevole saura s'il lui plait, que moi-même, moi qui lui communique des veritez si importantes, je suis un personnage dont l'*imagination*, aiant la bouche fort dure, est extrêmement sujette à emporter à travers champs mon *pauvre bon-sens*, qui, comme j'ai appris par une longue experience, est un assez *mauvais Cavalier*.

Mes Amis, qui me connoissent là-dessus, n'osent jamais me laisser seul, sans me faire promettre solennellement, que je donnerai de l'air aux exhalaisons qui portent mon cerveau à *prendre le mors aux dents*, & que je les laisserai évaporer dans quelques speculations utiles au public, & semblables à celle-ci. Quand je tiens ma parole, tout va bien, & je suis un des premiers hommes du monde.

Je m’imagine que le public, voïant les grandes choses dont je suis capable, aura de la peine à se persuader, que je sois susceptible de pareilles *Extravagances*, lorsque mes talens merveilleux sortent de leur Sphere, & s’exercent sur des sujets qui ne leur conviennent pas.

*Extrait, Sommaire, ou Abrégé  
de ce qui suit dans le Manuscript,  
après la Section IX.*

**C**omment *Jean & Martin*, s’étant séparés, résolurent de faire chacun leurs affaires à part. Comment ils voïagerent par Monts, & par Vaux, rencontrèrent de fort mauvaises aventures, souffrirent beaucoup pour la bonne cause, & lutèrent long-tems contre la disette ; par où ils prétendirent prouver ensuite, qu’ils étoient les seuls Fils legitimes de leur Pere, & que Pierre n’étoit qu’un Batard. Comment, ne trouvant aucune ressource dans les Domaines de *Pierre*, *Martin* tira du côté du Nord ; &, trouvant les Thuringiens & autres Peuples disposés à le favoriser, il dressa parmi eux un Théâtre de Charlatan, décrivant *les poudres, les emplâtres, les onguents, & les drogues de Pierre*, qu’il avoit vendues jusque-là fort cher, sans donner à *Martin* aucune part du profit, quoi qu’il eut été employé souvent à les débiter, & à leur donner Cours. Comment le bon Peuple, ravi d’épargner son argent, commença à se fier à *Martin*, & à lui donner sa chalandise. Comment plusieurs Seigneurs se laisserent emporter au courant, un entre autres [\[14\]](#), qui, n’ayant pas assez d’une seule Femme, & souhaitant d’en avoir une seconde, sans vouloir donner, pour en avoir la permission, le prix exorbitant que Pierre en demandoit, fit son marché avec *Martin*, qui prétendoit avoir le même droit de l’accorder, que Pierre. Comment plusieurs autres Seigneurs du Nord, pour leurs propres intérêts, se séparèrent avec leurs Familles de Pierre, & se lièrent avec *Martin*. Comment Pierre, enragé de la perte de tous ces territoires & de leurs revenus, fulmina contre *Martin*, & envoya contre

lui les plus terribles de ses Taureaux, sans beaucoup de succès : & comment il le déclara rebelle & traître, avec tous ses adhérents ; ordonnant à tous les fidèles sujets de son empire de prendre les armes, & les animant par de grandes promesses à tuer, brûler, & détruire ses ennemis, ce qui fut l'origine de grandes & sanglantes guerres.

Comment *Henri Bravache* Seigneur de la Paroisse d'Albion<sup>[15]</sup>, un des plus grands Breteurs de son siècle, envoya un Cartel à Martin, pour le défier au combat en champ clos ; d'où est venue la mode des Gladiateurs en Angleterre, si fameux dans ce pays-là, & si inconnus par tout ailleurs. Comment Martin, étant un hardi compere, accepta le défi : comment ils combattirent, au grand divertissement de Spectateurs ; & comment, après s'être donné maintes belles taillades, ils furent tous deux victorieux : exemple, qui a été plusieurs fois imité par de fort habiles gens. Comment les partisans de Martin le congratulèrent sur sa victoire, & comment les Amis de Henri lui firent de pareils complimens, sur-tout Mylord Pierre, qui, lui envoya une belle Aigrette<sup>[16]</sup>, pour être portée sur son bonnet & sur celui de ses Successeurs, en memoire du beau combat qu'il avoit soutenu pour les intérêts dudit Pierre.

Comment Henri, bouffi d'orgueil à cause de sa prétendue victoire, commença à chercher noise à Pierre même ; & comment ils se querellerent, pour l'amour d'une Donzelle de médiocre vertu<sup>[17]</sup>. Comment quelques Sujets de Henri, aimant la nouveauté, commencerent à dire du bien de Martin, & comment ce Seigneur les chatia vigoureusement ; comme il fit encore à l'égard de ceux, qui tenoient le parti de Pierre : & comment il chassa, brûla, & pendit, les uns & les autres<sup>[18]</sup>.

Comment Henri Bravache, après plusieurs fanfaronnades, querelles, & débauches, mourut, & fut succédé par un bon Garçon<sup>[19]</sup> ; qui, se laissant emporter par la foule de ses sujets, permit à Martin de répandre ses drogues par-tout Albion. Comment, après sa mort, la Paroisse tomba entre les mains d'une Dame, qui étoit violemment amoureuse de Pierre ; & comment elle résolut de purger tout son domaine des Partisans de Martin, & d'en exterminer jusqu'au nom<sup>[20]</sup>. Comment Pierre triompha, & débita de nouveau ses *poudres, emplâtres, & onguents*, comme les seuls véritables, ceux de Martin aiant été tous déclarez contrefaits. Comment plusieurs des

Amis de Martin abandonnerent le Païs, & voïageant dans les Regions étrangères firent connoissance avec plusieurs Partisans de *Jean* dont ils prirent les modes & les manieres de vivre, qu'ils introduisirent ensuite dans leur Paroisse, qui étoit alors tombée en partage à une autre Dame plus modérée & plus politique<sup>[21]</sup>. Comment elle fit de son mieux, pour entretenir Commerce en même tems, avec Pierre, & avec Martin, non sans faire du bien à quelques Partisans de Jean : & comment elle essaïa en vain de réconcilier les trois Freres ; parce que chacun d'eux vouloit faire le Maître, & défendre aux autres de débiter leurs onguents & leurs drogues.

Comment elle les chassa tous trois & leva elle-même une Boutique bien fournie de toutes sortes de beaumes & onguens, tous bons & véritables, composez par des Medecins & des Apothicaires établis par elle-même, & qui en avoient dérobé les receptes dans les Livres de Pierre, de Martin, & de Jean. Comment, pour mieux débiter ce *Pot-pourri* de remedes, elle défendit la vente de ceux des trois Freres, sur-tout de Pierre, des inventions duquel elle avoit le plus profité. Comment Dame Elise, pour mieux affermir son nouvel établissement, imitant sagement son Pere, dégrada Pierre de son prétendu Droit d'Aïnesse, & se fit reconnoitre elle-même pour Chef de la Famille. Comment elle ne laissa pas pour cela de porter le beau Bonnet de son Pere, avec la *belle Aigrette*, qu'il avoit reçûe de Pierre, pour avoir combattu pour lui ; en quoi elle a été imitée par ses Successeurs, quoi qu'Ennemis jurez de Pierre, & de ses partisans. Comment Dame Elise, & ses Medecins, informez du mauvais effet de plusieurs de leurs remedes, resolurent de reformer leur boutique, & de la purger d'une quantité de vilenies, & d'onguens pernicieux, composez d'après les receptes de Pierre ; & comme elle en fut empêchée par la mort.

Comment la Paroisse tomba en partage au Seigneur d'un petit Village dans le Nord<sup>[22]</sup>, qui prétendit en faire mieux valoir les revenus qu'un autre, quoi qu'il fût à peine capable de bien administrer son pauvre petit Patrimoine. Comment ce nouveau Seigneur, pour montrer son adresse & sa valeur, se batit contre des Enchanteurs, des Geants, & des Moulins-à-vent, & se vanta fort de ses victoires, quoique, sans le moindre danger, il fut souvent sujet à insulter la doublure de son haut de chauffe<sup>[23]</sup>.

Comment son Successeur<sup>[24]</sup> ne fut pas plus sage que lui, & causa de grands defordres, par les nouvelles coutumes, qu'il vouloit introduire parmi les fujets : comment il entreprit d'établir, dans le *Village du Nord*, une Boutique d'Apothicaire semblable à celle, qui avoit la vogue dans la *Paroisse du Sud* ; & comment il y échoua, a cause qu'on y avoit beaucoup de Foi pour les drogues de *Jean*.

L'Auteur se trouve embarassé ici, pour avoir fait entrer dans son Histoire une Secte differente des trois dont il avoit resolu de parler ; ce qui est fort contraire à son respect inviolable pour le nombre *trois*. Pour remédier à cet inconvenient, il prend le parti de ne plus parler de la Boutique de *Martin*, & de mettre celle de Madame Elise à la place ; avertissant le Lecteur, que desormais, par les Partisans de *Martin*, il faut entendre la nouvelle Secte fondée par ladite Dame. Ce point important étant duëment éclairci, il reprend le fil de son Histoire, & nous décrit les grandes querelles & batailles de *Jean* & de *Martin*, dont tantôt l'un avoit le dessus, & tantôt l'autre, à la grande désolation de la *Paroisse* & comment ils s'accordèrent à la fin à faire pendre le susdit *Seigneur*, qui prétendit souffrir le Martire pour *Martin*, quoi qu'il eut été infidelle à l'un & à l'autre Parti, & fort soupçonné de favoriser *Pierre*.

*Abregé d'une Digression sur la nature,  
l'utilité, & la nécessité des Guerres,  
& des Querelles.*

Cette matiere étant d'une grande importance, l'Auteur, resolu de la traiter, d'une maniere étenduë, dans un Ouvrage à part, se contente ici d'en donner quelques idées.

L'état de Guerre est naturel à tous les Animaux ; & la Guerre n'est autre chose, que le dessein de prendre, par force, ce que d'autres ont, & que nous voudrions avoir. Chaque homme, pleinement convaincu de son merite, & ne

le voïant pas assez confideré des autres, a un droit naturel de leur aracher tout ce dont il se croit plus digne qu'eux ; & chaque Animal, croïant ses besoins les plus grands, est autorifé par la nature à s'approprier tout ce qu'il croit propre à y fatisfaire.

Les Brutes font plus modestes dans leurs prétentions à cet égard ; que les Hommes ; & le vulgaire l'est d'avantage, que les gens de distinction. Plus un homme étend ces fortes de prétentions, plus il fait de fracas dans le monde ; plus il a de succès, & plus il merite le titre de Héros. Les ames les plus grandes, qui font de la superiorité de leur merite la mesure de leurs besoins, ont un droit absolu de prendre chez le Peuple tout ce qui leur manque : c'est-là la baze de la Grandeur, & de l'Héroïfme, comme auffi de leurs differens dégrez. La guerre, par confequent, est nécessaire, pour établir la subordination parmi les hommes ; pour fonder les Villes, les Etats, & les Empires ; & pour purger les Corps Politiques des humeurs superflues. Les Princes fages ont toujours foïn de nourrir les Guerres en dehors, pour avoir la Paix en dedans. La *Guerre*, la *Famine*, & la *Pefte*, font les remedes ordinaires de la corruption, que l'Abondance caufe dans les *Corps Politiques*. L'Auteur promet un Panagyrique formel de chacune des trois. La plus grande partie du Genre-humain aime mieux la Guerre que la Paix ; c'est-là l'inclination generale des hommes : & ceux, qui n'ont pas le pouvoir, ou le courage, de faire la Guerre eux-mêmes, païent des gens, afin de la faire pour eux. Voilà ce qui entretient dans le Monde les Breteurs, les Braves, les Affaffins de profeffion, les Avocats, & les Guerriers. La plus grande partie des Metiers feroit inutile, dans une Paix perpetuelle. De-là vient que parmi les Brutes, il n'y a ni Forgerons, ni Procureurs, ni Ingenieurs, ni Magiftrats, ni Chirugiens. Les Brutes, aiant des defirs fort bornez, font incapables de perpetuer la Guerre contre leurs propres especes, & de former des Armées pour les détruire. Ces prérogatives apartiennent à l'Homme feul. L'Excellence de la Nature humaine éclatte dans la multitude des defirs, des paffions, & des besoins, dont nous fommes environnez. L'Auteur se propofe de traiter ce fujet plus au long dans fon Panegyrique du *Genre-Humain*.

*Suite du Sommaire de l'Histoire de Martin.*

Comment *Jean*, aiant mis à la place du *Vieux Seigneur* un de ses intimes Amis<sup>[25]</sup>, se querella de nouveau avec *Martin*, le chassa de la Paroisse, pillà sa *Boutique*, & la ruina de fond en comble. Comment le nouveau Seigneur fit du pis qu'il pouvoit, roua Pierre de coups, houspilla *Martin*, & fit trembler tout le voisinage. Comment les Amis de Jean se diviserent en mille partis, mirent tout sens-dessus-dessous, & se rendirent insupportables à tout le monde. Comment ce *Seigneur* impétueux étant venu à mourir, Jean fut chassé de la Paroisse, à grands coups de pied, par le nouveau Seigneur<sup>[26]</sup> qui rétablit *Martin*, & lui laissa faire tout ce qu'il vouloit. Comment *Martin*, en récompense, resolut de se conformer en tout aux désirs de ce bon Seigneur, pourvu que Jean fut tenu bas. Differens efforts de *Jean*, pour relever la tête, mais tous sans succès, jusqu'à ce qu'après la mort dudit Seigneur, la Paroisse tomba entre les mains d'un grand Ami de Pierre<sup>[27]</sup>, qui, pour humilier *Martin*, traita Jean avec assez de douceur. Comment *Martin*, enragé de cette *Innovation*, introduisit dans l'Héritage un *Etranger*<sup>[28]</sup>, aidé par *Jean*, qui haïssoit mortellement le vieux Seigneur, à cause de ses liaisons étroites avec Pierre, dans les bras duquel ce pauvre exilé trouva bon de se jeter. Comment le nouveau Seigneur rétablit *Martin* dans la pleine possession de ses droits, sans lui permettre pourtant de détruire *Jean*, qu'il avoit toujours aimé. Comment *Jean* s'acquit dans le Nord une Province entiere, au grand déplaisir de *Martin*, qui, voiant encore, que dans le Sud on permettoit aux Amis de Jean de gagner paisiblement leur vie, fut très-mécontent du *Seigneur étranger*, qu'il avoit appelé à son secours. Comment ledit Seigneur mit ordre à la conduite de *Martin*, qui, de rage, tombant dans une fièvre chaude, jura qu'il se pendroit, ou qu'il s'allieroit avec Pierre, à moins qu'on ne fit mourir de faim tous les Adherants de Jean. Plusieurs projets, qu'on fit pour guerir *Martin*, & pour le reconcilier avec *Jean*, afin de les unir ensemble contre *Pierre* ; mais, rendus tous infructueux, par certains Amis de Pierre, qui se cachoit parmi ceux de *Martin*, & qui paroissoient les plus zélés pour ses intérêts<sup>[29]</sup>. Comment *Martin*, dans un violent accès de sa fièvre, s'étant échappé de ceux qui le

gardoient, parut dans les rues si semblable à Pierre dans son air, dans ses habits, & dans ses discours, que les voisins avoient de la peine à l'en distinguer ; sur-tout lorsqu'il se fut couvert de la Cuirasse de Pierre, qu'il avoit empruntée pour combattre Jean. Quels remèdes on employa, pour la guérison du pauvre Martin, &c.

NB. *Certaines choses qui suivent ceci ne se trouvent pas dans le Manuscrit, & semblent avoir été écrites depuis pour remplir la place de ce qu'on ne trouva pas à propos de faire imprimer alors.*

## *Remarque du Traducteur.*

*Pour moi, je crois plutôt, que l'Abregé que nous venons de voir est un extrait en l'air ; & que l'Auteur du reste de l'Ouvrage n'a jamais fait un Discours, dont ce que nous venons de voir puisse être le Sommaire. L'Editeur Anglois place ce prétendu Discours après la Section 9. & le pousse jusqu'au tems du Roi Guillaume. Cependant dans la Section onzième, l'Histoire n'est étendue que jusques au Regne de Jaques Second.*

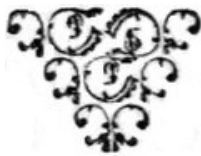
*On dira peut-être, que c'est précisément cette Section, que la petite Note de l'Editeur Anglois a en vuë, & que par conséquent elle ne se trouve point dans le Manuscrit ; mais, cette Objection seroit des plus frivoles, puisqu'il est aisé de remarquer, que c'est par-tout le même stile, le même tour d'esprit, la même invention, qui brille dans tout le reste de l'Ouvrage.*

*Il n'en est pas de même, à mon avis, du Sommaire. Il y a de l'esprit infiniment ; mais, ce n'est pas la même sorte d'esprit si particulier à l'Auteur du Conte. L'Allegorie n'y est pas par-tout également bien soutenue, & elle est de beaucoup trop développée pour répondre à tout le reste. Toutes les Revolutions que la Religion a essuyées en Angleterre, y paroissent si clairement, qu'il suffit d'avoir une légère idée de l'Histoire, pour n'y trouver rien d'Enigmatique ; ce qui est fort éloigné du tour, qui regne généralement dans le reste de l'Ouvrage. Pour ce qui regarde la justesse de l'Allegorie, je crois que tout le Public verra avec moi, que tous les troubles, & les changemens, qui sont arrivés dans la Grande-Bretagne*

*par raport à la Religion, ne font gueres applicables à une simple Paroisse, bien moins encore à une Ferme, ou Métairie ; car, c'est l'idée dont on s'est servi dans l'Abregé Anglois. Ainsi, l'Auteur de cette Piece s'y trouve-t-il trop ferré ; il en sort plus d'une fois, & entre autres lorsqu'il parle d'une Province entiere dans le Nord, dont Jean s'étoit mis en possession. Il dépeint le Corps de Doctrine de chacun des Freres, sous l'Emblème d'une Boutique d'Apothicaire ; mais cet Emblème est trop borné : il s'y reste pas, parce qu'il n'y sauroit rester, sans donner visiblement la torture à sa matiere, & à son esprit. Ce que j'en dis n'est pas pour rien ôter au merite de cet Extrait. Je le trouve plein de feu, & de fine plaisanterie ; & je crois que le Public doit Savoir gré à l'Éditeur Anglois de le lui avoir communiqué, & à moi de l'avoir traduit. J'y ai laissé le même tour, qu'il a dans sa Langue originale, & je n'ai pas craint de devenir ennuiieux par l'uniformité des Periodes, qui commencent presque toutes par Comment &c.*

*Il s'agit ici d'une espece de Roman ; & ceux, qui auront lu les Rolans, & les Amadis, se souviendront sans doute, que les Sommaires, qui précèdent chaque Livre de ces merveilleux Ouvrages, sont écrits dans le même gout : Comme Lascaris combatit le Dragon du Lac, &c. Comme le Damoisel de l'ardente Epée défit en combat singulier, &c. Comme le Soudan Zair & l'Infante Abra sa Sœur se firent chrétiens, &c.*

*J'avois même quelque démangeaison de traduire ce Sommaire en Gaulois, pour le relever davantage par le gout de ce vieux stile Romanesque ; mais, je n'ai pas osé le hasarder, parce que ce langage n'est pas conforme à celui que j'ai employé dans le reste de ma Traduction.*



1. ↑ Ce Prince est *Henry IV.* qui, peu de tems avant sa mort, fit tous ces Préparatifs dont l'Auteur parle. On les attribua aux desseins les plus vastes, qui sont dépeints ici ; mais, l'Auteur oublie un des Projets qu'on attribue à ce Grand Roi ; c'étoit d'établir une *Paix perpetuelle* dans le

- Monde, en mettant tous les états de l'Europe dans certaines bornes. C'est ce dessein, qui dans nos jours a donné naissance à un Livre très-curieux, qui établit toutes les Maximes nécessaires, pour parvenir à un but si souhaitable, & qui s'efforce d'aplanir toutes les difficultés, qui pourroient s'y opposer. Cet Ouvrage mérite d'être lu avec la plus grande attention. Quand il seroit dépourvu de solidité, ce que personne jusqu'ici n'a entrepris de faire voir, il nous donneroit toujours la Chimère la mieux formée qu'on puisse s'imaginer. Il est de l'Abbé de *St. Pierre*,
2. ↑ Des gens, qui raffinoient moins sur les projets de Souverains, ont débité, que la cause de tous ces *Préparatifs* étoit la Princesse de *Condé*, qui avoit donné de l'amour à ce Monarque susceptible, & qui, pour mettre son honneur à l'abri de ses poursuites, s'étoit retirée dans les Pais-Bas Catholiques. Ils prétendent, que son Amant avoit ramassé toutes ces forces redoutables, pour conquérir cette Maîtresse cruelle, en l'arrachant d'entre les mains des *Espagnols*. Le grand dessein dont je viens de parler, & ce Projet bas & méprisable, ne sont pas incompatibles dans le fond.
  3. ↑ C'est *Loüis XIV.*
  4. ↑ *Zibeta Orientalis*, c'est le Mufc. *Zibeta Occidentalis*, c'est quelque chose de fort contraire au *Mufc*, quoi qu'elle sorte d'une source toute pareille.
  5. ↑ L'Auteur a en vue la fameuse Fistule de *Loüis le Grand*.
  6. ↑ L'Hôpital des Fous à Londres.
  7. ↑ Ce choc des opinions pointues, unies, rondes, quarrées, est fort inutile dans cette *Allégorie* ; n'en déplaise aux Admirateurs de cet Ouvrage, parmi lesquels je me range très-volontiers. Ce n'est pas le seul endroit où l'imagination de l'Auteur s'écarte de la justesse d'esprit, à force d'outrer les choses.
  8. ↑ Ce Jean de Leyden étoit un Tailleur, qui se fit Chef d'une Secte de Fanatiques, dans le commencement de la Réformation. Soutenu d'une troupe nombreuse de ses partisans, il s'empara de la Ville de *Munster*, & prit le titre de Roi : il y foutint le Siege, avec beaucoup d'opiniâtreté ; mais, la Ville étant prise à la fin, il fut puni de mort, comme son *Fanatisme ambitieux* l'avoit très bien mérité.
  9. ↑ C'étoient dans ce tems les Chiens à grand Collier dans la Chambre des Communes.
  10. ↑ Qu'on en fasse un Avocat. La Sale de *Westmunster* est le lieu où l'on plaide : les jeunes Juris-Consultes, qui fréquentent cet endroit, y vont d'ordinaire quatre à quatre dans un fiacre, qui leur coute 3 sols à chacun.
  11. ↑ Cet article fait allusion aux gros Négocians, *Quacres* & Presbyteriens, aussi graves dans leur contenance, & réguliers dans l'extérieur de leur conduite, qu'avidés de Gain, & atachez à l'Argent.
  12. ↑ Assemblée de Médecins.
  13. ↑ L'Auteur ne s'explique point clairement ici. Si j'osois hasarder une conjecture, je devinerois que le Caractere de cet Habitant de l'Hôpital des Fous fait allusion à quelque *Favori* qui l'orgueil avoit fait tourner la tête.
  14. ↑ Le Landgrave de Hesse.
  15. ↑ Henri VIII. Roi d'Angleterre.
  16. ↑ Cette belle Aigrette est le Titre de *Défenseur de la Foi*, que Henri VIII. n'a pas laissé de porter, lors même qu'il eut secoué le Joug du Pape, & dont les Successeurs font encore parade aujourd'hui.
  17. ↑ *Anne Boulén*, cause de la rupture fameuse entre ce Roi & le Pape.
  18. ↑ La Persecution de Henri VIII., également furieuse contre les Protestans, & contre ceux qui ne vouloient pas reconnoître sa Suprematie au lieu de celle du St. Pere.
  19. ↑ C'est le jeune *Edouard*, Prince, qui avoit de fort bonnes inclinations, mais qui ne regna pas assez long-tems pour faire le bonheur de ses Peuples.
  20. ↑ C'est la Reine *Marie*, Femme de *Philippe II.* Roi d'Espagne, fort attachée au St. Siege, & persecutrice cruelle des Protestans.

21. †. †. La Reine *Elisabeth*.
22. †. †. *Jaques* Premier.
23. †. †. Il a toujours passé pour un Prince foible, & souverainement poltron.
24. †. †. *Charles* Premier.
25. †. †. Cromwel.
26. †. †. Charles II.
27. †. †. Jaques II
28. †. †. Guillaume III.
29. †. †. Il arrive assez souvent, que des Prêtres Papistes, & sur-tout des Jésuites, se mêlent parmi le Clergé Anglican ; & que, faisant profession de la Religion Protestante, ils ne négligent rien, pour sapper sourdement l'Etat & l'Eglise.

## SECTION X.

### *Compliment de l'Auteur au Public.*

**O**N trouve une preuve incontestable de la politesse de notre âge, dans le commerce de civilité, qui se fait depuis quelques années, entre les Auteurs, & le Public. On ne voit plus une pièce de Théâtre, une brochure, un petit Poëme, paroître dans le monde, sans une Préface pleine de reconnoissance pour l'Aplaudissement general, avec lequel l'Ouvrage a été reçu. *Par qui, quand, ou de quelle maniere ?* c'est le bon Dieu seul qui le fait. Suivant un exemple si digne d'être imité, je rends ici de très-humbles Graces à Sa Majesté, aux deux Chambres du Parlement Seigneurs du Conseil privé, aux venerables Juges, à la Noblesse, au Clergé, & au tiers Etat de ce Roïaume, & spécialement à mes très dignes Freres du *Caffé de Guillaume, du Collège de Gresham, de la Societé de Warwic-lane, de Moorsfields, de Scotland-yard, de Guildhal, & de la Sale de Westmunster*<sup>[1]</sup>, en un mot à tous les Habitans de la Grande-Bretagne, qui se trouvent à la Cour, à l'Eglise, à l'Armée, à la Campagne, & dans la Ville ; je les remercie très-humblement, dis-je, du favorable Accueil, qu'ils ont fait à ce divin Traité. Je les assure, que leur aprobation, & la bonne opinion, qu'il leur a plu de concevoir de mes petits talens, me touche de la maniere la plus sensible ; & que je suis prêt à me servir de toutes les Facultez de mon ame, pour leur faire voir dans l'occasion, que l'ingratitude n'est pas mon vice.

Que je suis heureux encore de faire briller mon Génie, dans un siècle si fameux pour la félicité que se procurent mutuellement les Auteurs & les

Libraires, qui font à l'heure qu'il est les seules personnes dans la Grande-Bretagne qui soient contentes de leur sort. Demandez à un Auteur, comment a réüssi son dernier Ouvrage ; il dira *que, graces à son étoile, le Public l'a traité assez favorablement, & qu'il n'a pas la moindre raison de regretter ses peines : &, cependant, c'est un Ouvrage, qu'il a expédié dans une seule semaine, a batons rompus, dans certains quart-d'heures, qu'il a pu dérober de ses occupations pressantes. Vous découvrirez la même satisfaction dans la Préface ; &, si vous voulez savoir, jusqu'à quel point elle est sincere, vous n'avez qu'à vous en rapporter au témoignage authentique de celui qui a imprimé cet heureux Ouvrage. Graces à Dieu, dira-t-il, la Pièce est generalement goûtée : j'en fais déjà une nouvelle Edition ; & je n'en ai plus que trois Exemplaires dans ma Boutique.*

Si vous voulez rabatre quelque chose du prix, il vous dira généreusement qu'il n'y regarde pas de si près, dans l'esperance d'avoir une autrefois votre pratique : &, en même tems, il vous prie de dire à vos Amis, qu'il leur donnera la pièce en question pour le même argent.

Je croi, qu'on n'a pas examiné avec assez d'attention, à quelles causes, & à quels accidens, le monde est redevable de la plus grande partie de ces illustres Ouvrages, qui, pour le divertir, partent de la presse à chaque heure du jour. A mon avis, ce qui les encourage à s'exposer à la lumiere, c'est un *jour pluvieux, le lendemain d'une débauche accès d'affection Hypochondriaque, un cours de Medecine, un Dimanche où l'on ne fait que faire, un malheureux coup de dez, un compte peu laconique du tailleur, une bourse vuide, une tête chargée de vapeurs factieuses, une chaleur excessive, un ventre constipé, la disette de bons livres, & un juste mépris du savoir ;* en un mot, tout accident de la vie, qui porte l'homme à se distraire, ou à se tirer de l'ennui, sans sortir de l'indolence. Sans ces raisons, & d'autres trop longues à déduire ici, on verroit le nombre des Auteurs, & des Ouvrages, diminuer tellement, que la chose seroit pitoïable à voir. Si vous voulez savoir une autre raison de la multitude de ces sortes de Productions, écoutez avec attention les paroles du fameux Philosophe *Troglodyte.*

*Il est démontré, dit-il, qu'il y a certains grains de folie, qui semblent entrer dans la composition de la Nature humaine. Nous ne sommes pas les maîtres de nous en défaire : nous n'avons que le choix de les garder au dedans de nous, ou de les étaler au dehors ; & il est facile de comprendre à*

*quel parti ce choix se détermine d'ordinaire, quand on songe que les facultez de notre esprit ressemblent aux liqueurs, dont les plus legeres s'élevent toujourns au-dessus des autres.*

Il y a dans notre Ile fameuse un pitoïable petit Auteur, ennemi juré du Stile Laconique. Je m'affûre que son impertinent Caractere doit être assez connu du Lecteur : il se mêle d'une pernicieuse sorte d'Ouvrages intitulez *secondes parties* ; & il prend d'ordinaire le nom des Auteurs des *premieres*. Je prevois, que, dès que j'aurai mis bas la plume, ce Compagnon alerte s'en fâifira ; & qu'il me traitera aussi inhumainement, qu'il a déjà traité le *Docteur Blackmore*, le Sieur l'*Estrange*, & d'autres, qu'il est inutile de nommer ici.

Cette juste crainte me fait déjà avoir recours par avance à cet Amateur du Genre-humain, ce grand Redresseur des Torts, le *Docteur Bentley*. Je le prie de couvrir mon Traité sous les ailes de la Charité *Moderne* ; &, s'il arrive par hazard, que, pour mes pechez, la peau d'un Ane me soit appliquée sur le dos, en guise de *seconde partie*, je le conjure de m'en décharger à la face de tout le monde, & de la garder chez lui, jusqu'à ce que la veritable bête trouve à propos de la reclamer.

Cependant, afin que le susdit animal ne se flatte pas de trouver bientôt occasion de me jouer ce tour, j'avertis le Public, que j'ai résolu de prodiguer dans le présent Ouvrage tous les materiaux que j'ai préparé depuis un grand nombre d'années. Je n'en serai pas à deux fois : puisque ma veine est ouverte, je suis d'humeur à l'épuiser tout de suite en faveur de ma chere Patrie, & pour le bien de toute la Societé humaine. Mes convives font nombreux, & je veux, comme un bon Hôte, mettre tout par écuelles, sans me soucier de mettre les restes dans le garde-manger : ce qu'ils laisseront dans les plats fera pour les pauvres ; permis aux chiens, qui se trouveront sous la table, de ronger les os. Je trouve cette maniere d'agir plus noble, que de donner mal au cœur à la Compagnie, en la priant de revenir le lendemain manger les *bribes*.

Si le Lecteur veut bien confiderer attentivement la force de ce que j'ai dit dans ma Section qui roule sur l'*Extravagance*, je suis sûr qu'il sentira une révolution extraordinaire dans ses idées, & dans ses opinions ; & qu'il en fera infiniment plus propre à goûter le plaisir, que le reste de cet ouvrage est capable de lui donner.

On peut partager tous les Lecteurs en trois Classes. Il y en a de *superficiels*, *d'idiots*, & de *savans*. Le Lecteur superficiel, en parcourant ce Livre, fera fort porté à faire de grands éclats de rire. Rien de plus excellent, pour donner de la liberté à la poitrine, & aux poumons : c'est d'ailleurs le plus innocent de tous les *Diuretiques*, & un remede souverain contre tous les maux, qui ont leur source dans la *ratte*. Le *Lecteur ignorant*, entre lequel & le premier, la difference est si délicate, se sentira disposé à chaque periode à ouvrir de grands yeux. C'est un remede admirable pour dissiper les mauvaises humeurs, qui tombent sur l'œil : il donne de la vigueur & de la vivacité aux esprits animaux, & contribue merveilleusement à la transpiration

Quant au *Lecteur savant*, pour qui particulierement je veille lorsque les autres dorment, & je dors quand les autres sont éveillez, il trouvera ici des matieres suffisantes, pour occuper toutes ses speculations pendant le reste de sa vie. Ce seroit une chose fort souhaitable pour l'utilité publique, que chaque Souverain voulût bien choisir dans tous les Etats *sept des plus profonds Savans*, & qu'il les fit enfermer pendant *sept ans*, dans *sept differentes Chambres*, avec ordre de faire *sept amples Commentaires* sur cet ouvrage misterieux. J'ose soutenir, que, quelque differentes que puissent être leurs conjectures, elles pourront être toutes déduites du texte évidemment, & sans tordre en aucune maniere la signification ordinaire des termes. Je desire ardemment, que, s'il plait à Leurs Majestez, on commence au plutôt l'exécution d'un projet si utile ; parce que je serois charmé de jouir, avant que de quitter ce monde, d'un bonheur où nous ne saurions atteindre d'ordinaire, nous autres Ecrivans mystiques, avant que d'être couchez dans le tombeau.

La raison en est peut-être, que la Renommée est un fruit enté sur le Corps humain, & qu'il ne sauroit croître, bien loin de parvenir à maturité, avant que le tronc soit mis en terre. Peut-être est-ce un oiseau de proie, qui ne suit que l'odeur des cadavres. Peut-être encore s' imagine-t-elle, que sa trompette ne donne jamais un son plus fort, & plus propre à se répandre par-tout, que quand il part de l'élevation d'une *tombe*, & qu'il est secondé par les Echos d'une voute étenduë.

Il est certain que tous les Auteurs obscurs, depuis qu'ils se sont avisez de l'expedient merveilleux de mourir, ont été extraordinairement heureux, dans

la variété, aussi bien que dans l'étendue, de leur réputation. Comme la Nuit est la Mere de toutes les choses, les plus sages Philosophes estiment tous les Livres féconds en merveilles, à proportion de leur obscurité ; & , pour cette raison, les *adeptes*, les *vrais illuminez*, c'est-à-dire les plus obscurs de tous, se sont attiré des Commentateurs sans nombre, qui, comme habiles *Accoucheurs* Scolastiques, les ont *délivrez* d'un grand nombre de *sens* differens, que les Auteurs eux-mêmes n'avoient jamais eu garde de concevoir. Cela n'empêche pas qu'il ne soit juste de les mettre sur leur compte ; car, les expressions de pareils Ecrivains sont comme la semence, qu'on répand à tout hazard, & qui, rencontrant un terroir fertile, produit une vaste moisson, où le semeur lui-même ne se feroit jamais attendu.

Aiant bien pesé toutes ces considerations, je crois utile d'établir ici certaines Regles, qui pourront être d'un grand secours aux esprits sublimes, qu'on choisira pour faire un Commentaire universel de ce merveilleux Ouvrage. Ils sauront d'abord, que j'ai caché un grand mystere dans le nombre des **O**, qui se trouvent dans ce Traité, multipliez par *sept*, & divisez par *neuf*. De cette maniere, si un *devot Frere* de la *Rose-Croix*<sup>[2]</sup>, veut bien prier ardemment, & avec une foi vive, pendant soixante & trois matinées, & ensuite transposer selon les regles de l'Art certaines Lettres & certaines Syllabes, dans les Sections seconde & cinquième, il peut être persuadé qu'il en resultera une Recete formelle & complete du *grand œuvre*. De plus, quiconque voudra se donner la peine de calculer exactement le nombre de fois que chaque Lettre se trouve dans ce Traité, avec la *difference* qu'il y a entre tous ces nombres ; & de chercher la cause véritable & naturelle de chacune de ces *differences* ; il trouvera, dans le *produit*, des découvertes, qui paieront les peines avec usure. Qu'il soit pourtant averti de se précautionner contre *Bythus*, & *Sigé*, & de bien retenir les qualitez d'Acamoth<sup>[3]</sup>. *A cujus lacrymis bumectate prodit substantia, à risu lucida, à tristitia solida, & à timore mobilis*. C'est à cet égard qu'*Eugene Pilaethe*<sup>[4]</sup> est tombé dans une erreur impardonnable.



1. ↑. Affemblées différentes de Savans, & de Beaux-Esprits.
2. ↑. Un *Adept*e, un Partisan du *grand œuvre*.
3. ↑. Ce sont quelques Expressions misterieuses des Adeptes.
4. ↑. Il a fait un Livre sur cet Art merveilleux appelé *Anima Magica abscondita*.

## SECTION XI.

### *Continuation du Conte du Tonneau.*

**A** Près m'être jetté dans de si vastes détours, je me remets dans le chemin, resolu de suivre désormais mon sujet pas à pas, jusqu'à la fin de mon Voïage, à moins que quelque agréable perspective ne se presente à ma vuë, & ne m'invite à l'examiner de plus près. S'il m'arrive un pareil accident, ou jusqu'ici je n'ai pas la moindre raison de m'attendre, je demande à mon Lecteur par avance la grace de vouloir bien m'accompagner, & de me permettre de le conduire avec moi vers tous les objets, qui me paroîtront valoir la peine de s'y arrêter pendant quelques momens.

Il en est de ceux qui écrivent, comme des Voyageurs. Si un homme se hâte pour revenir chez lui, (ce qui n'est pas mon cas, car je ne suis jamais si desœuvré que dans ma maison), & si son cheval est fatigué par la longueur du voïage, ou par de mauvais chemins, ou parce que c'est une mazette, je lui conseille de suivre la route la plus courte & la plus battue, quelque sale qu'elle puisse être. Il est vrai qu'un tel homme est un assez mauvais Compagnon de Voïage : à chaque pas, il s'éclabouffe lui-même, & ses camarades. Leurs pensées, leurs desirs, leurs conversations, ne roulent que sur le *gîte* ; & à chaque embarras, à chaque tas de boue, à chaque fois qu'un des chevaux bronche, ils se donnent mutuellement à tous les Diabes du meilleur de leur cœur.

Mais, quand un Voyageur & son Courrier sont l'un & l'autre gais & vigoureux, quand le premier à la bourse pleine, & qu'il a le jour entier à sa

disposition, il ne choisit que les chemins les plus propres & les plus agréables ; il fait des contes borgnes à ses compagnons, & les amène avec lui de quelque côté où un effet agréable de l'art ou de la nature, ou de tous les deux, s'offre à sa vue : s'ils sont trop stupides, ou trop fatigués, pour le suivre, il les plante-là, bien sûr de les rattraper à la Ville la plus proche. Dès qu'il y arrive, il y passe au grand galop, tous les Habitans, Hommes, Femmes, Polissons, sortent pour le voir. Une centaine de Chiens aboient après lui ; & s'il en favorise les plus hardis d'un coup de fouet, c'est plutôt par divertissement, que par vengeance : mais, si quelque Dogue hargneux l'approche de trop près, un coup de pied accidentel du courfier, qui par-là ne perd pas un pouce de terrain, l'envoie chez lui boiteux, & à demi-mort. L'application en est aisée à faire<sup>[1]</sup>.

J'en reviens aux Aventures du fameux *Jean*. Les Lecteurs se souviendront sans doute, de l'état, & des dispositions, où je l'ai laissé à la fin d'une des précédentes Sections. Ils n'ont qu'à extraire de tout ce que j'en ai dit ci-dessus une *fuite d'idées*, propre à mettre leur esprit dans la situation nécessaire pour goûter, comme il faut, ce qui va suivre.

Non seulement *Jean* avoit assez bien ménagé la révolution arrivée dans sa cervelle, pour devenir Auteur de la fameuse Secte des *Æolistes* ; mais, grâce à la nouvelle fécondité, que sa folie donnoit à son imagination, il avoit conçu encore une grande quantité d'idées, qui, quoi qu'en apparence sans rime & sans raison, ne laissoient pas de cacher certains mystères, & de s'attirer des Partisans zélés.

J'en rapporterai les exemples les plus remarquables que j'ai pu ramasser dans une tradition incontestable, ou dans une immense lecture. Je les décrirai avec toute la simplicité possible, & avec toute la clarté dont des sujets aussi profonds & aussi abstraits peuvent être susceptibles. Je ne doute pas, qu'ils ne fournissent une ample & noble matière à tous ceux, qui, dans le creuset de leur imagination, savent changer les réalités en types, qui ont l'habileté de former des ombres sans le secours de la lumière, & de les transformer en substances sans en être redevables à la Philosophie ; en un mot, à ceux qui possèdent l'heureux talent d'attacher à un sens clair des Emblèmes, & des Allegories, & de métamorphoser tout ce qui est littéral & simple en figures & en mystères.

*Jean* s'étoit fourni d'une belle copie du Testament de son Pere, écrite sur une grande feuille de parchemin ; &, pour jouer le rôle d'un bon Fils, il devint amoureux à la folie de ce parchemin respectable [2].

Quoi que le Testament, comme j'ai déjà dit plusieurs fois, ne contient que des Regles claires & aisées, touchant la maniere de porter, & de menager, les *trois Habits*, soutenues & fortifiées par des promesses & par des menaces, le bon-homme *Jean* se mit dans l'esprit, qu'il y avoit quelque sens profond & obscur, & que, sous cette écorce de simplicité, elles cachaient de grands Mysteres [3]. *Messieurs*, disoit-il à ses Disciples, *je vous ferai voir, que ce même parchemin, que vous voyez-là, contient du pain, du vin, & des habits ; que c'est la Pierre Philosophale, & la Médecine universelle.* Conséquemment à cette fantaisie, il résolut de s'en servir dans les plus viles, aussi bien que dans les plus grandes circonstances de la vie. Il avoit trouvé l'Art de le changer en toutes sortes de figures. Quand il vouloit dormir, il s'en faisoit un bonnet de nuit ; & quand il faisoit de la pluie, il s'en servoit en guise de *Parasol*. Il étoit homme à en mettre un petit morceau autour d'un orteil blessé ; &, quand il avoit un accès de vapeurs, il s'en faisoit brûler un petit brin sous le [3] nez. S'il avoit mal à l'estomac, il en avaloit autant de raclure, qu'il en pouvoit tenir sur la superficie d'un sol. Tous ces remèdes passoient chez lui pour infallibles.

Par une Analogie exactement conforme à ces raffinemens, tout son Langage étoit emprunté du stile du Testament : toute son éloquence étoit renfermée dans ses bornes ; & il n'osoit pas se laisser échapper une syllabe, qui ne tirât de-là son *autorité* [4].

Un jour, se trouvant dans une maison étrangère, pressé d'une certaine nécessité, sur laquelle il n'est pas nécessaire de s'étendre ; & ne se ressouvenant pas avec assez de promptitude de quelque phrase sanctifiée, pour demander le chemin d'un certain petit appartement ; il préfera à *la mondanité* de se servir du terme ordinaire, le parti désagréable que le Lecteur devinera sans peine. Ce n'est pas tout : la Rhétorique de toute la Compagnie ne fut pas capable de le porter à le faire nettoier ; parce qu'ayant consulté le Testament sur un cas de cette conséquence, il y crut trouver un passage, qui s'y étoit glissé, peut-être par l'ignorance des Copistes, par lequel une pareille propreté paroïssoit être défendue [5].

Il se fit aussi un Dogme de ne dire jamais Graces après avoir diné ; & tout l'Univers n'auroit pas pu lui persuader *de manger comme un Chrétien*, selon la phrase vulgaire [6].

Il trouvoit un délice extraordinaire à se bourrer de Salpêtre, aussi bien que de meches d'une chandelle allumée, qu'il favoit atraper & avaler avec une adresse inconcevable [7]. De cette maniere, il entrenoit dans son ventre une flamme perpetuelle, qui, sortant comme une vapeur embrazée, de ses yeux, de ses narines, & de sa bouche, faisoit resplendir sa tête dans l'obscurité, comme le squelette d'une tête de veau, où quelque espiègle d'Ecolier a mis une chandelle d'un liard pour effraier les loïaux sujets de Sa Majesté : c'étoit le seul expedient, dont Maître *Jean* se servoit, pour se conduire le soir chez lui ; étant acoutumé de dire, *que l'homme Sage doit être sa propre Lanterne*.

Il se promenoit d'ordinaire dans les ruës, les yeux fermez : & s'il lui arrivoit de donner de la tête contre un poteau, ou de tomber dans la bouë, deux petit accidens, qui lui étoient fort ordinaires, il disoit aux *apprentifs*, qui le regardoient de tous leurs yeux, qu'il se soumettoit avec resignation à son malheur, comme à un effet de la Destinée, avec laquelle il favoit par experience, qu'il n'étoit pas sûr de luter ; puisque ceux, qui s'y hazardoient, étoient bienheureux de n'y gagner, qu'un nez sanglant, & un œil poché au beure noir [8].

*Il a été ordonné, quelques jours avant la Création, disoit-il, que mon nez & ce poteau auroient une rencontre ensemble : & pour cet effet, la Providence nous a envoiez au Monde l'un & l'autre dans le même âge, pour être compatriottes & concitoïens. Or, si j'avois tenu mes yeux ouverts, le malheur auroit été bien plus grand, selon toutes les apparences ; car, quels terribles faux-pas ne font point les hommes tous les jours, avec toute leur mondaine prévoiance ? Dailleurs, les yeux de l'entendement voient le mieux quand ceux de la chair font écartez du chemin : c'est pourquoi l'on observe, que les aveugles marchent avec plus de conduite, plus de précaution, & plus de jugement, que ceux, qui mettent tant de confiance dans leur Faculté visuelle, que le moindre accident dérange, & que la moindre humeur, la moindre membrane, détruisent pour jamais. La vue ressemble à une lanterne, rencontrée dans la ruë par une bande de Bréteurs ivres, & qui expose celui qui la porte, & son propre individu, à des soufflets, & à des*

*coups de pied, qu'ils auroient évitez l'un & l'autre, si l'envie de paroître leur avoit permis de marcher dans les ténèbres. Hélas ! toutes ces lumières, dont on vante tant l'utilité méritent, par leur mauvaise conduite un sort encor plus malheureux que celui qu'ils s'attirent journellement. Il est vrai, que je viens de me casser le nez contre ce poteau, parce que la Providence n'a pas trouvé bon de me tirer par la manche, & de m'avertir d'en éviter la rencontre ; mais, que cet accident n'encourage pas les hommes de ce siècle, ni leur posterité, de donner leur nez à garder à leurs yeux : c'est le vrai moïen de le perdre une fois pour toutes. O vous, foibles yeux, ô vous aveugles Guides de nos corps aveugles, que vous êtes de pauvres Gardiens de nos nez fragiles ; vous, dis-je, qui vous fixez sur le premier précipice que vous trouvez en chemin ; qui tirez ensuite après vous nos misérables corps trop prompts à vous obéir, jusques sur le bord même de la destruction : mais, ce bord est d'un bois pourri, le pied nous glisse, & nous sommes précipitez dans le goufre, sans rencontrer le moindre arbrisseau officieux, qui puisse rompre le coup. Chute afreuse ! laquelle aucun nez de fabrique mortelle n'est capable de résister, excepté celui du Geant Laurcalco qui étoit Seigneur du Pont d'Argent<sup>[9]</sup>. Ainsi donc, Ô vous foibles yeux, avec grande raison vous peut-on comparer à ces feux follets, qui conduisent l'homme à travers l'ordure les tenebres, pour le faire tomber dans un puits profond, ou dans un goufre empoisonné.*

Voilà un échantillon de l'éloquence de *Jean*, & de la force de son raisonnement sur ces fortes de matieres abstruses.

Il avoit d'ailleurs de grandes vuës par raport à la dévotion, & il ne négligeoit rien pour en étendre les bornes. Il introduisit une nouvelle Divinité, à laquelle il concilia un grand nombre d'Adorateurs. Les uns l'appellent *Babel* ; les autres, *Chaos*<sup>[10]</sup>. Il y a un Temple fort ancien, & d'une structure Gothique, qu'on a érigé à son honneur dans la Plaine de Salisburi, fameux par son Reliquaire honoré par de frequens pelerinages<sup>[11]</sup>.

Lorsqu'il avoit dans l'esprit de jouer à quelqu'un quelque tour scelerat, il se jettoit à genoux, quand ç'auroit été au beau milieu du ruisseau ; &, les yeux levez vers le Ciel, il se mettoit à prier. Aussi-tôt, ceux, qui connoissoient ses faillies, avoient soin de s'en éloigner au plus vite ; mais, si quelques étrangers attirés par la rareté du fait, s'approchoient pour l'écouter, ou prénoient la liberté de rire de ses contorsions, il ne manquoit

pas de leur lacher son urine dans le nez, & de leur jeter la bouë à pleines poignées<sup>[12]</sup>.

En hyver, il marchoit toujours l'habit déboutonné, & aussi peu couvert qu'il étoit possible, pour donner un libre passage à la chaleur répandue dans l'air qui l'environnoit ; &, en Eté, il s'accabloit d'habits, pour lui fermer l'entrée<sup>[13]</sup>.

Dans certaines Revolutions extraordinaires, il sollicitoit l'emploi de Bourreau general : il monroit une grande adresse à en faire les fonctions ; &, comme quelques-uns de ses Collegues se couvrent le visage d'un masque, quand ils exercent ce noble emploi, notre Ami *Jean* croïoit se déguiser de reste par de longues & savantes Prieres<sup>[14]</sup>.

Sa Langue étoit si musculeuse, & si subtile dans ses mouvemens, qu'il favoit l'entortiller dans son nez, d'où il faisoit sortir ensuite un langage tout particulier, & fort pathétique.

Il faut lui rendre encor cette justice, qu'il a été le premier de ces Roïaumes, qui a songé à perfectionner le talent de braire, par lequel le grand *Sancho* se signala jadis si noblement en *Espagne*<sup>[15]</sup>. Ses oreilles larges étoient toujours exposées à l'air, & dressées en haut ; & par leur secours, il porta son art à un tel degré, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer la Copie de l'*Original*.

Il étoit attaqué d'une maladie tout-à-fait contraire à celle, qui vient de la morsure de la *Tarentule* ; il devenoit tout furieux au son d'un instrument de Musique, & sur-tout d'une Mufette<sup>[16]</sup> : mais il s'en guérissoit aisément, en faisant quelques tours dans la *Sale de Westminster*, dans *Billing-gate*, dans une *Ecole*, à la *Bourse*, ou bien dans un *Caffé rempli de Nouvellistes*<sup>[17]</sup>.

Il ne craignoit pas les couleurs, mais il les haïssoit mortellement ; &, par consequent, il avoit une grande averfion, pour toutes sortes de *peintures*<sup>[18]</sup>. Quelquefois même, dans quelqu'un de ses accès, il se promenoit dans les ruës, les poches chargées de pierres, pour abatre les *enseignes* des boutiques.

Sa maniere de vivre, telle que je viens de la dépeindre, lui donnant fort souvent occasion de se laver, il se jettoit quelquefois jusqu'aux oreilles dans

l'eau, même au beau milieu de l'Hyver : mais, on a remarqué, qu'il en sortoit plus sale qu'il n'y étoit entré <sup>[19]</sup>.

Il a été le premier, qui ait trouvé l'Art de donner un remede soporifique par les oreilles. C'étoit un composé de soufre, de beaume de Galaad, & de l'onguent du Samaritain <sup>[20]</sup>.

Il portoit sur son estomac une large emplâtre caustique, par le moïen de laquelle il jettoit des soupirs, & pouffoit des gemissemens, capables de fendre le cœur de ceux qui les entendoient <sup>[21]</sup>.

Quelquefois, il se plaçoit au coin d'une ruë ; &, s'adressant à ceux, qui passoient, il disoit à l'un, *Je vous prie, mon bon Monsieur, favorisez-moi d'un bon coup de poing dans les dents.* A quelque autre, *Mon cher Ami, oh ! je vous conjure, faites-moi la grace de me donner un vigoureux coup de pied dans le ventre. Madame, oserois-je demander à votre Grandeur de me donner de cette petite main potelée un petit soufflet bien appliqué ? Mon brave Capitaine, vous, qui paroissez avoir le bras si nerveux, pour l'amour de Dieu, fanglez-moi une demi douzaine de coups de canne* <sup>[22]</sup>.

Quand, par des sollicitations si pressantes, il avoit réüssi à s'enfler le corps & l'imagination, il s'en retournoit chez lui content comme un Roi ; & faisoit mille Contes terribles de tous les malheurs, qu'il avoit souffert pour la Cause Commune <sup>[23]</sup>. *Voyez un peu ce coup-là, disoit-il, en se découvrant les épaules : un maudit Janissairé me le donna ce matin à sept heures, dans le tems qui je faisois tous mes efforts, pour repousser le grand Turc. Mes chers Voisins, cette tête cassée merite bien une emplâtre, ce me semble. Si le pauvre Jean avoit fait grand cas de sa caboche, vous auriez vu dès aujourd'hui le Pape & le Roi de France faire rage dans vos familles. Helas ! Peuple Chrétien, le Grand Mogol s'étoit déjà avancé jusqu'aux Fauxbourgs de la Ville, & vous n'avez qu'à remercier ces pauvres côtes, de ce qu'il ne vous a pas déjà mangés à la poivrade, avec vos Femmes, & vos Enfans.*

Rien n'étoit plus remarquable, que l'Aversion que *Jean* & *Pierre* avoient l'un pour l'autre, jusqu'à l'affectation. *Pierre* avoit fait depuis peu quelques tours de fripon, qui le forçoient à se cacher, & à ne marcher que de nuit, pour éviter les griffes des Sergens. Ils s'étoient logez exprès aux deux extremités opposées de la Ville ; &, quand ils sortoient, ils prenoient les detours du monde les plus bizarres pour s'éviter : mais, malgré tous ces

soins, c'étoit leur destinée perpetuelle de se rencontrer. La raison en est aisée à découvrir : les *fantaisies* & l'*extravagance* de l'un & de l'autre étoient fondées sur la même baze ; & on peut les confiderer, comme deux compas de la même grandeur & également ouverts. Si vous les fixez l'un & l'autre dans le même centre & si vous les tournez ensuite des deux côtez opposez, il est certain, qu'ils doivent de necessité se rencontrer quelque part dans la circonference. D'ailleurs, le malheur de *Jean* vouloit qu'il ressemblât à *Pierre* comme deux gouttes d'eau, du côté de l'humeur, du tour d'esprit, de la taille, & de la mine<sup>[24]</sup>. Enfin, cette ressemblance étoit si parfaite, qu'il étoit fort ordinaire à quelque Sergent de saisir *Jean* au collet, en lui disant, *Maitre Pierre, je vous arrête de la part du Roi*. D'autres fois, quelqu'un des plus intimes de *Pierre* venoit embrasser *Jean* bras dessus bras dessous, en le conjurant *de lui envoier un de ses meilleurs remedes contre les vers*. C'étoit-là asseurement une triste recompence de toutes les peines, qu'il avoit prises depuis si longtems, pour n'avoir rien de commun avec ce Frere, pour lequel il avoit conçu une haine si opiniâtre : il ne pouvoit qu'être cruellement mortifié de voir que le succès étoit si opposé à son intention ; & les pauvres restes de son Habit en portèrent la folle enchere. Jamais le Soleil ne commençoit sa Course journaliere, sans trouver à ces pauvres Guenilles une nouvelle pièce à redire. Maitre *Jean* porta à la fin son Zèle si loin, qu'il païa un tailleur pour étressir le col de son Habit, jusqu'à un tel point, qu'il étoit capable de l'étouffer ; & qu'il lui fit tellement sortir les yeux de la tête, qu'on n'en pouvoit voir que le *blanc*<sup>[25]</sup>. Tout ce qui restoit encore du fond de l'Habit étoit froté regulierement tous les jours pendant deux heures contre une muraille raboteuse, afin d'en ôter les restes du galon, & de la broderie : & Maître *Jean* s'y prit d'une telle violence, qu'il eut bientôt l'air d'un Philosophe Indien. Mais, malgré tous ses soins, le succès continua à tromper son attente. Les Guenilles ont une certaine ressemblance comique avec les Ajustemens, à cause de quelque chose de *flottant*, & de *voltigeant*, qu'il y a dans les uns & dans les autres, & qui n'est distingué qu'avec peine de loin, dans l'obscurité, ou par une vue courte. C'est ainsi que les lambeaux de *Jean* offroient à la premiere vue un petit air ridiculement dégagé, qui, fécondé par la taille, & par la mine, traversoit tous les desseins, & contribuoit à le faire prendre pour *Pierre*, par les partisans mêmes de l'un & de l'autre.

. . . . .

*defunt nonnulla*

Un vieux Proverbe Sclavonien dit parfaitement bien, qu'il en est des hommes, comme des ames, qu'on ne retient jamais mieux, qu'en les faiffant par les oreilles. L'experience fait voir pourtant, que cette regle à ses exceptions :

*Effugiet tamen hæc sceleratus vincla Protheus.*

Ce qui prouve, qu'en lifant les Maximes des Anciens il faut donner quelque chose aux tems & aux lieux ; car, si nous recourons aux plus anciennes Chroniques, nous y apprendrons, que rien n'a été sujet à des revolutions aussi grandes, & aussi frequentes, que les oreilles humaines.

Il y avoit autrefois une invention curieuse, pour saisir & pour retenir quelqu'un par les oreilles ; mais, je croi qu'on peut la mettre au nombre des arts perdus. Il n'est pas possible même que la chose soit autrement ; puisque, dans ces derniers siècles, toute l'espèce s'est diminuée jusqu'à un degré déplorable, & que ce qui en reste est si fort dégénéré, qu'il semble se moquer de ceux, qui veulent en prendre possession. Si l'on a jugé, qu'une fente dans l'oreille d'un seul Cerf étoit capable d'étendre cette imperfection sur tout une forêt, comment pourrions-nous nous étonner de l'abatardissement des oreilles humaines ; conséquence naturelle de la mutilation, où les oreilles de nos Peres, & les nôtres, ont été exposées depuis quelque tems ?

Il est vrai que, depuis que notre Ile a été illuminée par la Grace, il y a eu un tems, où l'on a fait de grands efforts pour porter cette partie du Corps humain à sa grandeur primitive. Son étendue & sa proportion étoit alors regardée, non seulement comme un *ornement de l'homme exterieur*, mais encor comme un type de la Grace interieure. De plus, les Naturalistes nous assurent, que quand il y a une grandeur excessive, dans quelque partie superieure du corps humain, comme dans le nez & dans les oreilles, il faut de nécessité que certaines parties inférieures y répondent. Pour cette raison,

c'étoit la coutume dans cet âge véritablement pieux, que dans les Assemblées chaque homme, à proportion qu'il avoit été favorisé de ce côté-là par la Nature, étoit fort porté à faire parade de ses oreilles, & de leurs dépendances. Ils étoient si libéraux à les donner en spectacle, à cause d'un Aphorisme d'*Hypocrate*<sup>[26]</sup>, qui nous enseigne, que *l'homme devient Eunuque, dès qu'on lui a coupé la veine qui est derriere l'oreille*. Les femmes de cet heureux siècle n'étoient pas moins portées à les contempler, & à s'édifier par cette contemplation. Celles, qui avoient déjà *usé des moïens*<sup>[27]</sup>, les regardoient avec une forte attention, dans l'esperance, que cette vue feroit sur leur cerveau une impression avantageuse, pour le fruit futur de leurs saintes amours. Pour celles, qui ne faisoient encore qu'aspirer au bénéfice du mariage, elles trouvoient-là de quoi choisir ; bien résolues de donner leur inclination aux oreilles les mieux fournies, pour empêcher leur race de dégénérer de ce côté-là. A l'égard des Sœurs distinguées par leur Dévotion, elles confideroient l'étenduë extraordinaire de ce membre, comme des *excrescences spirituelles* ; & elles honoroient les têtes, qui en étoient chargées, comme des *têtes sanctifiées*. C'étoit particulièrement au Prédicateur, qu'elles accordoient cette *veneration religieuse* ; parce que les oreilles étoient d'ordinaire de la première Grandeur, dans les *Accens de Rhétorique* il étoit fort exact à les *étaler* à la vuë du Peuple, de la maniere la plus avantageuse, les *exposant* tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. De-là vient que la *Prédication* même est exprimée par certains Dévots, jusques dans nos jours, par le terme d'*Exposition*.

Tels furent le soins des Saints de ce siècle-là, pour augmenter le volume des oreilles ; & il est probable que le succès y auroit répondu, si dans la suite du tems il ne s'étoit pas levé un Roi cruel, Persecuteur de toutes les oreilles qui alloient au de-là d'une certaine mesure. Là-dessus quelques-uns cachèrent une partie de leurs *oreilles trop pouffantes* sous un bandeau noir, d'autres furent emprisonnées sous une peruque, d'autres furent, ou fendues, ou rognées, ou coupées jusqu'à la racine.

J'en parlerai plus au long dans mon Histoire generale des Oreilles, que je rendrai publique au premier jour.

De cette courte Relation de la Décadence des Oreilles, dans les siècles passez ; & du peu de mouvement, qu'on se donne dans celui-ci, pour les rétablir dans leur ancienne Grandeur : il suit évidemment, qu'on espéreroit en

vain d'arrêter les hommes par un membre si petit, si foible, si glissant ; & que, pour réussir à se rendre leur Maître, il faut inventer quelque autre moïen. Or, celui, qui voudra examiner la nature humaine avec attention, y trouvera des anes de reste. Chacun des six Sens<sup>[28]</sup> en fournit une. Il y en a un grand nombre, qui rendent les passions maniables ; & il y en a quelques-unes attachées à l'entendement.

Parmi les dernières est la *curiosité*, qui se laisse mieux empoigner que toute autre. C'est-là, dis-je, cet *éperon* ferré contre le flanc, cette *bride* dans la bouche, cet *anneau* dans la narine du public paresseux, impatient, & grognard ; c'est par cette *anse*, qu'un Ecrivain intelligent doit saisir ses Lecteurs. Dès qu'il en est une fois le Maître, toute leur résistance est vaine ; ils sont ses prisonniers, jusqu'à ce que, par lassitude, ou par stupidité, il veut bien les relâcher.

C'est par ce moïen que moi, Auteur de ce Traité miraculeux, je me suis rendu jusqu'ici le Maître absolu du Lecteur benevole ; & c'est à mon grand regret, que je me vois forcé de lacher prise, en lui laissant la liberté, par rapport à ce qui me reste à dire, de se replonger dans son indolence naturelle. Ce que je puis vous dire, Ami Lecteur pour votre Consolation & pour la mienne, c'est que nous sommes tous deux également intéressés dans la malheureuse perte du reste de ces Mémoires pleins de tours d'esprit, d'accidens, & d'évenemens agréables, nouveaux, surprenans, & par conséquent tout-à-fait proportionnez au gout délicat du siècle.

Avec tous les efforts, dont ma mémoire est capable, je n'en ai pu retenir qu'un petit nombre de *Chefs*. Il y avoit, entre autres, une Relation exacte de la maniere, dont *Pierre* obtint un *Sauf-conduit* du *Banc Royal*, & d'une Reconciliation faite entre lui & *Jean*, à l'occasion d'un dessein qu'ils avoient de trépaner *Martin*, pendant une nuit plus vieille, dans la maison d'un Sergent, & de le dépouiller jusqu'à la peau<sup>[29]</sup>. Comment *Martin* à grand peine leur montra une belle paire de talons. Comment un nouvel Arrêt sortit contre *Pierre* ; sur quoi *Jean* le laissa dans la nasse, lui déroba son *Sauf-conduit*, & s'en servit lui-même<sup>[30]</sup>. Comment les guenilles de *Jean* vinrent à la mode à la Cour, & dans la Ville ; & comment il monta un superbe *Courfier*, & mangea du pain d'épice.



Les particularitez, contenuës sous tous ces Chefs, me sont absolument forties de la memoire ; &, par consequent, elles sont perdues sans ressource. Force m'est donc de laisser mes Lecteurs se faire l'un à l'autre des

complimens de condoléance, autant que l'humeur de chacun y pourra fournir. Je les conjure pourtant, par ce commerce d'amitié, qu'il y a eu parmi nous, depuis le titre, jusqu'à cette page-ci inclusivement, de ne se pas alterer la santé, pour un malheur qui est sans remède.

Pour moi, je vais m'acquitter d'un devoir de civilité, qu'un Auteur moderne, poli & instruit dans les belles manières, ne sauroit négliger, sans se rendre coupable d'une irrégularité criante. Je veux dire, que je vais prendre congé du public, avec toutes les formalitez requises.

## *La Conclusion.*

**P**orter son fruit au de-là du terme est une cause réelle de fausses couches, aussi bien que de ne le pas porter assez long-tems, quoi qu'elle soit moins fréquente. Cette vérité a sur-tout lieu par rapport aux productions de l'esprit, qui, pour être accomplies, doivent paroître comme à point nommé. Beni soit donc ce noble Jésuite<sup>[31]</sup>, qui le premier des Auteurs s'est hasardé à déclarer publiquement, que les Livres ont leurs propres Saisons, comme les mets, les habits, & les plaisirs. Plus bénie soit encore notre brave Nation qui a raffiné si fort sur cette Mode Française. Il ne sera pas nécessaire que je vive fort long-tems pour voir le tems qu'un Livre, qui ne paroitra pas dans sa Saison, ressemblera à un nigaud d'Amant, qui manque l'*heure du berger* ; & qu'on n'en fera non plus de cas, que de la Lune pendant le jour, & des *Maquereaux* qui viennent dix ou douze jours après que la saison en est passée.

Personne n'a jamais été à cet égard un Observateur des tems plus exact, ni un plus fin Connoisseur de notre Climat, que le Libraire, qui m'a acheté cette Copie. Il fait sur le bout du doigt quels sujets poussent le mieux, dans une année sèche ; & quels autres il faut semer dans le Public, quand le Thermometre est à *grande pluie*. Après avoir vu ce Livre, & consulté son Almanac sur sa destinée, il me fit entendre, qu'ayant meurement réfléchi sur les principales qualitez de mon Ouvrage, savoir, *le sujet*, & *le volume*, il

trouvoit qu'il ne réussiroit jamais, sinon après de longues vacances, & dans une mauvaise année pour les *navets*. Là-dessus, pressé par mes nécessitez urgentes, je le priai de me dire, quelle sorte de Pièce pourroit être propre pour le mois courant. Après avoir tourné ses yeux du côté de l'Ouest, *Je crois*, dit-il, *que nous aurons quelque orage ; & si vous pouviez faire au plus vite quelque petite Drollerie, mais point en vers ; ou bien quelque petit Traité sur... ; cela courroit comme le feu Gregeois : mais, si le tems s'éclaircit, j'ai un tuteur à mes gages, qui me fera quelque chose contre le Docteur Bentley, & je suis sur d'y faire mes petites affaires.*

A la fin pourtant, il fit son marché avec moi ; &, pour corriger les mauvaises influences du Ciel, nous convinmes d'un expedient. Si un de ses Chalands vient lui demander un Exemplaire de mon Livre, & qu'il souhaite de savoir de lui confidemment le nom de l'Auteur, il lui nommera à l'oreille le Bel-Esprit qui sera en vogue cette semaine-là : & si la dernière Comédie du Sieur *Durfey* a cours alors, j'aime autant porter pour ce tems ce nom-là, que celui de *Congreve*. Je ne fais mention de ces bagatelles, que pour donner à la Posterité une idée du gout de nos Lecteurs. On pourroit les comparer, ce me semble, à une mouche, qui, chassée d'un pot de confitures, se jette avec avidité sur un excrément, pour y achever son diner, avec le même appetit qu'elle l'a commencé.

Avant que de finir, j'ai encor un mot à dire sur les *Auteurs profonds*, dans la classe desquels le public judicieux me placera, selon toutes les apparences. Il en est à mon avis, de ces Ecrivains comme d'un puits. Un homme, qui a les yeux bons, verra le fond du puits qui a le plus de profondeur, pourvu qu'il y ait de l'eau ; mais, s'il n'y a rien que de la bouë, quand le fond n'en seroit qu'à une toise & demie en terre, il paroitra extrêmement profond, parce qu'il est extraordinairement obscur.

J'ai pris depuis peu la résolution de faire une experience, qui a fort bien réussi à plusieurs Auteurs modernes ; c'est d'écrire sur rien, & de laisser toujours aller la plume son grand chemin, quoique le sujet soit absolument épuisé. C'est comme l'ombre de l'esprit, qui se plait encore à se promener sur le tombeau, où le cadavre est enterré. Pour dire la verité, il n'y a point de talent plus rare, que celui de savoir bien distinguer quand il faut finir quelque chose. Lorsqu'un Auteur approche des frontieres de son Livre, il croit qu'en chemin faisant, lui & ses Lecteurs sont devenus de vieilles

connoiffances, & qu'ils doivent être au defefpoir de fe féparer ; de forte que certains Ouvrages refsemblent à des vifites de cérémonie, où les complimens, qu'on fait en fe féparant, font quelquefois plus longs que toute la converfation qui les a précédéz. On peut comparer la Conclufion d'un Traité à celle de la Vie humaine, qui peut être comparée à fon tour à la fin d'un Repas, que peu de convives quittent dès qu'ils ont affez mangé, *ut conviva fatur*. Ne voit-on pas mille fois, après le Feflin le plus abondant, les gens refter affis, quand ce ne feroit que pour rêver, ou pour dormir le refte du jour. A cet égard-là, je fuis fort différent des autres Auteurs, capables de trouver à redire à un pareil affoupiffement dans leurs Lecteurs. Pour moi, je ferai charmé, fi, par mes travaux infatigables, je puis avoir contribué quelque chofe au Repos du Genre-humain, dans un âge fi tumultueux. Je ne croi pas mène un pareil effet fi éloigné, qu'on diroit bien, des vuës que doit avoir un Bel-Efprit : puisque jadis un Peuple fort poli dans la *Grece* <sup>[32]</sup> avoit dressé les mêmes Temples aux Mufes, & au Sommeil ; perfuadé qu'il y avoit entre ces Divinitez des liaifons d'amitié fort étroites.

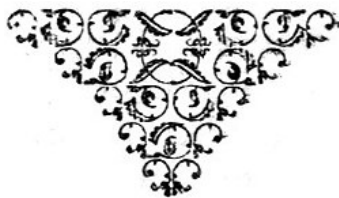
Je ne faurois me réfoudre à quitter la plume, fans demander encore une grace au Lecteur : c'est de ne s'attendre pas à être également instruit, & diverti, à chaque ligne, & à chaque page de ce Traité. Il eft naturel qu'il donne quelque chofe à la ratte de l'Auteur, & à quelques courts intervalles de péfanteur, & de ftupidité. Ce font de petits accidens, où il pourroit être fujet lui-même en pareil cas. Qu'il me dife, fi, fe promenant dans des ruës fales, pendant un tems pluvieux, il trouveroit fort poli, à des gens qui le regarderoient à leur aife par la fenêtre, de critiquer fa demarche & de tourner en ridicule fes habits mouillez ?

Qu'il foit averti d'ailleurs, qu'en difpofant mon cerveau à la compofition de cet ouvrage, j'ai fait l'Invention Maîtrefse de tout, & que je lui ai donné *la Raifon, & la Methode*, pour Demoifelles fuivantes. J'ai pris cet arrangement, parce que j'ai toûjours obfervé en moi-même, comme une qualité particuliere, une démangeaifon perpetuelle d'avoir de l'efprit, dans des occafions où il s'agiffoit d'être raifonnable, fenfé, & méthodique. J'ai toûjours été trop devoué aux *coutumes modernes*, pour négliger la moindre aparence d'un bon-mot, qui fe levât dans mon efprit, quelques peines que je duffe emploier, pour le forcer à entrer dans la converfation. Il eft vrai que le succès n'a pas toûjours répondu à mon attente ; car, aïant fait avec des

peines immenses une *Collection* de sept cens trente huit *Fleurs d'Eloquence*, ou *Saillies spirituelles*, je n'ai pu en employer, pendant cinq ans de tems, qu'une feule douzaine, malgré tous mes efforts, pour faifir les vuides de la converfation, afin de les y fourrer comme des chevilles. Pour la moitié encore, ce fut autant d'esprit femé dans la Riviete ; les Compagnies, que j'en voulois honorer, étant incapables de m'en favoir gré. Pour les autres, il en coûta tant de tortures à mon pauvre esprit pour leur ménager une heureufe entrée, que je fus enfin forcé de renoncer au métier penible d'un difeur de bons-mots. C'est à ce mauvais fuccès pourtant, que je fuis redevable de la première idée, qui m'est venuë de m'ériger en Auteur ; & il a produit le même effet fur plufieurs de mes Amis, qui ne s'en repentent pas, non plus que moi. Combien de fois n'arrive-t-il pas, qu'un tour d'esprit déplacé a fait pitié dans un entretien, & qu'ensuite rectifié par l'impreffion il a fait merveilles dans un Livre ?

A présent que, par la liberté de la Presse, je fuis devenu Maitre abfolu des occasions propres à faire briller *mes Lumieres acquifes*, je commence déjà à m'appercevoir, que mon *Capital* diminue, & que ma *dépense* va beaucoup plus loin, que ma *recette*. Je ferai bien, par confequent, d'être un peu plus économe, & de faire de nouvelles épargnes, jufqu'à ce que mes *moïens*, fe trouvant dans une heureufe harmonie avec les befoins du Public, m'obligent de nouveau à me mettre en frais.

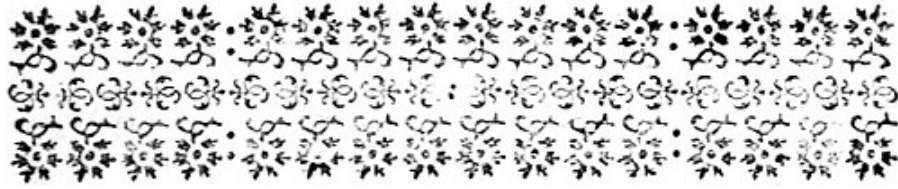
*Fin du Tome premier.*



1. ↑ J'avoue qu'il n'en est pas ainfi à mon égard. Le commencement de cette Digreffion s'entend de reste : mais, ce Cavalier, qui galoppe par la Ville, qui s'attire les yeux du Peuple, &

- l'aboïement des Chiens, tout cela est un mystère pour moi ; & j'en laisse l'explication aux adeptes, ou aux Commentateurs de profession,
2. † Il y a un bon nombre de Dévots superstitieux, qui ont une vénération particulière pour la figure extérieure de la Bible, à l'imitation des Mahometans, qui témoignent le plus profond respect pour leur Alcoran.
  3. † Il est certain, qu'il y a des Chrétiens assez fous, pour ne trouver rien de littéral dans la Bible, & pour chercher des Mystères dans les Recits les plus simples. Tel est un Professeur fameux dans nos Provinces, qui a fait un gros Livre, pour prouver que tous les Miracles de Jésus-Christ sont autant de Types. D'autres Extravagans cherchent dans les Livres sacrés la Recepte de la Pierre Philosophale ; & d'autres, moins grossiers dans leur Folie, Me. Dacier par exemple, les regardent comme un Traité de Rhétorique. Il y en a même, qui y cherchent leur bonne aventure, en consultant à l'ouverture du Livre le premier passage, qui s'offre à leurs yeux, de la même manière que les Païens cherchoient leur sort futur dans *Virgile*. Ce qu'on appelloit *Sortes Virgiliana*.
  4. † Rien au monde n'est plus ridicule que l'affectation de ce jargon dévot, qui exprime les choses les plus ordinaires de la vie par des termes empruntés de l'Écriture Sainte, qui certainement ne nous est pas donnée pour cet usage-là. D'ailleurs, il n'y a aucune bonté réelle, aucune sainteté, dans ces expressions. C'est leur sens, qui est sacré & utile. Il s'enfuit de-là, que la profanation n'est pas tout-à-fait aussi commune, que le croient les bigots.
  5. † L'Auteur tourne ici en ridicule certains Saints mauffades, qui trouvent du crime à tenir leur *Vaisselle propre* ; & qui s'imaginent, que la Sainteté est incompatible avec la complaisance de s'habiller comme le reste du Genre-humain. Ils feroient bien de songer qu'il y a plus d'orgueil à se distinguer des hommes de ce côté-là, qu'à se confondre avec eux. Un Philosophe dit un jour à *Diogene*, qu'il voïoit son cœur orgueilleux au travers de ses habits *déchirés*.
  6. † Il y a des Sectes, qui trouvent du crime à prier Dieu en se mettant à table.
  7. † Ce Passage fait allusion à la chaleur du Zele, que les Devots s'efforcent d'entretenir dans une vivacité perpétuelle.
  8. † Toutes les personnes, qui admettent la Prédestination dans toute sa rigueur, n'en tirent pas des Conséquences également impertinentes. Il y en a qui croient, que les Décrets de Dieu ne doivent pas nous empêcher d'agir en Êtres raisonnables, & de nous déterminer vers le parti, qui nous paroît le meilleur ; mais, d'autres abjurent entièrement l'excellence de leur Nature, & s'imaginent, qu'il y a de la Vertu, & de la Sagesse, à se conduire en simples Machines, & à se lier d'une manière purement passive à l'Action de la Divinité.
  9. † Voyez Don Quichotte.
  10. † Ceux de l'Église Anglicane accusent les Presbyteriens d'être ennemis de l'Ordre dans le Culte.
  11. † C'est une pièce monstrueuse de Pierres entassées sans ordre avec des peines infinies, sans qu'on en puisse deviner le but.
  12. † Rien n'est plus ordinaire aux Devots de profession, que de couvrir leurs mauvais desseins du voile de la piété ; & ils ne sont jamais plus à craindre, que lorsqu'ils sont dans les plus grands accès de leurs extases dévotes. On dit que *Cromwel*, fameux Partisan de *Jean*, se servoit quelquefois d'une Ruze assez particulière, pour duper les Ambassadeurs, Espions privilégiés des Souverains. Quand il favoit, que quelqu'un de ces Messieurs étoit dans son Antichambre pour avoir Audience, il se mettoit à prier tout haut le bon Dieu, avec toute la ferveur possible, de favoriser tel ou tel dessein. Le pauvre Ambassadeur, ne croiant pas qu'un homme fût capable de se moquer du Ciel, pour mieux tromper les hommes, ne manquoit pas de donner dans le Panneau ; &, par-là, son Maître, se précautionnant contre un Projet chimérique, se rendoit incapable de prévenir les véritables desseins de cet illustre Fourbe.
  13. † Les Dévots sont d'ordinaire sujets aux fantaisies les plus bizarres : ils croient se sanctifier, par des manières diamétralement opposées à celles des autres hommes.

14. † Il n'y a point de gens plus cruels, en general, que ceux qui se couvrent du masque de la Devotion. Toujours prêts à proscrire, & même à damner éternellement, ceux qui n'adoptent, ni leurs sentimens, ni leurs manieres.
15. † Ceci réfléchit sur ces tons de voix lamentables, & ces cris ridicules, dont plusieurs Prédicateurs devots touchent les sens de leurs auditeurs, au lieu de convaincre leur raison par de bonnes preuves.
16. † Certains Devots, partisans de *Jean*, ont la Musique en horreur, comme la plus affreuse mondanité ; quoi que rien au monde ne soit plus innocent : ils la trouvent sur-tout abominable dans le Culte religieux.
17. † Ce sont tous des lieux, où il se fait un bruit aussi grand, que desagréable.
18. † Les Presbyteriens ont une haine furieuse contre toutes sortes de peintures exposées dans les Eglises, dans quelque vue que ce soit.
19. † Cet endroit paroît un peu obscur ; je crois l'entendre pourtant. Certains Devots, pieux par grimace, & réellement criminels, comme les Pharisiens, se croient nettoier de leurs défauts, par des jeunes, & des penitences exterieures, qui, ne venant pas d'un bon principe, & étant mêlées d'Hypocrisie, deviennent des crimes elles-mêmes. De cette maniere, le Devot devient plus sale, à force de se laver.
20. † Ce sont les Sermons, dont quelquefois la Rhetorique est un mélange de chaleur, d'aigreur, & de douceur.
21. † Tout le monde connoit les Soupirs & les Gemiffemens continuels des Bigots. On diroit que ces gens-la prennent la vertu pour une disposition étrangere de l'ame, qui lui donne la torture. Ce qui est très-faux, sur-tout par raport à une Pieté avancée. Elle met l'ame dans son plus haut degré de perfection ; &, lui faisant sentir fortement l'excellence de la nature, elle doit la remplir de satisfaction & de joye : elle doit même répandre la tranquillité, & le contentement, dans tout l'exterieur.
22. † Le faux Zèle porte souvent les Devots à s'exposer sans nécessité à la Persecution, contre la premiere loi de la nature, qui est le principe de toute la morale & contre les ordres expres de notre Sauveur. La Vanité a souvent beaucoup de part à cette conduite. C'est un beau titre, que celui de Martir de la Verité, c'est un titre fort flatteur ; mais, le nombre de ceux qui le meritent est bien petit.
23. † Il n'est pas rare de trouver des gens, qui se vantent de ce qu'ils ont souffert pour l'Eglise, & qui par-la veulent se faire considerer, comme les grands boulevards de la Religion.
24. † Il est certain que les Papistes, & les Presbyteriens, se contrecarrent avec plus d'affectation, que les mêmes Papistes, & les autres Sectes d'entre les Protestans. Cependant, leur pieté est plus semblable quelquefois, qu'ils ne pensent : ils sont fort étroitement unis par une certaine Devotion Monachale, par le Quiétisme, par les Austeritez, & par ces marques exterieures de pieté, qui sont le vrai *Pharisiisme*. N'oublions pas l'Intolerance, qui est aussi incompatible avec une Vertu raisonnée qu'inséparable de la Bigotterie.
25. † Les Devots ont bien souvent un air assez semblable à celui d'un homme constipé ; & ils mettent une Dévotion toute particuliere dans une certaine tournure afreuse, qu'ils savent donner à leurs yeux.
26. † *Libr. de aere, locis, & aquis.*
27. † C'est une Expression devote, pour dire faintement, avoir Commerce avec un Homme.
28. † *Scaliger* en établit un fixième.
29. † Ce Passage fait allusion au Regne de *Jaques II.*, qui abolit les *Loix penales* faites contre ceux de l'Eglise de Rome, & contre les Nonconformistes.
30. † Guillaume III remit en vigueur les Loix contre le Papisme ; mais, il trouva à propos de tolérer les *Presbyteriens*.
31. † Le Père d'Orleans,
32. † C'étoient les Habitans de *Trezene*.



# P R E F A C E D U T R A D U C T E U R .

**J**E suis fâché qu'il faille encore retenir ici le Lecteur par un Discours préliminaire ; mais il faut absolument, qu'il passe par-là, s'il veut lire les Pièces suivantes, avec fruit, & avec agrément. Elles passent toutes pour être de l'Auteur du *Conte du Tonneau* ; &, s'il est possible de fonder un jugement solide sur le stile & sur le tour d'Esprit, elles en doivent être de nécessité.

Comme elles sont presque toutes ironiques, & que les Lecteurs d'une pénétration médiocre, qui sont le grand nombre, ont bien de la peine à démêler le véritable sens d'une Ironie un peu poussée, il sera bon de leur faciliter l'intelligence de celles-ci, en disant un mot de chacun de ces petits Ouvrages.

Le premier est une Dissertation *sur l'Operation Mechanique de l'Esprit*. De faux Dévots, & d'autres gens peu judicieux, ont regardé cette Pièce comme un Chef-d'Œuvre de Profanation, quoique l'Auteur ait pris tous les soins imaginables, pour qu'il fût impossible de s'écarter de son véritable But. Il définit l'Enthousiasme en general par *une Elevation de l'ame, & de ses facultez, au-dessus de la matiere*. Ensuite, il indique trois différentes

Branches de l'Enthouſiaſme, deſquelles il ne prétend pas parler. La premiere eſt un Acte immédiat de la Divinité, qu'on apelle *Eſprit de Prophetie*, ou *Inſpiration*. La ſeconde eſt un Acte immédiat du Diable : on l'appelle *Poſſeſſion*. La troiſième eſt l'Effet de quelques Cauſes naturelles, *Force d'Imagination*, *Melancolie*, *Paſſions violentes*, &c.

Le véritable & unique Sujet de ſon Diſcours eſt cette Eſpece d'Enthouſiaſme, où l'on parvient ſimplement par Art, & par une Operation mécanique, par laquelle, en étourdifiant les Sens, & en étouffant la Raiſon, on réuſſit à remplir le Cerveau de Viſions & de Chimeres. Par conſéquent, rien au monde n'eſt plus mal fondé, que le prétendu Libertinage, qu'on trouve dans une Pièce, qui ne tend qu'à débarraſſer la Religion du Fanatiſme le plus honteux, auſſi bien que le plus ordinaire.

La *Differtation ſur les Æoliſtes*<sup>[1]</sup> turlupine les Fanatiques & les faux Inſpirez en général. Celle-ci n'en veut qu'à ces Malheureux, qui adorent les Chimeres, dont ils ſont eux-mêmes les Auteurs.

Des perſonnes ſenſées s'imagineront peut-être, que la Suppoſition, qu'on peut ſe jeter dans l'Enthouſiaſme par certains Mouvemens, & par certaines & Contorſions, eſt une Chimere elle-même. Ils ſe tromperoient aſſeurément. Un peu de Réfléxion ſur la Liaiſon étroite, qu'il y a entre l'Imagination, & les Mouvemens du Corps, le fait voir évidemment. Comme ces Mouvemens differens, ces Grimaces, ces Contorſions, répondent toujours à certaines Images, qui font de profondes impreſſions dans le cerveau ; les Contorſions & les Grimaces font à leur tour naître dans le Cerveau les Images, qui y répondent. Non ſeulement toutes Regles de la Phyſionomie ſont fondées ſur cette Verité : elle eſt encore prouvée évidemment, par ce qui ſe paſſe tous les jours ſur le Théâtre, & dans les Galetas ou logent les Poètes. Un bon Acteur ride ſon front, & ſe donne l'air d'un Furieux, afin de ſentir lui-même la Fureur, & la Rage, qu'il veut repréſenter. Si l'Imagination d'un Poète cherche en vain les Traits, dont il a beſoin, pour dépeindre le Dépit ou l'Indignation, il ſe leve avec précipitation, ſe promene dans ſa Chambre, & ſe met dans toutes les Attitudes, qui conviennent à ces différentes Paſſions. D'abord, les Images dont il a beſoin entrent en foule dans ſon Cerveau, comme autant de Marionettes attachées à des fils d'archal.

C'est de la même manière, que ceux d'entre les petits Prophetes<sup>[2]</sup>, qui n'avoient pas l'intention de tromper les autres, mais qui étoient leurs propres dupes, n'ont été redevables de leurs ridicules Inspirations, qu'aux Contorsions violentes, qu'ils apprennent à se donner, à l'exemple de leurs Compagnons Impositeurs.

La seconde Pièce est d'une nature toute différente : elle a pour titre *Récit exact & fidelle d'une Bataille entre les Livres Anciens, & Modernes, &c.* C'est une des plus heureuses Allégories, qui soient jamais sorties de l'Esprit Humain ; & elle sert sur-tout à tourner en ridicule deux grossiers Ennemis de l'Antiquité, le *Docteur Bentley*, & *M. Wotton*.

J'ai hésité pendant quelque tems, avant que de me résoudre à traduire cette Pièce en François, parce que, parmi les Combatans modernes, on ne voit presque que des Auteurs Anglois. J'y ai remédié de mon mieux, en donnant dans mes Remarques les Caracteres de la plupart de ces Ecrivains ; & rien n'est plus facile à un Lecteur François, que de mettre, à la place des Etrangers qu'on turlupine ici, des Auteurs de sa Nation. Il n'y aura que le Choix, qui l'embarassera. Le Nombre de ceux, qui méritent d'occuper un Rang honorable ici dans les Troupes des Modernes, est prodigieux en France à l'heure qu'il est. Excepté quelques Auteurs de la vieille Roche, un *Fontenelle*, un *La Motte*, tous les Auteurs François de nos jours pourroient figurer admirablement à la place de nos Guerriers Anglois.

Toute la France fourmille de gens, qui ont de l'Esprit, & qui n'ont que de l'Esprit. A voir la plupart des Productions nouvelles, qui nous viennent de ce País-là, on diroit, que rien n'est plus ridicule que l'Erudition ; & que, parmi les nombreux Arrêts de la Cour, il doit en avoir eu quelqu'un qui ait proscrit la Logique.

La troisième Pièce est *une comparaison entre un Balay & un Homme*, faite dans le Stile & dans le Gout des Méditations de *M. Boyle*. Ceux, qui trouveront d'abord cette Idée-là bizarre, n'ont qu'à lire ce petit Ouvrage avec attention, pour voir avec étonnement, que cette Idée n'est que trop juste.

Je me suis fait un plaisir de traduire les *Pensées morales & divertissantes* qui suivent, afin que les François puissent comparer cet Echantillon avec les *Réflexions de M. de la Rochefoucault* & avec les *Caracteres de la Bruiere*.

Je fai que ces Livres font excellens dans leur genre, & qu'ils meritent la grande Réputation qu'ils ont acquise, & dans la France, & dans toute l'Europe. J'ose dire pourtant, qu'un Volume semblable à cet Essay de notre Auteur Anglois devroit être naturellement d'un Gout plus général, & plus propre à repondre au But de ces sortes d'Ouvrages. Il y a une heureuse Variété, qui entretient l'attention, & qui semble la délasser. Et c'est ce qui manque, à mon Avis, aux Livres François dont je viens de faire mention. Ces Réflexions, & ces Caracteres, font d'un tour concis, serré, un peu obscur, toujours sérieux. Ce font autant d'Oracles, pour ainsi dire. On en peut lire quelques pages ; mais, insensiblement, l'Esprit se rebute de ces Sentences, & de ces Portraits,

*Qui sur un même ton semblent psalmodier.*

L'Essay dans le Gout le plus moderne est une des plus plaisantes Pièces, qu'il est possible de voir. L'Auteur y imite admirablement bien certains Ecrivains novices, qui, avec la mince provision de dix ou de douze Lieux-communs, ont la démangeaison insurmontable de se faire imprimer ; & qui semblent s'imaginer, que ce qu'ils viennent fraîchement d'apprendre aura pour le Public la même grace de la Nouveauté, dont ils sont charmez eux-mêmes.

L'Auteur fait semblant de prendre pour Sujet les *Facultez de l'Ame*, dont il ne dit pourtant qu'un seul mot par hasard : tout le reste consiste en Pensées incidentes, à qui la moindre ressemblance de mots donne une espece de Liaison fortuite. Il brode tout cet Assemblage ridicule, de quelques Passages Latins, qui servent d'ordinaire d'Exemples dans la Grammaire, & dans la Syntaxe, qu'on apprend dans les plus basses Classes ; & il assaisonne tout ce rare Ouvrage de cette Ostentation pedantesque, que les apprentifs Auteurs affectent, pour ressembler aux Ecrivains d'Importance.

Je considere la Pièce qui suit comme le Chef-d'Œuvre du Docteur Swift. C'est une *Dissertation contre le Projet d'abolir le Christianisme en Angleterre*. Ceux, qui savent suivre les Idées d'un Auteur, & saisir le véritable Sens d'une Ironie en la considérant de tous les differens côtez, n'auront garde de trouver de l'Irreligion dans cet Ouvrage. Ils le regarderont, au contraire, comme une Satyre sanglante de l'*Esprit fort* & du

*Libertinage.* On ne parle pas ici du *Christianisme réel* : on le confidère comme banni de la Grande-Bretagne, depuis très-long-tems. Il ne s'agit que de ce *Christianisme de Nom*, qui confifte en certaines Cérémonies, & en certains Devoirs extérieurs. L'Auteur fait semblant de croire, que tout le Peuple est du Sentiment unanime, que le Bien public exige qu'on renonce entièrement à ce *Christianisme* ; &, en faisant sentir, que les Avantages qu'on attend de ce Projet ne seront pas si considérables qu'on l'espère, il découvre avec une Adresse infinie le Ridicule de l'Esprit fort, & de l'Irreligion, qui se sont répandus si généralement dans la Patrie.

Pour mettre le Public en état de développer entièrement le Génie de notre Auteur, j'ai joint à cette Pièce badine un Ouvrage très-sérieux, intitulé : *Projet pour avancer la Religion & la Pieté en Angleterre, &c.* Il contient, d'un côté, un détail affreux des Progrès que le Vice & l'Irreligion ont faits dans la Grande-Bretagne ; &, de l'autre, des Moïens efficaces pour en arrêter le Cours, & pour faire fleurir dans ce Païs la Religion & les bonnes Mœurs. L'Auteur y fait voir fort au long, qu'une pareille Réforme dépend absolument du Souverain, qui, étant Maître de toutes les Charges, peut tenir le Crime & le Vice en bride, en les faisant considérer comme des Obstacles invincibles à la Fortune.

Ce second Tome finit par les *Prédictions pour l'an 1708*, que l'Auteur publia sous le Nom d'*Isaac Bickerstaf* Ecuïer, & par deux autres petites Pièces, qui en furent les Suites.

Ces Pronostics ont été traduits dans presque toutes les Langues de l'Europe. Elles étonnèrent les Esprits foibles, & ne laissèrent pas d'intriguer un peu les gens sensés. Quoiqu'il fût assez naturel de croire, que ces Prophéties n'avoient pour but que de badiner avec la Crédulité des hommes ; la manière, dont elles étoient débitées, avoit quelque chose de si particulier, quelle ne pouvoit qu'embarasser l'Esprit.

Non seulement l'Auteur parloit de la manière du monde la plus grave & la plus sérieuse, mais il *particularisoit* les Evenemens, comme s'il en donnoit l'Histoire, plutôt que la Prédiction. D'ailleurs, rien de plus clair, de plus net, de plus éloigné de cette Obscurité épaisse, que le sot Peuple, charmé d'aider l'Imposture, interprète toujours d'une manière favorable aux Astrologues, & à tous ceux qui se mêlent de dévoiler l'Avenir. Ce qui surprenoit le plus, c'est que le prétendu *Bickerstaf* paroît sûr de son Fait ; &

qu'avec un air de confiance, il n'exige du Public, que de vouloir bien suspendre son Jugement, pour un petit nombre de Semaines.

Le premier Article de ces Prédications prophétisoit la Mort d'un certain *Partrige*, Faiseur d'Almanacs & prétendu Astrologue ; ce qui fut cause d'une des plus divertissantes Farces, qui ait jamais diverti tout un Peuple, aux dépens d'un Particulier. On dit que le Pronostic fit de si profondes Impressions sur le Cerveau du pauvre *Partrige*, qu'il en tomba effectivement dans une grande Maladie.

Quoiqu'il n'en mourût point, l'Auteur ne laissa pas de donner au Public une Lettre adressée à un Homme de Qualité, contenant la Relation de la Mort de ce ridicule Astrologue, avec toutes ses Circonstances.

Cette Lettre courut par toute la Ville ; & un Garçon, qui crioit à pleine tête, *Relation fidèle de la Mort de M. Partrige*, fut rencontré malheureusement par le pauvre *Défunct* lui-même, qui le roua de coups. Peu content encore de cette Vengeance, il fut assez extravagant pour vomir mille & mille Injures, dans son Almanac suivant, contre le Sieur *Bickerstaf* ; & pour déclarer formellement au Public, *qu'il vivoit encore, & qu'il avoit vécu le même jour où l'Imposteur avoit fixé sa Mort.*

Une Déclaration si plaifante donna lieu à l'Auteur de pousser la Plaifanterie plus loin. Il prit le même Air sérieux, pour faire son Apologie ; & il se servit de plusieurs Argumens aussi ingénieux, que comiques, pour prouver à *Partrige*, qu'il étoit réellement défunct.

L'Affaire n'en resta pas-là. Toute cette Histoire fournit aux Auteurs du *Tatler* ou *Babillard*, Ouvrage de la même nature que le *Spectateur*, le Sujet du monde le plus particulier, & le plus utile. Ils y font voir qu'un grand nombre de Gens ont le plus grand tort du monde de se ranger parmi les vivans ; & ils soutiennent, que tout Homme inutile à la Société, & à lui même, est réellement mort. J'ai vu dans le Mercure de Paris une de ces Pièces sur cet Article, traduite en François. On la donne comme l'Echantillon d'une Traduction générale de tout cet ouvrage. S'il en faut juger par ce petit Morceau, le Traducteur est très-capable d'y réussir, & ce seroit dommage qu'il n'exécutât pas son Projet.

---

1. ↑ Cette Differtation se trouve dans le Tome I, Sect. VIII.
2. ↑ Certains Fous, qui ont courus la Hollande & l'Angleterre au commencement de ce Siécle.



DISSERTATION  
en forme de lettre  
SUR  
L'OPERATION MECHANIQUE  
DE L'ESPRIT.

*A Monsieur T. H. Ecuier,  
dans son Appartement  
à l'Academie des Beaux-Esprits,  
dans la Nouvelle Hollande.*

**MONSIEUR,**

**I**L y a déjà long-tems que j'ai la tête chargée d'une Nouveauté fort importante pour le Public, & de laquelle il faut que je me délivre au plus vite, si je veux avoir soin de ma santé. Il ne s'agit plus que de favoir dans quelle forme elle paroitra le plus à fon avantage. Pour prendre un parti là-dessus, j'ai employé trois jours entiers à parcourir la *Sale de Westmunster, le Cimetiere de St. Paul, Fleet-street, &*

*tous les autres Endroits qui fourmillent de Boutiques de Libraires, pour voir quels Titres font le plus à la Mode ; & je n'en ai point trouvé qui eut une aussi grande vogue, que Lettre à un Ami.*

Rien n'est plus commun à présent que de voir de longues Epîtres adressées à certaines Personnes, & destinées pour certains Endroits, sans qu'on puisse s'imaginer la moindre raison qui ait porté leurs Auteurs à les écrire.

Telles sont une *Lettre à mon plus proche Voisin. Epître à un Etranger, que je ne connois ni d'Eve ni d'Adam. Lettre à un Homme de Qualité résident dans les Nuées.* Ces Pièces, d'ailleurs, roulent la plupart sur des Sujets, qui naturellement n'ont rien à démêler avec la Poste. Ce sont de longs *Systèmes de Philosophie ; d'obscurs & merveilleux Traitez de Politique ; des Dissertations laborieuses sur la Critique & sur les Antiquitez ; des Avis donnez au Parlement ; & d'autres Ouvrages de cette nature.*

Je n'ai pas hésité un moment à imiter de si excellens Modeles ; & , puisque je suis persuadé que vous publierez cette Lettre, dès que vous l'aurez reçûë, quelque chose que je puisse dire pour vous en détourner, j'ai une grâce à vous demander, sans laquelle il ne me sera pas possible de figurer, comme il faut, avec mes Collegues les Auteurs Epistolaires de nos jours.

C'est, Monsieur, de vouloir bien témoigner en ma faveur, devant le Tribunal du Public, que cette Lettre a été griffonnée à la hâte, que je n'ai commencé à songer cette matiere que hier, lorsqu'en discourant ensemble de choses & d'autres nous tombâmes par hazard sur ce Sujet ; que je ne me portois pas trop bien, quand nous nous séparâmes ; & que, pour ne pas manquer la poste, je n'ai pas eu le loisir de bien arranger mes Matériaux, & de corriger mon Stile. Enfin, Monsieur, je vous conjure de ne pas négliger la moindre de ces sortes d'*Excuses modernes*, qui puisse être de quelque usage, pour pallier la Négligence d'un Auteur.

Je vous prie, Monsieur, que, lorsque vous écrirez aux *Virtuosi Iroquois*, vous les assurez de mes Respects, & de la promptitude avec laquelle je leur enverrai l'*Explication des Phenomenes* que vous savez, dès qu'elle aura été réglée dans notre Collège de *Gresham*.

Je n'ai pas reçû, les trois derniers ordinaires, un seul mot de Lettre des Savans de *Topinambou*.

En voilà bien assez Monsieur pour ce qui regarde les Affaires, & les Formalitez requises. Vous ne trouverez pas mauvais, j'espère, que j'en vienne au Sujet, en laissant-là le Stile Epistolaire, jusqu'à la Conclusion de ma Lettre.

## S E C T I O N I .

L'Histoire de *Mahomet* nous raporte, qu'ayant un jour une Visite à rendre dans le Ciel, il rejeta toutes les Voitures qu'on lui offroit, comme *Chariots enflammés, Chevaux ailes, &c* ; & qu'il aima mieux y être porté par son *Ane*. Ce Choix de *Mahomet*, quelque singulier qu'il paroisse, a été imité par un grand nombre de Chrétiens dévots, avec beaucoup de raison, à mon avis ; car, comme cet Arabe a emprunté des Chrétiens une grande moitié de son Systême de Religion, il est juste qu'on use de Réprésailles sur lui en tems & lieux. Notre bon Peuple Anglois sur-tout, n'y a pas manqué ; & , quoiqu'il n'y ait point de Nation dans le Monde si bien fournie de toutes sortes de Voitures pour ce Voïage<sup>[1]</sup>, aussi sûres que commodes, il y a pourtant beaucoup de Gens parmi nous, qui préfèrent celle de Mahomet à toutes les autres.

Pour moi, je dois avouer que j'ai une vénération toute particuliere pour l'animal en question, qui, à mon avis, représente parfaitement bien la Nature humaine dans toutes ses qualitez, aussi bien que dans toutes ses opérations. Je ne manque jamais de placer dans mon Recueil de *Lieux Communs* tout ce que je trouve dans ma Lecture sur son Chapitre ; & quand j'ai occasion de m'étendre sur la *Raison humaine, la Politique, l'Eloquence, & l'Erudition*, j'en trouve l'Aplication la plus aisée, & la plus exacte du monde. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans les Anciens, ni dans les Modernes, parmi les qualitez qui composent le Caractere de l'*Ane*, aucune mention faite du *talent de porter Son Cavalier au Ciel*, si l'on en excepte les deux exemples que je viens de rapporter.

Par conséquent, c'est ici une Matière, qui peut passer pour toute neuve, & je ne doute pas que le public ne souhaite avec ardeur d'être éclairci sur tout ce qui regarde ce merveilleux talent, & sur la maniere dont il doit être mis en œuvre. C'est-là ce que j'ai entrepris de faire dans le Discours suivant. Le

ſujet eſt vaſte & demande de profondes Recherches ; puis-que, pour réuſſir dans le voïage dont il s'agit ici, il faut un grand nombre de proprietéz très-particulieres, tant dans l'Ane, que dans le Cavalier. Je ferai tous mes efforts, pour en donner le détail, avec toute la clarté qu'il me ſera poſſible.

La crainte d'offenſer qui que ce ſoit n'oblige à ne pas continuer la Tractation de cette Matière auſſi littéralement, que je l'ai commencée, & à l'envelopper plutôt dans une Allegorie. Je m'y prendrai pourtant d'une telle maniere que le Lecteur judicieux ſera toujours en état de paſſer du ſens figuré au ſens propre & naturel, ſans être obligé de donner long-tems la torture à ſon eſprit. A la place du terme d'*Ane*, j'emploïerai deſormais celui de *Docteur illuminé*, & je troquerai celui de *Cavalier* contre celui d'*Auditoire fanatique*, ou contre quelqu'autre *Denomination* de la même force.

Après avoir aplani ainſi toutes les difficultez preliminaires, le grand point qui reſte à éclaircir eſt la Methode, par laquelle le *Docteur* parvient à ſes *Dons ſpirituels*, ou à *ſon Illumination*, quelle route il les communique à ſon *Auditoire*.

Mon grand But a été dans tous mes Ouvrages, non de les approprier à quelques circonſtances particulieres de tems, de lieux, ou de perſonnes ; mais de les deſtiner à l'utilité de tous les ſiècles, & de tous les hommes en général. Pour être perſuadé que la Diſſertation préſente ſera du même genre, on n'a qu'à réfléchir ſur la nature du *ſujet*. Il eſt certain, qu'il n'y a point de diſpoſition du corps, ou de qualité de l'eſprit qui aient été ſi fort le centre de toutes les inclinations humaines, qu'une pointe de Fanatiſme, & une teinture d'Enthouſiaſme. Ce Penchant univerſel, animé & cultivé par de certaines ſocietez d'hommes, a été capable de produire dans l'Univers les Révolutions les plus étonnantes, comme il eſt connu par tous ceux qui ont une legere idée de ce qui s'eſt jamais paſſé de plus remarquable, dans l'*Arabie*, dans la *Perſe*, dans les *Indes*, dans la *Chine*, dans le *Maroc*, & dans le *Perou*.

Cette noble Inclination a eu ſur-tout de grandes influences ſur l'empire du Savoir, où il eſt difficile d'indiquer une ſeule Science particuliere, qui ne ſoit pas relevée par quelque Broderie de Fanatiſme. Du nombre de ces Ornemens ſont la *Pierre Philoſophale*, le *grand Elixir*, les *Mondes Planetaires*, la *Quadrature du Cercle*, le *Souverain Bien*, les *Republiques*

*Utopiennes*, & quelques autres, qui n'ont d'autres usages dans le Monde, que d'entretenir, & d'amuser ce Penchant vers le Fanatisme, dont chaque individu humain est si heureusement animé.

Mais si cette plante a trouvé un terroir convenable dans les Campagnes de la *Politique & des Sciences*, elle a sur-tout jetté de profondes racines en *Terre Sainte*, où elle a été connue sous le nom general d'*Enthousiasme* quoi qu'elle y ait poussé plusieurs branches d'une nature fort differente, qu'on a pourtant plusieurs fois confondues.

Le terme, dans sa signification la plus generale, peut être défini, par une *Elevation de l'Ame, ou de ses Facultez, au dessus de la matiere*. Si l'on veut l'appliquer particulièrement à la Religion, on verra, que par trois differens moïens l'ame prend l'essor, & se transporte au-dessus de la Sphere des choses materielles. Le premier se fait par un Acte immediat de la Divinité ; & elle est appellée *Inspiration*, ou *Esprit Prophétique*. Le second provient d'un Acte immediat du Diable ; & on le nomme *Possession*. Le troisiéme à sa source dans certaines causes naturelles, comme *force d'imagination, ratte, colere, fraïeur, douleur violente, &c.*

Ces trois sortes d'Enthousiasme, traitées à fond par d'autres Auteurs, n'occuperont point ici mes recherches ; mais, il y a une quatrième methode de donner à l'ame un essor religieux, par une operation artificielle, fondée sur les simples regles du Mechanisme. Ce sujet a été négligé, ou du moins traité fort maigrement jusqu'ici, quoi que ce soit un Art d'une très-grande Antiquité, mais borné pendant long-tems dans un petit nombre de personnes. Il n'a acquis que depuis peu ces raffinemens, & cette vogue, qui le rendent à present si respectable, & si digne de notre curiosité.

C'est cette *Operation Mechanique de l'Esprit*, telle qu'elle est pratiquée dans nos jours par nos Ouvriers Britanniques, qui fera le sujet de la presente Dissertation. Je communiquerai à mes Lecteurs plusieurs Remarques judicieuses, que j'ai faites sur cette matiere ; je développerai avec toute l'exactitude, qui me sera possible, tous les secrets de ce métier ; j'en éclaircirai toutes les particularitez par des exemples paralleles ; & je gratifierai le public de plusieurs belles découvertes, sur ce sujet, qu'un heureux hazard m'a fait rencontrer.

J'ai dit qu'il y a une certaine branche d'*Enthouſiaſme Religieux*, qui eſt un ſimple effet de la *Nature* ; au lieu que celle dont je vais parler provient uniquement de l'*Art*, qui ne laiſſe pas de travailler avec plus de ſuccès ſur certains temperamens, que ſur d'autres. Il eſt vrai qu'il y a pluſieurs operations, qui, purement *artificielles* dans leur origine, deviennent *naturelles* par une longue habitude. *Hypocrate* rapporte, par exemple, que, parmi nos Ancêtres les *Scythes*, il y avoit un Peuple apellé *Têtes-longues*.

Il commença à mériter cette *dénomination*, par la coutume, qu'avoient les ſages-femmes & les nourrices, de changer la forme naturelle des têtes des Enfans nouveau-nez, en les preſſant par certains bandages, par lesquels les eſprits-animaux, détournés de leur Cours ordinaire, étoient forcez à ſe pouſſer en haut, où ils ne trouvoient aucune reſiſtance, & de donner à ces têtes la figure d'un *pain de ſucre*.

La Nature aiant été obligée par force de prendre cette route pendant quelques generations, la fût trouver enfin d'elle-même, ſans avoir beſoin du ſecours de l'*Art*. Voilà l'origine des *Scythes à Tête-longue* ; & c'eſt ainſi qu'une coutume peut, d'une *ſeconde nature*, devenir la *nature même*.

Il eſt arrivé quelque choſe de fort ſemblable parmi les Anglois modernes, véritable poſterité de cette nation renommée & polie, dont je viens de parler. Du tems de nos Peres, une eſpece d'hommes ſe fit diſtinguer dans cette Ile ſous le nom de *Têtes-rondes*, dont à préſent la race eſt répanduë dans tous les trois Roïaumes<sup>[2]</sup>. Elle fut produite au commencement par une pure opération de l'*Art* : une certaine maniere de leur preſſer le viſage, un coup de ciſeau dans les cheveux, & un bonnet noir, en faiſoient l'affaire. Ces têtes ſphériques s'attiroient dans toutes les Aſſemblées une attention particulière de la part du beau-Sexe, & il en reçut de ſi fortes impreſſions dans le cerveau, qu'elles influèrent ſur toute la poſterité, & que la Nature entrant dans cette idée de l'*Art*, apprit à la ſuivre d'elle-même. Depuis ce temps-là, une *tête ronde* a été auſſi familière à nôtre vuë, qu'une *tête longue* l'étoit autrefois parmi les *Scythes*.

Conformément à ces exemples, & à d'autres, qu'il me ſeroit aiſé de produire, je prie le Lecteur curieux de diſtinguer d'abord entre *un effet ſimplement naturel*, & *un effet, qui, artificiel dans ſon origine, eſt devenu naturel par l'habitude*. En ſecond lieu, entre *un effet abſolument produit par*

*la nature, & un effet, qui a une baze naturelle, sur laquelle l'art a trouvé à propos de bâtir.*

Ce font les dernières branches de ces deux divisions, qui doivent être le sujet de mes recherches ; c'est-là l'état de la question, que j'ai cru devoir poser, avec toute l'exactitude imaginable, pour éviter toutes les objections, qu'on pourroit faire contre ce que j'avancerai dans la suite.

Ceux, qui mettent en pratique cet art admirable, se fondent d'ordinaire sur ce Principe general ; *la corruption des Sens est la génération de l'Esprit*. La preuve qu'ils en donnent, c'est que les sens sont autant d'avenues, qui mènent à la raison humaine, laquelle doit être emprisonnée de nécessité, pendant toute l'*operation*, si l'ont veut s'en promettre un heureux succès. Par conséquent, il s'agit ici de faire tous ses efforts, pour lier, garotter, détourner, stupéfier, emousser les sens, ou pour les mettre aux mains les uns avec les autres ; c'est précisément dans le tems qu'on les a envoiez promener, ou qu'ils font ensemble le coup de poing, que l'esprit entre, & qu'il joue son rôle.

Pour ce qui regarde la *methode*, dont on se sert, pour mettre les sens dans la situation dont j'ai parlé, je serai fort exact à la décrire, autant qu'il m'est permis. J'ai eu autrefois l'honneur d'être initié dans ces mysteres, & par conséquent, je dois être excusable, si je n'en raporte pas certaines particularitez, qui doivent rester cachées aux *Profanes*.

Mais, avant que d'aller plus loin, il est bon, que je réponde à une objection, qui merite bien qu'on s'y arrete. Certains Critiques soutiennent à cors & à cris, que l'esprit ne fauroit être introduit dans une Assemblée de *Béats modernes* ; puisque, dans plusieurs circonstances essentielles, ils sont si éloignez de la situation, dans laquelle se trouvoient les Saints honorez de l'*Inspiration primitive*. Nous sommes informez, que ces derniers étoient tous d'accord dans un même lieu : ce qui signifie qu'il régnoit parmi eux une parfaite harmonie, tant par rapport aux opinions, qu'à l'égard du culte & du cérémonial ; au lieu que, parmi les Illuminez modernes, à peine y a-t-il deux têtes remplies des mêmes idées.

En second lieu, les *Saints de la primitive Eglise* reçurent le don des langues, que les *modernes* n'entendent pas seulement la propriété des mots dans leur langue maternelle. Enfin, les derniers semblent faire tous leurs

efforts pour défendre l'entrée à l'*Esprit*, en se couvrant la tête avec tout le soin possible : & ceux, qui font cette objection, prétendent que les *langues fenduës* ne s'arrêterent jamais sur des têtes enfoncées dans des chapeaux <sup>[3]</sup>.

Je réponds, que toute la force de l'objection ne consiste, que dans les differens sens, qu'on peut donner au terme *Esprit*. Si l'on designe par-là un *secours furnaturel*, qui vient de dehors, l'objection est fondée : mais, elle tombe d'elle-même, quand on entend par-là une *Inspiration*, qui vient de dedans ; & c'est-là le cas dont il s'agit ici. C'est justement pour cette raison, que nos *Ouvriers* trouvent absolument nécessaire de ne rien négliger, pour se bien couvrir la tête, afin d'empêcher par-là la transpiration, qui est capable de faire emporter toute la force de l'*illumination méchanique*, comme je le ferai voir dans son lieu.

Pour pénétrer plus avant dans la nature de ce *Méchanisme spirituel*, il faut remarquer que dans cette operation l'Assemblée jouë un rôle considerable, aussi bien que le Docteur.

Tout le secret par raport aux Auditeurs consiste en ceci. Ils tournent de toute leur force leur prunelle en dedans, & ferment à moitié leurs paupieres. Ensuite, ils se dandinent perpetuellement sur leurs chaïses, faisant en même tems un long bourdonnement toujours entretenu à peu près à la même hauteur ; ils le finissent, & recommencent, à certaines periodes, à mesure que la *marée de l'Esprit* est haute, ou basse, dans le cerveau du Docteur. Cette pratique n'est pas si singuliere & si destituée de sens commun, qu'on n'en puisse trouver des exemples chez d'autres Nations. Les *Yanguis*, ou Saints illuminez des *Indes*, se mettent en état d'avoir des visions, en tournant & en comprimant leurs yeux de la même maniere <sup>[4]</sup>. D'ailleurs, l'art de se procurer des *extases artificielles*, en se dandinant sur une poutre suspendue, ou sur une corde, est encor fort en vogue parmi les *Femmes Scythes* <sup>[5]</sup> : & il est très — possible que les *secouffes methodiques*, que nos *Saints* se donnent dans la même intention, soient dérivées de cette Nation jusqu'à Nous leur Posterité.

Les Irlandois naturels ont encor raffiné là-dessus ; aussi est-ce un fait constant, que cet illustre Peuple a moins dégénéré que tout les autres de la *Pureté des anciens Tartares* <sup>[6]</sup>. On y voit souvent une troupe d'Hommes & de Femmes *arracher leur ame de la matiere, étourdir tous leurs sens*,

*devenir visionnaires, & Spirituels*, par l'influence d'une pipe de Tabac, qui fait le tour de la Compagnie. Chacun garde la fumée dans la bouche, jusqu'à ce que son tour revienne, & qu'il en puisse prendre de fraîche. En même tems, on entend un concert de bourdonnement interrompu & renouvelé de tems en tems, par un pur instinct, & l'on voit continuellement leur corps, tantôt se baisser, & tantôt se lever assez haut, pour que la tête & les pieds soient paralleles à l'Horison. Vous voïez leurs paupieres tournées en haut, avec la même contrainte qu'on remarque aux yeux d'un homme, qui fait tous les efforts pour ne pas succomber au sommeil. Par tous ces Symtomes, il paroît évidemment, que la Faculté de raisonner est alors entierement suspenduë dans leurs ames, & que l'Imagination s'étant rendu Maltresse du cerveau y répand par-tout une foule de chimères.

Je laisse-là cette Digression, pour décrire les degres, par lesquels l'*Esprit* approche, peu à peu, vers la region superieure des cerveaux assemblez dans un même lieu. Dès que vos yeux sont dans la disposition requise, vous ne voïez rien d'abord ; mais, après un court intervalle, une petite lumiere tremblante commence à paroître, & semble dancer dans l'air devant vous. Ensuite, à force de hauffer & de baisser votre corps, les vapeurs commencent à monter vers le cerveau avec rapidité, à un tel point que vous vous sentez appesanti, & étourdi, comme un homme qui a trop bu à jeun. Le Docteur commence son operation en même tems, & il débute par un bourdonnement d'un *beau-creux*, qui vous perce l'ame de part en part. L'Auditoire le lui rend aussitôt, poussé à l'imiter par un motif dont il n'est pas le Maitre, & qui le force à agir, sans savoir ce qu'il fait. Les intervalles de ce bourdonnement reciproque sont remplis par le Docteur, afin que par une trop longue pause l'*Esprit* ne vienne pas à languir, & à se dissiper.

Voilà tout ce qui m'est permis de découvrir du progrès de l'esprit, autant que ce mystere est relatif à l'operation de l'auditoire ; mais, je ferai plus étendu, & j'entrerais dans un plus grand détail, à l'égard du rôle que jouë le *Docteur* dans cette affaire.

## S E C T I O N I I .

**S**I vous voulez lire avec attention les Livres de ces hommes véritablement éloquens appelez *Voyageurs modernes*, vous y verrez cette Observation remarquable, que la difference essentielle de notre Religion, & de celle des Indiens, confifte en ce que *nous adorons Dieu*, & qu'ils *adorent le Diable*.

Il y a pourtant certains Critiques, qui ne veulent en aucune maniere admettre cette distinction, foutenant que toutes les Nations, quelles qu'elles puissent être, adorent *la véritable Divinité*, parce qu'elles adressent toutes leur culte à quelque puissance invifible, qui a toute la bonté, & tout le pouvoir néceffaire, pour subvenir à leurs befoins ; Notion, qui renferme en effet les plus glorieux attributs de l'Etre fuprême. Il y a d'autres Auteurs, qui nous enfeignent, que ces Idolatres adorent deux *Principes*, l'un *comme fource de tout bien*, l'autre *comme origine de tout mal*. Et, certainement, voilà ce qui me paroît l'idée la plus naturelle, que les hommes puissent concevoir des chofes invifibles, par les fimples lumieres de la nature. La maniere dont les Indiens & les Habitans de l'Europe ont manié cette idée, & les differentes confequences qu'ils en ont voulu tirer les uns & les autres à leur avantage, c'eft à mon avis un point, qui mérite un examen très-férieux.

La principale diftinction, qu'il y a à faire là-deffus, felon mon petit jugement, confifte en ce que les premiers font plus fouvent portez à la devotion *par leurs craintes*, que les autres, *par leurs défirs* ; & que le mauvais Principe arache des *Prieres* aux Idolatres, & à nous des *Imprécations*. Mais, ce que j'approuve extrêmement dans les *Indiens*, c'eft leur exactitude à renfermer chacune de leurs Divinitez dans les bornes de leurs differentes jurifdictions ; à ne jamais confondre l'amour, qu'ils doivent à l'une, avec les fraïeurs, que l'autre leur infpire ; & à ne jamais mêler la Liturgie, qui concerne leur *Dieu blanc*, avec celle, qui regarde leur *Dieu noir*. Nous fommes bien éloignez d'une conduite fi prudente, nous, qui, graces à nos lumieres acquifes, étendant les domaines d'une de ces

puissances invisibles, & resserrant celles de l'autre, avons, par une ignorance impardonnable, confondu grossièrement les frontières du *bien* & du *mal*.

Nous avons élevé le Trône de notre Dieu, jusqu'au *Ciel Empyrée* : nous avons orné cet *Etre* de tous les attributs, & de toutes les perfections, que nous considérons comme les plus estimables. En même tems, nous avons rabaislé le *Principe du mal* jusqu'au centre de l'univers : nous l'avons accablé de chaînes, chargé de maledictions ; &, après l'avoir fourni de toutes les abominables qualitez d'un Scelerat de distinction, nous lui avons donné une *queuë, des cornes, des griffes, & des yeux horribles*. Cependant, ce qu'il y a de risible au suprême degré, nous disputons fort sérieusement tous les jours, pour favoir si *certain chemins, & certaines routes*, sont du Territoire de *Dieu*, ou du *Diable* ; si telles ou telles influences viennent dans notre ame *d'en haut*, ou *d'en bas* ; si certaines passions, & certaines dispositions du cœur, sont guidées par le bon Principe, ou par le mauvais ?

*Dum fas atque nefas exiguo fine libidinum  
Discernunt avidi. ....*

C'est ainsi que ces beaux raisonneurs confondent Christ avec Belial, & broüillent ensemble les *pieds fendus* & les *langues fenduës*.

Du nombre de ces points disputez est le sujet que j'ai à-présent entre les mains : depuis plus de cent ans on s'est batu à forces égales sur les *gestes emportez*, & sur le *jargon*, de nos *Orateurs Enthouïastes*, sans qu'il soit décidé jusqu'ici si c'est *possession*, ou *inspiration* ; & les armées de *Syllogismes*, qu'on a mises en Campagne, pour vuidier cette querelle, se sont en vain disputé la victoire.

On veut absolument, que ce soit l'un ou l'autre, quoique dans la Vie humaine, tout comme dans une Tragedie, ce soit un grand défaut de justesse d'esprit, & d'imagination d'employer le secours de quelque être surnaturel, sans une nécessité absolue. Notre vanité mène pourtant-là tout droit. Il n'y a point d'individu humain si vil & si meprisable, qui ne s'imagine que tout l'univers s'intéresse dans le moindre accident, qui lui arrive. S'il a le bonheur de sauter un ruisseau, sans se crotter les bas, il ne faut pas douter, qu'un Ange ne soit descendu du Ciel exprès, pour avoir soin de la propreté

de ses habits. S'il se coigne la tête contre un poteau, il est certain que l'Enfer a lâché quelque petit Diable polifson, pour lui faire piece. En verité, il ne se peut rien de plus sot, qu'une pareille imagination. Comment peut-on se mettre dans l'esprit avec un seul grain de bon sens, que quand un chetif Mortel se démène crie, rêve, au milieu d'une multitude, le Ciel, ou l'Enfer, doivent se donner la peine de se mêler de ses extravagances ? Pour moi, je ne donnerai jamais dans une absurdité si risible ; & je ne negligerais rien, pour déraciner cette impertinence de l'esprit des hommes, en faisant voir clairement, que tout le Misterere de communiquer à un Auditoire les *Dons spirituels* n'est rien qu'un Métier, qu'on apprend, & qu'on exerce, comme tous les autres. On n'en doutera pas un moment, quand j'aurai arrangé par ordre toute la suite de cette Operation, selon les Methodes différentes qu'on y employe.

.....  
..... Ici étoit exposé tout le Plan  
..... du Mechanisme spirituel,  
..... avec toute la parade néces-  
..... faire d'une grande lecture &  
..... d'une force supérieure de  
..... raisonnement ; mais, des rai-  
..... sons très-fortes l'ont em-  
..... pêché de voir le jour.....  
.....

Je ne ferai pas mal, je crois, de dire ici quelque chose de la louable Coutume de nos Saints du premier ordre, de porter des *Calottes matelassées*<sup>[7]</sup>. Ce n'est pas-là uniquement une mode, comme des gens superficiels pourroient le penser : c'est une invention d'une grande utilité ; & celui qui en est l'Auteur merite de grands éloges, par sa sagacité & par son industrie. Ces Calottes, duement humectées par la Sueur, empêchent la transpiration, en fermant tout passage par en haut à la chaleur de l'esprit ; & par là, elles le forcent à ne s'évaporer que par la bouche : tout de même qu'on couvre le dessus d'un fourneau d'un torchon mouillé, pour faire sortir toute la chaleur par en bas.

On verra encore plus évidemment les grands usages, qu'on tire de ces sortes de *Couvre-chefs*, si l'on veut bien examiner avec attention certain

Système formé par quelques *virtuosi* du premier calibre. Ils croient, que le cerveau n'est autre chose, qu'une grande quantité de petits animaux, armez de dents & de griffes extrêmement aigues, lesquels par ce moyen s'attachent les uns aux autres, comme s'ils ne faisoient tous ensemble qu'un seul & même corps ; semblables, à un essai d'abeilles qu'on découvre sur un arbre, ou bien, à une charogne changée en vermine, qui ne laisse pas de conserver sa figure primitive. Toute *invention*, selon l'opinion de ces illustres, procede de la morsure de quelques-uns de ces *Animalcules* sur certains *nerfs capillaires*, qui répandent deux de leurs petites branches dans la langue, & un troisième dans la main droite<sup>[8]</sup>. Ces animaux sont d'une Constitution extrêmement froide : Leur nourriture est l'air, que nous respirons. Les *flegmes* sont leur excrement ; & ce que nous appelons d'ordinaire *Rhûme* n'est autre chose, qu'un cours de ventre épidémique, auquel ce petit Peuple est extrêmement sujet, à cause du Climat, sous lequel il habite. Il n'y a qu'un degré de chaleur extraordinaire, qui puisse décamponer ces petites *bestioles*, & leur donner la vigueur nécessaire pour imprimer dans lesdits *nerfs capillaires* les marques de leurs petites dents pointues. Selon ces mêmes Naturalistes, si la morsure est *hexagonale*, elle produit la Poésie : est-elle *circulaire*, elle cause l'Eloquence ; & quand la figure est *conique*, elle excite la personne, qui en sent les impressions, à se perdre en profondes Spéculations sur les Affaires d'Etat<sup>[9]</sup>.

Il est tems à présent de décrire en peu de mots l'artifice, par lequel la voix doit être gouvernée, pour la communication & l'augmentation de cet espèce d'*esprit*, qui est le sujet de tout ce grave discours. La chose est de la dernière importance : car, sans l'art de donner le ton, & la cadance nécessaire, à chaque Mot, à chaque Syllabe, à chaque Lettre, toute l'Operation est incomplète ; elle manque les organes de l'Auditeur, & elle force l'artisan lui-même à mille contorsions inefficaces, pour y suppléer.

Il faut savoir, que, dans le *langage spirituel*, un certain *chant*, & un certain *bourdonnement*, tiennent la place qu'occupent, dans le langage humain, le bon-sens, & la raison ; & que, dans les harangues sanctifiantes, la disposition des termes conforme aux regles de la grammaire n'est d'aucune utilité. Toute la Rhetorique y consiste dans le choix & dans l'harmonie des syllabes ; & l'Orateur s'y doit prendre de la même maniere, qu'un profond Musicien, qui, pour faire un air sur des paroles, en change tellement l'ordre,

qu'il en fait du Galimatias, avant que d'en faire une chanson. Aussi y a-t-il d'habiles gens, qui soutiennent, que l'art de produire ce *chant spirituel* n'est jamais dans toute la perfection, que quand il est conduit & dirigé par l'ignorance. Ils prétendent même, que *Plutarque* s'est expliqué là-dessus d'une manière énigmatique, en disant, que les meilleurs instrumens de Musique se font d'os d'*Ane*. Le mot dont il se sert désigne, selon la signification propre & naturelle, une *Machoire*, quoique d'autres avancent, que dans ce passage il s'agit de l'*os pubis*. Je ne suis pas assez téméraire, pour décider d'un point de Critique si délicat, & si épineux ; & je laisse au Lecteur pénétrant à suivre l'opinion, qu'il trouvera la plus probable.

Le premier ingredient, qui doit entrer dans la composition de ce chant devot, est une grande doze de *lumiere interieure*. C'est-à-dire, en stile ordinaire, une vaste Memoire, richement assortie de Phrases Theologiques, & des Textes les plus mysterieux de l'Ecriture Sainte, appliquez, & digerez, par les Opérations Mechaniques, dont j'ai déjà fait mention. Les Porteurs de cette lumiere doivent ressembler parfaitement à ces lanternes faites de feuilles de vieilles Bibles de *Geneve*, & si fort recommandées par le Chevalier *Humphry Edwin* de Sainte memoire, qui, pendant qu'il étoit *Lord Maire*, ne négligea rien, pour en introduire l'usage, sous prétexte d'accomplir par-là à la Lettre le Texte que voici : *Ta Parole est une lanterne à mes pieds & une lumiere à mes sentiers* <sup>[10]</sup>.

Quand on est bien & duement fourni de cette provision, il ne s'agit plus, comme je l'ai déjà insinué, que d'ajuster le ton de la voix à chaque parole que l'*esprit* dicte, afin qu'elle frappe les oreilles de l'Auditoire, par la cadence la plus significative. La force & l'énergie de cette sorte d'Eloquence ne consiste pas, comme dans les Harangues des anciens Orateurs, dans le tour concis & laconique d'une sentence, ni dans le nombre harmonieux qu'on ménage à des periodes entieres ; mais, se conformant aux roulemens rafinez, & savans, de la Musique moderne, elle s'attache à repandre du pathetique sur des Lettres, & sur des Syllabes. Vous voyez souvent une seule voyelle arracher de profonds soupirs des entrailles de tous les Auditeurs : souvent la musique touchante d'une seule *liquide* fait sanglotter tout un Peuple ; & même on observe, que des sons inarticulez ne produisent pas des effets d'une moindre force. Quelquefois, un *Maître Artisan* se mouche le nez avec ses doigts, d'une manière si efficace, qu'il

perce l'ame de tous les Auditeurs portez à recevoir, avec un respect également religieux, les excremens & les productions de son cerveau : *éternuer, cracher, rotter*, défauts si marquez de l'Eloquence humaine, sont les ornemens, les figures, & les fleurs de cette Rhetorique spirituelle. C'est toujours le même esprit, qui se communique par-là, à la multitude ; & il n'importe, par quel vehicule il y passe.

Ce seroit une affaire d'une difficulté qui aprocheroit de l'impossible, que d'entreprendre de renfermer les principes de cet Art fameux, dans les bornes de quelques regles convenables. Cependant, je pourrois bien un jour favoriser le Public de mon *Essay sur le jargon devot considéré Physiquement Philosophiquement, & Musicalement*<sup>[11]</sup>.

Parmi tous les secours, que l'Esprit tire de la voix, il n'y en a point, qui puisse être comparé à l'Art de faire passer les sons par le nez ; Art merveilleux, qui a eu une reception si favorable dans le monde, sous la dénomination de *Nasillonement*. L'origine de cette pieuse institution est fort ténébreuse ; mais, comme j'ai été initié dans ce Mystere, & qu'on m'a donné permission d'en instruire le public, je vais en donner la Relation la plus exacte, qu'il me sera possible.

Cet Art, comme plusieurs autres inventions celebres, doit sa naissance, ou du moins sa perfection, au hasard ; mais, il ne laisse pas d'être fondé sur des raisons très-solides, qui l'ont fait fleurir dans toute notre Ile, depuis qu'il a été connu, jusques à présent. Tout le monde convient, que l'Epoque de sa naissance est la décadence des *Musettes*, qui, après avoir souffert long-tems sous la persecution des *Freres Spirituels*, chancelèrent à la fin, & tombèrent entièrement avec la Monarchie<sup>[12]</sup>.

Avant que le Saint *Nasillonement* fût encore en réputation, il arriva un jour, qu'un Bêat de la premiere Classe, s'étant engagé fort avant, parmi les *Tabernacles des Méchans* sentit son *Homme exterieur* ému par des agitations violentes & fortement excité même par l'*Homme interieur* : Symtome assez ordinaire aux *Inspirez modernes* ; car, on prétend que l'*Esprit* est capable de se jeter sur la Chair, comme des guepes affamées sur la viande crue. D'autres s'imaginent que l'*Esprit*, & la *Chair* jouent ensemble, sans discontinuer, à *porter l'Ane* ; & qu'ils font tour à tour tantôt le Cheval, & tantôt le Cavalier<sup>[13]</sup>. Ils y ajoutent, que quand la <sup>[12]</sup> *Chair*

*monte l'Esprit*, elle est armée d'énormes éperons ; & que, lorsque c'est son tour de porter, elle a la bouche prodigieusement dure.

Quoi qu'il en soit, il arriva, que, par un effet naturel d'une forte Inspiration, le *Béat* sentit son *Vaisseau* s'étendre terriblement de tous côtés ; & le tems & le lieu se trouvant également peu convenables, pour évaporer l'*Esprit superflu*, par en haut, moïennant la *lecture*, la *prière*, & la *repetition*, il fut forcé de lui ouvrir un passage d'un autre côté. En un mot, il lutta si long-tems contre sa chair rebelle, qu'il la domta à la fin, & qu'il sortit victorieux du combat avec des blessures glorieuses. Le Chirurgien vint bientôt à bout de guerir les parties affectées : mais, le *mal*, chassé de son poste, monta dans la tête ; &, semblable à un habile Général, qui, battu en raze Campagne, se retire avec rapidité vers la Ville capitale, pour y faire tête à l'ennemi, il se fortifia tout auprès du cerveau. Voïant qu'on faisoit des préparatifs pour l'attaquer par le nez, il abatit le pont, boucha le passage, & se retira dans les conduits les plus reculez du cerveau même.

Or, les Naturalistes observent, qu'il y a dans les nez humains une espece d'*Idiosyncrasie*, par la vertu de laquelle, plus ils sont bouchés, & plus la voix se delecte à y chercher un passage ; tout de même que la musique ne passe par une flute, que lorsque plusieurs trous en sont exactement fermez. C'est par-là que ce *bourdonnement* de nez ressemble parfaitement à celui d'une musette, & qu'il flatte aussi agréablement les oreilles Britanniques, que faisoit jadis le son de cet instrument disgracié.

Le *Béat* en question en fut bientôt convaincu par sa propre experience ; &, dans l'Operation Mechanique de l'Esprit, il employa avec tout le succès imaginable l'heureuse faculté qu'il venoit d'acquérir. En peu de tems aucune Doctrine ne merita les Epithetes de saine, & d'orthodoxe à moins de passer par le nez ; bientôt chaque Artisan se mit à copier ce bienheureux original : & ceux, qui ne pouvoient pas atteindre à ce haut degré de *Nasillonement* par l'Art seul, poussés par un noble zèle, eurent recours à la Nature, & imitèrent exactement la Sainte Lute du premier Inventeur. C'est ainsi, qu'on peut soutenir à la Lettre, que les Spiritualisez ont acquis l'Empire de la Sainteté, par le *Nasillonement* d'un animal, comme *Darius* acquit celui de *Perse*, par le Hannissement d'un autre<sup>[14]</sup>. La comparaison est d'autant plus juste, que la Bête Perfienne avoit couvert une Cavalle le jour avant l'élection, & que par-là il avoit atrapé la Faculté de hannir à propos.

Je mettrois ici des bornes à cette Differtation auffi curieufe qu'importante, fi je n'étois pas convaincu que tout ce que j'ai avancé fur ce fujet doit être de neceffité defendu, contre une Objection des plus fortes. En fupofant vrai tout ce que j'ai dit, on peut foutenir que l'*Enthoufiafme artificiel* ne fauroit réüflir, fans quelques Difpofitions naturelles dans la Conftitution de certains individus, qui ne fe trouvent pas dans le temperamment de certains autres.

Cette Objection ne paroît pas entierement deftituée de folidité. Observez le geste, l'action, le mouvement, & la contenance, de quelques Artizans du premier ordre, même dans les circonftances ordinaires de la vie, vous les prendrez pour une race differente du refte des créatures humaines. Je dis plus : jetez les yeux fur les prétendans les plus communs de la *Lumiere interieure* ; voïez comme ils font fombres, ténébreux, & fâles en dehors. Ils font comme ces Lanternes, qui, plus elles font illuminées en dedans, plus elles répandent de la fumée, & plus le dehors en eft couvert de fuie, & d'autres matieres *fuligineufes*. Pretez l'oreille à leurs discours les plus ordinaires, & examinez la maniere, dont ils les prononcent, vous croirez entendre un ancien Oracle, & vous en deviendrez tout auffi favant.

Par ces raifons, & par d'autres femblables, on prétend prouver d'une maniere invincible, qu'une fource naturelle de l'*Esprit* doit précéder l'*Art*, & occuper déjà la tête des *Saints*, avant qu'ils commencent l'opération. Il y en même qui foutiennent, que ce fond naturel n'eft autre chofe, que la chaleur du zèle, qui fait fortir l'*Esprit* de la lie de l'ignorance, comme de certaines lies on fait tirer d'autres *Esprits*, par la chaleur du feu.

Pour placer ce fujet dans fon veritable jour, je deduirai ici d'une maniere concise toute l'Histoire du Fanatifme des tems les plus anciens, jufques à l'âge préfent. Si nous y trouvons quelque point fondamental, fur lequel tous les Profefseurs de cet Art merveilleux s'acordent unanimement, je penfe que nous pouvons nous en faifir fans fcrupule, & le prendre hardiment, pour la femence, ou pour le principe, de l'*Esprit*.

C'est parmi les *Egyptiens*, que les Histoires anciennes nous decouvrent les premières traces du Fanatifme. Ils ont inftitué ces fetes connues dans la *Grece* fous les noms d'*Orgyes*, *Panegyres*, & *Dionyftes*. Si elles ont été introduites par *Orphée*, ou par *Melampus*, c'est ce que nous n'examinerons pas pour le préfent, & que probablement nous n'examinerons pas non plus dans la fuite. Elles étoient célébrées à l'honneur d'*Ofyris*, que les Grecs

appelloient *Dionysius*, & qui est le même que *Bacchus*, ce fameux Conquerant des *Indes*. De-là quelques Lecteurs superficiels ont conclu mal-à-propos, qu'il ne s'agissoit dans ces ceremonies, que des extravagances d'une troupe de bruiants yvrognes. Mais, c'est-là une erreur grossiere jettée à la tête des hommes, par quelques Auteurs modernes, qui, croiant que l'Antiquité doit être saisie par la queue, lisent à la maniere des *Juifs*, en commençant par la fin.

Ces gens, d'un entendement trop litteral, prétendent conquerir tout un Livre, en battant l'estrade dans l'*Index* ; tout comme si un Voyageur vouloit nous donner la description d'un Palais dont il n'auroit vu que les *privez*. Qu'ils sachent, ces ignorans-là, que lors de l'institution de ces Mysteres, l'usage qu'on pouvoit tirer du fruit de la vigne n'étoit pas encore connu dans l'Egypte, & que les gens du País ne buvoient que de la grosse bierre, qui a servi de boisson aux hommes long-tems avant le vin. Cette liqueur, non seulement doit son origine aux *Egyptiens*, mais à *Osyris* ou *Bacchus* lui-même, qui, dans sa fameuse expédition, en avoit la *recepte* dans sa poche, & la communiquoit genereusement aux Nations, à mesure qu'il les soumettoit à son pouvoir.

D'ailleurs, *Bacchus* ne doit pas avoir été fort souvent yvre, parce qu'il étoit l'inventeur de la *Mitre*, qu'il portoit toujours aussi bien que tous ses compagnons, pour prévenir par-là les vapeurs, & les maux de tête, qui suivent d'ordinaire l'usage excessif des liqueurs fortes. C'est pour cette raison, selon quelques Auteurs, que la *grande Paillardie*, quand elle enivre les Rois de la Terre de la *Coupe d'Abomination*, ne se soule pas elle-même, quoiqu'elle ne refuse jamais de vider le verre à son tour. Elle se soutient, & elle demeure ferme sur ses pieds, par la vertu de son *triple Diademe*.

Quoiqu'il en soit, ces fêtes appelées *Bacchanales* ont été instituées en memoire de cette fameuse expedition de *Bacchus*, & toutes les Ceremonies de ces fetes en étoient autant de Symboles, & d'Images. Il est clair par consequent, que les Rites fanatiques de ces *Bacchanales*, au lieu d'être mis sur le compte de la vigne, doivent être attribuez à une source plus profonde, & plus difficile à déterrer.

Pour y réussir, il est bon de prendre garde à quelques circonstances de ces fameux Mysteres, il faut remarquer d'abord, que, dans ces *Processions cérémonielles*, il y avoit un mélange confus des deux Sexes, qui affectoient

de courir ensemble par les montagnes, & par les deferts. Ils étoient couronnez de Guirlandes faites de Lierre & de Pampre, emblèmes de l'union & de l'attachement, & quelquefois auffi de branches de fapin, proche parent du *Therebinthe* fi reconnu par fa chaleur. Ils imitoient les Satyres, ils avoient des Boucs à leur fuite, & ils montoient des Anes, qui font tous des drôles renommez pour leurs talens en matiere de galanterie. Au lieu de drapeaux, ils portoient certaines machines très-curieufes, drefées au haut de quelques perches, & très-semblables aux Armes du Dieu des Jardins, avec leurs dépendances. C'étoient autant d'ombres, ou de figures, de tout le Myftere amoureux, ou bien autant de trophées érigés par le beau Sexe en memoire de fes triomphes. Une autre circonftance plus remarquable encore, c'est que dans une certaine Ville de l'*Attique*, toute la Ceremonie fe dépouilloit de tout ce qu'elle avoit d'emblematique, & de figuré. On les celebroit *in puris naturalibus* ; & les Pelerins ne s'arrangeoient pas en differentes bandes, mais en differens couples.

On peut tirer la même conclufion de la Mort d'*Orphée*, un des Fondateurs de ces Rites, qui fut déchiré par les Femmes, parce qu'il refufoit de leur communiquer les *Orgyes*, oui, comme difent les autres, parce qu'il s'étoit privé des témoins des plaifirs qu'il avoit goutez avec la Femme, pouffé à cette inhumanité par la douleur de l'avoir perdue.

Sans m'arrêter plus long-tems aux Fanatiques du Paganifme, je remarquerai, que les premiers Euthoufiaftes de diftinction, qu'on a trouvez parmi les Chrétiens, ont été ces Sectes nombreuses d'Hérétiques, qui ont paru dans les cinq premiers fiècles, depuis *Simon le Magicien*, jufqu'à *Eutichès*. J'ai raflemblé leurs Syftêmes differens par le travail d'une lecture infinie ; &, en les comparant avec ceux qui ont fuivi leurs traces dans les tems plus modernes, je trouve que les irregularitez & les extravagances même de l'Efprit humain ont leurs bornes, & que s'éloignant les uns des autres dans la plûpart de leurs reveries, ils ne laiffent pas de fe rencontrer dans un point capital, favoir la Communauté des Femmes. Plusieurs de leurs idées fe font toujourns abouties-là ; & il y a dans tous leurs Syftêmes quelques articles, qui tendent à établir cette agréable confufion.

Les derniers Fanatiques de marque furent ceux, qui fe leverent en *Allemagne* comme des Champignons, peu de tems après la Réformation de *Luther*. Tels furent *Jean de Leyden*, *David George*, *Adam Neufer*, &

plusieurs autres dont les Visions & les Revelations se terminoient toutes à la liberté de mener chacun avec foi une demi-douzaine de *Femmes-Sœurs*, & à faire de cette pratique une partie essentielle de leur Sytème.

La vie humaine est une navigation perpetuelle : & , si nous voulons que nos *Vaisseaux* passent en sureté, au travers des vagues & des tempêtes de ce monde orageux, orageux, il faut de necessité faire une bonne provision de ce qu'on appelle, en langage devot, *la Chair* ; comme les Mariniers, qui ont à faire un Voyage de long cours, se fournissent d'une ample quantité de Bœuf salé.

Je laisse-là les *Mahometans*, & d'autres, qui pourroient donner une nouvelle force à mon Argument, & je passe encore sous silence plusieurs subdivisions de Sectes parmi nous, comme *la Famille de l'Amour*, les *doux Chantres d'Israël*, & d'autres<sup>[15]</sup>. Il me suffit du court Examen que je viens de faire des principales Sectes de Fanatiques anciennes, & modernes, pour conclure, du point de doctrine fondamental, dans lequel ils se sont tous acordez unanimement, que le principe ou la semence des visions, touchant les matieres invisibles, a toujours été d'une nature corporelle : aussi les plus profonds Chymistes nous assurent, que les *Esprits* les plus forts peuvent être tirez de la chair humaine. D'ailleurs, la moëlle spinale n'étant autre chose que la continuation du cerveau, doit de necessité faire une communication fort libre entre les facultez superieures & inferieures de l'homme ; & par-là l'éguillon *dans la Chair* peut devenir un *éperon* pour animer l'*Esprit*.

Ajoûtons à toutes ces veritez incontestables, que tous les Medecins conviennent, que rien n'affecte d'avantage le cerveau, que les Esprits amoureux détournent de leur Cours ordinaire, & renvoient vers la tête ; & qu'ils y causent souvent la Frénésie, & la Fureur.

Un illustre Membre de la Faculté m'assura un jour, que, quand les *Quakers* commencèrent à paroître dans notre Ile, il lui vint des Patiens Feminins en foule, toutes très-propres à occuper les petites Maisons de *Cythere*. Il n'y a rien-là d'étonnant : en general, il n'y a point de personnes d'une complexion plus amoureuse, que les Dévots visionnaires de l'un & de l'autre Sexe. Le Zèle emprunte sa chaleur bien souvent de la même cause, que l'Amour ; & , de la Tendresse fraternelle, à la Galanterie il n'y a que la

main. Il est certain même, que rien ne ressemble mieux à la conduite des *Spiritualisés*, que le procédé des Amans. Le commencement de la Galanterie consiste d'ordinaire dans une manière devote de tourner les yeux ; le ton des amants est un espèce de chant plaintif entrecoupé, par intervalles bien compassez, de soupirs & de gemissemens. Leur Stile est un Galimatias éloquent, un tas de paroles confuses, & très-sujettes à la répétition. Ce sont-là certainement les manières les plus propres à gagner les cœurs des Femmes ; & tout le monde conviendra je croi, que les *Béats* les savent employer avec plus de dextérité, que les Galans les plus stiles à conter fleurettes au beau Sexe.

Si, après tant de démonstrations d'une force invincible, quelqu'un est encore assez stupide, pour douter de ma Thèse, je lui dirai, que je suis informé moi-même par quelques Freres *Sanguins* de la première Sainteté, qu'il leur est arrivé fréquemment, dans le plus haut degré de leur *orgasme* spirituel, de....., & de sentir aussitôt que l'esprit s'affoiblissoit avec les nerfs ; ce qui les forçoit à se hâter de conclure leurs discours.

Cette expérience est encore confirmée par le penchant merveilleux, & surprenant, que tout le beau Sexe en général a pour les Prédicateurs fanatiques, quelque désagréables qu'ils puissent être dans leur figure, & dans leurs airs. On suppose d'ordinaire, que cette espèce de tendresse n'est fondée, que sur des vues purement spirituelles, sans aucun mélange de la *Chair* : mais, mille petits accidens sont capables de prouver le contraire ; & je suis persuadé quant à moi, que les Femmes jugent des talens des Hommes par certaines marques caractéristiques dont nous n'avons pas la moindre idée nous mêmes, nous autres mâles.

Sans aller à la recherche des causes de cette habileté dans le beau Sexe, je conclurai de toutes mes preuves précédentes, que les *Intrigues spirituelles* finissent généralement comme toutes les autres ; & que la Tendresse devote, quoi qu'elle pousse quelque branches vers le Ciel, ne laisse pas d'avoir sa racine dans la terre. Une contemplation trop forte n'est pas l'affaire de la chair & du sang : elle a beau s'attacher à l'esprit ; en peu de tems, elle est obligée de lâcher prise, & de tomber dans la matière. Ceux qui s'aiment, sous prétexte d'un Commerce spirituel qui n'a que le Ciel en vue, ne sont qu'une Secte de *Platoniques*, qui croient voir le Firmament & les Etoiles dans les yeux des Belles, sans songer seulement à des Vues plus basses.

Mais, le même puits s'ouvre sous la *sublimité d'Esprit* des uns & des autres : ils representent parfaitement bien ce Philosophe, qui, pendant que ses yeux & son esprit étoient fixez sur des Constellations, fut entraîné dans une fosse par la pesanteur de ce qu'il avoit de materiel.

Je m'étendrois d'avantage sur cette partie de mon Sujet ; mais, la Poste va partir, & je suis contraint de mettre des bornes à ma Lettre. Je suis, &c.

*Je vous prie de brûler cette Lette dès que vous l'aurez lue.*



1. ↑ Il est aparent que l'Auteur recommande ici la Méthode d'aller au Ciel, établie par l'Eglise Anglicane.
2. ↑ Ceux, qui ont lu avec quelque attention l'Histoire Angloise, ou du moins l'Ouvrage de M. Rapin sur les Whigs & les Torys, entendront facilement ce Passage. Pour les autres, je leur dirai en peu de mots, que, pendant les Troubles, qui arriverent en Angleterre, sous le regne du malheureux *Charles I.*, ceux qui suivoient le Parti du Roi furent appellez *Cavaliers*, au lieu que les partisans du prétendu Parlement furent appellez *Têtes rondes*. Ce nom leur vint sans doute de ce qu'étant Presbyteriens pour la plûpart, & ennemis du luxe, ils se coeffoient fort uniment, & se faisoient couper les cheveux près de l'oreille ; ce qui fait paroître une tête dans toute sa rondeur. Les *Torys* d'à-présent sont venus des *Cavaliers*, comme les *Whigs*, des *Têtes rondes*.
3. ↑ L'Auteur badine ici sur la coûtume des Presbyteriens & d'autres Nonconformistes, qui sont toujours à l'Eglise le chapeau sur la tête ; ce qui ne paroît pas fort respectueux aux Anglicans, & à d'autres honnêtes gens.
4. ↑ *Bernier*, Memoires du Mogol.
5. ↑ *Gaguini* Hist : Sarin.
6. ↑ Tartares & Scythes, c'est la même Nation.
7. ↑ Les Presbyteriens, & d'autres Sectes encore plus bigottes, ont en horreur tout ce qui fert d'ornement au corps,

*Et de péché mortel traitent chaque perruque.*

Cependant, pour défendre une tête chenue contre les injures de l'air, il faut quelque Couvre-chef ; & ils en trouvent un fort bon & fort devout dans une Calotte double.

8. † Une des grandes parties de la Rhétorique devote, c'est le simple mouvement de la langue, & de la main droite, dirigées l'un & l'autre uniquement par le hazard.
9. † J'avoue, que je n'entends rien dans le sentiment de ces Naturalistes ; & je ne vois dans ces morsures hexagonales, circulaires, & coniques, aucun rapport naturel avec la Poésie, l'Eloquence, & les Spéculations politiques.
10. † Il est fort naturel de croire qu'effectivement ce Lord Maire pouffoit l'Extravagance devote, jusqu'à sanctifier les lanternes, & qu'il alleguoit le passage cité ici, pour y fonder sa bifarrerie.
11. † Voyez, devant la I. Partie, le Catalogue des livres, que l'Auteur promet au Public.
12. † On a déjà vu dans le *Conte du Tonneau*, que la Musique est la chose du monde, qui choque le plus les Oeilles devotes des Enthousiastes. L'Auteur dit ici, que les Mufettes tomberent en Angleterre avec la Monarchie. Il veut parler du Regne du Fanatisme, qui fut presque despotique, dans la Grande-Bretagne, sous *Olivier Cromwel*, apres la mort de *Charles Premier*, qui entraîna avec elle celle de l'Eglise Anglicane.
13. † C'est un Jeu fort usité parmi les jeunes Garçons, qui sautent les uns sur les autres, & qui de cette maniere font tour à tour *les chevaux*, & *les Cavaliers*.
14. † *Herodote* & d'autres Historiens nous apprenent, qu'après la mort des Mages, qui par fourberie avoient placé un d'entreux sur le Trone de *Cyrus*, sous le nom de *Smerdis*, Frere de *Cambyse*, *Darius*, Fils d'*Hyftaspe*, & six autres Seigneurs, qui avoient délivré leur Patrie de cette Tyrannie infame, resolurent de donner la Royauté à celui des sept, dont le Cheval auroit hanni le premier. Pour abandonner de cette maniere ce choix important au sort, ils devoient s'assembler tous hors de la Ville au lever du Soleil. L'Ecuyer de *Darius*, instruit de cette convention, y mena, le soir avant l'élection, le Cheval de son Maitre, & le fit aprocher d'une Cavalle ; ce qui porta la Bête à faire de grands Hanniffemens, des que le lendemain il fut arrivé dans le meme endroit.
15. † Ce sont de petites Sectes subdivisées de Fanatiques dans la Grande-Bretagne.

R E C I T  
VERITABLE, ET EXACT,  
D'UNE  
BATAILLE  
ENTRE LES LIVRES  
ANCIENS ET MODERNES,  
DONNÉE VENDREDI PASSE  
DANS LA  
BIBLIOTHEQUE  
DE  
S T . J A M E S .

# A V E R T I S S E M E N T

D U

L I B R A I R E .

**L**E Discours suivant est incontestablement du même Auteur, que les Ouvrages qui précèdent : & il a vu le jour pour la première fois à peu près dans le même tems que les autres ; je veux dire l'an 1697, lorsque la fameuse Dispute sur les Anciens, & sur les Modernes, étoit dans son plus haut point de chaleur. Cette Controverse tira son Origine d'un Essay du Chevalier *Guillaume Temple* sur ce sujet. *M. Wotton* y répondit, & le fameux *M. Bentley* ajoûta à cette Réponse un Appendix, dans lequel il s'efforce de décrediter *Æsopé & Phalaris*, que le Chevalier avoit extrêmement louez dans son Essay. Cet *Appendix* se jette avec fureur sur une nouvelle Edition de *Phalaris*, publiée par Monsieur *Charles Boyle*, à présent Comte d'Orery, qui refuta le Docteur vertement, mais avec beaucoup d'Esprit & d'Erudition. *M. Bentley* *risposta* par un grand Volume, où le Chevalier ne fut pas épargné, non plus qu'il l'avoit été par la Dissertation du Sieur *Wotton*.

Tout le monde savant & poli fut offensé de voir un homme du Caractere du Chevalier *Temple* traité avec tant de rudesse, de ces deux Champions des Modernes, sans jamais avoir reçu la moindre offense de cet homme illustre ; & l'on souhaita ardemment, que quelque bonne plume les fit repentir de leur grossiereté. Notre Auteur l'entreprit, & l'exécuta avec tout le succès imaginable.

Il nous dit que les Livres de la Bibliothèque de *St. James*, se considérant comme parties extrêmement intéressées dans cette Dispute, entreprirent eux-mêmes de la décider par le sort des armes, & qu'ils en vinrent à une Bataille décisive. Il en décrit plusieurs Particularitez ; mais, malheureusement, le Manuscrit, n'importe par quel accident, est tellement gâté, qu'il y a plusieurs Lacunes considérables, & que le Lecteur curieux ne sauroit apprendre pour quel parti la Victoire s'étoit déclarée.

Je suis obligé en conscience d'avertir ici le Public, que tout ce qui se dit ici doit être appliqué, dans le sens le plus littéral, au Caractere des Livres, dont il s'agit, & non pas à celui de leurs Auteurs. Quand, par exemple, il est parlé de *Virgile*, il ne faut pas entendre par-là le fameux Poëte, qui a porté ce Nom ; mais, uniquement, certaines feuilles de Papier reliées, qui contiennent ses Ouvrages. Le But de l'Auteur n'est que de personnaliser les Livres, & de les faire agir d'une manière conforme au tour d'Esprit qu'on y trouve.



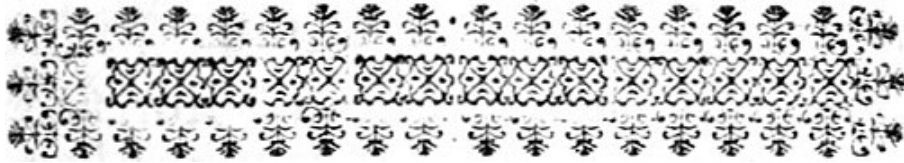
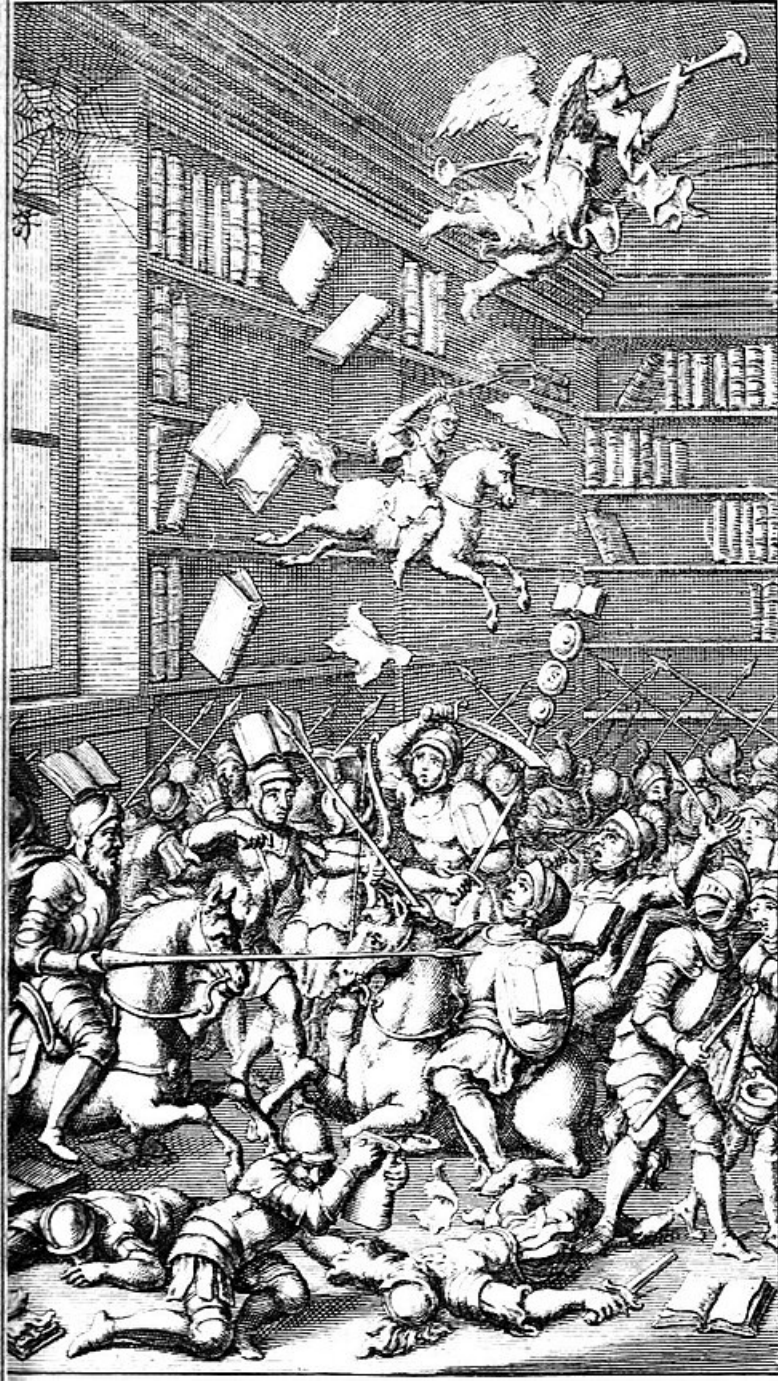
P R E F A C E  
D E  
L ' A U T E U R .

**L** A Satyre est une espece de Miroir, où l'on voit les visages de tout le monde, sans y découvrir ses propres traits ; c'est-là la raison principale de la reception favorable, qu'elle rencontre, dans le monde, & du peu de chagrin, qu'elle y donne à ceux-là même, qui en sont les objets. Si ce que je donne ici au public n'a pas le même heureux sort, contre la regle generale, je m'en mettrai fort peu en peine. J'ai appris par une longue experience, qu'il n'y a pas de grands inconveniens à craindre, de la part de certains genies, tels que ceux que j'attaque ici. La colere & la fureur, quoi qu'elles ajoutent de nouvelles forces au corps, ne font qu'affoiblir l'Esprit & rendre tous ses efforts vains, & inutiles.


Il y a tel cerveau, qui ne sauroit, pour ainsi dire, être écrémé, qu'une seule fois ; son propriétaire fait bien d'assembler cette heureuse crème avec soin, & de l'emploier avec economie ; mais, qu'il ne se hazarde pas à l'exposer aux coups de fouet de plus habiles gens que lui, s'il ne veut pas qu'elle tourne toute en impertinences, Sans qu'il ait le moindre moïen d'y supléer de nouveau.

L'esprit, sans l'érudition, n'est effectivement qu'une espece de crème, qu'une seule nuit peut faire furnager sur la superficie du cerveau ; mais, fouettée par une main habile elle se met bientôt entierement en vent & en écume, sous laquelle, il n'y a que du petit lait, qui n'est bon qu'à être jetté aux cochons.





RECIT FIDELLE  
ET EXACT DE LA  
BATAILLE  
DES  
LIVRES.

 Plusieurs Livres, remplis de Philosophie & de Morale, débitent gravement, que la *Guerre est l'Enfant de l'Orgueil, & que l'Orgueil est celui de la Richesse*. On peut en quelque sorte souscrire à la première partie de cette *Proposition sententieuse* ; mais, la seconde est certainement très-contraire à l'expérience. L'*Orgueil* est apparenté de près au *Besoin*, & à la Mendicité, tant du côté paternel, que du côté maternel : &, pour parler naturellement, la Guerre s'excite rarement parmi les gens, qui croient avoir tout ce qu'il leur faut ; elle étend d'ordinaire sa course du Nord vers le Sud, c'est-à-dire, *de la Pauvreté vers l'Abondance*.

Les sources les plus anciennes, & les plus naturelles, des querelles, & des combats, sont l'*incontinence*, & l'*avarice*, qu'on peut appeler Sœurs de l'*orgueil*, & qui sont sans contredit Filles du *besoin*. Pour parler ici le langage des Auteurs Politiques, on peut observer dans la République des Chiens, qui paroît être originairement une Démocratie, que tout l'Etat est en pleine Paix après un bon diner, & que la Guerre Civile s'y allume dès qu'il arrive qu'un Os succulent, & de bonne taille, est saisi par quelque *Chien à grand Collier*. S'il en fait part à quelques-uns de ses Camarades, le

Gouvernement se change en *Oligarchie*<sup>[1]</sup> ; & , s'il garde tout le butin pour lui seul, il introduit le *Despotisme*, ou la *Tyrannie*.

On peut faire la même remarque sur les dissensions qui se levent parmi eux à l'occasion de quelque belle du quartier, que la nature porte à la propagation de l'Espece. Dans un cas si délicat, il n'est pas possible d'établir le moindre titre de possession ; & il vaut mieux soutenir, que tous les chiens voisins ont sur elle des prétentions également bien fondées ; ce qui excite parmi tous les rivaux tant de soupçons, & une si grande jalousie, que la *République Canine* de toute cette ruë est reduite à un état de Guerre ouverte, où chaque citoïen a tout à craindre de tous les autres. Ces troubles & cette émeute dure, jusqu'à ce qu'un membre de cette Societé, plus heureux, plus brave, ou plus fin, que les autres, faisisse la proie, & en fasse ses Choux gras ; ce qui attire à ce galant favori la jalousie & les *grogneries* de tous les amans disgraciez.

Si nous jettons les yeux sur de pareilles Républiques engagées dans une Guerre étrangere, offensive, ou défensive, nous y découvrirons les mêmes motifs ; la pauvreté ou le besoin réel ou imaginaire, car c'est la même chose par rapport aux effets, y influë toujours, tout autant que l'orgueil, du moins du coté de l'agresseur.

Si l'on veut bien apliquer ce Systême à un *Etat intelligent, ou République de Lettres*, on découvrira bientôt la source de la Guerre, qu'on pousse à présent avec tant de vigueur de coté & d'autre ; & l'on pourra juger sans peine, quel parti a la cause la plus juste. Il est vrai que la victoire ne panche pas toujours du même coté que la justice :

*Les Dieux sont pour César, mais Caton fuit Pompée.*

Et il est difficile de deviner, jusqu'à présent, à quoi aboutiront tant de cruels combats. Chaque parti voit à sa tête des Chefs tellement animez, & les prétensions reciproques sont si exorbitantes, qu'elles ne sont pas susceptibles de la moindre ouverture d'accommodement.

Le sujet de la querelle n'est autre chose qu'un terrain de petite étendue, situé sur une des collines du *Parnasse*. Celle, qui est la plus spacieuse, & la plus haute, a été de tems immemorial dans la possession de certaines gens nommez les *Anciens* ; & la plus basse est possedée par ceux, qui prennent le titre de *Modernes*. Ces derniers, mécontents du poste, qu'ils occupoient,

s'avifèrent un jour d'envoier des Ambassadeurs aux *Anciens*, pour se plaindre, comme d'un grief confiderable, de ce que la hauteur de la partie du Parnasse ocupée par leurs voisins, leur bornoit la vuë, principalement du coté de l'Est<sup>[2]</sup>. Pour éviter tout fujet de querelle, ils leur proposèrent cette alternative gracieuse ; ou de déloger de cette colline élevée, & de se transporter, avec tous leurs effets, sur le coupeau le plus bas, que les Modernes leur cederoient avec plaisir ; ou bien, de permettre auxdits Modernes, de venir avec des *pelles* & des *beches*, pour abaisser la colline la plus élevée comme ils le trouveroient à propos.

Les Anciens répondirent aux Ambassadeurs, qu'ils ne s'étoient attendus à rien moins, qu'à une pareille proposition de la part d'une Colonie, à qui, par pure grace, ils avoient donné la liberté de s'établir dans leur voisinage ; que rien n'étoit plus absurde, que de prétendre, qu'ils délogeassent d'un endroit, qui avoit été la Patrie de leurs Ancêtres, depuis la naissance du monde ; & que si la hauteur de leur colline bornoit trop la vuë des *Modernes*, c'étoit un inconvenient, où ils ne pouvoient pas rémedier ; mais, que lesdits Modernes devoient confiderer, qu'ils en étoient suffisamment dédommagement par l'ombre dont cette même hauteur les favorifoit. Que pour ce qui régardoit l'offre, qu'ils faisoient d'abaisser le *coupeau*, dont la hauteur leur étoit importune, il y avoit de la folie & de l'ignorance à le proposer, puisque toute cette colline étoit d'un roc si dur, qu'ils ne feroient qu'y user en vain leurs outils, & leurs forces ; que par conséquent les *Modernes* feroient mieux de songer à élever leur propre terrain ; & que tout le Peuple des *Anciens* ne le permettroit pas seulement, mais qu'il s'offroit à y contribuer de tout son pouvoir.

Cet expédient fut rejetté avec beaucoup de mépris par les Modernes, qui continuoient toujours à insister sur leur alternative, que les Anciens n'avoient garde d'accepter.

Là-dessus, on en vint à une rupture ouverte, suivie d'une Guerre cruelle & opiniâtre, soutenue, du coté des Anciens, par la valeur des chefs, & par le secours de quelques braves Alliez ; &, du coté des Modernes, par la superiorité du nombre, qui, par des recrues continuelles, réparoit en moins de rien les pertes, qu'ils souffroient dans les combats. Peu de jours se passent, qu'il n'y ait quelque rencontre ; & deja on a répandu des ruisseaux entiers

d'Encre, qui n'ont fait qu'augmenter l'aigreur & l'animosité des deux partis.

Je suis obligé d'avertir ici le Lecteur, que ce qui sert de fleches & de javelots dans les *Combats savans*, c'est cet *Encre*, qu'on fait sortir avec violence de certaines machines nommées *Plumes*, qui sont lancées sur l'ennemi, par les Heros des deux Armées, avec force, & avec adresse ; ce qui fait ressembler leurs Batailles aux Combats des *Porc-Epics*.

Cette liqueur dangereuse a été composée, par l'Ingenieur qui l'inventa, de deux ingrédients, de *Noix de Galle* & de *Couperose*, qui, par leur amertume, & leur venin, sont convenables au caractere des Combattans & propres à enflammer leur Bible & leur Animosité.

C'étoit une coutume, parmi les Grecs, après un combat, dont la victoire pouvoit en quelque sorte passer pour douteuse, de dresser des trophées, de coté, & d'autre ; ceux, qui avoient réellement eu le dessous, vouloient bien faire cette dépense, aussi bien que les vainqueurs, pour ne pas abatre le courage de leur parti. Il y avoit dans cette coutume quelque chose de si noble, & de si prudent, qu'on l'a fait revivre depuis peu, & qu'on en a fait un Article important de l'Art militaire.

Nos Savans guerriers ont trouvé bon de l'adopter, & d'y raffiner encore. Après une dispute opiniatre & sanglante, chaque parti dresse des trophées à sa prétendue victoire, avec de magnifiques inscriptions contenant les preuves de la justice de sa cause, avec un recit fidelle & impartial de la Bataille, & de toutes les particularitez, qui doivent le faire passer pour *vainqueur*. Les trophées de ceux, qui ont été batus, sont toujours les plus pompeux, & les plus chargez d'ostentation. On leur donne les titres d'*Argumens*, de *Disputes*, de *Considerations brières*, de *Reponses*, de *Repliques*, de *Remarques*, de *Reflexions*, d'*Objections*, & de *Refutations*. On les érige en Original<sup>[3]</sup>, & quelquefois aussi en *Abrégé* dans toutes les Places publiques<sup>[4]</sup>, pour les exposer à la curiosité & à l'admiration de tous ceux qui passent. De-là les principaux, & les plus grands, sont transportez dans certains Magazins qu'on appelle *Bibliotheques*, où on leur assigne un quartier à part, dans lequel ils commencent à briller sous le Nom de *Livres de Controverses*.

Ces Livres confervent, d'une maniere presque miraculeuse, le Caractere & l'Esprit, qui a animé les Heros eux-mêmes, pendant qu'ils étoient en vie ; soit que l'ame de ces Guerriers s'y vienne loger après leur mort, par une Metamorphose assez naturelle, comme c'est l'opinion la plus généralement reçûë ; soit qu'il arrive dans les Bibliothèques ce qui est ordinaire dans les autres *Cimetieres*, où l'on prétend qu'un certain Esprit, ou une certaine Ombre, rode autour du Monument, jusqu'à ce que le Cadavre soit entierement réduit en poussiere [5].

Ces *Esprits*, qui hantent les Bibliothèques, sont généralement d'un naturel fort inquiet : &, sur-tout, ceux, qui appartiennent aux livres de controverses, sont d'une violence, & d'une fougue si épouvantable, que les Bibliothécaires sont obligez de les releguer dans quelque coin à part ; la prudence de nos Ancêtres est allé même jusqu'à les lier de Chaines de fer [6], pour empêcher leurs violences, & pour les forcer à la Paix. Voici le motif qui leur inspira cette pensée salutaire. Dès que les Ouvrages de *Scot* parurent dans le monde, on les plaça dans une certaine Bibliothèque très-fameuse, & on leur assigna leur quartier ; mais, à peine cet Auteur fut-il établi dans ce séjour, qu'il alla faire une visite à son Maître *Aristote*. Après les complimens ordinaires ils firent une Conspiration contre *Platon* qu'ils résolurent de saisir par force, & d'arracher du poste qu'il avoit occupé parmi les Theologiens, depuis plus de huit cens ans, sans avoir jamais été troublé dans cette possession.

L'entreprise réussit ; &, depuis ce tems-là, ces Usurpateurs ont joui paisiblement du fruit de leur crime ; mais, pour empêcher de pareilles violences à l'avenir, on prit la resolution d'enchaîner tous les *Ouvrages Polemiques* d'une taille un peu au-dessus de la médiocre.

Par cet expédient, la Paix auroit pu être maintenue dans les Bibliothèques, s'il ne s'étoit pas levé depuis peu une nouvelle espece de livres de controverse, animez de l'esprit le plus brouillon, à cause de la dispute susdite entre les Savans touchant la colline la plus élevée du Parnasse.

Je me souviens, que lorsque ces Ouvrages furent admis dans les Bibliothèques publiques, je dis à plusieurs personnes interessées dans cette affaire, que j'étois persuadé, qu'ils exciteroient des troubles, de quelque

coté qu'on les placât, à moins qu'on ne le prévint, avec tout le soin imaginable. Mon avis étoit qu'on enchainât ensemble les chefs de chaque parti, afin que par ce mélange leurs exhalaisons malignes s'émouffassent, & se détruifissent à la fin, sans nuire à personne ; comme on voit des poisons d'une différente nature perdre leurs forces, quand on les mêle ensemble. Je ne fus, dans cette occasion, ni faux Prophete, ni mauvais Conseiller ; & ce n'est que faute de cette précaution, que s'est donnée Vendredi passé cette terrible Bataille, entre les *Anciens* & les *Modernes*, dans la Bibliothèque de Sa Majesté.

Ce combat est devenu le sujet general de toutes les conversations de la Ville ; & comme on est dans une impatience extraordinaire d'en savoir toutes les particularitez, me trouvant les qualitez requises à un bon Historien, & n'étant aux gages d'aucun des partis, je me suis laissé aller à l'importunité de quelques Amis très-considerables & j'ai resolu d'en faire un *Recit exact & impartial*.

Le Chatelain de la Bibliothèque Roïale<sup>[7]</sup>, un Chevalier renommé par sa grande valeur, & sur-tout par sa politesse, & par ses belles manieres, s'étoit déclaré pour les *Modernes*, & en avoit été un des plus fiers champions. Dans une Escarmouche, qui étoit arrivée sur le *Parnasse*, il avoit fait vœu de terrasser de ses propres mains deux chefs du parti opposé, qui gardoient un défilé au haut du roc : mais, en s'efforçant de grimper jusque-là, il avoit été extrêmement traversé par sa Pesanteur, & par sa *Force centripete* ; qualité fort ordinaire parmi ceux, qui ont embrassé le parti des *Modernes*.

Comme ils ont la tête fort legere, ils ont une grande vivacité dans leurs speculations. Il n'y a rien de si élevé, où ils ne s'imaginent pouvoir atteindre sans peine ; mais, quand ils veulent mettre leurs speculations en pratique, ils sentent un poids extraordinaire autour de leur talons, & de toutes les parties inférieures de leur corps.

Aïant manqué de cette maniere un dessein si glorieux, le Heros disgracié de la fortune, en eut une rancune prodigieuse contre les *Anciens*. Il ne négligea rien pour en donner des marques, en plaçant dans les apartemens les plus magnifiques du Château les Ouvrages de leurs Adversaires, dans le tems que tout Livre, qui osoit se déclarer fauteur des *Anciens*, étoit enterré tout vif dans quelque réduit obscur, & menacé d'être jetté par les fenêtres,

dès qu'il donneroit la moindre marque d'être mécontent d'un traitement si inhumain.

Il arriva environ le même tems, que parmi tous les Livres de cette fameuse Bibliotheque il regnoit une grande confusion de rang, dont on donnoit plusieurs raisons différentes. Quelques-uns l'attribuoient à une bonne quantité de *pouffiere savante*, qu'un tourbillon de vent avoit enlevé d'une planche remplie de Modernes, & jettée dans les yeux du *Seigneur Chatelain*.

D'autres asseuroient, qu'il se faisoit un plaisir *d'éplucher les vers des Auteurs Scolastiques*, & de les manger tout en vie à son déjeuner ; & que, par malheur, quelques-uns de ces insectes s'étoient glissez dans sa ratte, dans le tems que d'autres étoient montez dans son cerveau : ce qui ne pouvoit que causer de grands troubles dans l'une & dans l'autre de ces parties. Il y en avoit enfin, qui soutenoient, qu'à force de se promener dans les ténèbres, par les Galeries de la Bibliotheque, il en avoit absolument oublié la situation ; & que, par-là, quand il s'agissoit de remettre les Livres dans leurs niches, il étoit sujet à se méprendre, & à placer *DesCartes* à côté d'*Aristote*. C'est ainsi que le pauvre *Platon* se trouvoit entre *Hobbes*, & entre l'*Histoire des sept Sages* ; & que *Virgile* avoit, pour plus proches voisins, *Dryden* d'un côté, & *Withers* de l'autre.

Les affaires se trouvant dans cette situation, les Livres, qui s'étoient déclarez les patrons des Modernes, choisirent un d'entr'eux pour faire le tour de la Bibliotheque, afin d'examiner le nombre & la force de ceux de leur parti.

Le Deputé s'acquitta de sa commiffion avec beaucoup d'adresse, & apporta avec lui une liste de tous leurs Partisans qui étoient en état de porter les armes. Ils étoient en tout cinquante mille, la plûpart Chevaux-legers, Infanterie pesamment Armée, & Troupes Mercenaires. Il est vrai que les Fantassins avoient d'assez mauvaises armes, & de plus mauvais habits. Les Cavaliers étoient d'une grande taille, mais sans vigueur, & sans feu, excepté quelques-uns, qui étoient devenus d'assez bons Guerriers, en voïageant parmi les Anciens.

Tout étoit alors dans une grande crife. La Discorde, qui pose ses pieds à terre, & qui leve son front jusques dans les Cieux, s'étoit saisi du cœur des

Heros ; le sang leur bouillonna dans les veines, & leur haine commença à éclater par des invectives.

Dans ces circonstances, un Ancien, se trouvant tout seul de son parti sur une planche, qui se courboit sous les Modernes, offrit avec beaucoup de moderation, de plaider la cause de son parti, & de faire voir par de bonnes preuves, qu'il méritoit le premier rang, par sa longue possession, par la prudence de sa conduite, par son antiquité, & sur-tout, par les bienfaits, dont il avoit comblé les Modernes. Les autres nièrent hardiment toutes ces propositions : ils s'étonnerent sur-tout de ce que les Anciens osoient insister sur leur *Antiquité*, pendant qu'il étoit de la dernière évidence, que c'étoient précisément les *Modernes, qui étoient les plus anciens*. D'ailleurs, continuerent-ils, *vous avez grand tort de parler des obligations, que nous avons à ceux de votre parti. Il est vrai que nous sommes informés, que quelques-uns, d'entre nous, ont été assez lâches, pour vous emprunter leur subsistance ; mais les autres, qui sont le plus grand nombre sans comparaison, & sur-tout nous autres Anglois & François, nous sommes si éloignés d'imiter un exemple si honteux qu'à peine avons-nous eu jamais un quart d'heure de conversation avec vous autres. Nos Chevaux sont nourris dans nos propres haras, nos armes sortent de nos propres forges, & c'est à notre propre adresse, que nous devons l'étoffe & la façon de nos habits*. Par hasard, *Platon* se trouva sur la planche voisine ; & voyant que ceux, qui venoient de parler, étoient tout en *guenilles*, comme je l'ai tantôt insinué, que leurs Chevaux, n'étoient que des haridelles que leurs Armes n'étoient que de bois pourri ; & que la rouille couvroit leurs cuirasses d'un bout à l'autre ; il se mit à rire : &, prenant cet air ironique qu'il avoit hérité de *Socrate*, il jura par le Génie de son Maître, *qu'il étoit de leur sentiment*.

Les *Modernes* ne s'étoient pas conduits, dans leurs brigues, avec assez de secret, pour en dérober la connoissance à leurs adversaires. Ceux, qui avoient commencé la querelle, en voulant disputer le rang aux *Anciens*, avoient parlé si haut d'en venir à une Bataille, que *Temple* l'ayant entendu en avoit averti ses bons Amis, qui là-dessus rassemblèrent leurs forces dispersées, dans l'intention d'agir défensivement ; ce qui fit desserter plusieurs Modernes, & entre autres *Temple* lui-même, pour se ranger sous les Etendarts des *Anciens*. Il avoit été élevé parmi eux, & les habitudes, qu'il avoit contractées avec leurs chefs, avoient établi entre eux & lui un

Commerce d'amitié étroite. Aussi leur rendit-il dans cette célèbre action des services signalez.

Dans ces entrefaites, il arriva par hasard un Accident très-remarquable. Au haut d'une grande Fenetre vivoit une certaine *Araignée* enflée jusqu'à la *premiere grandeur*, par la destruction d'un nombre infini de mouches, dont les dépouilles étoient répanduës devant la porte de son Palais, comme les os de plusieurs corps humains déchirez sont étalez devant la caverne de quelque Geant. Les Avenues de son Château étoient toutes fortifiées à la moderne, & renduës de difficile aproche, par un grand nombre de *Piquets*, & de *Palissades*. Après avoir passé par différentes Cours, on venoit au centre de la Citadelle, où l'on voïoit l'Heroïne elle-même dans son appartement, dont les fenêtres répondoient à chaque avenue, & où il y avoit force portes, par lesquelles elle pouvoit faire des sorties, pour aller à la petite Guerre, ou pour repousser ses ennemis.

Dans cette demeure, elle avoit vécu long-tems au milieu de la Paix & de l'Abondance, sans avoir rien à craindre des attaques des hyrondelles, & des balais. Elle étoit encore dans cette agréable situation, quand l'aveugle Fortune conduisit de ce côté-là le vol d'une *Abeille*, qui, voïant une vitre cassée offrir une ouverture à sa curiosité, se glissa dans l'appartement, & après l'avoir traversé plusieurs fois d'un bout à l'autre, se percha par hasard sur un Ouvrage de dehors de la Citadelle que je viens de dépeindre. Le foible édifice pliant sous ce poids superieur fut ébranlé jusqu'aux fondemens. Trois fois l'*Abeille* emploïa toutes ses forces pour se fraïer un passage, & trois fois le Château menaça de crouler sur sa baze. L'*Araignée*, qui étoit placée dans le centre, sentant ces terribles secousses, s'imagina que l'Univers alloit rentrer dans le Cahos, ou que Lucifer, avec toutes ses Legions, étoit venu pour vanger le meurtre de tant de milliers de *Cousins*, & de *Mouches*, qui, par les maux qu'ils causent à la race humaine, peuvent fort bien passer pour *ses Amis & ses Alliez*.

La guerriere ne laissa pas de ramasser tout son courage, & de sortir vaillamment de son appartement, pour aller à la rencontre de sa destinée ; mais, l'ennemi étoit déjà bien loin : l'*Abeille* s'étant enfin tirée de ce labyrinthe, s'étoit postée à quelque distance de-là, occupée à se débarasser les ailes des restes du piège qu'elle avoit brisé, & dont elle avoit emporté une grande partie. L'*Araignée* étoit sortie cependant de sa niche, & voïant le

désordre & les ruines de ses fortifications, pensa perdre l'Esprit. Elle se mit à renier avec beaucoup d'Emphaze, & fut sur le point de créver à force d'enfler sa bedaine. Jettant à la fin les yeux sur l'*Abeille*, & devinant la cause par l'effet, comme une personne d'une grande Sagesse : *La peste t'étouffe*, dit-elle, *double Fille de Chiénne ; c'est toi aparemment qui a causé ici tout ce Diable de fracas. Ne pouvois-tu pas voir où tu allois, impertinente étourdie, que tu es ? Crois-tu que je n'ai rien à faire qu'à réparer tes sottises ? Tout doucement, tout doucement, ma grande Amie*, répondit l'*Abeille* qui étoient déjà netoïée, & que la satisfaction de s'être tirée des Pates de Dame *Araignée* rendoit fort disposée à la Raillerie : *je vous donne ma parole d'honneur, que de ma vie je ne mettrai plus les pieds dans votre magnifique Palais ; foi d'honnête Abeille, ma curiosité est pleinement satisfaite. Malheureuse*, repliqua l'*Araignée*, *si ce n'étoit pas une coutume inviolable de toute notre illustre Maison de ne pas servir en raze Campagne, pour combattre un ennemi, j'irois t'apprendre à être plus circonspecte dans ta conduite. Fi donc Madame ne vous fachez pas*, repartit l'*Abeille* : *si la colere vous enfle de cette force-là, vous perdrez absolument tous les matériaux, dont votre centre est le Magazin ; & je crois que vous n'en aurez pas trop, pour réparer votre Chateau, & pour lui rendre son premier éclat. Comment donc, Scelerate !* dit la Fille d'*Arachné*. *Tu as encore l'effronterie de faire la railleuse ? Tu ferois bien d'avoir un peu plus de respect pour une personne qui t'est si fort supérieure, de l'aveu de tout le monde. En verité, Madame*, dit l'*Abeille*, *le Parallele entre vous & moi seroit une pièce d'esprit des plus divertissantes. Vous m'obligeriez fort, si vous vouliez bien l'entreprendre, & me communiquer les raisons, qui portent tout le monde à vous mettre si fort au-dessus de moi.*

A ce discours, l'*Araignée* s'étant donné, à force de s'enfler, le veritable volume d'un Disputeur ardent & impetueux, commença à argumenter dans le veritable esprit de la controverse, bien résoluë de pousser ses preuves avec toute la *seurrilité* d'une harangere, de n'avoir aucun égard aux objections, & de ne point changer de sentiment à quelque prix que ce fût.

*Je crains bien*, dit-elle, *de me faire tort, en me comparant à une malheureuse comme toi. Tu n'es qu'une vagabonde, une gueuse, qui n'as ni feu, ni lieu, ni provisions, ni heritage ; tes parens ne t'ont donné qu'une paire d'ails, & un impertinent ballon dont le bourdonnement te fait donner*

*au Diable. Tu ne trouves ta substance, que dans un brigandage universel ; tu n'ès que la flibustiere des Campagnes & des Jardins ; & tu as tant de penchant pour le larçin, que tu dérobes les orties comme les violettes, simplement pour le plaisir de dérober. Pour moi, je suis une heritiere considerable, enrichie par la nature même ; &, c'est de mon propre corps, que je tire tout ce qui m'est nécessaire, pour ma subsistance. Mon habileté égale mes thrésors, & pour te faire voir quel progrès j'ai fait dans les Mathematiques<sup>[8]</sup>, examine bien ce Chateau. Non seulement tous les materiaux en sont emanez de ma substance même ; mais, mes propres mains l'ont bâti : j'en suis l'Architecte moi-même.*

*Je suis bien aise, repartit l'Abeille d'une maniere gaie & tranquille, que vous daigniez avoüer, que j'ai acquis mes ailes, & ma musique, par des voies legitimes ; & que je n'en suis redevable, qu'à la Nature. Il est à croire pourtant, que la Providence ne m'auroit pas accordé ces deux dons considerables, sans les destiner aux fins les plus nobles.*

*Je vous avoue volontiers, que je vais chercher ma subsistance dans les Campagnes, & dans les Jardins, & que je n'en épargne par les moindres fleurs ; mais, ce que j'en recueille m'enrichit, sans leur rien faire perdre de leur beauté, de leur gout, & de leur odeur. Je dirai peu de chose de votre habileté dans l'Architecture, & dans les Mathematiques. Je vois assez que dans cet Edifice, dont vous êtes si fiere, il y a du travail & de la methode ; mais, il est évident par une seule Experience, également facheuse pour vous & pour moi, que les materiaux n'en valent rien : & j'espere que desormais vous aurez autant d'égard à la solidité de la matiere, qu'à la Methode & à l'Art. Vous vous vantez avec beaucoup d'ostentation, que vous n'avez pas la moindre obligation à aucune autre créature, & que vous tirez de vous même tout ce qui vous est nécessaire. S'il est permis de juger de la liqueur contenuë dans un Vaisseau, par celle qui en sort, tout ce Discours pompeux veut dire seulement, que votre poitrine est un magazin d'ordure & de poison : &, quoique je n'aie pas le moindre intérêt à diminuer la provision, que vous possédez, de l'une & de l'autre de ces richesses, je doute pourtant, que, pour les entretenir toujours dans une abondance égale, vous n'aiez besoin de quelque secours étranger. Les exhalaisons, qui viennent de la Terre, suppléent indubitablement aux Vilenies, que vous dissipez*

*continuellement ; & la mort d'un insecte vous fournit du poison pour en détruire quelque Autre.*

*Pour ne me pas étendre beaucoup sur un sujet aussi désagréable, je vous dirai que toute la dispute entre nous se réduit à ceci : Quel Etre doit passer pour le plus noble, ou celui, qui, enflé d'un sot orgueil s'amuse à une contemplation, qui ne s'étend qu'à l'espace de quatre pouces à l'en-tour de lui, & qui, tirant tout de soi-même, convertit tous les alimens en excremens & en venin, & ne produit rien qu'une toile sale & inutile ; ou bien celui, qui, par le moien d'une agitation continuelle, d'une recherche penible, d'une application assidue, d'un jugement solide, & d'un discernement délicat, enrichit sa maison de Cire & de Miel ?*

Ce sujet fut débattu avec tant de chaleur, & d'un ton de voix si haut, & si aigre, que les deux partis qui étoient en armes au-dessous de ces animaux, suspendirent leurs animositez, pour attendre la fin de cette dispute. Elle ne fatigua pas leur patience ; car l'*Abeille*, ménagère du tems, n'eut pas plutôt fini son plaidoïé, qu'elle s'envola vers un bocage de rosiers, sans attendre la réplique de son Antagoniste, qui étoit alors précisément dans la situation d'un Avocat, qui médite une réponse à des raisons, qu'il ne s'est pas donné la peine d'écouter.

Les deux partis ennemis se remirent à songer là-dessus à leurs propres affaires, dont ce qui venoit de se passer étoit dans le fond une image assez ressemblante. *Æsopé* fut le premier, qui rompit le silence. Il avoit été fort maltraité depuis peu par un étrange effet de la politesse du *Chatelain*, qui avoit déchiré son Titre, effacé la moitié de ses Pages, & qui l'avoit enchainé, dans cet état déplorable, au milieu d'une grande troupe de Modernes <sup>[9]</sup>.

Prévoïant qu'on en viendroit bientôt aux extrémitez les plus fâcheuses, il se ferveit de toute son industrie, & il revetit mille formes différentes pour échaper de ses fers. A la fin, aïant emprunté la figure d'un Ane, il fut pris par le Seigneur Châtelain pour un *Moderne* ; &, par-là, il trouva l'occasion de s'échaper, & d'aller joindre ses Compagnons les *Anciens*, justement dans le meme instant que l'*Araignée*, & l'*Abeille*, entroient en matière sur la superiorité de leur rang, & de leur mérite. Il leur prêta l'attention la plus forte, & écouta leurs Harangues avec tout le plaisir imaginable. Quand elles furent finies il jura qu'il n'avoit jamais vû deux sujets aussi exactement

parallèles, que celui qui se traitoit au haut de la fenêtre, & l'autre dont il s'agissoit dans les Galeries. *Les Antagonistes que nous venons d'entendre ont admirablement bien fait valoir leurs avantages dit-il, & ils n'ont rien négligé de tout ce qui étoit capable de donner de la vraisemblance à [9] leurs preuves ; on peut dire qu'ils ont épuisé la matiere : il ne s'agit que d'apliquer leurs raisonnemens à notre querelle, & de comparer ensemble les travaux, & les productions de ceux de notre parti & de ceux du parti contraire. Si nous voulons bien suivre cette methode judicieuse de l'Abeille, notre plaidoyer est fait, & la Sentence peut être prononcée dans le moment même.*

*Dites-moi, Messieurs, je vous prie, peut-on s'imaginer quelque chose, qui represente mieux les Modernes, que l'Araignée, & qui en atrape mieux les manieres, le tour d'esprit, & les paradoxes ? Elle plaide pour elle-même, & pour ses bons Amis les Modernes, en faisant une grande parade de ses trésors naturels, de son grand Genie, & de son talent à tirer d'elle-même tout ce qui lui est nécessaire, sans être obligée du moindre secours à qui que ce soit : elle étale encore la grande habileté dans l'Architecture, & les progrès qu'elle a faits dans les Mathematiques. L'Abeille, Avocat de nous autres Anciens lui répond, que s'il faut juger du Génie & de l'Invention des Modernes par leurs productions, il n'est pas possible de ne pas éclater de rire, en entendant de pareilles Gasconnades. Dressez les plus beaux plans du monde, avec tout ce que l'Art & la Methode peuvent fournir de plus exact & de mieux arrangé. Cependant, si vous n'elplioiez à vos édifices, que des ordures tirées de vos propres entrailles, ou des chimeres émanées de votre propre cerveau moderne, tout ce beau plan n'aboutira qu'à une toile d'Araignée ; &, si elle n'est pas d'abord détruite, il ne faudra l'attribuer qu'à l'oubli, à la négligence, ou à l'obscurité de l'endroit qui lui tient lieu d'Asyle. Voilà tout ce qu'on peut attendre du grand Génie des Modernes, si l'on y ajoute une riche reine de Chicanes, & de Satyres, qui ne répond pas mal à la source abondante de venin, dont se glorifie Dame Araignée. Ils prétendent, comme elle, ne devoir à personne ce fond inépuisable de poison ; & , comme elle, ils l'entretiennent continuellement par la nourriture, qu'ils tirent des insectes & de la vermine du siècle. Pour nous autres Anciens sommes contents, comme l'Abeille, de n'avoir à nous, que nos ailes & nos voix, c'est-à-dire, nos courses & notre langage ; tout ce que nous*

*acquerons d'ailleurs nous coute des travaux, des recherches, des voïages penibles dans toute l'étenduë de la Nature : mais, au lieu de ne nous fournir par-là que de Venin, nous remplissons nos Ruches de Miel & de Cire ; & ainsi, nous communiquons au genre humain ce qu'il a de meilleur & de plus noble, la Douceur & la Lumiere.*

Il est très-difficile d'exprimer le tumulte horrible, qui suivit ce long Commentaire d'*Æsopé* : les deux differens partis, quoique les impressions, qu'ils en reçurent, fussent d'une nature fort differente, furent par-là également excitez à decider la Querelle par une Bataille. D'abord, tous les Guerriers se rangèrent sous leurs drapeaux, dans les deux extrémitez oposées de la Sale, où l'on se mit à déliberer, de coté & d'autre, sur les moïens de remporter l'honneur de cette grande & importante journée.

Les Modernes avoient toutes les peines imaginables à s'acorder sur le choix de leurs Commandans, & rien n'étoit capable d'empêcher des mutineries parmi eux, si-non le péril prochain, dont les menaçoit un ennemi puissant. La discorde sur ce sujet fut terrible, sur-tout dans la Cavallerie, où le moindre Guerrier prétendoit à la dignité de Generalissime depuis le *Tasse* & *Milton*, jusqu'à *Dryden* & *Withers*<sup>[10]</sup>. Ces troubles furent enfin apaisez : la Cavalerie légère fut confiée à la prudence & à la valeur de *Cowley* & de *Perrault*<sup>[11]</sup> ; le Commandement des Archers fut donné à *Des-Cartes*, *Gassendi*, & *Hobbes*, Chefs d'une bravoure & d'une conduite experimentées. Leur force étoit si grande, qu'ils pouvoient faire voler leurs fleches, au-dessus de l'Atmosphere de la Terre, sans qu'elles y retombassent jamais. A cette hauteur, elles se changeoient en *Meteores*, semblables à la fleche d'*Evandre*, ou aux fusées, qui dans l'air se metamorphosent en étoiles<sup>[12]</sup>. *Paracelse* menoit, des Montagnes de la Rhétie, toujours couvertes de nege, un Bataillon fort adroit à jeter des Carcasses très-puantes<sup>[13]</sup> & un grand Corps de Dragons, composé de differens Peuples, suivoit les enseignes de leur Capitaine *Harvey*<sup>[14]</sup>. Ils étoient armez en partie de faux, les armes de la mort, en partie de lances, & de longs couteaux tous trempés dans le poison ; & en partie ils tiroient des Balles d'une nature très-pernicieuse<sup>[15]</sup> : ils ne se servoient que de Poudre blanche, qui tuoit infailliblement tous ceux qu'elle touchoit<sup>[16]</sup>. Il y avoit encore plusieurs gros Bataillons de Fantassins pesamment armez, tous étrangers & mercenaires, commandez par les Capitaines *Guicciardin*, *Davila*, *Polydore*

*Vergile, Buchanan, Mariana, Camden, & d'autres de la même reputation. Les Ingenieurs avoient pour Chefs Regiomontanus & Wilkins*<sup>[17]</sup>. Il y avoit encore de grandes Troupes, qui dans le fond n'étoient qu'une multitude confuse menée par *Scot, St. Thomas, & Bellarmin*<sup>[18]</sup>. C'étoient des Gens d'une taille énorme, mais destituez d'armes, de courage, & de discipline militaire. Le reste de l'Armée ne consistoit que dans une foule mal réglée de Valets & de Marodeurs, conduits par l'*Estrange*<sup>[19]</sup> Ce n'étoit que des Faquins, qui suivoient le Camp, uniquement pour faire quelque butin : à peine avoient-ils quelques lambeaux pour le couvrir.

L'Armée des *Anciens* étoit beaucoup inferieure en nombre. *Homere* commandoit la Cavallerie, & *Pindare* les Chevaux-legers. *Euclide* étoit Ingenieur general. *Platon & Aristote* commandoient les Archers, *Herodote & Tite-Live* les Fantassins, & *Hypocrate* les Dragons<sup>[20]</sup>. Les Alliez avoient pour Chef *Voffius* ; & le Corps de reserve étoit sous le commandement de *Temple*.

Dans le tems qu'on se préparoit à en venir aux mains, la Renommée, qui faisoit autrefois son séjour d'un grand appartement de la Bibliotheque Roïale, voila à tire-d'ailes vers le Palais de *Jupiter*, à qui elle fit un raport fidelle de tout ce qui s'étoit passé entre les deux<sup>[19]</sup> partis ennemis. Cette Déesse, quoiqu'accoutumée à semer de faux-bruits parmi les hommes, dit toujours la verité, quand elle parle aux Dieux. Le Pere des Dieux & des Hommes, consterné de cette mauvaise nouvelle, assemble aussi-tôt dans la voie lactée le Conseil des Divinitez du premier ordre : il leur déclare le motif, qui le portoit à les assembler, & les instruit de la cruelle Bataille, qui étoit sur le point de se donner entre des Créatures anciennes & modernes, appellées *Livres* ; affaires de la derniere importance, où l'Olympe devoit prendre le plus grand intérêt. *Momus*, Patron des Modernes, fit une Harangue excellente en leur faveur, qui fut aussi-tôt réfutée par la sage *Minerve*, Protectrice des Anciens.

La discorde alloit diviser toute l'Assemblée en deux factions differentes, quand *Jupiter* ordonna qu'on apportât le *Livre des Destinées*. *Mercur*e mit aussi-tôt devant le Maître du Monde quatre grands volumes, qui contenoient tous les Evenemens passez, présens, & futurs. Dès que *Jupiter* eut lû tout bas

le Decret, qui regardoit cette fatale journée, il referma le Livre, fans communiquer à qui que ce fut ce qu'il venoit d'apprendre.

Hors des portes du Palais, où se tenoit le Conseil, il y avoit une grande troupe de Divinitez légers, Domestiques du Pere des Dieux. C'est par leurs moïens, qu'il regle toutes les affaires sub-lunaires ; ces Dieux voïagent d'ordinaire ensemble en guise de Caravane, tantôt plus tantôt moins nombreuse. Ils sont atachez ensemble, comme une Troupe de Galériens, par des chaines extrêmement deliées, qui sont atachées au grand orteuil de *Jupiter*. Quand ils lui font quelque raport, ils n'aprochent jamais que jusques au degré le plus bas de son Trône, & ils ne lui parlent que par un long tuiau, afin que leur Maître seul puisse entendre ce qu'ils ont à lui dire. Ces Divinitez sont nommées par les hommes *Accidens*, ou *Hazards* ; mais, les Dieux les appellent *Causés secondes*.

*Jupiter* ayant instruit de ses ordres quelques-uns de ces Ministres de ses volontez absolues, ils s'envolèrent avec rapidité, & se posèrent sur le faite de la Bibliotheque Roïale, d'où, après avoir consulté ensemble pendant quelques minutes, il se glisserent, sans être vûs, dans les Galeries, & se préparèrent à executer les commandemens du Souverain du haut Olympe.

*Momus*, faisi d'aprehension, & se rapellant dans l'esprit une ancienne Prophetie, qui ne prognostiquoit rien de bon à ses chers Enfans les Modernes, dirigea son vol vers le séjour d'une Divinité maligne apellée *Critique*. Elle a son Palais dans la *Nouvelle Zemble*, au haut d'une Montagne couverte de Neges éternelles. Il la trouva étenduë dans sa Caverne, sur les dépouilles d'un nombre infini de volumes à moitié devorez. A sa droite étoit assis le Dieu de l'*Ignorance*, son Pere, & en même tems son Epoux, aveuglé par l'age. Elle avoit à sa gauche l'*Orgueil* sa Mere, qui ornoit la tête de sa Fille d'une coëffure de papier qu'elle avoit déchiré elle-même. Près d'elle étoit sa Sœur l'*Opinion* au pied leger : elle a les yeux bandez, la tête dure, & pesante ; & cependant elle est pleine de vivacité, & dans un mouvement perpetuel.

Il vit badiner autour d'elle ses Enfans, *le bruit & l'impudence*, la *stupidité* & la *vanité*, la *décision*, la *pedanterie*, & la *grossiereté*. La Déesse avoit des griffes semblables à celles d'un chat. Sa tête, sa voix, & ses oreilles, representoient celles d'un Ane : & sa prunelle étoit tournée en dedans, comme si elle ne se plaisoit qu'à se considérer elle même. Elle avoit pour

nourriture les écoulemens de sa propre bile, & sa ratte étoit d'une si prodigieuse grosseur, qu'elle caufoit une élévation, de ce côté de son corps, égale à une mamelle de la première grandeur. Sur le dehors de cette espèce de bosse, il y avoit plusieurs *bouts*, que quelques monstres affreux venoient sucer, avec une grande avidité, & ce qu'il y a de difficile à concevoir, c'est que cette ratte prodigieuse se remplissoit de nouveau, plus vite que ces monstres n'étoient capables de la vider. *Déesse*, lui dit *Momus*, à quoi songez vous ? Avez-vous le cœur de vous plonger ici dans l'indolence, dans le tems que vos chers Adorateurs, les Modernes, vont entrer dans une cruelle Bataille ? Que dis-je ? Peut-être dans cet instant même tombent-ils déjà sous le glaive redoutable de leurs fiers ennemis. Quel homme voudra à l'avenir dresser des autels, & faire des sacrifices, à l'honneur de nos Divinités ? Hâtez-vous *Déesse*, précipitez votre vol vers l'Ile Britannique, & prévenez, s'il est possible, la destruction de nos favoris ; tandis que je remplirai tout l'Olympe de brigues, & que je ne négligerai aucun artifice, pour mettre les Dieux dans notre parti.

*Momus*, s'étant expliqué de cette manière, ne s'arrêta pas pour attendre une réponse ; mais, il livra la *Déesse* à ses propres réflexions. Furieuse, elle se leva précipitamment ; &, comme il est ordinaire dans ces fortes de cas, elle évapore sa colère dans le Soliloque suivant.

*C'est moi, qui donne la Sagesse aux Enfans & aux Idiots. Par mon secours, les Fils sont plus habiles que leurs Peres ; par moi, les Petits-Maitres deviennent profonds Politiques, & les Ecoliers Arbitres de la Philosophie ; par moi, des Sophistes disputent & décident sur les profondeurs des Sciences ; les beaux-Génies des Cafés, inspirez par moi, savent corriger le style d'un Auteur, & développer ses moindres méprises, sans entendre, ni son sujet ni son langage. Animez de mon Esprit, les jeunes gens dépendent leur jugement, comme ils dépendent leur héritage, avant que d'en avoir la possession. C'est moi, qui ai arraché à l'Esprit & à l'Erudition l'Empire, qu'ils exerçoient sur la Poésie, & qui ai su me placer & me maintenir sur leur Trône... Et un petit nombre d'Anciens seditieux osera se soulever contre mon pouvoir despotique ? Allons, chers Auteurs de mes jours, chassez pour un moment l'indolence de la vieillesse, qui vous accable ; venez, mes Enfans chers, & vous ma charmante Sœur ; montons sur mon Char & volons au secours des Modernes, qui se sont devouez*

*absolument à mon service, & qui dans ce même moment s'occupent à m'offrir une Hecatombe, dont l'agréable odeur frappe déjà mes narines.*

Elle dit ; & se jettant rapidement sur son Char tiré par des Oisons aprivoisez, elle vole par dessus une grande étenduë de Païs, en répandant ses influences partout où elle les croïoit nécessaires. Elle arriva bientôt à son Ile chérie ; &, en perçant l'Atmosphère épais qui en couvre la Capitale, elle répandit ses faveurs les plus précieuses sur les deux Seminaires de *Gresham* & de *Covent-garden*<sup>[21]</sup>. Elle aprocha justement de la plaine fatale de la Bibliotheque de *St. James*, dans le tems que les deux Armées alloient se choquer avec fureur. Elle y entra avec tout son train sans être apperçûë, & se perchant sur une planche alors deserte, mais habitée autrefois par une Colonie d'*Illustres* du premier rang, elle s'occupa pendant quelques momens à observer la posture des deux Armées.

Aussi-tôt, la tendresse maternelle commença à troubler son imagination, & à remplir son cœur des passions les plus vives. A la tête d'une Troupe d'Archers modernes, elle vit son Fils *Wotton*, pour lequel les Parques filoient une trame trop courte : tels étoient les ordres de la destinée. Ce jeune Heros devoit la naissance aux embrassemens derobez de la Déesse & d'un Pere de race mortelle. Elle cherissoit ce fruit de ses amours clandestins plus que tous les autres Enfans, & elle resolut d'aller verser dans son ame la valeur & l'allegresse ; mais, avant que d'en aprocher, elle trouva bon, selon la noble coutume des Divinitez, de changer sa figure, de peur que l'éclat de sa Majelté n'éblouit les yeux mortels du Heros, & ne lui ota l'usage de tous les autres sens. Elle ramassa toute sa personne divine dans les bornes étroites d'un volume in Octavo. Sa peau devint blanche & aride, & tout son corps se fendit & se separa en cent & cent pieces<sup>[22]</sup>, comme la secheresse de l'été ride la surface de la terre alterée. Sa Chair se convertit en Carton, & ses Membranes en Papier. Ses Enfans y versèrent adroitement une décoction de noix de galle & de suie, en guise de Lettres. Sa ratte se repandit par tout ; la peau, qui l'avoit couverte auparavant, continua à la couvrir, & la voix resta ce qu'elle fut autrefois.

Sous ce déguisement elle avança vers les Modernes, en tout semblable au divin *Bentley*, uni à son Fils *Wotton* par les liens les plus étroits de la sainte Amitié. *Brave Wotton*, dit la Déesse *pourquoi nos Troupes se tiennent-elles ici dans l'inaction ? Pourquoi consomment-elles leur vigueur dans*

*l'indolence ? Faut-il qu'elles perdent lachement la Gloire qui les attend dans cette grande journée ? Courage, précipitons nos pas vers les Chefs de nos Troupes, pour leur conseiller de donner au plutôt le signal de la Bataille.*

Ayant parlé ainsi, elle faisoit le plus affreux de ces monstres qui s'enflent du suc de la ratte, & le lui jeta dans la bouche d'une manière invisible. Dans le même moment, les yeux du Héros s'enflent ; les prunelles semblent lui sortir de la tête ; elles ne lancent que des regards furieux ; des nuages noirs & épais couvrent son cerveau, où le monstre, qui s'y étoit glissé, avoit fait des ravages épouvantables. Peu contente encore du secours, qu'elle venoit de lui donner, la Déesse ordonna à deux de ses Enfans *Stupidité & Grossièreté*, de suivre par-tout les pas du Guerrier, & de l'assister dans toutes les rencontres. Aiant pris de cette manière tout le soin possible de sa chère *Progeniture*, elle s'évanouit dans un brouillard, & le Héros la reconnut pour la Déesse sa Mère.

L'Heure fatale étant enfin arrivée, le combat s'engagea ; mais, avant que d'oser entreprendre d'en rapporter les événemens différens, & les révolutions merveilleuses, je dois, à l'exemple de plusieurs autres fameux Auteurs, demander aux Dieux cent langues, & autant de plumes. Encore n'y en auroit-il pas assez, pour exécuter, comme il faut, une pareille entreprise.

Dis-moi, Déesse qui préside sur l'Histoire, dis-moi qui fut le premier qui s'avança au milieu du champ de Bataille.

*Paracelse*, étant à la tête de ses Troupes, aperçut *Galien* dans l'aîle qui lui étoit opposée. Il faisoit un *javelot noûeux*, & le lui lance avec une force presque surnaturelle. Le vaillant Ancien le reçoit sur son bouclier, & la pointe se brise dans la seconde doublure, faite du cuir d'un puissant taureau.

*Hic pauca defunt.*

Ils portèrent leur Chef dangereusement blessé dans son Char.

*Defunt nonnulla*

.....

*Aristote* voïant *Bacon*<sup>[23]</sup>, qui se pouffoit dans la plaine d'un air furieux, place sur son arc une fleche bien acérée ; il aproche la fatale corde jusqu'à la tête ; la fleche ailée fend l'air avec la rapidité de la foudre ; elle manque le brave Moderne, & vole par-dessus sa tête en sifflant, mais elle frape le grand *Des-Cartes*. La pointe trouve le défaut de son casque ; elle perce le cuir, qui l'atache, & lui entre dans l'œil droit. La violence de la douleur fait pirouetter, le vaillant *Archer*, comme une tempête agite les branches d'un jeune sapin. Il accuse les astres de sa destinée, jusqu'à ce que la mort, comme une étoile d'une force supérieure, l'enveloppe dans son tourbillon.

.....

*in M S.*

*Ingens hiatus hic*

.....

*Homere* parut alors à la tête de la Cavalerie, monté sur un Cheval fougueux, que le Cavalier lui-même avoit de la peine à gouverner, mais dont un autre mortel n'oseroit aprocher seulement. Il se jette au milieu des rangs les plus ferrez des ennemis, & renverse tout ce qui s'opose à son passage, comme un tourbillon d'eau, poussé par un ouragan, abat une foible digue qu'on lui opose. Raconte-moi, Déesse, qui fut le premier qui tomba sous sa main foudroïante, & qui fut le dernier, qui eut la gloire de perir par ses armes invincibles. *Gondibert* eut la temerité de vouloir l'arrêter. Ce Guerrier, couvert d'une Cuirasse pesante, montoit un foible Hongre, moins fameux par son agilité, que par la docilité qu'il montrait en se mettant à genoux toutes les fois que son Maître vouloit monter ou descendre. Il avoit fait vœu à la Guerriere *Pallas* de ne pas quitter le Champ de Bataille, avant que d'avoir dépouillé *Homere* de ses armes. Insensé ! il ne connoit pas celui qui les porte, il n'a pas la moindre idée de sa force. *Homere* le renverse avec son cheval dans la pouffiere, où il est foulé aux pieds des Courriers. Saïssissant ensuite une puissante lance, il abat *Denham*, un Moderne plein de courage : il étoit descendu d'*Apollon* du côté paternel ; mais, sa Mere étoit de race mortelle<sup>[24]</sup>. Le Dieu en prend la partie celeste, & en fait une étoile ;

mais, ce qu'il y avoit de terrestre dans ce malheureux Heros se vautre à terre dans son propre sang.

Tandis que le cheval d'*Homere* tue *Westley*<sup>[25]</sup> d'un coup de son pied nerveux, le Guerrier lui-même saisit *Perrault*, l'arrache de dessus son cheval, le jette contre *Fontenelle*, & du même coup il leur fait sauter la cervelle à l'un & à l'autre.

A l'aile gauche, *Virgile* parut à la tête de la Cavallerie, vêtu d'armes d'un éclat extraordinaire, & admirablement bien proportionnées à ses membres. Il pressoit les flancs d'un puissant Courfier gris-pommelé, qui marchoit d'un pas lent, mais dont la lenteur n'étoit qu'un effet de fierté & de vigueur<sup>[26]</sup> Ce Heros jetta les yeux sur l'Escadron qui lui étoit opposé, impatient d'y découvrir un objet digne de sa valeur. Bientôt il vit sur un Hongre d'une taille monstrueuse un Guerrier sortir des Escadrons les plus épais de l'Armée ennemie. Il avançoit lentement, mais avec un bruit effroyable. Son cheval vieux & maigre confumoit la lie de ses forces dans un grand trot, qui, sans faire beaucoup de chemin, faisoit résonner les armes du Cavalier, de la maniere la plus terrible.

Deja les deux Guerriers s'étoient approchez jusqu'à la portée du javelot, quand l'inconnu demanda une trêve, & fit signe, qu'il souhaitoit de parler à son illustre ennemi. Il leve aussi tôt la visiere de son casque, au fond duquel on aperçut à peine un visage, qui, après un long examen, fut enfin reconnu pour celui de *Dryden*. A ce spectacle, le brave Ancien parut saisi d'étonnement ; car, le casque avoit neuf fois plus de volume que la tête<sup>[27]</sup>, qui, dans cet enfoncement, avoit l'air d'une souris placée sous un dais, ou du front ridé d'un vieux Petit-Maître enterré dans le vaste contour d'une Perruque quarrée. La voix de ce Champion répondoit à son visage ; le son en étoit maigre & foible. Il fit une longue Harangue, pour s'insinuer dans l'esprit de ce bon Ancien ; &, par une longue suite de Généalogies, il lui fit paroître avec évidence, qu'ils étoient unis ensemble par les liens respectables du sang. Il proposa ensuite un troc d'armes comme une marque éternelle d'*Hospitalité* entre eux.

*Virgile* y consentit ; car, une Divinité ennemie vint, d'une main invisible, répandre devant ses yeux un noir brouillard ; & il donna des armes d'or, de la valeur de cent Bœufs, pour des armes de fer mangées par la rouille<sup>[28]</sup>. Il

est vrai, que cette Cuirasse brillante convenoit encore moins aux foibles membres du Moderne, que celle qu'il venoit de quitter.

Ils convinrent ensuite de faire un échange de leurs chevaux ; mais, quand *Dryden* voulut monter celui de *Virgile*, il fut effrayé ; une sueur froide. . . . .

. . . . .  
alter hiatus hic in  
M S. . . . .  
. . . . .

*Lucain* pouffa au devant de son Escadron, lachant la bride à un cheval plein de feu & d'une beauté parfaite, mais si indocile, que souvent n'obéissant point à la main de son Maître il le portoit à travers la Campagne, comme s'il avoit pris le mors aux dents [29]. Il fit un carnage terrible, dans la Cavalerie ennemie ; & il auroit détruit des Troupes entieres, si *Blackmore* [30], fameux Moderne, ne s'étoit jetté au devant de lui, pour empêcher la destruction totale de son Escadron. Ce fier Guerrier lança à *Lucain* un javelot, qui, bien que dardé d'une main vigoureuse, ne parvint pas jusqu'au but, mais entra bien avant dans la terre [31]. Le Heros ancien lance son javelot à son tour ; mais *Esculape*, caché dans un nuage, détourne la pointe terrible du corps de son favori. *Brave Moderne*, dit *Lucain*, *je vois que quelque Divinité vous protege, car, jamais mon bras ne m'a trompé de cette maniere. Mais, que peut un foible mortel contre une Divinité ? Ne pouffons pas le combat plus loin, & donnons-nous des presens mutuels.* Là-dessus, il donna à son ennemi une paire magnifique d'Eperons ; & *Blackmore* lui fit present d'une Bride très-artiftement faite [32].

. . . . .  
*Pauca defunt*  
. . . . .

*Creech* ; mais, la Déesse *Stupidité* se servit d'un nuage, auquel elle donna la figure d'*Horace* ; & elle le plaça devant le Moderne, dans la posture d'un fuyard [33]. Le Guerrier, charmé d'entrer en combat avec un ennemi qui lui tournoit le dos, poursuivit cette vaine image, avec vigueur, en l'accablant de

menaces, jusqu'à ce qu'elle l'eut conduit jusqu'à la *Ferme paisible* de son Pere *Ogleby*<sup>[34]</sup>, par lequel il fut defarmé, & placé sur un lit, pour se refaire de la fatigue de cette journée.

*Pindare* tua... &..., & *Oldham*, & l'Amazone *Afra* au pied léger<sup>[35]</sup>. Il n'alloit jamais à l'ennemi, en ligne directe ; mais, caracolant avec une agilité étonnante<sup>[36]</sup>, il fit un terrible carnage parmi la Cavalerie legere de l'Ennemi. Quand *Cowley* remarqua ses grandes actions, le sang lui bouillonna dans les veines, & son cœur genereux s'anima d'un feu nouveau. Il poussa son Courfier vers le fier Ancien ; &, imitant ses Détours, & ses Caracolles, autant que la vigueur de son Cheval & son habileté le lui permettoient, il s'en aprocha bientôt de la longueur de trois javelots. *Cowley* darda sa lance le prémier ; mais, il manqua son ennemi, & le javelot tomba sans effet aux pieds des Chevaux, Alors *Pindare* saisit un dard si grand, & d'une pesanteur si prodigieuse, qu'à peine dix Cavaliers, tels que notre âge les produit, seroient capables de le lever de terre. Cependant, il le lança sans peine ; & la *poutre*, dirigée d'une main sure, auroit indubitablement accablé le Moderne, s'il n'avoit pas heureusement oposé au coup le Bouclier qu'il avoit reçu de sa Mere *Venus*<sup>[37]</sup>. Là-dessus, les deux Heros mirent l'Epée à la main ; mais, le Moderne étoit dans un tel desordre, qu'à peine étoit-il le maître de ses actions. Le bouclier échapa de ses doigts tremblants. Trois fois il voulut fuir, & trois fois son ennemi lui coupa le passage. A la fin, il fit ferme ; &, levant vers son ennemi ses mains suppliantes, *O Pindare, semblable à un Dieu*, lui dit-il, *épargnez ma vie ; & soiez le Possesseur de mon Cheval, & de mes armes. Mes Amis ne manqueront pas de vous donner une rançon considérable, quand ils sauront que je suis en vie, & votre Prisonnier.*

*Pindare* lui répondit ainsi : *Que ta rançon reste avec tes Parens ; ton cadavre va servir de proye aux Chiens, & aux Vautours.* Il dit, &, levant son épée invincible, il separa, d'un coup afreux, le Corps de son ennemi en deux parties : l'une tomba à terre toute palpitante, exposée aux pieds des Chevaux ; & l'autre fut emportée au travers de la plaine par le courfier effraïé. *Venus* la prit, elle la lava sept fois dans l'Ambrosie, & la frotta trois fois d'une branche d'Amarante. Aufi-tôt, le cadavre mutilé prit la figure d'une colombe, & la Déesse l'attela à son Char. ....

. . . . .

*Hiatus valdè deflendus  
in M S.*

Le Char du blond Phébus penchoit déjà vers la Mer, & les forces des Modernes sembloient se préparer à la retraite, quand, d'un Bataillon épais de leur Infanterie péfamment armée, fortit un Capitaine dont le nom étoit *Bentley*, le mortel le plus difforme d'entre tous les Modernes. Il étoit grand sans taille, épais sans force & sans proportion : ses armes étoient un amas de mille pièces incapables d'être jointes ensemble avec exactitude. Quand il marchoit, elles donnoient un son affreux & sec, semblable à la chute d'un morceau de plomb, qu'une tempête précipite du haut d'un Clocher. Son casque étoit d'un fer tout rouillé ; mais, la visière étoit d'un Airain, qui, empoisonné par son haleine, s'étoit changé en *couperose*. Quand le Guerrier étoit harassé par le travail, ou agité par la colere, on lui voïoit découler des levres une espece d'encre d'une nature très-maligne. De sa main droite il faifit un Torchon ; &, pour ne pas manquer d'armes offensives, il munit sa gauche d'un Vaisseau rempli d'Ordures<sup>[38]</sup>. Se trouvant de cette maniere armé dans les formes, il avança, d'un pas lourd & tardif, vers l'endroit, où les Chefs des Modernes consultoient ensemble. Quoi qu'ils fussent dans un terrible embaras, ils ne purent pas néanmoins s'empêcher de rire, en voïant ses jambes cagneuses, & son épaule haute, qui étoient exposées à la vuë, malgré ses Guêtres & sa Cuirasse forcées à prendre le pli de son corps.

Les Généraux de son Parti l'estimoient pour son talent d'*invectiver*, qui, lorsqu'il restoit dans certaines bornes, étoit souvent d'un très-grand service pour la cause commune, mais qui, dans d'autres occasions leur faisoit plus de mal que de bien. A la moindre offense, & quelques fois même sans aucun motif, semblable à un Elephant blessé, il tournoit sa fureur contre les Conducteurs mêmes.

Il étoit alors précisément dans cette disposition. Aigri de voir l'avantage du côté des ennemis, & mécontent de la conduite de tout le monde, hormis de la sienne, il déclara à ses Généraux, d'une maniere aussi gracieuse que

soumise, qu'ils n'étoient qu'un tas de *Marauts de Fous, de Fils de Chiennes, de Poules mouillées, de Têtes dures, & de Faquins destituez de Sens-commun.* Si l'on m'avoit établi *Generalissime*, continua-t-il, les Anciens, ces Chiens présomptueux, auroient été bientôt forcez à chercher leur salut dans la fuite. Vous restez ici, vous autres, les bras croisez ; & , quand moi, ou quelque autre vaillant Moderne, nous tuons quelque ennemi, d'abord vous vous en appropriez les dépouilles : mais, soies furs, que je ne marcherai pas, si vous ne me jurez tous, que vous m'accorderez la possession tranquille des armes de tous ceux que je ferai Prisonniers, ou que j'enverrai dans le noir Tartare. Quand il eut parlé de cette maniere, Scaliger, lui jettant un regard méprisant : *Miserable Babillard*, dit-il, unique Admirateur de ton propre Merite, sache que dans tes invectives, il n'y a, ni esprit, ni prudence, ni verité : la malignité de ton temperamment passe les bornes de la nature même ; ton érudition te rend plus barbare, & les humanitez plus inhumain. Par ton Commerce avec les Poëtes, tu n'as attrapé que plus de bassesse & de stupidité ; tout ce qui civilise les autres hommes te rend farouche, & intraitable. La Cour t'a donné de la grossiereté, & la conversation des gens polis t'a affermi dans la Pédanterie : d'ailleurs, tu es un poltron fieffé, s'il y en a un dans l'Armée. N'aie pas peur qu'on t'envie le fruit de tes victoires ; je te réponds, que toutes les dépouilles, que tu prendras, t'appartiendront : mais, je m'attends bientôt à voir ta vile Carcasse devenir la Proie des Corbeaux & des Vers.

Bentley n'osa pas repliquer : mais, crevant de dépit & de rage, il se retira dans la résolution de faire parler de lui par quelque haute entreprise. Il prit pour son Compagnon d'armes son cher *Wotton*, & ils formèrent ensemble le dessein de tomber sur quelque quartier négligé du Camp ennemi. Ils marchent sur les cadavres de leurs Amis massacrez ; & enfin, par plusieurs detours tortueux, ils parviennent tout tremblans aux Gardes avancées des Anciens. Ils jettent les yeux de tous cotez, pour voir s'ils ne découvroient pas quelques Guerriers blesez, ou quelque Heros que la lassitude ait enlevé dans un profond sommeil. Tels deux Chiens Domestiques, que leur Gourmandise naturelle & la Difette de la maison associent, se preparent, malgré leur lâcheté, à attaquer pendant les tenebres de la nuit le bercail de quelque riche Pasteur. La Lune, témoin de leur dessein criminel, darde perpendiculairement ses raïons sur leurs têtes coupables. Quoique de tems

en tems ils en découvrent le brillant visage dans quelque Bourbier, ils n'osent pas y abboïer ; mais, taciturnes, & la queue basse, ils avancent vers la proie, d'un pas lent & circonfpect. L'un s'arrête, pour voir s'il ne découvre rien dans la plaine d'alentour ; pendant que l'autre va reconnoître par-tout, esperant trouver à quelque distance du bercail les membres de quelqu'agneau à demi dévoré, restes méprisables des Loups affamez, ou des Corbeaux sinistres.

Avec la même crainte, & la même circonspection, marchoit ce couple de tendres Amis, quand de loin il découvrit deux Cuirasses brillantes suspenduës à un Chefne, & près de-là leurs Possesseurs ensevelis dans un agréable sommeil. Les deux Amis décidèrent par le sort, à qui cette entreprise tomberoit en partage ; & la destinée se déclara pour *Bentley*. Il se met aussitôt en marche : devant lui vont la confusion & l'étonnement ; l'horreur & la frayeur suivent ses pas. Quand il fut tout près du butin, il vit *Phalaris* & *Elope*<sup>[39]</sup>, deux Héros de marque parmi les Anciens, profondément endormis. Il bruloit d'envie de les dépêcher l'un & l'autre, & déjà il se préparoit à lancer vers la poitrine de *Phalaris* son redoutable *Torchon* attaché à une longue perche : mais, la Déesse *Frayeur* retint son favori entre ses bras glacez ; &, voyant le danger qui menaçoit ses jours, elle le força à se retirer au plus vite. Dans le même moment, les deux Guerriers, sans se réveiller, se tournerent avec impetuosité ; le mouvement de leurs corps répondant aux images trompeuses qui les amusoient pendant le sommeil. *Phalaris* songeoit qu'un vil Poëtereau l'ayant satirisé, il l'avoit enfermé dans son Taureau d'airain, ou le malheureux remplissoit l'air de ses meuglemens. Pour *Æsopé*, il révoit qu'il étoit étendu à terre avec d'autres Chefs des *Anciens* ; & qu'un Ane, s'étant détaché, les fouloit aux pieds, & les ataquoit par des ruades redoublées. Le divin *Bentley*, effraïé du mouvement involontaire de ces deux Capitaines, n'osa rien entreprendre contre eux : il se contenta de saisir leurs armes ; & il se retira, pour aller rejoindre son cher *Wotton*.

Ce jeune Héros, cependant, avoit traversé les Campagnes, pour chercher quelque Avanture digne de lui. Il parvint à la fin au bord d'un petit ruisseau, dont la source n'étoit pas éloignée. Les mortels l'appellent *Hypocrene*. Il s'y arrêta ; &, pressé de la soif, il voulut l'apaiser dans ce cristal liquide. Trois fois ses mains portèrent l'eau sacrée à sa bouche, & trois fois elle s'écoula à

travers ses doigts. Il se jette à terre, pour ne plus tromper sa cruelle soif ; mais, ses lèvres n'avoient pas encore baissé cette onde pure, quand *Apollon* arriva près de-là. Ce Dieu plaça son bouclier entre la source & le ruisseau ; & *Wotton*, plongeant sa tête jusqu'au fond, ne se remplit la bouche que d'une bouë épaisse.

Quoiqu'aucune fontaine de l'univers n'ose comparer la pureté de ses eaux, avec celle de ses ondes sacrées, il ne laisse pas d'y avoir au fond une espece de sediment de limon & de bouë<sup>[40]</sup>. *Jupiter* a donné cette qualité à l'*Hypocrene*, à la priere d'*Apollon*, afin que la punition fût toute prête pour ceux, qui oseroient y toucher d'une bouche impure ; & pour les imprudens, qui se hazarderoient à s'y plonger trop avant.

Près de la source même, *Wotton* aperçut deux Heros d'entre les ennemis. Il ne reconnut pas le premier, mais il distingua clairement les traits de *Temple*, Général des Alliez des Anciens. Il étoit occupé à puiser cette onde pure dans son casque, & à la boire à coups redoublés. A cette vûë, *Wotton* sentit ses mains trembler, ses genoux chancelerent & cependant il se parla ainsi à lui-même : *O ! si je pouvois terrasser ici ce Destructeur fatal de nos Troupes, quelle ne seroit pas ma réputation parmi nos Chefs ! Mais, de l'ataquer de front, d'oposer poitrine à poitrine, bouclier à bouclier, lance à lance, quel Moderne oseroit y penser seulement ; car, il combat comme un Dieu : Apollon, ou la guerriere Pallas, se trouvent toujours à ses côtes. O ! ma Mere, continua-t-il, si la Renommée ne trompe pas les foibles mortels, en publiant que je suis fils d'une si grande Déesse, accordez-moi d'atteindre Temple avec ce javelot. Que le coup l'envoie sur les rives du noir Cocyte, & que chargé de dépouilles je retourne triomphant à l'Armée que vous favorisez.*

Les Dieux exaucèrent une partie de sa priere, par l'intercession de sa Mere & de *Momus* ; mais, un vent excité par la destinée dissipa le reste dans les airs.

*Wotton* saisit son javelot, & après l'avoir branlé avec toute la force dont il étoit capable, & que sa Mere augmentoit encore, il le lance au Heros, qui ne s'y attend pas. Le dard perce l'air en sifflant, parvient à peine jusqu'au baudrier du grand *Temple*, & tombe à terre comme un fardeau inutile. Le Heros ne sentit pas seulement que le javelot le touchoit : il ne l'entendit pas

même tomber ; & *Wotton* auroit pu regagner ses Troupes, avec la gloire d'avoir lancé impunement son dard contre un Chef de cette reputation. Mais *Apollon*, courroucé de ce qu'un javelot, lancé par l'assistance d'une Divinité si infame, avoit profané les bords de sa fontaine, prit la figure d'un . . . . . Il aprocha d'une démarche lente du jeune *Boyle*, qui se trouvoit auprès de *Temple* : il lui montra le javelot & le Moderne, qui avoit eu l'audace de le jeter ; & ordonna au jeune Guerrier d'en prendre une prompte vengeance.

*Boyle*, couvert d'Armes, que les Habitans du haut Olimpe lui avoient données d'un commun acord, avance aussi-tôt sur l'ennemi tremblant, qui n'ose l'attendre de pied ferme. Tel un jeune Lion des plaines de la *Lybie*, que son Pere accablé d'âge envoie à la chasse ou pour chercher de la proie, ou pour exercer sa vigueur, & pour augmenter ses forces, traverse d'une course impetueuse les Collines & les Vallons ; il souhaite avec ardeur de voir descendre des montagnes quelque Tigre carnassier, ou quelque Ours furieux. Par hazard, la voix importune d'un Ane sauvage choque l'oreille de l'animal magnanime. Quoique peu avide de tremper ses griffes dans un sang si vil, fatigué pourtant de ce bruit desagreable, que l'*Echo* aussi peu judicieuse que le reste de son Sexe, repete avec plus de plaisir que le chant de *Philomele*, il se refoud à vanger l'honneur de la forêt ; &, d'un seul coup de ses griffes invincibles il déchire la Bête bruiante. Tel *Boyle* poursuivit *Wotton*, qui, fuyant devant lui, auroit souhaité d'égaliser la rapidité du vent. Mais, accablé d'armes pesantes, & lourd de son naturel, il commença à ralentir sa course, quand il aperçut son cher *Bentley* chargé des dépouilles des deux Heros Anciens, dont la valeur étoit ensevelie dans le sommeil. *Boyle* le vit venir : &, remarquant d'abord le Casque & le Bouclier de son Ami *Phalaris*, que le jeune Heros avoit depuis peu poli & doré de ses propres mains [\[41\]](#), il s'anima d'une noble fureur ; &, les yeux enflammez de colere, il laissa-là *Wotton*, pour se jeter sur ce nouveau venu. Il desiroit ardemment de vanger ses Amis offensez sur tous les deux ; mais, ils avoient pris leur fuite de differens cotez. C'est ainsi qu'une Femme rustique, à qui la quenouille fournit dans sa cabane une maigre subsistance, si par hazard ses oyes sont répandus par le village, court tantot d'un coté & tantôt de l'autre pour forcer ces animaux vagabonds à rentrer dans la hute. Ils remplissent l'air de leurs cris, se jettent dans la Campagne, & en remuant leurs ailes ils s'efforcent à rendre leurs corps plus legers pour leurs pieds chancellans. C'est ainsi que

*Boyle* pourfuivit ; c'est ainfi que ce Couple d'Amis se conduifit dans leur fuite. Voïant à la fin, que leurs efforts étoient vains, ils se joignent courageufement, s'arrêtent, & attendent le terrible ennemi. D'abord, *Bentley* lui lance un javelot de toutes fes forces ; mais, *Minerve* en aïant araché la pointe d'acier, au milieu de l'air, y en mit à la place une autre de plomb, qui, après avoir choqué le bouclier du Heros, tomba à terre toute émouffée. Alors *Boyle*, prenant fon tems avec beaucoup de jufteffe, faifit un dard d'une longueur & d'un poids extraordinaire ; &, comme ce couple d'Amis étoit ferré cote contre cote, il tourna du coté droit, & avec une force furnaturelle il lança le javelot fatal. *Bentley* voit aprocher fa malheureufe destinée : il couvre fes cotés de fes bras, dans l'efperance de fauver du moins fon corps de ce coup terrible ; mais, la pointe entre, elle paffe par les bras & par le flanc, & ne perd pas fa force, avant qu'elle ait auffi percé de part en part le vaillant *Wotton*, qui, voulant foutenir fon ami expirant, partage fon triste fort. Tel un habile Cuifinier perce d'un feul coup de fa broche aigue les corps d'une couple de cocqs de bruiere, dont les ailes font fermement atachées à leurs tendres flancs. De la même maniere la lance du divin *Boyle* traverse les deux amis : ils tombent à terre avec un bruit horrible unis dans leur mort, comme ils l'avoient été dans leur vie. Ils étoient tellement atachez l'un à l'autre, que, ne paffant que pour un feul corps, ils auront fauvé fans doute la moitié du paffage de l'avarice de *Caron*. Adieu, couple lié par les plus faints nœuds de l'amitié mutuelle ; adieu, *Orefte & Pylade* de notre âge ; vous quittez un fejour où peu d'amis vous reffemblent. Si l'Efprit & l'Eloquence ont encore quelque force, vous ferez heureux, vous ferez immortels.

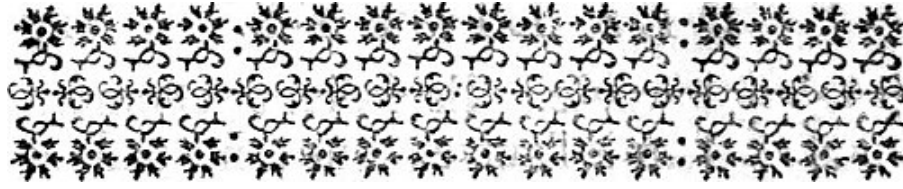
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

*Defunt cætera.*



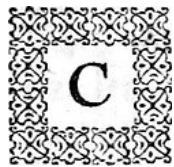
1. † C'est le Gouvernement d'un *petit nombre*.
2. † C'est du côté de l'Orient, que les Arts, les Sciences, & le Bel-Esprit, se sont répardus dans le Monde.
3. † Les Ouvrages mêmes.
4. † Les Titres affichez aux coins des Ruës.
5. † Toute cette Allégorie est pleine de Beautez ; & il est difficile de trouver aucune Production de l'Esprit humain, où il y ait tant de feu tant de force d'imagination, & une ironie aussi fine. Il faut pourtant avouer, qu'elle est extrêmement forcée, & que l'Imagination du Lecteur a de la peine à se prêter à des Livres, qui sont armez de Cuirasses, de Javelots, &c., qui montent à Cheval, qui ont des bras, des jambes, une tête. La Vraisemblance est l'Ame de la Fiction. On pourroit pourtant diminuer un peu cet Inconvenient, si l'on vouloit supposer, que toutes ces Actions guerrières, & tout cet Equipage, est attribué ici à ces *Ombres*, qui hantent les Bibliothèques, à ce que dit l'Auteur, comme les Ombres des Corps humains rodent autour des Cimetieres. S'il avoit voulu un peu mieux développer cet Expedient, l'Imagination du Lecteur en auroit été extrêmement soulagée. C'est dommage que dans certains endroits il paroît boucher lui-même l'ouverture, qu'il nous donne ici, en mettant un Livre véritable à la place d'un Cavalier, avec tout son équipage. J'ai trouvé bon de tourner ces endroits un peu autrement, pour ne pas choquer la Critique délicate du Public François.
6. † Les Livres, dans les Bibliothèques publiques en Angleterre, sont atachez aux planches par de petites Chaines, afin qu'on ne les emporte pas
7. † Le Dr. *Bentley*
8. † C'est le grand Fort des Modernes. C'est au Public à juger si l'Auteur a raison de les turlupiner la-dessus.
9. † On a vu dans la Préface du Libraire, que *Bentley* avoit extrêmement maltraité *Æsopé* & *Phalaris*. Il avoit fait tous ses efforts, pour dégrader *Æsopé*, pour lui ôter sa grande Antiquité, & plusieurs Ouvrages, qu'on lui a toujours attribuez.
10. † Le *Taffe*, & *Milton*, sont deux Poëtes Epiques modernes, dont l'Auteur fait le plus de cas ; au lieu qu'il méprise fort *Dryden*, & *Withers*, qui ont écrit dans le même genre. Milton a fait un Poëme intitulé le *Paradis perdue*, Sujet bizarre, qu'il n'a pas laissé de manier avec une tres-grande habileté. Il y a de merveilleuses beautez dans ce Poëme.
11. † Cowley est un fameux Poëte Anglois, célèbre par sa Poësie lyrique, & sur-tout par ses Odes tendres. Dans l'Original on lui donne pour Compagnon *Despreaux* : j'ai mis *Perrault* à la place ; parce que je conjecture qu'il doit être dans le MS. *Despreaux* a pris trop de peines pour défendre les Anciens, pour qu'il ne doive pas avoir pris leur parti aussi bien que *Temple*.
12. † Virgile dit dans l'Eneïde, que, dans les Jeux celebres à l'honneur d'Anchise, la Fleche d'*Evandre* fut changée en Altre. L'Auteur turlupine ici le Systême des Tourbillons.
13. † *Paracelse*, fameux Medecin Chimiste de Suisse : il a pris toute une autre methode, que celle de Galien & il a fait tous ses efforts pour le décréditer. Ces *Carcaffes puantes* indiquent ici les *Remedes Chimiques*.
14. † *Harvey* étoit Medecin du Roi Charles I. On lui attribue généralement d'avoir découvert la *Circulation du Sang*.
15. † Pilulles.
16. † Cette Poudre blanche est de la mort-aux-rats. L'Auteur traite ici les Medecins modernes d'empoisonneurs & d'Assassins : c'est pour cette raison, qu'il les arme de faux, de couteaux envenimez, &c.
17. † Mathématiciens de réputation.

18. † Les Scolaſtiques, Auteurs confus, & qui donnent dans le Verbiage.
19. † C'eſt un Traducteur de pluſieurs Ouvrages de Morale. On parle ici des Livres de ces fortes de gens comme indignes de la relieure ; & on les appelle Marodeurs, parce qu'ils ne ſe parent que des dépouilles d'autrui.
20. † Par la *Cavallerie* l'Auteur entend les Poèmes Epiques. Par les *Chevaux-legers*, les Odes, & d'autres Pieces de petite étendue. Par les *Archers*, les Philoſophes. Par les *Dragons*, les Médecins. Par les *Ingenieurs*, les Geometres. Par les *Fantaſſins*, les Hiſtoriens.
21. † Aſſemblées de Beaux-Eſprits & de Savans modernes.
22. † Les feuilles d'un Livre.
23. † C'eſt ce fameux Chancelier d'Angleterre.
24. † Denham, Poète aſſez fameux, mais qui a des endroits tres-foibles. C'eſt pour cette raiſon qu'on lui donne une Mere mortelle, & *Apollon* pour Pere.
25. † Poete mépriſable.
26. † Le Caractere de *Virgile* moins fougueux & plus exact qu'*Homere*.
27. † Stile magnifique de Dryden, qui cache un Sens fort mince.
28. † *Dryden* a traduit *Virgile* ; &, en troquant, pour ainſi dire, ſon Eneïde Angloiſe contre l'Original, il donne des armes de Fer contre des armes d'Or. Cet endroit eſt une Imitation d'un Paſſage d'*Homere*, où *Glaucus* troque ſes armes d'Or contre les armes d'Airain de *Diomedes*.
29. † Par les *Chevaux* il faut entendre le Génie ou l'Imagination des Auteurs. *Lucaïn* a le Génie beau ; mais, il n'eſt pas aſſez judicieux, pour en retenir toujours la fougue.
30. † Poète eſtimé : il a fait un Poème de la Création du Monde, où il détruit les Principes de *Lucrece*.
31. † L'Auteur veut indiquer ici, que *Black-more* n'a pas dans l'Eſprit aſſez de force & d'élevation.
32. † Rien n'eſt plus ingenieux que ce Paſſage. *Lucaïn* manque d'Exactitude & de Juſteſſe : *Black-more* n'a pas aſſez de Feu de Vivacité. *Lucaïn* reçoit une *Bride*, & il donne à ſon Antagoniſte des *Epérons*.
33. † *Creech* a paſſé pour un fort bon Poète. Il s'étoit acquis de la reputation par une Edition Latine de *Lucrece*, & ſur-tout par une Traduction du même Auteur, qui fut admirée de tous ſes Compatriotes. Encouragé par ce ſuccès, il entreprit de traduire *Horace* en Vers Anglois. N'y aiant pas réuſſi, il ſe pendit de deſeſpoir.
34. † Il a traduit *Homere* & *Virgile*. L'Auteur l'appelle le Pere de *Creech*, parce qu'il a écrit avant lui. Par la *Ferme paiſible* d'Ogleby, on entend le Tombeau.
35. † C'eſt indubitablement quelque Dame Angloiſe, qui s'eſt mêlée de faire des *Odes* : il s'en eſt trouvé plus d'une en Angleterre ; & j'ignore qui eſt celle que l'Auteur a ici en vue.
36. † Le beau Deſordre qu'on admire dans les Odes de *Pindare*.
37. † *Cowley* a brillé ſur-tout dans ſes Odes amoureuſes.
38. † Il en fait les armes de *Bentley*, parce que ce ſavant a un Talent particulier pour *effacer* les Ouvrages des Anciens ; je veux dire, pour leur ôter les Livres, qu'on leur a attribué de tout tems. Par le Vaifſeau plein d'Ordures, il faut entendre les Invectives dont il accable ſes *Antagoniſtes*.
39. † Voiez l'Avertiſſement du Libraire.
40. † L'Auteur prétend ici turlupiner l'exacte Critique des Modernes, qui creuſent trop dans la Poéſie des Anciens, & qui l'examinent avec beaucoup de rigueur par les Regles ſtériles du Bon-Sens.
41. † Voiez l'Avertiſſement du Libraire. *Boyle* avoit publié une nouvelle Edition de *Phalaris*.



R E F L E X I O N  
S U R U N  
B A L A Y .

*Dans le goût des Meditations  
de Messire Robert Boyle.*



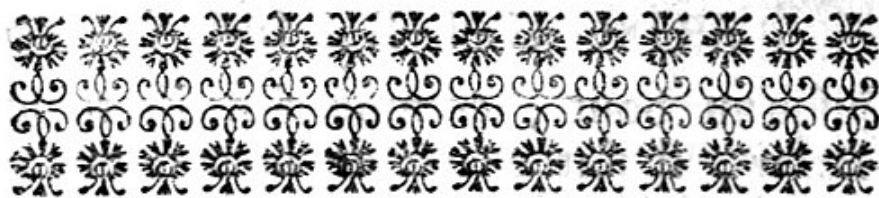
Contemplez ce *Balay* jetté ignominieusement dans un coin. Je l'ai vu autrefois dans un état florissant. Il occupoit une place honorable dans une grande forêt. il étoit plein de suc, couvert d'une verdure riante, & de rameaux épais. En vain l'industrie de l'homme veut combattre la nature, en atachant à ce trône defeché l'ornement étranger de quelque branches fletries. Ce n'est tout au plus qu'un arbre renversé, qui porte ses branches vers la terre, & sa racine en l'air. Il est manié à présent par les servantes les plus maussades, condamné à servir d'instrument à leurs viles occupations ; &, par le sort le plus capricieux, il est destiné à se falir, dans le tems qu'il nettoïe toute autre chose. Usé à la fin dans ce triste service, il est jetté dans la ruë, ou bien il est mis en pièces, pour allumer le feu. Quand je l'examine, je soupire, & je ne saurois m'empêcher de me dire à moi-même : *Certainement, l'Homme mortel n'est qu'un Balay.*

La nature envoie l'homme dans le monde, vif & robuste, sa tête est ornée de ses propres cheveux, branches naturelles des *végétaux raisonnables*, jusqu'à ce que la hache de l'intemperance coupe ces rameaux si gais & si riants, & le laisse un tronc desché. Alors, il a recours à l'Art ; il se charge le front d'un vil amas de cheveux étrangers tous couverts de poudre ; il en paroît fier, comme d'une dépouille glorieuse. Si ce *Balay*, que nous voïons-là, vouloit se donner des airs sur ce faisceau de branches, qui ne sont pas de son cru, & qui sont tous couverts de poussiere, quoi qu'elles servent peut-être à donner de la propreté à la chambre de la plus belle Dame, sa vanité ne nous paroît-elle pas ridicule, & méprisable au suprême degré ? Nous sommes des juges également aveugles de notre propre mérite, & des défauts d'autrui.

Mais, dira-t-on, un *Balay* est l'embleme d'un Arbre appuié sur sa tête. Eh ! je vous prie, qu'est-ce que l'homme, qu'une créature toujours tournée sens dessus dessous ? Ses facultez animales ont toujours le dessus sur sa raison ; sa tête est placée où devroient être ses pieds, elle se vautre toujours dans la terre. Avec tous ces défauts il veut être le Réformateur general des erreurs & des vices, il fouille continuellement dans tous les égouts de la nature, il met en lumiere des villenies cachées, il excite une épaisse poussiere où l'on n'en voïoit point auparavant, & en même tems il se plonge dans les ordures, dont il veut débarasser les autres. Ses derniers jours sont confomez dans l'esclavage des femmes, & d'ordinaire de celles, qui le meritent le moins, jusqu'à ce qu'usé jusqu'au bout, comme son Frere le *Balay*, il soit chassé de la maison, à moins qu'il n'ait dequoi allumer un feu, auprès duquel les autres s'échaufent. <sup>[1]</sup>



1. [↑](#) C'est ici une Satyre des Vieillards amoureux, qui, comme on dit, donnent les Violons, pour faire danfer les autres.



PENSEES DETACHEES,  
MORALES  
ET  
DIVERTISSANTES.

1. **N**ous avons justement autant de Religion, qu'il nous en faut, pour nous haïr les uns les autres ; nous n'en avons pas assez, pour nous porter à la tendresse mutuelle.

2. Quand nous réfléchissons sur les événemens passés, les *Guerres*, les *Emeutes*, les *Negotiations* ; nous nous étonnons de ce que les hommes se sont donné tant de mouvemens, pour des choses si passagères : si nous considérons le tems présent, nous voïons précisément la même humeur intrigante, qui s'occupe sur les mêmes Evenemens ; & nous ne nous en étonnons point du tout.

3. L'Homme sage tire des conjectures & des conclusions de l'examen de toutes les circonstances des choses ; mais, le moindre incident, qu'il n'est pas possible de prévoir, est capable de donner aux affaires, des tours si peu attendus, & traine après lui des revolutions si surprenantes, que le sage est

souvent aussi peu en état de juger des événemens, que l'homme du monde le plus ignorant, & le moins expérimenté.

4. L'Esprit décisif est une excellente qualité pour les Prédicateurs & pour les Avocats, parce que celui qui veut *obtruder* ses pensées & ses raisons à une multitude, n'en peut persuader les autres, qu'à proportion qu'il en paroît fortement convaincu lui-même.

5. Comment peut-on s'attendre à voir les hommes recevoir de bonne grace les Conseils qu'on leur donne sur leur conduite, quand on les voit rejeter avec dédain les avertissemens qui regardent un danger présent qui les menace.

6. J'ai oublié, si parmi les choses qui sont perduës sur la Terre, & qui se conservent dans la Lune, *Arioste* met les *Conseils* ; il auroit du les y placer aussi bien que le *Tems*.

7. Le seul Prédicateur, dont on profite, c'est le *Tems*. Il nous donne précisément le même tour d'esprit, que les gens d'âge se sont efforcés en vain de nous inspirer.

8. Quand nous désirons ou recherchons certaines choses, notre ame ne s'attache qu'à leur face lumineuse, & riante : quand nous les possédons, nous ne les considérons, que de leur côté sombre & ténébreux.

9. On remarque dans une verrerie, qu'un artisan ; qui jette quelques poignées de charbons froids dans le feu, semble l'étouffer ; mais, un seul moment après, la flamme se ranime, & prend une nouvelle vigueur, Ce Phenomene peut être une Emblême juste de l'utilité des passions, qui, judicieusement atifées, semblent traverser les operations de l'ame, quoique dans le fond elles l'empêchent de tomber dans une langueur lethargique.

10. Il semble que certaines gens croient que la Religion est tombée en enfance, & qu'elle doive se nourrir de *Miracles*, comme du tems qu'elle étoit encore au *Berceau*.

11. Tous les accès du plaisir sont contrebalancez par un degré égal de chagrin, & de douleur ; celui, qui s'y abandonne, ressemble à un prodige, qui dépense pendant l'année courante la moitié du revenu de celle qui fuit.

12. Les derniers jours de l'homme sage se passent entierement à se guerir des folies, des préjugés, & des fausses opinions, qu'il a contractées dans sa

jeunesse.

**13.** Si un Auteur veut favoir, par quelles routes il se rendra agréable à la posterité ; qu'en examinant les Livres nos Prédecesseurs, il prenne garde à ce qui l'y charme le plus, & à ce qu'il y regrette davantage.

**14.** Que les Grands Seigneurs ne soient pas les dupes des magnifiques Promesses des Poëtes. Il est certain qu'ils ne donnent l'Immortalité qu'à eux-mêmes. Nous admirons *Homere & Virgile*, & non pas *Achille* ou *Ænée*. Il en est tout autrement des Historiens : nos pensées s'occupent entierement des Evenemens, des Actions, des Personnes, dont ils nous parlent ; à peine avons-nous le loisir de songer à celui qui nous les dépeint.

**15.** Une marque certaine qu'un homme, qui paroît avec éclat dans le Monde, est véritablement un grand Genie, c'est la Conspiration, que tous les petits EsPrits trament contre lui.

**16.** Les personnes, qui possèdent tous les avantages de la vie humaine, sont dans un état, où un grand nombre d'accidens peuvent les troubler & leur donner du chagrin, & où peu de choses sont capables de leur donner du plaisir.

**17.** Il est ridicule de punir les Poltrons par l'Infamie : s'ils l'avoient crainte, ils n'auroient pas été poltrons. Le supplice qui leur convient c'est la mort ; puisqu'il n'y a que la mort qu'ils craignent.

**18.** Les plus belles Inventions sont trouvées d'ordinaire dans les siècles les plus ignorans ; tels sont *l'usage de la Bouffole, de la Poudre-à-canon, & l'Imprimerie*, qui ont été tirez des ténèbres de l'Ignorance, par la Nation la plus stupide, les *A.* .....

**19.** Une preuve, qui est seule capable de faire voir la fausseté de ce qu'on débite d'ordinaire sur les spectres, & sur les apparitions, peut être tirée de l'opinion generale, qui veut, que les Esprits ne se montrent jamais, qu'à une seule personne à la fois. Si on explique ces paroles par une interprétation sensée, elles ne veulent dire, si-non qu'il arrive rarement, que dans une Compagnie il se trouve plus d'une personne hypocondriaque à un certain degré.

**20.** Je m'imagine qu'au jour du Jugement, il y aura peu de connivence pour les gens éclairés, qui auront manqué du côté de la Morale, & pour les ignorans qui auront failli du côté de la Foi. C'est ainsi que les avantages de

l'habileté & de l'ignorance seront égaux. Je crois encore que quelques doutes, dans les habiles gens, & quelques vices, dans les ignorans, seront facilement pardonnés à la force de la tentation.

21. La valeur de plusieurs circonstances dans l'Histoire est extrêmement diminuée par l'éloignement des Epoque. Il y en a pourtant de très-petites en apparence, qui répandent un grand jour sur les événemens ; & il faut un Esprit très-judicieux dans l'Historien, pour en faire un bon choix.

22. Cet *Age Critique* est une Expression devenue aussi fort en vogue parmi les Auteurs, que ce *Siecle Corrompu* l'est parmi les Théologiens.

23. Il y a quelque chose de comique, à observer les obligations, que le siècle présent impose aux siècles futurs. *Les siècles futurs parleront de ce fait. C'est une affaire qui s'attirera l'attention de toute la posterité.* On ne songe pas, que la posterité fera comme nous, & qu'elle n'emploiera son tems & ses pensées, qu'aux choses présentes.

24. Le Camaleon, qui, selon les sentimens des Naturalistes, ne se nourrit que d'air, a de tous les animaux la langue la plus déliée, & la plus vive dans ses mouvemens.

25. Il arrive dans les Disputes ce qui est ordinaire dans les Armées. Le Parti le plus foible étale des lumières trompeuses, & fait un bruit excessif, pour donner à l'ennemi une haute idée de ses forces.

26. Quand quelqu'un en Angleterre est fait *Pair spirituel* du Royaume, il perd son *Nom de Famille* : si quelqu'un devient *Pair temporel*, il perd son Nom de Batême.

27. Certaines gens, sous prétexte d'extirper les préjugés, déracinent la vertu, la probité, & la religion.

28. Dans plusieurs Républiques bien réglées, on a eu soin autrefois de borner par des Loix les Possessions des Particuliers. Plusieurs fortes raisons y ont porté les Législateurs ; une entr'autres, à laquelle on fait le moins d'attention. Quand on renferme les desirs des hommes dans certaines bornes, il arrive que, dès qu'ils ont acquis tout ce que les loix leur permettent de posséder, leur intérêt particulier n'occupe plus leurs passions ; & ils sont obligés de leur donner pour objet l'intérêt public.

29. L'Homme n'a que trois moïens de le vanger de la Censure du Public ; de la mepriser, d'ufer de réprésailles, & de se conduire avec tant de précaution qu'il n'y donne deormais aucune prise. On fait ostentation de la première de ces methodes ; la dernière est presque impossible ; c'est la seconde qui a la vogue.

30. *Herodote* nous dit que, dans les païs froids, les Animaux ont rarement des *Cornes* ; mais que, dans les païs chauds, ils en ont de fort grandes : on pourroit faire de cette remarque une application allez plaifante.

31. Ceux qui font la satire la plus fine de tout ce qui regarde les Procès, ce sont les Astrologues, quand, par les regles de leur Art, ils prétendent déterminer, quand ils seront finis, & à l'avantage de quel parti ils seront décidez. De cette maniere, ils font dépendre tout le succès de l'influence des étoiles, sans avoir le moindre égard à la justice de la cause.

32. J'ai fort souvent entendu tourner en ridicule ce qui est dit dans les Livres *Apocryphes*, touchant *Tobie*, & son Chien qui le suivoit. Cependant, *Homere* s'exprime plus d'une fois de la même maniere à l'égard de *Telemaque*. *Virgile* dit encore quelque chose de fort aprochant d'*Evandre* ; & je m'imagine, que le Livre de *Tobie* est en partie écrit en vers.

33. J'ai vû des hommes, qui avoient d'excellentes qualitez, être d'un grand ge pour les autres, & très-inutiles pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'un quadran placé au frontispice d'une maison, fait savoir quelle heure il est à tous les voisins d'alentour, sans rendre le même service aux propriétaires, qui font dans la maison même.

34. Si quelqu'un avoit fait un Catalogue exact de toutes les opinions, qu'il a euës depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, sur l'*Amour*, la *Politique*, la *Religion*, & le *Savoir*, quel afreux Cahos de Contradictions n'y trouveroit-il pas ?

35. Nous ne savons rien de ce qui se fait dans le Ciel, mais nous savons ce qui ne s'y fait pas. *On ne s'y marie point, & l'on n'y donne point en mariage.*

36. Quand on observe le choix de nos Dames ; & leur maniere de disposer de leurs faveurs, on ne sauroit que respecter la memoire de ces *Cavalles*, dont parle *Xenophon*. Tant qu'elles conservoient leur *criniere*, c'est-à-dire

leur beauté & leur jeunesse, elles ne vouloient pas souffrir les caresses d'un Ane.

37. La situation la plus miserable, c'est d'être suspendu entre l'Espérance, & la crainte : c'est vivre dans une perpetuelle incertitude ; c'est-là le triste état auquel fut condamnée *Arachné* changée en Aragnée par *Minerve*. *Vive quidem, pende tamen, improba, dixit.*

38. Vouloir trouver le moïen de suppléer à les besoins, en retranchant les passions, c'est se couper les pieds quand on a besoin de souliers.

Les Médecins ne devoient point opiner sur les matieres de Religion, par la même raison qui nous oblige, en *Angleterre*, de ne point admettre les Bouchers parmi les *Juges jurez*, quand il s'agit de la vie ou de la mort de quelqu'un<sup>[1]</sup>.

40. La raison, pourquoi il y a si peu de mariages heureux, c'est que la plûpart des jeunes Dames s'appliquent à faire des *Filets*, & non à faire des *Cages*.

41. Un homme, qui prête quelque attention aux objets qui frappent les yeux dans les ruës, trouvera les visages les plus gais dans les carosses de deuil.

42. Rien ne rend un homme plus incapable d'agir avec prudence, qu'un defastre accompagné de crime & d'infamie. <sup>[1]</sup>

43. Le pouvoir de la fortune n'est reconnu que par les miserables. Les gens fortunés attribuent tout leur bonheur à leur *prudence*, ou à leur *merite*.

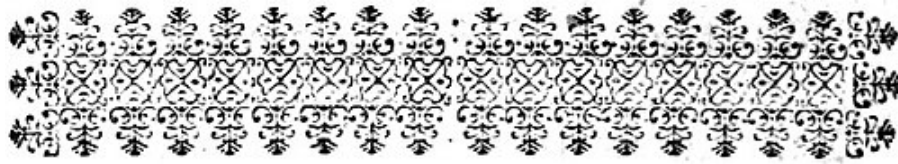
44. On s'acquie quelquefois des emplois les plus bas & les plus vils, par un principe d'Ambition. C'est ainsi qu'un homme qui *monte* est précisément dans la même attitude, qu'un homme qui *rampe*.

45. Les Amis d'un mauvais caractere ressemblent aux chiens, qui salissent le plus ceux à qui ils veulent marquer le plus de tendresse.

46. La censure est une taxe qu'un grand homme paie au public pour la superiorité de ses lumieres & de son merite.



1. ↑ On fait peut-être, qu'en *Angleterre*, quand il s'agit de condamner quelqu'un à mort, on choisit douze Personnes d'entre le Peuple, qu'on appelle des *Jurez* ; parce qu'ils font serment de juger selon leur conscience. On leur expose le Fait dans toutes les circonstances, & on le confronte avec les Loix du Païs. Ensuite, on les laisse ensemble, jusqu'à ce qu'ils soient tous du même sentiment. On n'admet pas les Bouchers au nombre de ces *Jurez* ; à cause de la cruauté qu'ils contractent par le Sang, qu'ils répandent journellement. L'Auteur ne veut pas, par une Raïson semblable, qu'on permette aux Médecins de décider sur la Religion, où il s'agit de la Vie & de la Mort éternelle ; parce qu'il les considère comme les Bouchers du Genre-humain. D'ailleurs, l'habitude de voir souffrir des misérables les rend durs : & la sensibilité est une excellente disposition du cœur, pour adhéser à la Religion.



# ESSAY

DANS LE GOUT LE PLUS MODERNE

SUR LES

FACULTEZ DE L'AME,

EN FORME DE LETTRES.

MONSIEUR,

*Vous êtes un si grand Amateur des Antiquitez, que je crois pouvoir supposer raisonnablement, qu'on ne sauroit que vous faire plaisir, en vous offrant quelque chose de nouveau. Irrité depuis long-tems contre ces petits Auteurs, qui, dans leurs Effays, & dans leurs Discours Moraux, se jettent dans les Lieux-communs, s'égarerent loin de leur sujet, cachent leurs Livres tout entiers sous les Citations les plus usées, j'ai resolu de faire un Effay debarassé de toutes ces Fautes, & propre à servir de modèle aux jeunes Ecrivains. Vous verrez ici des Pensées & des Remarques absolument neuves, des Citations où aucun autre n'a touché seulement, enfin un sujet de la plus grade importance traité avec toute la methode & avec toute la clarté*

*possibles. Cet Ouvrage m'a coûté un tems considerable : je vous conjure de le recevoir & de le regarder comme le dernier effort de mon Genie.*

Les Philosophes disent que l'Homme est un Microcosme, ou petit Monde en miniature, qui represente le grand dans toutes ses parties. Je suis encore persuadé, que le *Corps naturel* peut parfaitement bien être comparé au *Corps Politique*. Et si cette Comparaison est juste, comment est-il possible que les *Epicuriens* disent la verité, en soutenant que l'Univers a été formé par un concours fortuit d'Atomes ? Je serai prêt à embrasser leur opinion, quand je verrai les Lettres de l'Alphabet, jetées à tout hazard, former un Traité de Philosophie aussi savant qu'ingenieux. *Risum teneatis amici.* Hor.

Cette fausse opinion en doit de nécessité produire plusieurs autres, de la même manière, qu'une mauvaise *digestion* est suivi d'autres digestions plus mauvaises.

Tout batiment, qu'on s'eforce à élever sur une baze foible, doit crouler nécessairement. C'est ainsi que les aveugles mortels sont conduits d'erreur en erreur, jusqu'à ce qu'enfin, avec *Ixion*, ils embrassent un Nuage, au lieu d'une Déesse, ou qu'avec le Chien de la Fable ils prennent la réalité pour l'ombre. Des opinions de cette nature n'ont aucune *cohérence* ; mais, semblables à la terre & au fer, unis ensemble dans les pieds de la Statue de *Nabucodonozor*, elles doivent se séparer, & tomber en pieces.

J'ai lû dans un certain Auteur, qu'*Alexandre* pleura un jour, parce qu'il n'y avoit qu'un Monde à conquerir ; & il auroit fort bien pu s'épargner ces larmes, si le concours fortuit des Atomes étoit capable de produire des Mondes. Aussi, ce sentiment ridicule est plus à la portée du vulgaire, cette Hydre à plusieurs têtes, qu'à celle d'un Homme aussi sage qu'*Epicure* : & je croi fort, que les plus corrompues de la Secte n'ont fait qu'emprunter le nom de leur illustre maître, pour donner cours à cette opinion impertinente ; semblables au singe, qui se servoit des griffes du chat ; pour tirer les chataignes des cendres chaudes.

Cependant, le premier pas qu'il s'agit de faire pour guérir un malade, c'est de bien connoître la nature de son indisposition : &, quoique la Verité soit difficile à trouver, parceque, selon le sentiment d'un Philosophe, elle demeure au fond d'un Puits, il n'est pas nécessaire de se fermer les yeux de propos délibéré ; & il me sera permis, j'espère, d'offrir ma pite au milieu

d'un si grand nombre de personnes, qui me surpassent en Érudition. Quelquefois un Spectateur voit mieux les coups, que les Joueurs eux-mêmes. D'ailleurs, je ne croi pas, qu'un Philosophe soit obligé de rendre compte de tous les Phenomenes de la Nature, ou de se noier avec *Aristote*, faute de favoir expliquer le flux & le reflux. Sa meilleure sentence n'est pas celle, à coup seur, qu'il s'apliqua à soi-même dans cette facheuse conjuncture : *Quia te non capio, tu capies me*. On peut dire, qu'il fut dans cette occasion le *Juge & le Criminel, l'Accusateur & le Bourreau*.

Sa faute fut d'autant plus grande, que *Socrate* osa bien avouer, qu'il ne favoit rien ; lui, que l'Oracle avoit déclaré le Sage par excellence.

Pour finir cette longue Digression, je dirai qu'il me paroît aussi clair qu'une Démonstration d'*Euclide*, que la Nature ne fait rien en vain. Si nous étions capables de fouiller dans ses trésors les plus cachez, nous verrions, que le plus petit brin d'herbe, & les végétaux les plus méprisables en aparence, ont leur utilité particulière. Elle est sur-tout admirable, dans ses plus petites productions. Le moindre & le plus vil des infectes en découvre le mieux l'*Art*, s'il m'est permis de parler ainsi, quoi qu'il soit sur, que Prenant plaisir à varier ses Ouvrages, elle laisse l'*Art* bien loin derriere elle, comme observe parfaitement bien un Poëte.

*Naturam expellas furçâ, tamen usque recurret.*

Il est vrai, que les différentes Opinions des Philosophes ont répandu dans le Monde autant de maladies de l'ame, qu'il est sorti de maladies du corps, de la Boëte de *Pandore* ; avec cette difference pourtant, qu'elles n'ont pas laissé l'esperance au fond.

Si la *Vérité* n'a pas quitté la Terre avec *Astrée*, du moins est-elle aussi cachée ; que la source du *Nil* ; & l'on ne sauroit la trouver que dans l'*Utopie*. Je ne prétends pas par-là avancer une proposition injurieuse pour les Sages de l'Antiquité : ce seroit une espece d'ingratitude ; & celui qui apelle un homme ingrat le charge de tous les vices imaginables.

*Ingratum si dixeris, omnia dicis.*

Mais, quand je devrois passer pour un Auteur, qui aime à debiter des Paradoxes, j'oseraï soutenir, que ce qu'il y a de plus blamable dans les Philosophes c'est l'*orgueil*. *Ipse dixit* ; en voila assez, pour obliger quelqu'un à s'atacher aveuglement à leurs idées. Quoique *Diogene* vecût dans un

Tonneau, peut-être cachoit-il autant d'orgueil, sous ses Guenilles, que le Divin *Platon* sous sa Robbe superbe.

On nous raporte de ce Philosophe Cynique, que quand *Alexandre* le vint voir, & lui promit tout ce qu'il voudroit demander, il lui répondit ainsi : *Tirez vous d'entre moi & le Soleil, & ne m'otez pas ce que vous ne sauriez me doner.* Et par-là il se montra aussi extravagant, que cet autre Philosophe, qui jetta toutes ses richesses dans la Mer, en prononçant ces paroles remarquables...

Quelle difference ne remarque-t-on pas entre cet Homme, & cet Usurier, qui, étant averti que son Fils dépenseroit tout ce qu'il avoit amassé, répondit : *Il ne trouvera pas plus de plaisir à le prodiguer, que je n'en ai senti en l'accumulant.*

Ces fortes de gens voient les fautes d'autrui, & sont aveugles pour leur propres défauts, qu'ils portent dans le sac qu'ils ont derriere le dos. *Non videmus id manticæ, quod in tergo est.*

Je crains bien d'être censuré, pour la liberté de mes sentimens, par ces *Momus* envieux, que les Auteurs adorent par un principe de crainte, comme les Indiens sacrifient au Diable. Ils feront tous leurs efforts, pour donner autant de playes à ma reputation, qu'on en voit à l'*image*, qui est placée au frontispice de l'Almanac.

Mais, je méprise leurs coups, & peut-être ces viles mouches voleront si longtems autour de la chandelle, qu'à la fin elles y bruleront leurs ailes. Ils me le pardonneront bien, si j'ose leur donner cet avis, & si je les prie de ne point invectiver contre des choses, qui sont au-dessus de leur Sphere. Leurs critiques ridicules ne font que découvrir leur vile jalousie, cette passion qui se déchire elle-même, & qui surpasse tous les tourmens inventez par les tyrans, dont la cruauté a été la plus ingénieuse :

*Invidiâ, Siculi non invenêre Tyranni  
Tormentuin majus. Juv.*

Je ne crois pas me donner ici des airs, en asseurant mes Censeurs, & certains apprentifs Beaux-Esprits, qu'ils sont aussi peu en état de juger de mes Ouvrages, qu'un homme né aveugle est capable de distinguer les couleurs. J'ai toujours observé, que les tonneaux vuides faisoient le plus de bruit ; & je me soucie des coups de fouet de pareilles gens, aussi peu que la

mer se mit en peine de ceux de *Xerxes*. Je fai bien, que la plus grande faveur, qu'on puisse attendre d'eux, est celle que *Polypheme* promet à *Ulysse* ; d'être dévoré le dernier. Ils s'imaginent vaincre un Auteur à la maniere de *César*, par un *Veni, vidi, vici*.

J'avouë, que je fais un cas extraordinaire du jugement d'un petit nombre de gens senez, d'un *Rhymer*, d'un *Denys*, d'un *Welsh* <sup>[1]</sup> ; mais, pour dire mon sentiment des autres en fort peu de mots, je crois, qu'on peut asseurer, que le vide, dont les Philosophes ont si longtems disputé, se trouve dans le cerveau de ces petits Esprits. Ils ne sont que les Guépes du Monde savant ; ils dévorent le miel, & ils ne veulent pas travailler eux-mêmes. Un Auteur ne doit pas s'en embarasser d'avantage, que la Lune ne se met en peine des abboiemens d'un Dogue. En dépit de leurs terribles rugiffemens, il est facile de découvrir chez eux l'Ane sous la peau du Lion.

J'en reviens à mon sujet. Qu'elle est la premiere partie de l'Orateur ? demanda quelqu'un à *Demofthene*. L'Action, dit-il : la seconde ? l'Action : la troisiéme ? l'Action ; & ainsi jusqu'à l'infini. Ce Principe peut être veritable par raport à l'Art Oratoire ; mais, il est certain, que la contemplation s'étend bien au de-là de l'Action. C'est pourquoi un homme sage n'est jamais en meilleure Compagnie, que quand il est seul.

*Nunquam minus solus, quàm cum solus.*

*Archimede*, ce fameux Mathematicien, étoit si attentif à ses Problèmes, qu'il n'apperçut pas seulement le Soldat, qui étoit venu pour le tuer.

Je n'ai pas la moindre envie d'ôter quelque chose à la Gloire, qui est duë aux Orateurs, & à leur Art ; mais il est bon de considérer pourtant, que la Nature, qui nous a donné deux yeux pour voir, & deux oreilles pour écouter, ne nous a donné qu'une seule langue pour parler. Il est vrai que certaines gens savent donner tant d'exercice à cette petite partie du corps humain, que les *virtuosi*, qui ont fait tant d'efforts, pour trouver le mouvement perpetuel, peuvent le découvrir là sans peine.

Il y a des gens, qui ont une haute idée des Républiques, parce que les Orateurs y fleurissent le plus, & qu'ils se sont toujours montrez ennemis jurez de la Tyrannie mais, à mon avis, un seul Tyran vaut mieux qu'une centaine. Ces *beaux-parleurs* ne font qu'animer la multitude, dont pourtant la colere n'est qu'un court accès de fureur : *Ira furor brevis est*.

Après tout, les Loix ne font que des toiles d'Araignées, qui prennent les Mouches, & qui sont brisées par les Guêpes. Cela soit dit en passant. Pour ce qui regarde l'habileté de l'Orateur, il est certain que son grand Art consiste à cacher l'Art.

*Artis est celare artem.*

Mais, ce talent ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de réfléchir, & de profiter de toutes les occasions qui se présentent. Si on ne s'en fait point, on ne fait que travailler à la toile de *Penelope*, qui défaisoit pendant la nuit, tout ce qu'elle avoit tissé pendant le jour. Ce qui confirme encore ce que je viens d'avancer, c'est l'observation que j'ai faite, que l'Occasion est représentée chauve par derrière, & avec un toupet de cheveux au front. Cette Emblème signifie, qu'il faut la prendre aux cheveux, parce qu'on l'appelle en vain, quand elle est une fois passée.

*Fronte capillata., post est occasio calva.*

L'Ame humaine ressemble d'abord à une *table rase*, S'il m'est permis de parler ainsi, où à une cire, qui, pendant qu'elle est molle, est susceptible de toutes sortes d'impressions : elle contracte peu à peu plus de consistance, & de dureté, jusqu'à ce qu'enfin la mort vient l'arrêter au milieu de sa carrière. Les plus grands Conquerans ont enfin succombé sous les coups de la Parque, qui n'épargne personne depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette.

*Mors omnibus communis.*

Toutes les Rivieres se jettent dans la Mer, mais aucune n'en revient. Quand *Xerxes* fit la revue de ses Troupes innombrables, il pleura en considérant, que, de tant de millions d'hommes, personne ne seroit en vie dans l'espace de cent ans. *Anacreon* fut suffoqué par un pepin de railins ; & l'on meurt de joie, aussi bien que de douleur. Rien n'est constant dans le monde, que l'inconstance ; ce qui n'empêcha pas le divin *Platon* de soutenir, que, si la vertu paroïssoit aux yeux des humains, avec tous les ornemens

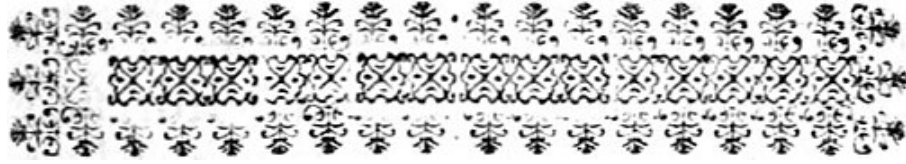
naturels, ils feroient tous charmez de fa beauté. Neanmoins, l'intéret gouverne tellement le monde à présent ; & ce que les Anciens apelloient, *aurea mediocritas*, est tellement méprisé parmi nous ; que nous ferions une fort mauvaise reception à *Jupiter* lui-même, à moins qu'il ne descendit sur nous, comme une pluie d'or, de la même maniere, qu'il trouva l'entrée de la tour de *Danaé*. Les mortels, dans ce siècle de fer, laissent le Soleil couchant, pour n'adresser leur Culte, qu'au Soleil qui se leve.

*Donec eris felix multos numerabis amicos.*

Je mets ici des bornes à ma Dissertation, que je n'ai entreprise, que pour obéir à vos ordres. Il me falloit un motif de cette force, pour m'exposer aux censures de cet *Age Critique*. Si j'ai satisfait à ma matiere, ou non, c'est ce qu'il faut laisser à décider aux lumieres du Lecteur savant & judicieux. Quoiqu'il en soit, je puis esperer du moins, que cet Essay encouragera quelque Génie d'un autre ordre que le mien à traiter le même Sujet, avec plus de succès.



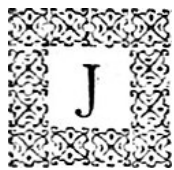
1. ↑ Auteurs médiocres.



DISSERTATION  
OÙ L'ON PROUVE QUE  
L'ABOLISSEMENT  
D U  
CHRISTIANISME  
E N  
A N G L E T E R R E

*pouroit, dans les Conjonctures  
présentes, engager nos Roïaumes dans  
quelques Inconveniens, & peut-être ne  
pas produire tous les Avantages qu'on  
semble en attendre.*

*Cet Ouvrage a été fait l'an 1708.*



**J**E fai parfaitement bien, que l'Esprit humain ne donne jamais des marques plus sensibles de sa faiblesse, & de sa présomption, que lorsqu'il veut emploïer le raisonnement, contre les opinions généralement reçûes, contre les modes, & contre les habitudes, qui ont pris le dessus. Je me souviens, qu'on a considéré avec beaucoup de

justice, comme une chose extrêmement favorable à la Liberté du Peuple, & de la Presse, la defense qui a été faite, de parler, d'écrire, ou de faire des gageures, contre l'*Union*<sup>[1]</sup>, avant qu'elle eut été confirmée par le Parlement. On menaça même les transgresseurs d'une punition severe, avec beaucoup de raison : on ne sauroit considerer ceux qui s'oposent au torrent des idées communes, que comme des Peturbateurs du Repos public. Sans parler de l'Extravagance, qu'il y a à former toutes sortes de projets évidemment inutiles, il est certain, que ces gens-là commettent un crime de *Lèze-Société*, en péchant contre ce principe fondamental, *la voix du Peuple est la voix de Dieu*.

Je crains bien, que, par les mêmes raisons, il n'y ait de l'imprudence à argumenter contre l'Abolissement du Christianisme, dans une Conjoncture, où l'on remarque, que tous les partis, & toutes les différentes Sectes, y ont le même penchant ; comme il paroît clairement, par leurs Discours, leurs Ecrits, & leurs Actions. Malgré cette considération si forte, soit par une singularité affectée, soit par la perversité ordinaire de la nature humaine, soit par une force supérieure de ma destinée, il m'est impossible d'être entièrement de cette opinion. J'avouë même, que quand je serois sur, que le *Procureur-General* me poursuivroit en justice, je ne saurois m'empêcher de soutenir, que, dans la situation présente de nos affaires, il n'y a pas une nécessité absoluë de déraciner entièrement le Christianisme dans notre Patrie.

Cette Proposition paroitra peut-être surprenante, dans un siècle si sage, & si amateur même des Paradoxes ; &, pour cette raison, je manierai ce sujet avec toute la délicatesse, & toute la précaution imaginable, en manquant, aussi peu qu'il me sera possible, au respect qui est dû à la *pluralité des voix*.

J'observerai ici en passant jusqu'à quel point le génie universel d'une nation est sujet à changer en moins d'un demi-siècle. J'ai entendu dire à des gens d'âge, qu'ils se souviennent d'un tems où le sentiment contraire à celui, qui est à présent généralement adopté, avoit absolument la vogue, & où le projet d'abolir le Christianisme auroit passé pour aussi absurde, que le paroît à présent la hardiesse d'écrire contre une pareille entreprise.

J'avoue ingenuement, que toutes les apparences sont contre moi. Le Sytème de l'Evangile, aiant parmi nous la destinée de tous les autres Sytèmes, est décrié generalement ; & il est trop vieux, pour conserver

encore quelque reste d'Autorité. Toute la masse même du petit Peuple, où le credit du Christianisme s'est soutenu le plus long-tems, en a à présent tout autant de honte, que les personnes de naissance. Je ne m'en étonne pas ; les opinions, comme les modes, descendent par cascade du noble jusqu'au bourgeois ; de-là, elles tombent au milieu du vulgaire, comme dans un canal ou elles s'écoulent, & disparaissent à la fin entierement.

Avant que d'entrer dans la *tractation* de ma matiere, je suis obligé, pour ôter toute ambiguité, d'emprunter une distinction de certains Auteurs, qui font une difference entre *Trinitaires de Nom*, & *Trinitaires réels*. J'espère qu'aucun Lecteur ne sera assez injuste à mon égard, pour se mettre dans l'esprit que mon dessein est de défendre le *Christianisme réel*, qui, dans les premiers siècles, s'il en faut croire les Auteurs de ces tems-là, influoit sur les idées & sur les actions des hommes. Je conviens, que ce seroit-là le projet du monde le plus absurde & le plus pernicieux. Ce seroit vouloir détruire d'un seul coup toute l'Erudition du Roïaume, tous les Arts, toutes les Sciences, & tous ceux qui les enseignent. Ce seroit vouloir renverser toute la Constitution de notre Patrie, ruiner notre Commerce, & changer en Deserts *la Cour & la Bourse*.

Il y auroit la même absurdité, que l'on découvre dans le Conseil, que donne *Horace* aux Romains, de se tirer de leurs vices, & de la corruption de leurs mœurs en abandonnant leur Ville, & en cherchant une nouvelle demeure, dans quelque coin reculé de l'Univers.

Quoique dans le fond cet avertissement ne soit pas des plus nécessaires, j'ai trouvé bon de le faire, pour éviter toute chicane. Pour le Lecteur éclairé & benevole, il comprendra facilement, que le but de mon Discours ne sauroit être, que de défendre le *Christianisme de Nom* ; puisqu'il y a déjà bien du tems, que le *Christianisme réel* a été aboli, par un consentement unanime, comme absolument incompatible avec nos Systèmes de Richesse & de Grandeur. Mais, j'avoue, qu'il m'est impossible de comprendre, qu'il doive suivre de-là nécessairement, qu'il faut abjurer le nom de *Chrétiens*. Je vois que tout le monde s'y accorde ; mais, je ne saurois convenir de la solidité des raisons qui les y portent. Je fais bien que les *Entrepreneurs* de cette affaire prétendent, que la Nation recevra des Avantages considérables de la réussite de leur projet, & qu'ils font des Objections allez plausibles contre nos Systèmes du Christianisme ; mais, je crois, qu'il n'est pas

impossible de les réfuter. J'en fais ma tache aujourd'hui : je confidererai brievement la force de leurs Argumens, & je promets de la mettre dans tout son jour. Ensuite, je ferai voir les Inconveniens, que cette innovation pourroit trainer après elle, dans la situation presente de nos affaires. C'est-là tout le Plan de ma Differtation.

Un des plus grands Avantages, qu'on atache à l'Extirpation du Christianisme, c'est que par-là on élargiroit beaucoup les bornes de la liberté de conscience, ce grand boulevard de la Nation, & de la Religion Protestante, auquel les *Fraudes pieuses* font de frequentes breches malgré la bonne intention de nos Legiflateurs. Nous en avons vu un terrible Exemple depuis peu. Deux jeunes Cavaliers de grande esperance, d'un esprit vif, & d'un jugement profond, aiant meurement examiné les Causes & les Effets, avoient découvert par la seule force de leurs Lumieres naturelles. débarassées de toute rouille d'Erudition<sup>[2]</sup>, *qu'il n'y a point de Dieu* ; & ils avoient généreusement communiqué aux autres cette Découverte si importante, & si nécessaire au bien public. On eut la barbarie de leur en faire un crime, & tirant de la poussiere quelque vieille loi, à qui la coutume avoit ôté toute autorité, on poussa la severité jusques à les casser comme *Blasphemateurs*. Voilà ce qu'on ne sauroit apeller autrement, qu'un commencement de Perfécution, qui s'étend toujourns avec rapidité, dès qu'on lui permet d'entamer seulement la Societé humaine.

A cela je repons, en soumettant pourtant mon sentiment à celui d'autres esprits plus éclairés, que cet exemple même fait voir évidemment la necessité d'une *Religion de Nom* parmi nous. Les grands Genies aiment à traiter cavalierement *les objets les plus élevez* ; &, si en abolissant toute Religion, on leur ôte une Divinité, sur laquelle ils puissent exercer la force de leur esprit, ils se jetteront sur les personnes de distinction ils parleront mal du gouvernement, & ils diront des sottises du Ministère : ce qui sera assurément d'une conséquence infiniment plus dangereuse, que les traits qu'ils lancent à present contre Dieu. Une Sentence de *Tibere* est formelle là-dessus : *Deorum offensa Diis curæ*.

Pour ce qui regarde le fait particulier, dont je viens de faire mention, on m'accordera facilement, qu'on ne sauroit fonder une proposition générale sur un seul exemple. On peut dire à la consolation de tous ceux, qui craignent une *pareille intolerance*, qu'il n'est pas possible d'en alleguer un

autre. Ne fait-on pas, que des discours blasphématoires sont prononcés tous les jours, avec toute la liberté imaginable, dans les Cabarets, & dans tous les autres lieux, où les honnêtes-gens se voient.

J'avouë ingenuement, que de punir le *Blasphème* en dépouillant de son Employ un Officier Anglois né libre, est un Acte de Depotisme assez vif, pour en parler dans les termes les plus modestes ; & qu'il est difficile de justifier le *General*<sup>[3]</sup>, qui s'en est rendu coupable. Peut-être craignoit-il, que ces sortes de discours ne fussent propres à scandaliser les Alliez, parmi lesquels c'est peu-être la mode de *croire en Dieu* : c'est tout ce qu'on peut alleguer de plausible en sa faveur. Car, se fonder sur un principe, que d'autres ont admis, savoir, qu'un Officier, capable d'insulter la Divinité, pourroit bien un jour aller assez loin, pour exciter une mutinerie contre son *Chef*, c'est en vérité se méprendre grossièrement. Le Général d'une Armée Angloise courreroit risque d'être fort mal obéi, si les Soldats n'avoient pas plus de respect pour lui, que pour la Divinité.

On objecte encore contre cette espèce de Christianisme dont il s'agit ici, qu'elle oblige les hommes à croire des choses trop difficiles à comprendre, pour des esprits forts, & pour tous ceux qui ont secoué les préjugés, & qui s'attachent à une éducation bourgeoise & ordinaire. Mais, il me semble, qu'on devroit être trop prudent, pour faire des objections qui paroissent tendre à donner de foibles idées de la Sagesse de la Nation. Quoi ! n'est-il pas permis à chacun d'entre nous de croire tout ce qu'il veut & de rendre public ce qu'il croit, quand il le trouve à propos, sur-tout quand ses opinions servent à affermir le parti, qui a raison dans ce tems-là ? Qu'on me dise de bonne-foi : Un Etranger, qui liroit les fadaïses, qui ont été écrites depuis peu par *Asgil, Tindale, Toland, & Coward*<sup>[4]</sup>, & par cinquante autres, croiroit-il, que l'Evangile est une Regle de notre Foi confirmée par un Acte du Parlement ? Où est l'homme dans cette Ile, qui se fait un devoir de croire à l'Evangile, de dire qu'il y croit ou de souhaiter seulement qu'on dise qu'il y croit ? On peut s'en moquer, sans en être plus mal reçu dans les bonnes Compagnies, & sans manquer par-là les emplois civils & militaires. Qu'importe, qu'il y ait quelques vieilles Loix, contre ces sortes de gens ? Elles sont si fort oubliées, qu'il seroit ridicule de songer seulement à vouloir les mettre en exécution.

On allegue encore contre le Christianisme, que, par une supputation fort modeste, on trouve dans ces Roïaumes plus de dix mille Curez, dont les revenus, joints à ceux de *Milords les Evêques*, pourroient servir à entretenir du moins deux cens jeunes Cavaliers, gens d'esprit & de plaisir, & ennemis jurés des *Fourberies des Prêtres, de l'austerité, des jugés, & de la Pédanterie* ; en un mot, gens à faire l'ornement de la Cour & de la Ville. D'ailleurs, dit-on, un si grand nombre de Théologiens massifs, & bien découpez, feroit une recrue impaïable pour nos Flottes, & pour nos Armées.

J'ai trop de bonne foi, pour ne pas convenir que cette difficulté merite notre attention ; mais, on peut y opposer d'autres difficultez d'un poids tout aussi considerable. N'est-il pas assez nécessaire, par exemple, que dans chacun de ces territoires, qu'on appelle *Paroisses*, il y ait du moins un seul homme, qui sache lire, & écrire ? De plus, il me semble, *qu'on compte*, comme on dit, *sans son hôte*, quand on s'imagine, que les Revenus des Eglises de toute notre Ile seroient suffisans, pour entretenir, de la maniere dont les honnêtes-gens vivent dans nos jours, je ne dis pas deux cens jolis Cavaliers, mais seulement la moitié de ce Nombre. N'est-ce pas tomber dans la derniere des absurditez, que de prétendre, qu'il y auroit-là *de quoi les mettre à leur aise*, selon le sens le plus moderne de ces expressions ? Il y a encore dans ce petit projet-là, quelque aimable qu'il paroisse à la première vuë, un inconvenient caché, mais un inconvenient terrible. N'imitons pas, je vous en prie, l'Extravagance de cette Femme, assez imprudente pour couper la gorge à la Poule, qui lui pondoit tous les matins un œuf d'or. Etendons un peu nos vuës jusqu'à l'avenir, & songeons à ce que deviendroient les races futures. Quelle espece de Posterité pouvons-nous attendre de la mauvaise Constitution de ces *gens d'esprit & de plaisir*, qui, étant venus à bout de leur vigueur, de leur santé, & de leur bien, sont forcez de reparer leur fortune, par quelque mariage desagreable, & de produire des Enfans héritiers de *leurs belles manieres & de leur pouriture* ?

Au lieu de ces Messieurs-là, nous avons à présent dix mille hommes, réduits par les sages Reglemens de *Henry VIII.* à un petit revenu, qui les force à conserver leur santé par la diète, & par la continence. On leur feroit le plus grand tort du monde, si on ne les respectoit pas, comme le fond assuré & comme la base la plus folide d'une Posterité vigoureuse. Il est certain que,

sans eux, tout le Roïaume deviendroit, dans deux générations d'ici, un Hôpital univerfel.

On propose encore, comme un Avantage très-confiderable de l'Abolition du Christianisme, le gain clair d'un jour de la semaine, dont la perte rend à présent tout le país moins confiderable d'un septième, pour le Commerce, les Affaires, & les Plaisirs. On y ajoute que, par la Religion, le public perd tant d'édifices magnifiques qui sont entre les mains du Clergé, & dont on pourroit faire des *Sales pour la Comedie, des Bourses, des Halles, des Maisons de Plaisir, & d'autres Edifices publics.*

On me le pardonnera bien, j'espère, si je prends la liberté de traiter cet argument de chicane dans les formes. Je veux bien avouer, qu'il y a eu au tems jadis une coutume parmi nos Concitoïens d'aller tous à l'Eglise, les Dimanches ; & je crois que c'est, pour en conserver la memoire, qu'il y a encore des gens, qui, ce jour-là, ferment leurs Boutiques.

Mais, quel obstacle imaginable trouve-t-on là-dedans pour les affaires, & pour les plaisirs ? Est-ce un si grand malheur, pour les gens qui savent vivre, de jouer dans leurs maisons, un seul jour de la semaine ? Les Caffez, & les Cabarets, ne sont-ils par ouverts les Dimanches, comme les autres jours ? Y a-t-il un tems plus convenable, pour prendre Médecine ? Les Filles de Joie sont-elles alors plus chiches de leurs faveurs que de coutume ? N'est-ce pas un tems très-utile au Négocians, pour ajuster les comptes de la semaine passée ; & aux Gens de Robbe, pour préparer leurs *Pièces* ?

Par raport aux Eglises, je ne comprends pas comment on peut prétendre, que ce sont à présent des bâtimens, dont le public ne tire pas le moindre usage. Ce sont les lieux du monde les plus propres pour les Rendez-vous amoureux. Les bancs, qu'on y a placez vis-à-vis de la chaire, sont les endroits de l'Univers, où un habit magnifique paroît le plus à son avantage ; & il n'y a point d'édifice dans tout le Roïaume, où l'on fasse de plus grandes affaires, & où l'on dorme mieux.

Un Avantage infiniment plus confiderable paroît devoir suivre de l'Abolition du Christianisme : c'est l'*Extinction* generale de toutes nos Factions, enflammées sur-tout, par les Noms odieux & efficaces de *Haute & Basse Eglise, de Whigs & de Toris, d'Anglicans & de Presbyteriens.* Tous ces Partis servent à présent d'entraves à nos compatriotes : ils bornent toutes

leurs actions, à chercher les avantages d'une telle faction, & l'abaissement de telle autre, sans leur permettre de faire la moindre attention au bien public.

Si j'étois sûr que l'*Extirpation* du Christianisme calmât toutes ces animositez pernicieuses, je me rendrais d'abord, & je ne dirois plus un seul mot contre le projet en question ; mais, peut-on dire, que si aujourd'hui un Acte du Parlement chassoit du langage les mots, *paillarder, s'enivrer, fourber, mentir, voler*, nous nous leverions tous demain *sages, temperans, justes, integres, amateurs de la verité* ? La consequence est-elle bien exacte ? Quoi ! si les Medecins nous défendoient de prononcer les termes de *Goute, de Gravelle, de Rheumatisme, &c.* cet expédient seroit-il un *Talisman* assez efficace, pour détruire toutes ces maladies mêmes ? L'esprit de parti & de faction fait dans les cours des impressions trop fortes, pour être effacées si facilement, par la suppression de quelques termes empruntez de la Religion. Si ces expressions odieuses perdoient parmi nous le droit de Bourgeoisie, *l'envie, l'orgueil, l'ambition, & l'avarice* font des Dictionnaires assez complets, pour nous en fournir d'autres. En cas de besoin, *Heyduks, Mameluks, Mandarins, Bachas*, ou quelque autre terme formé à tout hasard pourroient servir à distinguer ceux, qui sont dans le Ministère, d'avec ceux qui voudroient bien y être, s'ils pouvoient. Qu'y a-t-il de plus aisé que de changer quelques Phrases, & au lieu de parler de l'*Eglise*, de proposer comme un Probleme *si le Monument est en danger, ou non* ? Si la Religion a été assez officieuse pour offrir la première à nos esprits factieux quelques termes caustiques, s'en fuit-il que notre imagination n'est pas assez riche, pour nous dédommager de leurs perte ? Supposons que les Toris se déclarassent pour la *Signora Margarita* ; les Whigs, pour Mademoiselle *Tofts* ; & les *Moderez*, pour *Valentini*<sup>[5]</sup> : *Margaritiens, Toftiens, & Valentiniens*, ne seroient-ce pas d'assez beaux *Noms de Parti* ? La Faction des *Prafini* & des *Veneti*, la plus turbulente qui ait jamais troublé l'*Italie*, a tiré son nom, si je m'en souviens bien, de quelques rubans de différente couleur. Est-ce que chez nous le *bleu* & le *vert* ne peuvent pas rendre le même service, & partager aussi bien la Cour, le Parlement, & tout le Roïaume, qu'aucune Dénomination empruntée de l'*Eglise* ? Par consequent, cette Objection contre le Christianisme, malgré cette apparence plausible

dont elle nous éblouit d'abord, est dans le fond peu de chose ; & l'Avantage, dont elle nous flatte, n'est qu'une pure chimere.

Nos Entrepreneurs soutiennent encore, que c'est une coutume d'une absurdité très-ridicule, de louer & de paier une troupe de gens, pour brailler, une fois par semaine, contre les methodes, dont on se sert le plus communément, pour se procurer de la Grandeur, de la Richesse, & du Plaisir. Cette Objection fait pitié : elle est indigne, en verité, des Lumières d'un siecle aussi éclairé, que le nôtre. J'en appelle au gout raffiné de tout *Esprit fort* ; & je lui demande, si, en cherchant à satisfaire quelque passion favorite, il n'a pas toujours senti un merveilleux surcroit de plaisir, en songeant que ce qu'il faisoit étoit défendu ? Ce n'est uniquement, que pour cette raison, que la Sagesse de nos Legiflateurs prend un soin si particulier de faire porter aux Dames des Etoffes défendues, & de faire boire à nos gourmets du Vin dont on ne permet pas l'entrée<sup>[6]</sup>. Il seroit à souhaiter même qu'on augmentât ces sortes de défenses, pour donner de la pointe aux plaisirs des Sujets ; qui, faute de pareils expediens, commencent à tomber en langueur, & à devenir de plus en plus accessibles aux Maladies de la Ratte.

On propose encore, comme un Avantage très-considérable, que, si on bannit une fois l'Evangile de nos Roïaumes, elle envelopera dans sa ruine toute Religion en général, avec tous ces préjuges pernicioeux de l'éducation, qui, sous les noms de *Vertu*, de *Conscience*, d'*Honneur*, & de *Justice*, ne font que troubler le repos de l'homme, & que ce qu'on appelle *veritable raison & force d'esprit* est presque incapable de déraciner pendant tout le Cours de la Vie.

J'observerai d'abord, qu'il est plus difficile, qu'on ne pense, de défaire le langage d'une phrase dont le public s'est une fois entêté ; telle est cette expression qui est si fort en vogue, *Préjugez de l'Education*. Il y a quelques années, que quand on voïoit à quelqu'un un nez de mauvaise augure, on attribuoit cette deformité aux *Préjugez de l'Education*. C'est de cette même source, qu'on dérive toutes nos idées ridicules de la *Justice*, de la *Piété*, de l'*Amour de la Patrie*, de la *Divinité*, d'une *Vie future*, d'un *Ciel* & d'un *Enfer*, &c. Il se peut bien, qu'autrefois cette prétention n'étoit pas sans fondement mais, on a depuis peu tellement changé la methode de l'éducation ; on a eu si grand soin d'éloigner de l'Esprit de la jeunesse ces sortes de Préventions, que je dois avouer à l'honneur de notre âge, si poli &

li éclairé, que les jeunes Cavaliers, qui font à présent sur la Scene, ne paroissent pas avoir la moindre teinture de ces petiteffes d'esprit. Ces racines de credulité, & de superstition, ne se trouvent pas dans leurs cœurs, & par consequent il n'est pas nécessaire d'abolir le *Christianisme de nom*, pour les extirper.

Peut-être même pourroit-on nier, qu'il soit utile de bannir de l'esprit du vulgaire toute idée de Religion. Ce n'est pas que je fois du sentiment de ces Réveurs, qui prétendent, qu'elle n'est qu'une Invention des Politiques, pour tenir le petit Peuple en bride, par la crainte de certaines puissances invisibles. Si leur sentiment est fondé, les hommes d'alors doivent avoir été bien differens de nos Contemporains. Je suis persuadé, que toute la masse de notre Peuple Anglois peut disputer aux personnes de la première qualité le rang de l'Incredulité, & de l'Irreligion. Ce qui me fait avancer le problème susdit, c'est que je conçois, que quelques notions vagues d'un Etre supreme peuvent fournir des moïens excellens, pour apaiser les Enfans qui font les mutins, & des *Lieux-communs admirables*, pour nous amuser pendant les ennuieuses soirées de l'Hyver.

Le dernier avantage, qu'on prétend tirer de l'Abolition du Christianisme, c'est qu'elle contribuera beaucoup à réunir toutes les différentes parties du Corps *Protestant*, en faisant main basse sur tous les Systèmes de Théologie, & sur toutes les Confessions de Foi. Par-là, dit-on, on donnera l'entrée à tous les *Nonconformistes*, qu'on éloigne à présent, pour l'amour d'un petit nombre de Ceremonies, qui passent pour indifferentes parmi les gens sensés de tous les partis. C'est le seul moïen de venir à bout de cette *Union* si impraticable jusqu'à présent ; & tout le monde pourra entrer sans peine par la large porte, qui leur sera ouverte de tous cotez. A présent, en marchandant & en chicanant avec les *Nonconformistes*, sur un petit nombre de formalitez, on entr'ouvre seulement un petit nombre de guichets, où l'on ne sauroit entrer, qu'un à un, non sans faire de violens efforts, & sans courir risque d'étouffer.

Je réponds à cette Objection specieuse, qu'il y a dans le cœur humain une passion favorite, qui prétend avoir des liaisons étroites avec la Religion, quoique celle-ci ne soit, ni sa Mere, ni sa Maraine, ni sa bonne Amie : c'est l'Esprit de Contradiction, qui a été au monde long-tems avant le Christianisme, & qui peut aisement subsister sans lui. Examinons, par

exemple, surquoi s'exerce l'Esprit de Contradiction, parmi les *Sectaires* de notre Ile ; nous verrons que le Christianisme n'y influe en aucune maniere. L'Evangile nous prêche-t-il un air morne, une démarche roide, un habilement particulier, un langage different de celui des gens raisonnables ? Non, il prête seulement son nom à ces sortes de fadaïses ; &, s'il n'en étoit pas le prétexte, la source, dont elles se repandent, se jetteroient sur les loix du Roïaume, & troubleroit la paix publique. Il y a une doze d'Enthoufiasme assignée à chaque Nation, & si on ne lui fournit pas des objets convenables, elle est capable d'éclater, & de mettre tout en feu. Si l'on peut acheter le repos d'un Etat, en l'amufant par quelques Cérémonies, & par quelque formalitez dans le culte, il me semble, qu'il est d'un homme sage, de ne le pas négliger. Que les Matins se divertissent, & s'exercent sur une peau de mouton remplie de foin, pourvû qu'on les détourne de se jeter sur le troupeau.

L'intention des Couvents, qu'on trouve en si grand nombre dans d'autres païs, n'est pas si destituée de Sageffe, comme on pourroit bien le croire. Il y a fort peu de passions irregulieres, & de penchans fougueux, qui ne puissent trouver le moïen d'avoir leurs coudées franches, & d'éclater librement, dans quelque Ordre Religieux. Tous les Cloîtres font autant d'Asyles de *Réveurs*, de *Mélancoliques*, d'*Orgueilleux* de *Grondeurs de profession*, & de *gens à complot*. Ils font les Maitres d'y évaporer les *particules*, qui seroient si pernicieuses dans des membres ordinaires de la Société ; au lieu que, dans notre Ile, nous sommes obligez d'assigner à chacune de ces *humeurs peccantes & dangereuses* une Secte à part, pour les empêcher de se jeter sur l'Etat. Si jamais on abolit le Christianisme, il faudra de necessité, que les Legiflateurs trouvent quelque autre moïen, pour en détourner le cours. Qu'importe de quelle largeur soit une porte que vous ouvrez, si vous êtes sûr, qu'il y aura un grand nombre de gens, qui se feront un honneur, & un merite, de n'y pas entrer, à quelque prix que ce soit.

Aïant de cette maniere considéré les Objections les plus fortes qu'on peut faire contre le *Christianisme en question*, & les principaux avantages, qu'on se promet du projet de l'abolir, je vais à présent, avec la même soumission pour des gens plus habiles que moi, exposer au jugement du public un petit nombre d'Inconveniens, que cette *Abolition* pourroit bien trainer après elle, & auxquels il semble que les Entrepreneurs n'ont pas fait assez d'attention.

Je suis persuadé que nos *Gens d'Esprit & de Plaisir*, nos *jolis Gens*, sont fort sujets à murmurer, dès que leur vuë est choquée par quelque Ecclesiastique crotté. Mais, ils ne considèrent pas, ces sages Réformateurs, quel avantage, quelle félicité, c'est pour de grands Esprits d'être toujours suffisamment pourvus d'objets de mépris, & de raillerie. Rien n'est plus propre à exercer & à augmenter leurs Talens, & à détourner leur bile de leurs Compagnons & d'eux-mêmes. Tant qu'il y aura des Gens d'Eglise, ces beaux Génies auront de quoi turlupiner, & de quoi invectiver, & ce qui n'est pas un avantage méprisable, d'invectiver sans exposer leur vie au moindre péril.

Voici encore un argument tiré de la même source. Si le Christianisme étoit un jour aboli, comment les Esprits forts, les *profonds Raisonneurs*, trouveroient-ils un autre sujet si exactement proportionné à leur tour d'esprit, & si capable d'en étaler toute la force, & toute la beauté ? De quelles merveilleuses productions d'esprit ne ferions-nous pas priver, sans pouvoir nous attendre à quelque Ouvrage équivalent de la part de ces Génies, qui, s'étant uniquement exercés sur la manière de tourner la Religion en ridicule, se sont mis hors d'état de briller sur tout autre sujet ? Nous nous plaignons tous les jours de la décadence du Bel-Esprit : voudrions-nous en retrancher la branche la plus fleurissante, & la plus féconde ? Auroit-on jamais soupçonné, que *Asgil* fût un beau Génie, & *Teland* un Philosophe<sup>[7]</sup>, si la Religion, ce sujet inépuisable, ne les avoit pourvus abondamment de Syllogismes, & de traits d'esprit ?

Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la Nature, & de l'Art, auroit été capable de procurer à *Tyndal* le nom d'Auteur profond, & de le faire lire ? Il n'y a que le choix de la matière, qui fait qu'un Auteur se distingue, & se signale dans le Monde savant. Si cent plumes de cette force avoient été employées pour la défense du Christianisme, elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel.

Ce qu'il y a de bien plus important encore, c'est que je crains bien, que l'Abolissement du Christianisme ne devienne un pernicieux moyen de *mettre l'Eglise en danger*. Je voudrois me tromper là-dessus ; mais, je crois fermement, que mes appréhensions ne sont que trop bien fondées. Je suis bien sûr que, dans la situation présente de nos affaires, *l'Eglise n'est pas en danger* ; mais, je prévois, qu'elle le sera, dès qu'on aura banni le

Christianisme de notre Ile. Et que fait-on si ce n'est pas-là un dessein pernicieux, que nos *Entrepreneurs* cachent sous les fleurs de leur beau projet ?

Il est déjà de notoriété publique, que les *Athées*, les *Deïstes*, les *Sociniens*, les *Antitrinitaires*, & d'autres Sectes subdivisées d'*Esprits forts*, sont des gens très-peu zelés pour l'Eglise établie. Ils se déclarent ouvertement contre le *Test*<sup>[8]</sup>, ils se soucient très-peu de nos *Cérémonies* ; & ils avouent franchement, qu'ils ne croient pas *le Droit divin de l'Episcopat*. Ils peuvent par conséquent être soupçonnés, sans trop d'injustice, d'en vouloir à la Constitution établie de l'Eglise Anglicane, & d'être capables de mettre le Presbyterianisme à sa place. Je laisse à juger à ceux, qui sont à la tête des affaires, si un changement pareil ne pourroit pas influencer sur la forme même de notre Gouvernement.

Voici encore une Considération tout aussi importante. Il n'est que trop apparent, qu'en donnant dans le projet dont il s'agit, nous nous jetterons à corps perdu précisément dans le même inconvénient, qu'on a principalement en vue d'éviter, & que l'extirpation de la *Religion Chrétienne* nous menera tout droit au *Papisme*.

Nous savons que c'est une Pratique constante des *Jesuites*, de nous détacher des Emissaires, avec ordre de jouer le rôle de Membres de chacune de nos Sectes. Des Peres de cette pieuse Société ont paru souvent au milieu de nous, comme *Presbyteriens*, *Anabatistes*, *Quakers*, & *Indépendans*, selon que chacune de ces Sectes étoit le plus en vogue. Il est certain même, que, depuis que la Religion a commencé à être décreditée dans notre Ile, il y a eu un bon nombre de *Missionnaires Papistes*, qui s'est mêlé parmi nos *Esprits forts*. Par exemple, *Toland*, ce fameux Oracle des *Anti-Chrétiens*, est un Prêtre Irlandois, Fils d'un Prêtre Irlandois ; & le savant Auteur du Livre intitulé les *Droits de l'Eglise Chrétienne*, qui est du même Caractere que les beaux Ouvrages du grand *Toland*, s'est reconcilié sous main avec l'Eglise Romaine, & continue toujours à en être le *tendre Fils*. Je pourrois en ajoûter d'autres ; mais, la chose est hors de conteste : aussi le motif de leur conduite est parfaitement bien raisonné. Ils sont persuadés, que si jamais le Christianisme est aboli parmi nous, le Peuple ne manquera pas de se ménager quelque autre Culte ; ce qui ne peut que le jeter dans la *Superstition*, & de-là dans le *Papisme*.

J'en conclus que si, malgré tout ce que je viens d'alléguer, on s'obstine à proposer un *Bil*, touchant l'Abolissement du Christianisme, il sera bon d'y faire une légère correction, & de mettre le mot de *Religion*, au lieu de celui de *Christianisme* ; ce qui satisfera beaucoup mieux aux véritables vues des *Entrepreneurs*. Tant que nous souffrirons dans la nature un Dieu & une Providence, avec toutes les conséquences que pourront tirer de-là certains raisonneurs curieux, nous ne toucherons point à la racine du mal, quelque mesures que nous prenions contre le Christianisme, tel qu'il est établi parmi nous. A quoi sert la *liberté de la pensée*, si elle ne produit point la *liberté de l'action*, qui en est l'unique but ? Quoi qu'elle semble n'avoir rien à démêler avec les Objections qu'on fait contre la Religion Chrétienne, cette liberté de l'action ne sauroit jamais être complète, tant qu'il restera, parmi les hommes, la moindre idée d'un Législateur Souverain. Aussi les Esprits forts en veulent-ils réellement à la Religion en général : ils la considèrent comme un *Edifice*, dont toutes les parties sont si fort dépendantes les unes des autres, qu'il ne peut que crouler sur ses fondemens, dès qu'on en arrache le moindre clou.

Leur pensée là-dessus a été très-heureusement exprimée par un homme qui, entendant élever un Passage sur lequel on prétendoit fonder la *Trinité*, conclut par une longue suite de Syllogismes, que *si ce Passage ne prouvoit rien, il étoit permis de donner dans le crime & dans la débauche, sans se mettre en peine des invectives des Prédicateurs*.

Il n'est pas nécessaire d'alléguer plusieurs autres preuves, pour faire voir évidemment, que l'intention des Esprits forts n'est pas d'attaquer quelque Article de la Foi Chrétienne, qui leur paroît de dure digestion ; mais, de renverser toute la Religion, qui, resserrant les actions humaines dans certaines bornes peut être considérée comme l'ennemie *de la liberté de penser, & d'agir*.

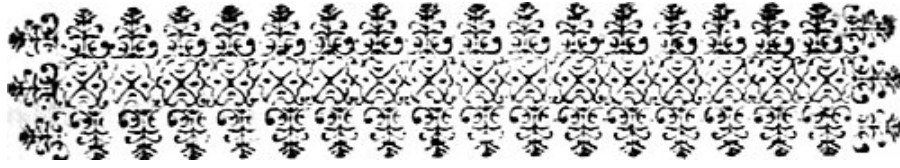
Si néanmoins on songe à faire passer ce Bil sans y rien changer, & qu'on en attende de si grands avantages pour l'Etat & pour l'Eglise, je serois du moins d'avis de le différer jusqu'à la Paix, afin de ne nous point brouiller avec tous nos Alliez, qui par malheur sont tous Chrétiens, & parmi lesquels ils s'en trouve, que les préjugés de l'éducation rendent assez bigots, pour se faire une gloire de porter ce nom. Ceux qui pourroient s'imaginer, qu'une alliance avec le *Turc* seroient propre à nous dédommager de la perte de nos

confédérez, se trompent grossièrement. Non seulement cette Nation est trop éloignée de nous, & presque continuellement en Guerre avec le Roi de *Perse* ; mais, elle seroit encore plus scandalisée de notre *Force d'Esprit*, que nos Voisins & nos Alliez eux-mêmes. Non seulement ces Infidelles reconnoissent un Culte Religieux ; mais, qui pis est, ils croient en Dieu, ce qui est fort au de-là de tout ce qu'on exige de nous même dans le tems que nous portons encore le titre de Chrêtiens.

Je finirai par la Remarque que voici. Quelques avantages, que ce projet magnifique promette à notre Commerce, je suis sur que, six mois après que l'Acte pour l'Éxtirpation du Christianisme sera passé, lez Actions de la Banque, & des Indes Orientales, tomberont du moins d'un pour cent ; &, puisque la Sagesse de la Nation n'a jamais été d'humeur à hasarder la cinquantième partie d'une pareille perte, pour la Conservation du Christianisme, je ne vois pas pourquoi elle voudroit nous exposer à cette perte entiere, simplement pour avoir le plaisir de le détruire.



1. † La fameuse Union de l'Ecosse & de l'Angleterre.
2. † L'Auteur fait par tout ailleurs un si grand cas du Savoir, qu'on voit évidemment, par ce seul Passage, que son dessein est de tourner en ridicule les Libertins, qui décident d'ordinaire effrontement sur la Religion, sans avoir ni Logique ni Lecture.
3. † Le Duc de Marlborough.
4. † Auteurs, qui ont écrit aussi cavalierement que ridiculement, sur la Religion.
5. † Actrices, & Acteur, de l'Opera de *Londres*.
6. † En faisant des Edits contre les Etoffes étrangères, & contre les Vins de France.
7. † Petits Esprits, qui ont brillé en écrivant contre la Religion.
8. † C'est un Serment établi par Acte de Parlement, par lequel on renonce à la Suprematie du Pape, & au Dogme de la Transubstantiation.



P R O J E T  
*Pour l'Avancement de la Religion,  
& pour la Reformation des*  
M O E U R S ,  
Adressé à Madame la Comtesse  
de Berkeley.

*L'an 1709.*

M A D A M E ,

**E**N plaçant le Nom de Votre Grandeur devant ce Discours, je n'ai pas l'intention de vous prier de le protéger. Je croirois cette priere fort déraisonnable, puisque vous ne sauriez recommander, sans être soupçonnée de quelque partialité, un Ouvrage qu'on vous dedie, quoique ce soit sans votre aveu, & qu'il vienne d'une personne qui ne se nomme pas. Mon dessein veritable est celui-là même, que j'ai si souvent censuré dans d'autres Préfaces ; & j'ai resolu de faire votre Eloge. Je ne m'arrêterai pas à Votre Naissance, il y a d'autres personnes aussi Nobles que vous ; ni à la grandeur de votre fortune, il y en a qui sont bien plus riches encore ; ni à cette charmante famille, image parfaite de ceux, à qui elle doit sa naissance ; peut-être que d'autres siècles, & d'autres païs, en ont produites de semblables. D'ailleurs, aucun de ces avantages ne donne une perfection réelle à ceux qui les possèdent ; ils ne font que donner plus

d'éclat au mérite réel. Ce que je veux louer en vous, Madame, c'est la piété, la candeur, le bon-sens, l'heureux naturel, l'affabilité, & la charité. Je voudrois, que, par rapport à toutes ces excellentes qualitez, il y eut beaucoup de personnes, qui vous égalassent, & qui vous surpassassent même. Peut-être qu'en ce cas Votre Grandeur échaperoit à l'importunité de cette Epître. Mais, puisque ces vœux sont assez inutiles, je crois qu'il est avantageux pour la Vertu, & pour la Religion, que tout le Roïaume connoisse votre Caractere, & qu'il sache, que la politesse la plus aisée, jointe à la piété la plus solide, brille en votre Grandeur, d'un éclat aussi naturel, que celui qu'on admire le plus dans chacune de ces qualitez séparées, lorsqu'on les trouve dans le caractere d'autres personnes. Malgré les traverses de la fortune, votre prudence a conservé la splendeur de l'illustre Maison, dans laquelle vous êtes entrée ; splendeur, qui avoit été si fort éclipsée, par la prodigalité excessive de plusieurs générations. Vous vous acquittez avec toute l'exactitude possible des devoirs differens, que la Providence vous impose ; témoin l'Education de vos deux incomparables filles dont la conduite est si généralement admirée ; témoin ce ménagement judicieux, si convenable à une épouse circonspecte, complaisante, & tendre ; & ces soins exacts, qui s'étendent jusque sur le moindre de vos Domestiques ; témoin enfin cette bonté, & cette charité pour les pauvres, dirigée par la raison la plus sùre.

Il est utile au public, dis-je, d'être informé de ces grandes qualitez, qui entrent dans le Caractere de Votre Grandeur : il lui seroit utile encore de le connoître entièrement ; mais, par malheur il ne voudroit pas ajouter foi à celui qui se hazarderoit à l'en instruire, & il le traiteroit sans doute d'Adulateur.

Pour éviter un reproche si odieux, je declare que ceci n'est pas une Dédicace, mais uniquement une Introduction à un petit Discours, qui traite de l'Avancement de la *Religion & de la Morale* : rien n'est plus naturel, que d'entamer cette matiere par quelques traits du Caractere d'une Dame, dont la conduite a le même but, que ma Dissertation. Je remarque avec une grande mortification, que, parmi tous les plans qu'on a proposez au public, dans cet Age si fécond en projets, il n'y en a pas un seul, qui concerne l'Avancement de la Religion, & de la Vertu ; quoique, sans parler ici des conséquences avantageuses d'un tel Projèt pour la vie à venir, ce soit le moïen le plus naturel & le plus facile d'avancer le bonheur de tout l'Etat, &

la félicité temporelle de chaque particulier. Il est bien vrai, que la foi & les bonnes mœurs sont prodigieusement altérées parmi nous ; & néanmoins je croi que, sans beaucoup de peine, on pourroit les mettre bientôt dans le plus haut degré de perfection, où elles puissent atteindre, dans l'esprit & dans le cœur de tout un Peuple. La méthode m'en paroît si aisée, que, pour la mettre heureusement en pratique, il suffit, à mon avis, d'en donner une idée à ceux qui y sont le plus intéressés, par *l'Honneur, par le Devoir, & par l'Amour-propre*.

Comme il seroit absurde de proposer des Remèdes, avant que d'être assuré qu'il y a des Maladies qui les demandent, & de s'effraier, sans être convaincu de quelque danger ; je commencerai par faire voir en général, que la Nation est extraordinairement corrompue, tant par rapport à la Religion, que par rapport aux Mœurs : ensuite, je tracerai d'une manière aussi abrégée, qu'il me sera possible, un plan de réforme, à ces deux égards.

Je fais bien que les Plaintes des Théologiens, sur la corruption du siècle, ne passent que pour des Phrases favorites, déstituées de sens ; mais, je ne suis nullement de cette opinion : & je croi fort, qu'en comparant sans partialité les vices de nos compatriotes d'à présent, avec ceux d'autres siècles, & d'autres Nations, on ne sauroit que trouver ces plaintes très-fondées.

Je n'alleguerai ici que des faits dénués de toute exagération, & de tous traits de Satyre ; & je croi que tout le monde m'accordera sans peine ce que je vais avancer. Il est d'abord certain, que parmi nos Nobles, & nos Gens aisés, il y en a à peine un seul entre cent, qui paroisse reconnoître la Religion pour le Principe de sa Conduite, & que la plus grande partie en est tout prête à avouer naturellement, dans les conversations ordinaires, son Irreligion, & son Incrédulité.

Il en est de même à peu près à l'égard du petit Peuple ; sur-tout dans nos grandes Villes, où la profanation & l'ignorance des Artisans, des Marchands du plus bas ordre, & des Domestiques, sont montées au plus haut degré qu'on puisse s'imaginer.

On remarque encore dans les Pays étrangers, qu'il n'y a pas dans tout l'Univers une Race de Créatures raisonnables, qui paroisse aussi peu susceptibles de Sentimens Religieux, que nos Soldats Anglois ; & j'ai entendu assurer à des Officiers de distinction, que parmi tous ceux de notre

Armée, qu'ils avoient frequentez, ils n'en avoient pas connu trois, qui, par leurs discours, & par leur conduite, parussent croire un seul mot de l'Évangile. On peut hardiment avancer la même chose, par rapport à nos Forces Navales.

Les Actions de ces Incrédules ne repondent que trop juste à leurs Sentimens. On ne fait plus ce que c'est que d'affecter du moins la Sageffe, & de pallier les Vices. On les expose hardiment aux yeux de tout le monde, comme les choses les plus indifferentes de la vie humaine, sans le moindre remord de conscience, & sans craindre de s'attirer par-là une mauvaise reputation. Tout homme vous dira, *qu'il a été ivre le jour précédent, ou qu'il va s'enivrer dans le moment même* ; & même il vous le dira d'un air aussi Cavalier, que s'il vous disoit, qu'il va faire un tour de promenade. Il vous racontera, qu'il s'en va dans un lieu infame, ou *qu'il en est revenu en fort mauvais état*, avec la même indifférence, dont il vous débiteroit une nouvelle : vous l'entendrez jurer, renier, profaner, blasphemer, sans être animé par la moindre passion.

Il est vrai que le Beau-Sexe est un peu plus réservé, & qu'il ne renonce pas absolument aux soins, qu'on doit avoir naturellement de la réputation ; néanmoins, ces soins n'inquietent pas beaucoup nos Dames, & elles ne paroissent pas trop convaincues, que la Vertu & la Sageffe soient des moyens nécessaires, pour gagner l'estime du public. Elles n'ont pas grand tort, puisque l'on voit des Femmes galantes aussi bien reçues par-tout, que celles, qui se distinguent par la Sageffe la plus austere, & qui ne sont pas assez delicates, cependant, pour ne pas honorer les autres de leurs visites. Cette maniere d'agir n'est à la mode parmi nous, que depuis peu d'années ; mais, elle est d'une très-dangereuse consequence : elle semble établir une espèce d'accommodement & de Capitulation entre le Vice, & la Vertu, & permettre aux femmes d'être vicieuses jusqu'à un certain point, pourvu qu'elles ne soient pas absolument prostituées. On diroit, qu'il y a un certain point fixe, où la Galanterie finit, & où l'Infamie commence ; & que cinquante Intrigues criminelles sont impardonnables dans une femme, mais qu'on peut bien lui en passer une douzaine.

Sans m'étendre d'avantage sur ces sortes de Vices, qui s'arachent effrontement le masque à eux-mêmes, je prie le Lecteur de jeter seulement en passant la vue sur les irregularitez & sur les excès, qui sortent du Jeu

comme d'un goufre, & qui se repandent sur les femmes aussi bien que sur les hommes. Parmi les derniers, il est fécond en fourberies, querelles, juremens, & blasphemes ; parmi les autres, il produit la négligence des affaires du ménage, une liberté sans bornes, des passions indecentes, & fort souvent la débauche, quand la personne même est réduite à la nécessité de suppléer aux défauts de la bourse. Le Jeu, à cet égard, peut être mis en parallèle avec la Justice, qui a pour maxime, *quod non habet in crumenâ luat ia corpore*.

Mais, ce ne sont-là que des Bagatelles, en comparaison d'autres Crimes, qui sont devenus familiers à notre Nation. Jettons les yeux sur les fraudes & sur les fourberies des Marchands ; sur la Justice, cet abîme d'injustices & d'extorsions ; sur le trafic ouvert, qu'on fait des Emplois Civils, & Militaires, & qui pourroit bien s'étendre en peu de temps aux Dignitez Ecclesiastiques ; sur l'infame manière, dont on exerce toutes les Charges ; sur les abus détestables, qui se sont glissés dans l'Élection de ceux qui doivent représenter tout le Corps du Peuple, & sur les factions & les brigues, qui semblent être l'unique objet de l'attention de ces *Députés*. J'ose y ajouter l'ignorance de quelques Membres du bas Clergé, la bassesse & le cœur servil de quelques autres & la conduite brusque & brouillonne de quelques jeunes Ecclesiastiques ridiculement boursoufflés d'un sot orgueil. Je laisse-là d'autres particularitez trop odieuses, qui influent extrêmement sur les irrégularitez du Clergé, & qui ont attiré, quoiqu'à tort, les mépris du public sur tout l'Ordre.

Voilà une espèce de *Sommaire* des Vices, qui se font généralement répandus parmi nous ; & je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail. Néanmoins, quelque profondes racines, qu'ils paroissent avoir jetées dans les âmes de nos Compatriotes, je suis le plus trompé des hommes, s'il n'est pas possible d'y apporter des remèdes efficaces. Le Projet, que j'ai formé là-dessus, n'est pas vague, ou uniquement propre pour la spéculation ; mais, je le crois fort aisé dans la pratique.

Tant que le droit de disposer de tous les Emplois reste attaché à la Couronne, il est au pouvoir du Souverain de rendre la Vertu & la Piété à la Mode, en les faisant considérer comme des Qualitez nécessaires, pour la faveur, & pour l'avancement.

Il est évident, par une expérience que nous faisons dans nos jours, que le seul exemple du meilleur des Souverains n'influe pas d'une manière fort

efficace sur les mœurs des sujets, dans un siècle extraordinairement corrompu. A-t-on jamais vu le Trône occupé par une Personne plus excellente que notre *Reine*. d'à-présent ? Je ne m'étendrai pas ici, sur son talent pour le Gouvernement des Peuples, sur sa tendresse pour ses Sujets, en un mot sur toutes ses Vertus purement Royales. Je ne parle que de sa Piété, de sa Charité, de sa Temperance, de son Atachement pour son Auguste Epoux, en un mot de toutes ces Vertus, qui relèvent le caractère d'un particulier, & dans lesquelles on peut dire sans flatterie, que personne ne la surpasse. Cependant, on peut avancer sans se faire soupçonner d'un tour d'esprit malin, & satirique, que notre corruption n'est pas beaucoup diminuée depuis son avènement à la Couronne ; & qu'il n'y arrivera aucun changement avantageux, si elle ne se sert pas de mesures plus efficaces que son exemple.

Une preuve certaine de la perversité de la Nature humaine, c'est que le seul exemple d'un Prince vicieux entrainera en peu de tems la masse generale de ses sujets ; & que la Conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'est pas capable de les reformer, si elle n'est pas soutenuë d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'Autorité, que les Loix lui donnent, fasse en forte, qu'il soit de l'interêt, & de l'honneur, de chacun, de s'atacher à la Vertu & à la Piété ; & que l'infamie & la disgrâce suive toujours le Vice, & prive les vicieux de toute esperance d'avancement. Pour établir ces utiles maximes avec succès, il devroit commencer par les introduire, dans son Domestique, & dans sa Cour. Ne pourroit-on pas, par exemple, obliger les Domestiques, & les Officiers subalternes de Sa Majesté, d'assister une fois par semaine au Service divin, avec des manieres décentes, de communier quatre fois par An, d'éviter les imprécations & les discours profanes, & de se conduire, du moins en aparence, avec Sobriété, & avec Sagesse ? Ne pourroit-on pas les assujettir à ces devoirs, en punissant les Transgresseurs, par la suspension, ou par la perte, de leurs Emplois ; & en établissant des Officiers honnêtes gens, pour prendre garde de près à leurs actions ?

Pour les personnes d'un rang plus élevé, qui exercent les Emplois Domestiques de la Cour, & qui aprochent Sa Majesté même, ne peuvent-ils pas recevoir de pareils commandemens de sa propre bouche ; & ne recevoir des marques de sa bonté, qu'à proportion qu'ils lui obéissent exactement à

cet égard ? Elle pourroit d'ailleurs ordonner aux Evêques, & à d'autres personnes d'une Pieté reconnuë, d'être attentifs à la conduite de ses Officiers, & de l'avertir de leur libertinage, tant à l'égard des sentimens, que par raport aux actions.

De plus, ceux, qui entreroient dans les charges domestiques de la Reine, pourroient être obligez de faire un serment parallele à celui dont on impose la necessité aux personnes, qu'on honore de quelque Emploi Ecclesiastique, & par lequel on défend l'Eglise contre la Simonie. Si l'on observoit de pareils Reglemens, il est évident que la Religion, & les bonnes-mœurs, deviendroient des Vertus à la Mode, & qu'elles passeroient pour l'unique moïen de parvenir aux Emplois, & de les conserver ; ce qui ne manqueroit pas de faire de salutaires impressions sur la Noblesse, & sur toutes les personnes de condition.

Si on mettoit en usage la même methode, avec toute la ponctualité possible, à l'égard de ceux, qu'on honore des grandes Charges de l'Etat, il est évident, qu'avec le tems elle introduiroit dans la Nation une Réforme entiere & generale. Dès que la Pieté & la Vertu seroient une fois estimées comme des qualitez necessaires pour l'avancement ; ceux, qui, par des moïens si grands & si nobles, seroient parvenus aux premieres Dignitez, ne manqueroient pas d'imiter l'exemple de la Reine, dans la distribution des Emplois subalternes, qui seroient à leur disposition ; sur-tout, si la moindre faveur, ou la moindre partialité, pour des sujets indignes, passoit pour un manque de devoir, propre à attirer au coupable la Disgrace de la Cour.

Il y a un si grand nombre de petits Emplois répandus par tout le Roïaume, que si tous ceux, qui les exercent, menoient une vie exemplaire, tout prendroit bientôt une face nouvelle parmi nous, & la Religion y seroit en peu d'années dans l'état le plus fleurissant.

Il ne faut pas s'imaginer que les Revenus de l'Etat souffriroient d'une pareille Reforme, puisque de dix Emplois, qui sont mal exercez, il y en a du moins neuf, dont il faut attribuer la mauvaise administration, à un manque de probité, plutôt qu'à un défaut de lumieres. Pour moi, je ne connois point de Charge, de laquelle la Pieté puisse rendre un homme incapable ; &, quand cela seroit, ce n'est pas la raison de faire contre mon projet une objection de cette nature ; à présent, qu'en disposant des charges, on ne se

donne pas la peine de songer seulement aux qualitez qui rendent une personne propre à s'en acquiter comme il faut.

Je me suis imaginé fort souvent, qu'une Dignité, semblable à celle de la Censure chez les Romains, pourroit être introduite chez nous avec succès, & renfermée dans les bornes nécessaires, pour l'empêcher de tomber dans des excès pernicieux. Les Romains connoissoient aussi bien que nous les avantages de la Liberté, & les moyens nécessaires pour la maintenir. Ils en étoient aussi jaloux que nous : dans toutes les occasions ils s'en montroient aussi hardis défenseurs. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir vu, dans leurs Histoires, de grandes plaintes, sur les inconveniens attachés à cette Dignité : elles nous ont informés, au contraire, de mille effets extraordinairement utiles de cette Charge salutaire.

Il s'est répandu dans notre Nation un grand nombre de Vices, qui ne sont que trop connus de tout le monde quoi qu'ils échappent à la rigueur de toutes nos Loix. Tels sont l'*Atheïsme*, l'*Ivrogerie*, la *Fraude*, l'*Avarice*, & plusieurs autres de la même nature, qui pourroient être de la compétence de cette nouvelle Dignité. Supposons, par exemple, qu'on établit des *Commissaires*, pour aller dans tous les Cantons du Royaume s'informer de la conduite, pour le moins, de ceux qui sont dans les Emplois, & s'éclaircir de leurs mœurs, comme de leur capacité.

Ces personnes seroient obligées de recevoir toutes les informations, & toutes les plaintes, qu'on leur présenteroit, & d'en faire leur rapport, sous serment, à la Cour, ou bien au Ministère, afin de leur fournir des moyens de couper la racine à ces sortes de maux, par une distribution équitable, de peines, & de récompenses.

Je n'entre point là-dessus dans un plus grand détail de mon Systême, qui, venant d'un simple particulier, pourroit être sujet à plusieurs inconveniens, mais dont l'idée recevroit aisément la forme nécessaire de la Sagesse de ceux qui sont à la tête des affaires. Ce que j'ose assurer avec confiance, c'est que six mille livres sterling ne seroient pas mal employées à l'entretien de *six Commissaires dûement qualifiés pour cet Emploi*, & qui seroient obligés d'aller deux à deux faire toutes les années le tour du Royaume, dans le dessein que je viens d'indiquer.

Mais, ce dernier Article ne touche pas directement l'intention que j'ai de faire voir, que, sans le moindre effort du côté du Pouvoir Legislatif, la Reine seule est la Maitresse de réformer les Sujets ; ce qu'Elle est obligée de faire en conscience, en y employant son Autorité, aussi bien que sa Conduite exemplaire.

On m'accordera, je crois, sans peine, que l'exemple de cette grande Ville influë extrêmement sur tout le Roïaume ; & que cette Ville est également dominée par les influences de la Cour, du Ministère, & de tous ceux qui en dépendent par leurs Charges, ou par leurs Espérances. Or si, sous une aussi excellente Princesse que la nôtre, nous voyons tous les Officiers de la Cour régler dans leur conduite, & un Ministre qui se distinguât par la piété ; si nous voyons toutes les Charges de l'Etat & de la Robbe remplies de personnes du même caractère, soigneuses à ne placer dans les emplois subalternes, que des gens de mérite, & obligées de faire de pareilles choses, & par l'exemple de notre Souveraine, & par la crainte de perdre leurs Dignitez ; ne m'avouera-t-on pas, que l'Empire du Vice, & de l'Irreligion, seroit bientôt détruit dans notre Capitale, & qu'il chanceroit en peu de tems dans tout le Roïaume, qui a avec elle de si grandes liaisons, & qui affecte si fort d'en suivre les manieres ?

Si l'on se met une fois fortement dans l'Esprit, que la Religion est un degré nécessaire, pour parvenir à la faveur & à l'avancement, peut-on comprendre, que des personnes devouées à leur leur réputation, & à leur fortune, ôseroient se déclarer contre les maximes, & se conduire comme si elles les méprisoient ? Il n'y a point de qualité si contraire au naturel de l'homme, qu'il ne se l'approprie, pour ménager ses intérêts, ou pour favoriser les passions dominantes. Le mortel le plus fier devient humble, l'Esprit le plus farouche s'adoucit, le plus paresseux se rend industrieux & actif, quand il s'agit d'atteindre l'objet de ses vœux les plus ardens. Avec quelle vivacité, par conséquent, n'entreroit-on pas dans les routes de la Vertu, & de la Pieté, si elles menaient infailliblement à la faveur, & à la fortune ?

Si dans nos Armées on mettoit quelques bornes aux imprécations, aux discours profanes, à la débauche dont on tire vanité, au jeu excessif, & à l'intemperance, je ne vois pas, que les conséquences d'une telle Réforme pourroient être dangereuses. Je suis très-persuadé, que la corruption n'y seroit, ni si générale, ni si exorbitante, si on obligeoit du moins les Militaires

à quelque bienfiance extérieure dans leur conduite, si leur libertinage n'étoit pas un moien de s'avancer, & si la pieté ne leur servoit pas d'un obstacle presque infurmontable, pour faire leur chemin. J'ai été informé par des Officiers d'une très-grande distinction, que, dans toutes les Armées des Alliez, il n'y a point de troupes aussi mal disciplinées, que les nôtres ; & je comprends fort bien, qu'il est impossible, qu'elles le soient mieux. Les Soldats ont continuellement devant leurs yeux le mauvais exemple de leurs Chefs ; & ils ne fauroient donner dans aucun Crime, dont leurs Officiers ne soient infiniment plus coupables qu'eux, sans y être portez par des tentations également fortes.

On accuse généralement nos Officiers d'avoir rétabli parmi nous le vice brutal de boire avec excès, qui étoit disparu presque entierement en Angleterre, il y a quelques années. Il est certain, qu'ils ont réüssi merveilleusement bien. Plusieurs jeunes gens de Famille, & même un grand nombre de Nobles du premier ordre, ont fait de grands progrès, sous de si habiles Maîtres : ils n'ont pas le moindre soin de cacher leur talent ; &, s'ils n'en ont aucune honte, c'est qu'ils sont persuadez, qu'il ne les exposera à aucun reproche.

Ce mal seroit bientôt deraciné, si la Reine trouvoit bon de déclarer ouvertement, qu'aucun jeune homme, de quelque qualité qu'il pût être, adonné à un vice si honteux, ou à quelqu'autre également infame, n'auroit accès à sa faveur, ni même à sa presence ; & si elle ordonnoit positivement à ses Ministres, & à tous ceux qui possèdent les premieres Dignitez de l'Etat, de les traiter avec le même mépris. Dès que cette déclaration seroit généralement connuë, tous ceux qui ont le moindre atachement pour leur réputation, & pour leur fortune, éviteroient avec soin le Commerce de pareils débauchez. Par-là le Vice deviendroit tellement infame, que ceux, qui ne voudroient pas se donner la peine de l'arracher de leur cœur, s'efforceroient du moins de sauver les aparences.

Cette même methode pouroit arrêter dans sa course la coutume impetueuse de brusquer la ruine, en jouant des sommes immenses. La cause, qui fait faire tant de progrès dans la Nation au Jeu immodéré, c'est qu'on le soutient, & qu'on paroît l'animer, par une conduite toute oposée à celle que je recommande ici ; ce qui ôte absolument l'autorité aux Loix qui ont été faites pour le tenir en bride.

On ne fauroit me nier encore, que le défaut de discipline exacte & severe, dans nos Univerfitez, n'ait été d'une dangereufe confequence pour notre jeunefſe, qui y eſt prefque entierement abandonnée à fa propre conduite : fur-tout, la Nobleſſe, qui, ne confidérant pas l'Erudition comme néceſſaire à fa ſubſiſtance, y vit à fa Fantaiſie, & y prend ſes degrès, ſans qu'elle ſoit obligée de faire quelques progrès dans les Siences ; ce qui eſt le plus grand, & le plus pernicioeux, de tous les abus. Si l'on ne gagne pas dans les Univerfitez quelques notions du Savoir, & des belles Lettres, il eſt certain qu'on y perd abſolument ſon tems ; puisſque tout ce qui fert d'ornement à une belle éducation eſt infiniment mieux enſeigné par-tout ailleurs. Le ſéjour, que les jeunes gens y font, ne fauroit ſervir à les détourner de la route du vice, ou à les éloigner des occaſions de ſe débaucher : ils s'y trouvent enſemble en trop grand nombre, & ils ſont trop Maitres de leurs Actions, pour qu'une ſemblable intention puiſſe promettre la moindre réuſſite.

Cependant, de quelle nature que puiſſent être les abus qui ſe ſont gliffez dans les Univerfitez, par la négligence, & par la longue fuite des tems, qui a fait perdre aux anciens Statuts toute leur vigueur, on peut y remedier, par des Ordres ſeveres de la Cour, adreſſez aux Chefs & aux Inspecteurs des Colléges ; ſans parler ici de l'Autorité particuliere de Sa Majeſté dans quelques-unes de ces Maisons, fondées par ſes Prédéceſſeurs.

Au fortir des Univerfitez, la jeune Nobleſſe, & d'autres Ecoliers d'une Fortune conſidérable, ſont d'abord envoïez dans la Ville, de peur de contracter des Airs de Pédanterie, par un trop long ſéjour dans les Colléges. Pluſieurs jeunes Gentilshommes ſont placez dans les *Apartemens de la Cour*<sup>[1]</sup>, où ils ont toute liberté de ſuivre aveuglement leurs paſſions, & leurs caprices.

Les mauvaiſes conſequences de tous ces relâchemens dans l'éducation paroiffent évidemment, en ce que de dix perſonnes, qui parviennent, & qui ſe diſtinguent, dans l'Egliſe, dans la Cour, dans la Politique, & dans les Armées, il y a neufs Cadets de Famille, ou gens ſans naiſſance, qu'une Fortune bornée anime au travail, & à l'application.

Pour ce qui regarde ces *Appartemens de la Cour*, à moins que de ſuſoſer qu'ils ſont fort dégénérez de leur inſtitution primitive, il faut avouer que jamais aucun Seminaire n'a été plus mal réglé dans un Païs Chrétien. Si

l'on peut y remédier sans l'interposition du pouvoir législatif, c'est ce que je ne saurois déterminer, faute d'avoir fait des recherches assez exactes là-dessus. Ce que je sais très-bien, c'est que toutes les Nations éclairées se sont accordées, en établissant des *Seminaires*, à obliger la jeunesse à l'observation exacte de certains devoirs moraux sur-tout de la Justice, de la Tempérance, & de la Sagesse ; & de n'en pas borner les obligations aux Sciences, & aux exercices du corps : au lieu que, chez nous, on se moque ouvertement de cette partie essentielle d'une bonne éducation.

On me permettra de dire ici, sans avoir le moindre dessein de choquer le Clergé, que, par une prévention aussi commune que pernicieuse, les Ecclesiastiques eux-mêmes détruisent les Services, qu'ils pourroient rendre à la Religion, & à la Vertu : ils affectent de n'avoir aucun Commerce, sinon les uns avec les autres, & de ne se point mêler avec les Laïques ; ils ont leurs Sociétés particulières, leurs Caffés particuliers, où ils paroissent toujours pour ainsi dire en troupe. Un Ministre tout seul ose à peine se montrer dans une Compagnie de gens polis : &, s'il s'y trouve par malheur, il est taciturne, la défiance est peinte sur son visage, il est dans des appréhensions continuelles d'être turlupiné, & d'être en butte à des railleries offensantes.

Cette conduite du Clergé me paroît aussi sensée, que le seroit celle des Médecins, s'ils mettoient tout leur tems, à visiter leurs Apoticaire, ou à se visiter les uns les autres, sans se mettre en peine de leurs malades. A mon avis, le Commerce avec les Laïques est l'affaire principale des Gens d'Eglise ; & je ne crois pas, qu'ils puissent trouver un moïen plus efficace de sauver les âmes, que de se rendre propres à plaire dans la Conversation des gens du monde : leur érudition pourroit y contribuer beaucoup, s'ils s'appliquoient à la polir, & à la débarrasser de la Rudesse, & de la Pédanterie. Il est ordinaire à présent, que ceux qu'on appelle *bons-vivans*, qui ne vont jamais à l'Eglise, & qui ne s'amuse point à parcourir les Livres de dévotion, forment leur idée de tout le Clergé, sur quelques pauvres Ministres vagabonds, qui se crottent dans les rues, ou qui semblent se dérober de quelque Maison de *Qualité*, où ils font l'Office de *Chaplain* pour dix *Shellings* par mois. Cette idée n'est pas rectifiée par la vue d'autres Ecclesiastiques, qui ont des talens plus relevés, & une figure plus revenante.

Que certains Raifonneurs pensent ce qu'ils trouvent à propos, il est certain qu'il faut porter la masse generale des hommes à aimer & à estimer les Gens d'Eglise, si l'on veut leur inspirer de la tendresse pour la Religion. On fait d'ordinaire fort peu de cas d'un Remede, quelque excellent qu'il puisse être, s'il est donné par un Médecin, qu'on hait, ou qu'on méprise.

Or, si les Ecclesiastiques avoient autant de penchant à frequenter les bonnes Compagnies, qu'en ont d'autres honnêtes gens ; s'ils vouloient étudier un peu l'Art de la Conversation, ils seroient les bien-venus par-tout, où l'on a quelqu'égard pour le bon-sens, & pour la politesse ; &, par consequent, ils previeudroient mille discours impertinens & prophanes, & mille actions du même caractere. Il ne seroit pas à craindre même, que des gens, qui auroient la moindre idée du sens-commun, se plainnissent d'être génez par la Compagnie d'un Homme d'Eglise, parce qu'ils n'oseroient prononcer devant lui des blasphemes, & des railleries obscenes.

Pendant que le Peuple est si jaloux de l'Autorité & de l'Ambition des Ecclesiastiques, qu'il ne sauroit penser qu'avec horreur au Rétablissement de l'ancienne Discipline de l'Eglise, je ne vois pas, pour le Clergé, d'autre methode de reformer le monde, que de faire tous les efforts, que la vertu avouë, pour se rendre agréable aux Laïques. C'est-là sans doute une partie de la Prudence du Serpent, recommandée dans l'Evangile ; & c'est précisément le procedé dont se glorifie St. Paul, *qui devenoit tout à tous, Juif aux Juifs, & Grec aux Grecs.*

Je suis persuadé, qu'il seroit difficile de faire goûter cet expedient aux Gens d'Eglise, qui se font mis généralement dans l'Esprit, que cette coutume de se bannir de la Societé des gens du monde est une partie essentielle de leur devoir. Je sai même, qu'on s'est efforcé de leur inspirer cette idée, dans plusieurs Lettres Pastorales des Evêques. Il y a même un de ces Prélats distingué par ses lumieres & par son mérite, qui leur a donné de pareils préceptes, quoique, pendant toute sa vie, il ait pris lui-même un chemin tout opposé ; mais, je me trompe fort pourtant, si ces Conseils sont les motifs les plus forts d'une telle conduite, & si les Ecclesiastiques n'y sont pas portez plus efficacement, par une certaine honte atachée à une mauvaise éducation, & par la crainte d'être insultez par les gens du monde.

Ces deux motifs perdroient bientôt toute leur force, si la Vertu, & la Religion, soutenuës par la Cour, étoient en vogue parmi tous ceux, qui

occupent les grandes Charges, & qui les briguent, ou qui se flatent d'y parvenir un jour. Une estime, extérieure du moins, pour le Clergé, seroit la conséquence infaillible d'une telle Réforme ; & les Gens d'Eglise auroient assez de bon sens, pour trouver leur devoir & leur intérêt à se rendre propres à une conversation polie, dès qu'ils ne craindroient plus d'être offensez & choquez par des obscénitez & des profanations.

J'ai une autre Considération encore à communiquer au Public, sur le même sujet ; mais, je crains bien qu'elle ne passe pas pour *orthodoxe*.

Le Clergé est parmi nous le seul ordre de personnes, qui porte constamment un habit distingué du reste des hommes. Une expérience, fort contraire à la raison, nous en fait voir cette pernicieuse conséquence ; que, tandis qu'il se trouvera des personnes d'une conduite scandaleuse sous cet habit distingué, il sera méprisé par-tout où on le trouvera. Un homme du monde, voyant par hazard un faquin, qui, couvert de cette robe, tache au milieu de la nuit de regagner sa maison d'un pas chancelant, (spectacle, qui n'est pas extrêmement fréquent parmi nous, mais qui ne tient pas pourtant du miracle,) aura d'abord mauvaise opinion de tout le Clergé ; & il fera par cela même confirmé dans ses propres vices. On y pourroit remédier en quelque sorte, si l'on avoit soin d'envoier ces Théologiens vagabonds dans les *Indes Occidentales*, où il y a pour eux de l'Ouvrage de reste, & plus de moiens de faire fortune qu'ici. Mais, un Remède plus général, & plus efficace, seroit de ne permettre l'usage de la Robbe, qu'à ceux, qui auroient quelques bénéfices, ou assez de bien pour se tirer du mépris ; & il vaudroit encore mieux, à mon avis, qu'excepté les Evêques, tous les Ecclesiastiques s'habillassent modestement, comme les autres hommes, hormis dans les occasions, où ils seroient obligez d'exercer leur ministère.

Il s'est glissé dans cette Ville un autre abus, qui contribue extrêmement aux progrès du vice. On donne souvent la Charge importante de *Juge de Paix* ou de *Commissaire*, à des gens, dont l'intérêt est de bannir la Vertu d'au milieu de nous ; à des gens, qui subsistent, & qui s'enrichissent, en soutenant les excès les plus afreux, & en vendant leur protection à toutes les femmes de médiocre vertu, qui ravagent leurs differens quartiers. C'est ainsi, que ces dignes Magistrats, au lieu de mettre des bornes aux crimes les plus énormes, les redoublent, & causent dix fois plus de debauches, qu'il n'y en auroit sans leur Magistrature. *Non hoc inventum munus in usum.*

Rien n'est plus évident. Ces femmes pernicieuses, aiant une double charge à soutenir, leur propre subsistance, & celle du Juge, doivent redoubler leur industrie criminelle, & leurs infames artifices.

Il est certain, que la Reine, & le Ministere, pouroient facilement redresser ce detestable abus de la Justice, en augmentant le nombre de ces *Commiffaires*, en ne choisissant que des gens vertueux & integres, en ne donnant cet emploi qu'à des personnes riches, & peut-être en mêlant parmi eux quelques Ecclesiastiques du premier rang, sans permettre à qui que ce fût de refuser cette Charge, quand elle lui seroit offerte.

La Reforme du Théâtre dépend absolument de Sa Majesté : &, par les impressions, qu'il fait sur l'esprit de la jeunesse, il merite bien qu'on y prête la plus grande attention. Je ne parlerai pas ici de certains Passages de nos Comedies, indecens, ou profanes ; ni des turlupinades, dont on accable la dignité même du Clergé ; ni d'autres irregularitez criantes, dont on accuse avec raison nos Pièces de Théâtre, & sur-tout les plus modernes.

J'observerai seulement la *Justice distributive* de Messieurs les Auteurs, qui ne manquent jamais de punir la Vertu, & de recompenser le Vice, contre les regles de critique les plus sensées, & contre la pratique constante, de tous les siècles, & de tous les autres Peuples.

On verra d'ordinaire sur la Scene un Gentilhomme Campagnard, qui n'a d'autres défauts, que de l'Impolitesse, & un accent Provincial, qu'il n'est pas le maître de quitter, condamné à épouser une Courtizane usée, ou une Fille de Chambre, qui a fait banqueroute à son honneur. En recompense, un Scelerat de profession, à qui on donne pour qualitez brillantes la Prodigalité, la Profanation, l'Intemperance, & la Débauche la plus excessive, devient l'Epoux d'une riche Heritiere, propre à reparer les brèches qu'il a fait dans son Patrimoine, par les excès les plus honteux. Comme, dans une Tragedie, on releve & on embellit le Caractere d'un Heros dans l'Esprit des Spectateurs, en lui attribuant plusieurs grandes Victoires, nous representons les Heros de nos Pieces Comiques chargez des Dépouilles de plusieurs Femmes conquises, par la Ruse, & par l'Effronterie.

Je ne me souviens pas que nos Auteurs Dramatiques aient jamais donné sur le Théâtre un Succès avantageux à une Intrigue criminelle, avant Charles II. ; mais, depuis son Regne, un Echevin ne manque jamais d'être

cocu sur la Scene, ni une Vierge innocente d'être dupée, dans le tems que le Spectateur est obligé de supposer, que la Fornication & l'Adultere sont commis derriere les Couliffes, & de garder pour ainsi dire les manteaux.

Ces Irregularitez criminelles du Théâtre, & plusieurs autres particulieres à notre Age, & à notre País, ne subsisteront, que tant que la Cour voudra bien les tolerer, & y conniver ; & certainement, une Pension ne seroit pas mal employée à quelque homme vertueux, savant, & spirituel, à qui on donneroit la commission de retrancher les passages scandaleux des Pièces, qui ont déjà cours parmi nous, & de celles qu'on offre de tems en tems, pour être représentées. Par-là, & par d'autres Reglemens senez, le Théâtre pourroit devenir un Divertissement innocent & utile au lieu de jeter du scandale sur notre Patrie & sur notre Religion.

Les Propositions, que j'ai faites jusqu'ici, pour l'Avancement de la Religion, & de la Vertu, ne sont pas vagues, & de pure speculation : elles peuvent être mises en usage, par un Prince pieux & actif, fermement résolu à en profiter, & à y donner toute son attention. Je ne croi pas même, qu'on puisse faire contre elles les moindres Objections, si-non, qu'en faisant de la Religion un degré vers les Dignitez & vers la Fortune, on augmenteroit le nombre des Hypocrites parmi nous. Je le crois effectivement ; mais, pourvu que, par les Methodes que j'ai indiquées, une seule personne d'entre vingt devint réellement vertueuse, je pense pourtant que notre Roïaume y gagneroit. D'ailleurs, la simple Affectation de la Vertu vaut mieux que le Vice demasqué, & que le Libertinage qui marche à decouvert : elle porte du moins les livrées de la Religion, en reconnoît l'autorité, & évite le scandale. Je m'imagine même, qu'un deguisement continuel gêne trop la Nature humaine, & sur-tout le temperamment Anglois.

Il est probable que nos Compatriotes abandonneroient leurs vices, par pure lassitude, plutôt que de s'ocuper toujours à sauver les aparences, & à chercher des biais, pour s'y livrer en particulier, & pour les dérober aux yeux du public. Je crois, que bien souvent il est de la Religion, comme de l'Amour, qui, à force d'affectation, peut devenir réel. Par raport aux sentimens, il n'y a qu'un pas de la fiction à la réalité.

Tous les autres Projets, qui tendoient au même but, ont été jusqu'ici inutiles. Toutes les Loix, contre les mauvaises mœurs, ont manqué du côté

de l'exécution ; & les Edits, qu'on a faits de tems en tems, pour leur donner une nouvelle force, n'ont passé, que pour de simples formalitez.

On dit même que certaines Societez Religieuses, établies dans la meilleure intention du monde, & par des personnes d'une Pieté exemplaire, se sont changées avec le tems en Assemblées factieuses, occupées à un Commerce honteux, uniquement propre à enrichir d'infames Délateurs.

Cependant, par raport à la Politique, même, il est d'une plus grande nécessité, qu'on ne pense d'ordinaire, de prendre des mesures vigoureuses & efficaces, pour executer une pareille reforme. La ruine d'un Etat est ordinairement précédée, par une corruption generale, & par un mépris universel de la Religion ; & c'est-là par malheur notre triste cas.

*Dis te minorem quod geris, imperas.*

Ce Projet n'est pas d'une nature à être differé jusqu'à un tems de Paix & de Loisir : une heureuse réforme dans les sentimens, & dans la conduite, est le meilleur moïen, que la Nature, & la Religion puissent nous fournir, pour finir avantageusement la présente Guerre ; car si ceux, qui remplissent les Charges, s'acquittoient de leurs devoirs, par un Principe de Conscience, nos affaires n'auroient rien à essuïer de la fraude, de la négligence, de la corruption. D'ailleurs, si nous croïions en Dieu & sa Providence, & si nous nous conduisions conséquemment à cette persuasion, nous pourrions nous attendre à l'assistance du Ciel, aïant une cause aussi juste qu'est la nôtre.

Jamais aussi la Majesté de la Couronne de la grande Bretagne ne pourroit se revetir d'une plus grande splendeur, aux yeux des Sujets & des Etrangers, que par l'exécution d'un projet, qui, produisant des effets si admirables, donneroit la plus grande idée du pouvoir de nos Souverains. Le Pouvoir est le centre des Vœux de tous les Princes ; & un Monarque d'une puissance limitée ne peut jamais mieux satisfaire à une Ambition réglée, qu'en faisant valoir des Loix salutaires.

Il faut remarquer encore, que tous les differens partis s'acorderoient à pousser une si excellente entreprise, pour se donner de la Réputation. Il est même naturel de croire, que ce seroit le meilleur expédient pour calmer leurs animositez. J'ai observé, que les Esprits les plus factieux sont

précifément ceux qui font voir, dans toutes leurs actions, le moins d'attachement pour la Religion, & pour la Vertu. Si de telles gens, du moins ceux qui font les plus incorrigibles entr'eux, ne veulent pas reconnoître l'utilité de nos mefures, & refter en proie aux inquietudes de leur propre naturel, le mal ne fera pas grand ; & il ne fera pas fort difficile de gagner les autres, & de les reconcilier.

A préfent, les corruptions exceffives, qui font répandues dans l'adminiftration de nos affaires, paffent l'Imagination. Des perfonnes d'une grande habileté ont fait voir par un calcul exact, que de fix millions, qu'on leve tous les Ans fur le Peuple, pour le bien public, un bon tiers s'abime dans les différentes Classes & Subordinations de ceux qui adminiftrant nos Deniers avant que le refte puiſſe être employé pour l'utilité de la Patrie. C'eſt-là un inconvenient accidentel de notre Liberté : &, tandis qu'on confiera nos affaires à des gens, qui ne font fuſceptibles d'aucun remords, & qui n'ont d'autre vuë qu'un vil intérêt, la feule choſe, qui pouroit nous défendre, contre leurs rapines, ce feroit le pouvoir arbitraire d'un Prince, qui les feroit pendre, dès que leurs Fraudes feroient découvertes. Mais, chez nous, le Souverain ne peut rien fans les Loix ; & le feul danger, où ces Scelerats s'expoſent, en cas qu'on découvre leurs vols, c'eſt la perte de leurs emplois ; danger, qu'on peut éviter de mille différentes manieres. Quand la fourberie eſt parvenue au plus haut point, elle tire de fon propre fein des armes pour ſe défendre. Tout ce qui peut arriver de plus chagrinant à ces malhonnêtes gens, c'eſt que, quand leurs crimes font fi énormes, & fi généralement connus, que les Miniſtres font obligez, par pure honte, de les priver de leurs charges, ils en ſortent accablez des dépouilles de la Nation, & *fruuntur Diis iratis*. Je pourrois nommer ici une *Commiſſion*, dans laquelle pluſieurs perfonnes, n'ayant pour toute penſion que cinq cens livres ſterling, fans autres revenus confiderables, ont vecu comme s'ils en avoient deux mille par an, & ont acheté des *Terres*, & des *Annuités*, pour plus de quarante ou de cinquante mille livres.

Il ne feroit pas difficile de citer cent autres exemples de la même nature. Quel remede peut-on trouver à de pareilles mal-verfations, dans une Conſtitution comme la nôtre, que de mettre la Religion en vogue, & de remplir les Charges de perfonnes portées, par l'eſperance d'une recompènſe

éternelle, & par la crainte d'une punition fans bornes, à se conduire avec Justice, & avec Intégrité ?

Le Souverain, comme je l'ai déjà dit, en est absolument le Maître : il n'a qu'à régler exactement les Ministres, & les personnes honorées des plus grandes Dignitez du Roïaume, & les favoriser selon que leur attachement pour la Pieté, & pour les bonnes mœurs, les en rendra dignes ; afin que, par leur exemple, & par leur autorité, ils reduisent à la même reforme tous ceux, qui dépendent d'eux, & qui sont interessez à chercher leur protection.

Il est certain, qu'une telle reforme executée avec succès se répandroit bientôt dans tout le Roïaume, puisque la plûpart de la Jeunesse de quelque distinction passe dans cette capitale la partie de la vie la plus susceptible de fortes impressions, & qu'elle s'y assemble de tous cotez, pour atraper de belles manieres, ou pour faire fortune. Ceux de ces jeunes gens, qui retournent ensuite dans leurs Provinces, y sont imitez comme les plus parfaits modèles d'esprit & de politesse.

Si une fois on étoit en train de considérer la Religion, & la Vertu, comme des qualitez necessaires pour la réputation, & pour l'avancement ; si le Vice & l'Irreligion n'étoient pas seulement chargez d'Infamie, mais encore un obstacle invincible à toutes les esperances de fortune ; notre devoir, devenant la même chose que notre intérêt, jetteroit de profondes racines dans nos Ames. Il feroit tellement enté sur le Génie de toute la Nation, qu'il seroit difficile à un Prince peu vertueux de nous faire retourner à notre première corruption.

Je me suis borné aux moïens d'avancer la Pieté, qui sont au pouvoir d'un Souverain limité dans sa puissance, comme le nôtre, & qui consistent dans une execution vigoureuse des Loix établies. En voilà assez pour un Projet qui n'est pas recommandé par un nom illustre. Si l'on en voïoit une fois le succès, je ne doute point, qu'on ne mit encore en œuvre d'autres mesures, qui ne dépendent pas entierement du Prince, & que le *Pouvoir Legislatif* ne négligeroit rien, pour y mettre la dernière main. J'indiquerai seulement ici un petit nombre de moïens, dont il pourroit se servir avec fruit.

Pour reformer les Vices de la Ville, qui ont une si grande influence sur tout le Roïaume, il seroit fort utile de faire une Loi, pour ordonner à tous les Cabaretiers de renvoïer leur chalands chez eux, & de fermer leur porte à

minuit ; & pour défendre à toute femme, quelle qu'elle pût être de mettre jamais le pied dans un Cabaret, sous quelque prétexte que ce fût. On comprend facilement, qu'une pareille Loi préviendrait un tres-grand nombre d'Inconveniens, comme Querelles, Débauches, Vols, Maladies infames, & un grand nombre d'autres maux, qu'il est inutile de mentionner. Il feroit bon même d'enjoindre aux Maîtres de ces maisons, sous des peines severes, de ne donner à chaque Compagnie qu'une certaine quantité de boisson, & de leur refuser tout ce qui pourroit les jeter dans des excès.

Je croi qu'il y a à peine dans toute la Chrétienté une seule Nation, où toutes sortes de Fraudes sont pratiquées dans un aussi haut degré que chez nous. L'Homme de Robbe, le Negociant, & l'Artisan, ont trouvé chacun dans sa vocation tant de moïens de tromper, & tant d'artifices subtils, qu'ils passent la portée de la prudence humaine, incapable de se précautionner contre tant de pièges. Nos Legislaturs ne pouroient jamais rendre un plus important service au Public, qu'en appliquant un remède efficace à ce mal, qui, dans plusieurs cas, mérite des chatimens plus rigoureux, que certains crimes, que nos Loix punissent par la mort du coupable. Le Marchand de Vin mêle du Poison à ses liqueurs frêlatées, & tuë par-là plus de sujets, qu'une maladie contagieuse. L'Avocat vous persuade d'entrer dans un Procès, dans lequel il prévoit votre ruine, & celle de toute votre Famille. Le Banquier prend tout votre capital, & il vous en promet des rentes considerables, resolu de faire banqueroute le jour après. Tous ces Scelerats meritent infiniment mieux la Potence, que ce Malheureux qu'on y atache, pour avoir volé un Cheval.

On ne sauroit gueres répondre devant Dieu, & devant les Hommes, de ce qu'on ne fait point quelque Loi severe, contre la Liberté excessive de la Presse. Du moins devoit-on prévenir l'Impression de ces Ouvrages, qui, sous prétexte de la *Liberté de Penfer*, renversent tous les Articles de la Religion, qui ont toujours passez pour incontestables parmi tous ceux qui se sont fait une gloire de porter le nom de Chrétiens. Par consequent, ces Dogmes ne doivent point être regardez, comme des Matieres de Controverse, ou comme des Sujets de simple Spéculation. *Les Dogmes de la Trinité, de la Divinité de J. Christ ; l'Immortalité de l'Ame, & même la Verité de toute la Révélation ;* sont tous les jours combattus, & niez ouvertement, dans des Livres faits exprès dans ce dessein : quoiqu'il n'y ait

point de Secte parmi nous, qui admette les principes, qu'on pose dans ces dangereux Ouvrages, ou qui les croie nécessaires à son Système.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer ici dans le détail de tous les Inconvéniens, où le *Pouvoir Legislatif* seul est en état de remédier. Peut-être ceux, dans lequel ce pouvoir réside, feront peu de cas de *quelques Propositions*, qui ne sortent pas de leur propre *Corps*. Cependant, quoique persuadé de la foiblesse de mes lumières, je suis sûr, que les pensées sincères d'un homme éclairé & intègre, qui n'a en vue que le bien de sa Patrie, peuvent aller plus au fait, que les Délibérations d'une Assemblée nombreuse, où la faction, & l'intérêt, ne prévalent souvent que trop. Un seul guide montrera mieux le chemin, que cinq cens, qui ont des idées différentes, ou qui marchent à tâtons, en se fermant les yeux.

Dans la défiance où je suis touchant la réception qu'on fera à mes *Propositions*, je ne ferai encore qu'une seule Remarque, qui mérite, ce me semble, toute l'attention du Parlement.

N'est-ce pas une honte pour notre Païs, & un sujet de scandale pour toutes les Nations Chrétiennes, que dans plusieurs Villes, où le nombre des Habitans augmente tous les jours, on ait si peu soin de bâtir de nouvelles Eglises, qu'il est impossible à la cinquième partie du Peuple d'assister au Service Divin ? Dans notre Capitale même, un seul Ministre, assisté de deux chetifs Vicaires, est souvent chargé du soin de plus de vingt mille Ames. Ce manque d'égards & de respect pour la Religion me paroît si abominable, que je ne croi pas, qu'aucun Siècle, ou aucun autre Peuple, en puisse fournir des exemples.

En voilà assez pour ce qui regarde les nouvelles Loix qu'on pourroit faire pour reformer le Genre-Humain. J'en reviens à mon Sujet principal, *l'exécution exacte & rigoureuse des Loix déjà faites*, qui dépend absolument du Souverain, en vertu d'un droit attaché à la Couronne. Je conclus de tout ce que j'ai avancé à cet égard, que si les Postes d'Autorité, de Pouvoir, d'Honneur, & de Profit, devenoient les Recompenses de la Vertu, & de la Piété, un établissement si salutaire influeroit puissamment sur les Mœurs, & sur la Foi de tous les Sujets. C'est alors, que des gens éclairés, & habiles, feroient tous leurs efforts, pour exceller dans la pratique des devoirs de la Religion, afin de se mettre en état de parvenir aux plus grandes Dignitez.

Je pourrois bien me tromper, par raport à quelques moïens, que j'ai propofez comme néceffaires à l'exécution d'un fi grand deffein ; mais, on ne fauroit tirer de-là aucune Objection effentielle contre le deffein même. Que ceux qui fe trouvent à la tête des affaires prennent des mefures plus juftes ; rien ne leur eft plus aifé. Il fuffit, que tout le monde m'acorde, que le mal, dont il s'agit, eft réel, & d'une très-dangereufe confequence ; qu'il exige de prompts remedes ; & que tous ceux, qu'on y a appliquez jufqu'à préfent, n'ont produit aucun effet fenfible.

Ces veritez inconteftables autorifent fuffifamment un Amateur de fa Patrie & qui n'a pas d'autre but que le bien public à communiquer à la Nation les penfées fur un fujet fi important.

Notre Reine eft une Princeffe auffi respectable par fes vertus, qu'aucun Souverain qui ait jamais rempli le Trone. De quel nouvel éclat ne brilleroit pas fon admirable caractere aux yeux de fes contemporains, & de la pofterité la plus reculee, fi Elle emploïoit toute fon autorité à communiquer une partie de fes vertus à fes fujets trop abatardis, pour devenir meilleurs, par fon feul exemple ? Qu'il me foit permis de dire, avec toute la vénération que l'on doit à cette Princeffe incomparable, que les efforts qu'elle peut faire, pour parvenir à ce grand but, font une partie effentielle de fes devoirs, de fon intérêt, & de fa gloire.

A préfent, un homme croit avoir tout le mérite neceffaire, pour prétendre aux plus éminentes Dignitez, pourvû qu'il ait crié plufieurs fois contre ceux, qui forment de pernicioeux deffeins contre le Gouvernement. Il eft vrai que c'eft un homme devoué à fes plaifirs, & un *Esprit fort*, c'eft-à-dire un Débauché dans les formes, & un Ennemi de la Religion. Qu'importe, c'eft un homme utile, propre à foutenir le *Parti* qu'il a embraffé ; il en mérite toute la confiance. Il eft vif Defenfeur de la Liberté & des Droits du Peuple : il déclame contre le Papifme, contre le Pouvoir Arbitraire, contre les Fourberies du Clergé, & contre *la Haute Eglife* ; en voilà affez : c'eft un Perfonnage dûment qualifié, pour quelque charge que ce foit, à la Cour, dans l'Armée, dans la Flotte, ou dans la Politique ; & bientôt il fe voit en état de pouffer, jufqu'aux derniers rafinemens, les Fourberies, la Fraude, la Corruption, l'Oppreffion, l'Injuftice, & tous les Crimes, qu'il efpere de pouvoir commettre avec impunité. Faut-il s'étonner, que de pareilles gens s'attachent fi fort à un Gouvernement, où la *Liberté* eft fi exceffive, & où les

Sujets sont si furs de la *Propriété* de leur Bien, de quelque maniere, qu'ils l'aient acquise ? Ils ne pourroient jamais choisir une autre *Constitution*, sans y perdre considerablement.

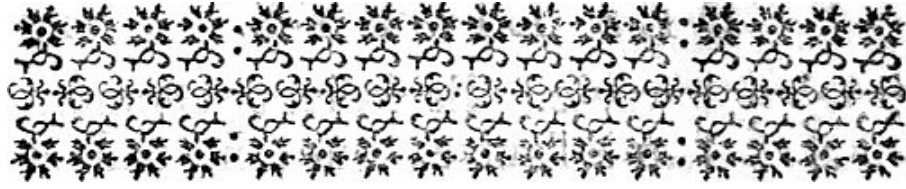
Une exacte Fidélité pour un Gouvernement établi est en effet le moien principal de le défendre contre les entreprises des ennemis de dehors ; mais, si elle n'est accompagnée d'autres vertus, elle ne préviendra jamais les vices, qui en sapent les fondemens, & qui ruinent plus surement un Etat, que ne fait l'Ambition des Princes voisins.

Si mes Propositions, qui tendent à réformer le Roïaume, sont les plus sensées, & les plus convenables ; c'est ce qui peut être traité comme une Question problematique : mais, il est incontestable, qu'une telle Réforme est absolument nécessaire ; parce qu'on peut conclure de la nature des choses mêmes, que des abus, auxquels on n'apporte point de remede efficace, s'augmentent de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils aient renversé entierement la Societé. Comme il n'est pas possible, qu'il n'y ait dans le cœur des hommes des semences de *Corruption*, il faut dans un Etat bien réglé, que ceux, qui sont armez du pouvoir d'exécuter les Loix, s'occupent continuellement à s'oposer à ses progrès, & à *reduire tout à ses premiers Principes*, comme s'exprime *Machiavel*. Ils ne doivent jamais permettre, que les abus vieillissent, & se multiplient, d'une maniere à rendre les remedes inutiles.

Celui, qui veut empêcher la ruïne de sa maison, doit prendre garde à chaque fente, & la boucher dans le moment. A moins d'y veiller sans relache, le tems seul la fera crouler, sans le secours des orages, & des tremblemens de terre ; il sera dans un danger perpetuel d'être envelopé sous les ruines de cet Edifice. Il n'est plus tems de songer à l'étaïer, & à le raffermir : il lui en coutera moins à l'abbatre, & à en construire un Nouveau, qui ne fera peut-être, ni si ferme, ni si commode, que celui qu'il a laissé dépérir par sa négligence.



1. [↑](#) C'est un Endroit à Londres où les jeunes Jurisconsultes prennent d'ordinaire des Chambres.



# P R E D I C T I O N S

Pour l'Année M. DCC. VIII.

Où les grands Evenemens sont raportez  
selon leur ordre, avec les Noms des  
Personnes, & le Jour du Mois ;

*Publiées, pour précautionner la Nation  
Angloise contre les Impostures des  
Faiseurs d'Almanacs :*

P A R

ISAAC BICKEERSTAF, *Ecuïer.*



Près avoir long-tems & meurement considéré l'Abus, qu'on fait de l'*Astrologie* dans ce Roïaume, j'ai vu évidemment, qu'au lieu d'en accuser l'*Art* même, il ne faut s'en prendre, qu'à ceux qui le professent. Je fais, que des personnes très-éclairées ont prétendu prouver, que toute cette célèbre Science n'est qu'une Fourberie complete & qu'il est du dernier absurde de se mettre dans l'Esprit, que les Etoiles puissent avoir la moindre influence sur les Pensées, les Penchans, & les Actions des Hommes.

J'avouë que ce Sentiment est très-excusable dans des personnes, qui n'ont pas tourné leurs études de ce côté-là ; sur-tout quand ils observent, comment cet Art si noble est manié par quelques idiots. Ces misérables prétendent avoir établi une espèce de Négoce dans le *Monde Planétaire* ; & ils n'en rapportent toutes les années, qu'une ample Cargaison de Galimathias, de Menfonges, & d'Impertinences, qui, bien loin de venir directement des Astres, ont tout l'air de ne descendre pas de plus haut, que de leur impertinente Imagination.

J'ai résolu de publier bientôt une Apologie détaillée de cette célèbre Science, où je tire toutes mes preuves des principes incontestables de la Raison. Tout ce que je dirai à présent, pour en donner une idée avantageuse, c'est que dans tous les siècles elle a eu pour Partisans des Savans du premier ordre, parmi lesquels je range *Socrate*, qui a été indubitablement le plus sage de tous les hommes non-inspirez. Si j'y ajoute, que ceux, qui ont condamné cet Art, quoi que d'ailleurs gens d'une habileté incontestable, ne s'y sont jamais appliqués, ou bien n'ont pas réussi dans leurs recherches, on verra que leur témoignage ne doit pas être d'un grand poids, puisqu'ils ont condamné ce qu'ils n'entendoient pas.

D'ailleurs, je ne suis pas fort choqué de voir ceux, qui étudient l'Astrologie, & qui n'y ont fait que des progrès médiocres, traités par les gens sages avec le dernier mépris. Je suis bien plus mortifié, en voyant les Gentilshommes Provinciaux dûment qualifiés, par leurs richesses, à être un jour Membres du Parlement, creuser dans l'Almanac de *Partridge*, pour y trouver les Evenemens de chaque Année, & n'oser proposer une partie de Chasse, si cet habile Homme, ou son Compagnon *Gadbury*, n'ont pas fixé le beau-tems.

Je suis prêt à jurer, que ces deux Messieurs, & tous leurs *Collègues*, ne sont pas seulement de grands Astrologues, mais encore des Enchanteurs dans les formes, si je ne prouve papier sur table, par mille Passages tirés de leurs Almanacs, qu'ils n'ont pas seulement une idée ordinaire de la *Grammaire* & de la *Syntaxe* ; qu'ils ne savent pas épeler un seul mot, qui sorte un peu de la Sphere de la conversation la plus commune ; & que, dans leurs Préfaces, ils ne savent, ni parler Anglois, ni penser Sens-commun.

Pour leurs Observations, & leurs Prédications, ce sont des selles à tous chevaux, & elles peuvent convenir à tous les Siècles, & à tous les Peuples.

*Dans ce Mois, certaine Personne de distinction est menacée de la Mort, ou d'une dangereuse Maladie. Ils n'ont qu'à consulter la Gazette, pour en être persuadés ; on y voit clairement, à la fin de l'Année, qu'aucun Mois ne s'est passé, sans la Mort de quelque Personne de marque. Il n'est pas possible même, que la chose soit autrement, puisqu'il y a du moins dans ce Royaume deux mille Personnes de distinction, parmi lesquelles il faut de nécessité qu'il y en ait de fort âgées ; &, pour deviner à coup sur, l'Auteur n'a qu'à fixer la Prédiction sur le Mois de l'Année le plus fécond en Maladies. Ce Mois, un célèbre Ecclésiastique parviendra aux Dignitez de l'Eglise. Eh ! qui en doute ? Il y a parmi nous un grand nombre de Prélats, dont plusieurs ont déjà un pied dans la fosse ; &, s'ils meurent, il n'est pas naturel qu'on laisse leurs Charges vacantes. Une telle Planete dans une telle Saison, fait voir des Complots, & des Conspirations très-considérables, dont on feroit bien voir de funestes suites. Si dans le tems prédit on découvre la moindre Machination, voilà notre Astrologue érigé en Prophete du premier rang.*

Ils se servent encore d'un tour admirable, qui d'ordinaire couronne l'œuvre ; *Dieu preserve le Roi Guillaume de tous ses Ennemis déclarez & secrets. Amen.* Si après cela ce Monarque meurt, il est certain que l'Almanac l'a prognostiqué clairement : s'il reste en vie, cette Phraze ne passe que pour une petite Ejaculation d'un fidèle Sujet.

Ce qu'il y a de plaissant, c'est que, dans quelques-uns de nos Almanacs, on a fait cette digne Priere pour le pauvre Roi *Guillaume*, plusieurs mois après sa Mort ; parce que, malheureusement pour ces pauvres Astrologues, il décéda au commencement de l'Année, quand ces belles Pièces étoient déjà publiées.

Pour laisser-là leurs impertinentes Propheties, je voudrois bien savoir, à quoi nous servent leurs Avertissemens, touchant des *Pillules*, & des *Ptifannes*, pour les maux Vénériens ; & leurs Querelles en Vers & en Prose, sur les *Whigs*, & sur les *Thoris* ; & d'autres Fadaïses, dont les Planetes n'ont garde de se mêler ?

Aïant long-tems remarqué, avec toute la mortification possible, ces indignes Abus de cet Art respectable, j'ai résolu de lui ouvrir une nouvelle Route, & de m'y prendre d'une maniere qui ne sauroit que plaire généralement à toute la Nation. Je ne donnerai cette Année qu'un Essay, parce que j'ai été obligé d'employer presque tout mon tems à revoir & à

corriger des Calculs, que j'ai faits autrefois ; résolu de ne rien donner au Public, dont je ne sois aussi persuadé, que de ma propre existence. Pour ce qui regarde mes Prognostics touchant les Evenemens des deux dernières Années passées, je ne me suis trompé que dans deux particularitez de peu d'importance. J'ai prédit exactement le mauvais succès du Siege de *Toulon*, avec toutes les circonstances comme aussi le naufrage de l'Amiral *Shovell*. Il est vrai que je m'étois mépris de 36. heures par rapport au tems fixe de ce triste accident ; mais, en revoïant mon calcul, j'en ai d'abord découvert l'erreur.

J'ai prédit encore la Bataille d'*Almanza*, avec les circonstances du jour, de l'heure, de la perte de côté & d'autre, & des fuites : &, pour faire voir, que je ne suis pas de ces gens, qui devinent après coup, j'ai donné à mes amis des billets scélez, qui contenoient ces Prédicions, avec ordre de les ouvrir dans un certain tems fixe, & ils les ont trouvées exactement vraies, à quelques petites minuties près.

Pour ce qui regarde le petit nombre de Prédicions suivantes, j'ai differé à les rendre publiques, jusqu'à ce que j'eusse examiné les Almanacs de l'Année où nous sommes entrez Je n'y ai trouvé que le tour ordinaire ; & je conjure le Lecteur de comparer leur Méthode avec la mienne, J'ose bien hasarder tout le credit de mon Art, sur le succès des Prédicions, que j'offre ici au Public ; & je permets à *Partridge*, & à tous ceux de sa bande, de me décrier comme le dernier des Imposteurs, si je me trompe ici, dans la moindre particularité de quelque importance. Je m'imagine que ceux, qui voudront bien lire cette Brochure, me supposeront pour le moins autant de Lumieres, & de Probité, qu'à un Faiseur d'Almanacs. Je ne me cache pas : je suis un homme de quelque Réputation dans le monde ; & j'ai mis ici mon Nom tout du long, afin qu'il me soit une marque éternelle d'Infamie, si j'en impose au Public.

Au reste, j'espère, qu'on ne trouvera pas mauvais, que je parle avec menagement des Affaires Domestiques de la Nation. Il est indiscret & imprudent de dévoiler les Misteres d'Etat ; & il y a du danger pour ceux, qui sont assez étourdis, pour vouloir se signaler par-là : mais, je me donnerai carrière sur des particularitez, qui n'ont rien de commun avec le Gouvernement ; & la sûreté de mon Art paroîtra, avec tout autant d'éclat à l'égard de ces Evenemens ordinaires, qu'à l'égard des Revolutions de la

plus grande conséquence. Pour ce qui doit se passer de plus remarquable hors de la Patrie, comme en *France*, en *Flandre*, en *Italie*, & en *Espagne*, je ne me ferai pas le moindre scrupule d'en parler ouvertement, & en termes clairs ; & je me fais fort de ne me jamais tromper sur les Dates. Afin que le Lecteur puisse me rendre justice là-dessus, je l'avertis, que je me servirai partout du Vieux Stile ; & je prie le public de s'en souvenir, en voyant dans les Gazettes les Evénemens, que je pronostique ici.

Je fais, qu'on peut me faire une Objection, qui n'est pas sans fondement, & qui mérite toute mon attention. Une Personne, dit-on, peut-être disposée, par la force d'une Planete dominante, à la Volupté, à la Colere, ou à l'Avarice ; & vaincre par la Raison ces mauvaises Influences, comme fit autrefois *Socrate*. Les Astres inclinent, mais ne forcent point, la volonté des hommes ; &, par conséquent, on a beau suivre les Regles les plus certaines de l'Astrologie, il est impossible d'être parfaitement sur que les Evenemens répondront juste aux Prédications, J'avoue que cette Objection est très solide par rapport à tel, ou à tel individu humain ; mais, comme les grandes révolutions dépendent d'ordinaire des dispositions d'un grand nombre de personnes, il est impossible de croire, qu'elles s'accorderont toutes à s'opposer à leurs penchans, & à les détourner d'un dessein général, qui est conforme à leurs inclinations. D'ailleurs, l'influence des Etoiles s'étend à un grand nombre d'Evenemens, qui sont indépendans de la Raison, comme les Maladies, la Mort, & en un mot tout ce qu'on appelle dans le monde *Accidens*.

J'ai commencé mes Prédications par le tems que le Soleil entre dans le *Belier*, ce que je prends pour le véritable commencement de l'Année naturelle ; & je les ai poussées un peu plus loin que le tems, auquel il entre dans le signe de la *Balance* : c'est-là précisément la Saison des grandes Affaires. Je n'ai pas encore arrangé ce qui regarde le reste de l'Année ; parce que j'en ai été détourné par plusieurs occupations, qui n'ont rien de commun avec le Public. D'ailleurs, j'ai déjà insinué, que ce n'est ici qu'un Echantillon d'un grand nombre de Pronostics, que je prépare pour les Années suivantes, si l'on veut bien me le permettre, & m'encourager à l'exécution d'un si grand dessein.

Ma première Prédiction n'est qu'une Bagatelle, & je ne la donne ici, que pour faire voir l'Ignorance des prétendus Astrologues, dans les choses qui

les regardent directement eux-mêmes. Elle a pour objet *Partridge*, le Faïseur d'Almanacs. J'ai fait son Horoscope selon ma méthode particulière ; & je trouve qu'il mourra infailliblement d'une Fièvre chaude le 29. de MARS environ à onze heures de nuit. Je le prie d'y songer, & de mettre ordre à ses affaires.

Le Mois d'AVRIL fera remarquable par la mort de plusieurs personnes du premier rang. Le *Cardinal de Noailles* mourra le 4 ; & le 11. le *Prince des Asturies*, Fils du Roi *Philippe*. Le 14. un des premiers Pairs de ce Roïaume mourra à sa maison de Campagne. Le 19. l'Angleterre perdra un vieux Laïque distingué par sa grande Erudition ; & le 23. on verra mourir un fameux Banquier demeurant dans la *Ruë du Lombard*. j'en pourrais nommer un plus grand nombre de ce Pais, & d'autres, si je ne croïois pas ces sortes de cas particuliers peu intéressans pour le Lecteur. Pour ce qui regarde les Affaires publiques, il y aura le 7. une Emeute dans le *Dauphiné*, causée par l'Oppression du Peuple ; & cette Affaire ne sera pas apaisée de plusieurs mois.

Le 15. Il y aura une violente Tempête, sur les Côtes de France, qui regardent le Sud-Est. Elle détruira beaucoup de Vaisseaux dans les Ports mêmes.

Le 19. fera célèbre par la Révolte de tout un Roïaume, à l'exception d'une seule Ville ; ce qui donnera un tour très-avantageux aux Affaires d'un des Princes Alliez.

Le Mois de MAY fera contre toutes les apparences fort stérile en grand événemens : il ne sera remarquable que par la mort du *Dauphin*, qui arrivera le 7, après une courte maladie, & de violentes douleurs causées par une *Retention d'Urine*. Il meurt plus regretté par le *Roïaume*, que par la Cour.

Le 9. Un *Maréchal de France* se cassera la jambe, en tombant de son Cheval. Il m'a été impossible de découvrir s'il en mourra, ou non.

Le 11. On commencera un Siége de grande importance, qui attirera les yeux de toute l'Europe. Je n'en prédirai point les Particularitez. Plusieurs Raïsons, qu'on devinera aisément, m'obligent à ne pas s'étendre beaucoup sur des Affaires, qui touchent de si près les Hauts-Alliez, & par conséquent ce Roïaume.

Le 15. On recevra la Nouvelle d'un Evénement le plus surprenant, & le moins attendu, qu'on puisse s'imaginer.

Le 16. Trois grandes Dames de ce Roïaume se trouveront enceintes contre leur attente, à la grande satisfaction de leurs Epoux.

Le 23. Un fameux Boufon de la Comédie mourra d'une Mort comique, très-bien assortie à sa Profession.

JUIN. Ce Mois fera illustre par la Déroute de certains Enthoufiastes ridicules connus sous le nom de *Petits Prophetes*. Elle sera causée, par l'arrivée du Tems où leurs Prédications devoient être vérifiées, & par la découverte de leur Sottise, ou de leur Fourberie. C'est une chose admirable, qu'il y ait des Imposteurs assez extravagans, pour prédire des choses, qui doivent arriver en peu de tems, & pour s'exposer à être sifflés par tout le monde, dans l'espace de quelques mois. Ces gens-là sont moins prudens encore, que les Faiseurs d'Almanacs, qui ont la finesse de s'envelopper d'épaisses ténèbres, & de ne parler que par Enigmes, en laissant au Lecteur le soin de l'Intreprétation.

Le premier de ce Mois, un Général François sera tué d'un coup de Canon tiré à tout hazard.

Le 6. il y aura dans un des Faux-bourgs de *Paris* un grand Incendie, qui confumera plus de mille Maisons, & qu'on pourra considerer comme l'avant-coureur d'une Nouvelle, qui étonnera toute l'Europe, vers la fin du mois suivant.

Le 10. il se donnera une grande Bataille, qui commencera à quatre heures après diner, & durera jusqu'à 9. heures du soir, avec beaucoup d'opiniâtreté, sans que la fin en soit fort décisive pour toute la Guerre. Pour les Raïsons déjà dites, je ne nommerai pas l'Endroit qui sera le Champ de Bataille ; mais je dirai que, de côté & d'autre, ceux qui commanderont l'Aile gauche seront tuez. Je vois des feux de joye, & j'entends des coups de canon, qui annoncent une Victoire.

Le 14. Il se répandra un faux bruit de la mort du *Roi de France*.

Le 20. Le *Cardinal Porto-Carrero* finira ses jours par une Dyssenterie non sans soupçon d'être empoisonné : mais, on trouvera, que tout ce qu'on aura débité de son Dessein de prendre le Parti du Roi *Charles* est absolument faux.

JUILLET. Le 6. de ce Mois, un certain Général recouvrera, par une Action des plus glorieuses, la Réputation qu'il avoit perdue par quelques mauvais succès.

Le 12. Un Chef d'Armée mourra Prisonnier parmi ses Ennemis.

Le 14. On découvrira le Dessein infame d'un Jésuite François d'empoisonner un Général étranger ; & , quand il sera appliqué à la Question, il déclarera les choses les plus surprenantes.

En un mot, ce Mois sera fecond en grands Evénemens, dont il ne m'est pas permis de détailler toutes les particularitez.

Dans le Roïaume, un vieux Sénateur de grande Réputation mourra à sa Maison de Campagne, extenué par l'âge, & par les maladies.

Mais, ce qui doit rendre ce Mois à jamais fameux, c'est la Mort du *Roi de France, Louis quatorze*, qui finira sa vie à *Marli*, le 26, environ à six heures du soir, après une Maladie d'une Semaine. Ce fera, selon tout ce que j'en puis découvrir, d'une *Goutte remontée*, suivie d'un *Flux de Sang*. Trois jours après, M. de *Chamillard* suivra son Maître, en mourant d'Apoplexie.

Dans le même Mois, un Ambassadeur mourra à *Londres* ; mais, je n'en saurois dire précisément le jour.

AOÛT. Les Affaires de France paroîtront pendant quelque tems ne pas souffrir la moindre altération, sous le Règne du *Duc de Bourgogne* ; mais, le Génie, qui animoit toute la Machine, étant disparu, elles feront sujettes à des Révolutions extraordinaires l'Année suivante. Jusqu'ici le jeune Roi laisse à peu près tout sur le même pied, dans le Ministère, & dans les Troupes ; mais, les Libelles & les Satyres, qui se répandent contre son Grand-Pere, & qui volent, pour ainsi dire autour de son Palais même, mortifient cruellement le nouveau Monarque.

Je vois un Courier fort empressé, & les yeux pleins de vivacité & de joye, arriver au point du jour le 28. de ce Mois, aiant fait un Voïage prodigieux, par Mer & par Terre, en trois jours de tems. Vers le soir j'entends les Cloches, & les coups de Canon ; les illuminations, & les feux de joye, font paroître la Ville en feu.

Un jeune Admiral, d'une très-noble extraction, acquiert ce même Mois une Gloire immortelle, par une Action des plus héroïques.

Les Affaires de Pologne font entièrement réglées. *Auguste* renonce à ses Prétentions, qu'il avoit voulu pendant quelque tems faire valoir de nouveau, *Staniflas* est paisible Possesseur de la Couronne, & le Roi de Suede se déclare pour l'Empereur.

Je ne faurois passer sous silence un Accident particulier, qui doit arriver dans ce Mois à *Londres* ; c'est qu'à la *Foire de St. Barthelemy*, un grand désastre sera causé par la chute d'une *Tente*.

SEPTEMBRE. Ce Mois commencera par une Gelée extraordinaire dans cette saison : elle durera près de 12. jours.

Après que le *Pape* aura languì longtems, le Mois passé, les enflures de ses jambes creveront, la Gangrene s'y mettra, & il finira ses jours le 11. Trois semaines après sa mort, il sera succédé, par le moien des Brigues les plus violentes, par un Cardinal de la Faction Impériale, né en Toscane, & âgé à présent de 61. ans.

L'Armée des François se tient à présent entierement sur la défensive, & elle se retranche jusqu'aux dents. Le jeune Roi envoie des ouvertures pour }a Paix, par le moien du Duc de *Mantouïe* ; mais, comme c'est-là une Affaire d'Etat, qui touche de près notre Gouvernement, je n'en dirai pas d'avantage.

Je n'ajouterai encore qu'une Prédiction, en termes mystérieux. Elle est comprise dans ce Passage de *Virgile* :

*Alter erit tun Tiphys, & altera quæ vehat Argo*

*Delectos Heroas.*

Le 25. de ce Mois, tout le monde verra cette Prédiction, parfaitement accomplie.

Je n'ai pas poussé plus loin mes Calculs pour l'Année présente. Je ne prétends pas, que ce soient-là tous les grands Evenemens, que nous verrons ; mais, je prétends que ceux, dont je viens de parler, arriveront infailliblement. Peut-être m'accusera-t-on encore, malgré les raisons que j'ai alleguées avant que d'en venir à mes Pronostics, de ne m'être pas plus étendu sur nos Affaires Domestiques, & sur le Succès de nos Armes. Je conviens que j'étois le Maître de donner là-dessus des Lumieres fort sures ; mais, notre Ministère éclairé ne trouve pas à propos, qu'on entre dans les

Misères d'Etat ; & je ne suis pas homme à lui donner le moindre mécontentement.

Tout ce que j'ose prendre la hardiesse de dire, c'est que cette Campagne sera très-glorieuse pour les Alliez, & que les Forces Britanniques par Mer, & par Terre, auront une bonne part dans les Lauriers, dont la Victoire couronnera la grande Alliance ; que la Reine *Anne* continuera de vivre en santé, & en prospérité ; & qu'il n'arrivera aucun defastre aux premières têtes du Roïaume.

Pour ce qui concerne les Evénemens dont j'ai fait mention, le Public verra par leur Accomplissement, si je dois être mis de niveau avec les Astrologues ordinaires, qui, par leur pitoïable Jargon, & par certaines *Figures* tracées à tout hazard, se sont trop long-tems jouez de la Crédulité du Vulgaire. Mais, il ne faut pas mépriser un habile & sage Médecin, parce qu'il y a des Charlatans dans le Monde.

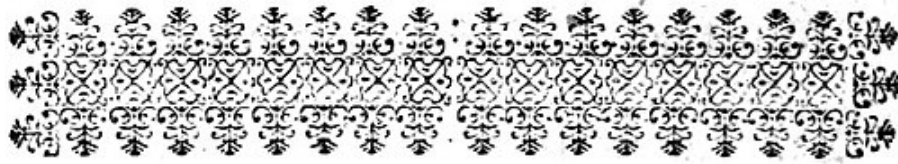
Peut-être croira-t-on, que je ne songe ici qu'à me divertir, aux dépens des Sots ; mais, on me fera tort. J'ai quelque espece de Reputacion dans le Monde, que je ne hazarderois pas volontiers, uniquement pour satisfaire à un caprice de cette nature. J'ose me flatter encore, que tout homme sensé, qui lira cet Ecrit, n'aura garde de le confondre avec les miserables Brochures qui sont les Délices du petit Peuple. Heureusement pour moi, je suis au-dessus du sort de ces miserables Ecrivains, qui sont obligez d'insulter le Bon-Sens, pour se procurer dequoi vivre. Ma Fortune fait que je n'ai pas besoin d'un gain si mince, & mon naturel me le fait mépriser.

Que des gens éclairés ne condamnent pas, avec trop de précipitation, cet Essai destiné à rendre son ancienne Réputacion à un Art, qui n'est tombé en disgrâce, que par l'Ignorance, & par la Fourberie, de ceux qui le professent. Un court espace de tems décidera, si je me suis trompé moi-même, ou si j'ai voulu tromper les autres ; & ce n'est pas, ce me semble, exiger quelque chose de fort déraisonnable, que de prier le Public de vouloir bien suspendre son Jugement, pendant un petit nombre de Mois.

Autrefois, je me suis vû confondu avec les habiles gens, qui méprisent toutes les Prédicions fondées sur les Etoiles ; & j'étois encore de leur Opinion l'An 1686, quand un Homme de Qualité me fit voir dans son *Album* une Déclaration du très-éclairé Astronome le *Capitaine H...*, par

laquelle ce grand Home affuroit, qu'il ne croiroit jamais rien des Influences des Aftres, s'il n'arrivoit pas en Angleterre une très-célèbre Révolution l'An 1688. Depuis l'Accomplissement de ces Pronostics je me suis tiré de mon Erreur : &, après une Etude assiduë de dix-huit ans, j'ai trouvé la véritable Méthode de parvenir à cette Science ; &, par-là, je me crois païé avec usure d'une Application si longue, & si penible. Pour n'arrêter pas le Lecteur plus long-tems, je finirai, en l'assurant, que les Predictions, que j'ai desseïn de lui communiquer, pour les Années suivantes, comprendront les principales Affaires de toute l'Europe ; &, si l'on ne me veut pas permettre de les rendre publiques dans ma Patrie, j'apellerai de cette rude Sentence au Monde Savant, en les donnant en Latin, & en les faisant imprimer en Hollande.





# L'ACCOMPLISSEMENT

de la première Prédiction

DE M. BICKERSTAF;

ou

Lettre à une Personne de Qualité,

contenant la

RELATION CIRCONSTANCIÉE

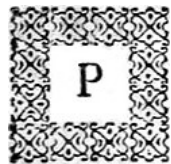
de la Mort de

M. PARTRIGE,

Faiseur d'Almanacs,

*arrivée le 29 de Mars 1708.*

MILORD,



Our obéir aux Commandemens de Votre Grandeur, aussi bien que pour satisfaire ma propre Curiosité, je me suis constamment informé ces jours passez de la situation, où se trouvoit M. *Partrige Faiseur d'Almanacs*, qui, selon les Predictions de M. *Bickerstaf*, publiées il y a un mois, devoit mourir d'une Fievre chaude le 29. environ à 11. heures de nuit. Je l'avois vu quelquefois, pendant que j'étois employé

dans les Affaires ; parce que toutes les années il me faisoit présent de son Almanac, dans l'Espérance d'une petite gratification, selon sa conduite ordinaire avec les gens, qui étoient dans les Emplois. Je le rencontrai par hazard deux ou trois fois, dix jours à peu près avant sa mort ; & j'observai, qu'il tomboit extrêmement, quoique, à ce que j'appris alors, ses amis ne le crussent pas en danger. Ce n'est que depuis trois jours, que se trouvant fort mal, il s'est retiré dans sa chambre. On l'a mis au lit, & on a fait venir le Médecin, & l'Apoticaire, pour lui ordonner des remedes. Sur cette Nouvelle, j'ai envoyé, deux ou trois fois par jour, un Laquais chez lui, pour m'informer de sa santé ; & hier, environ à quatre heures après midi, on m'apprit, qu'il étoit abandonné des Médecins. Là-dessus, poussé par la Pitié, & sur-tout par la Curiosité, je pris la résolution de l'aller voir. Il me reconnut parfaitement bien, parut surpris de ma condescendance, & m'en temoigna sa gratitude, autant que sa foiblesse pouvoit le lui permettre. Ceux, qui étoient autour de son lit, me dirent, qu'il avoit été en délire quelque tems auparavant ; mais, il étoit alors dans son Bon-Sens, s'il le fut jamais, & il avoit la parole libre & forte. Après lui avoir exprimé mon chagrin de le voir dans un si triste état, & dit plusieurs autres choses obligeantes, je le priai de me dire naturellement, si les Prédications, que M. *Bickerstaf* avoit publiées touchant sa mort, n'avoient pas opéré sur son Imagination avec trop de force ? Il m'avoüa, qu'il les avoit eues fort souvent dans l'esprit, sans en être extrêmement effraïé ; mais, qu'il y avoit quinze jours, qu'elles avoient commencé à faire de profondes impressions sur son cerveau ; qu'elles s'en étoient entièrement emparées ; & qu'il croyoit, que c'étoit-là effectivement la véritable Cause de sa Maladie. *Je suis très-persuadé, pourtant, continua-t-il, que M. Bickerstaf n'a parlé que par Conjecture, & qu'il ne fait pas mieux ce qui doit arriver dans le Cours de cette Année, que moi-même.* Je lui dis, que son Discours me surprenoit, & que je serois ravi que sa santé lui permit de me communiquer les Raïsons, qui le convainquoient de l'Ignorance de M. *Bickerstaf*. *Helas ! Monsieur,* me répondit-il, *je ne suis qu'un pauvre Idiot, élevé dans le Métier le plus bas* <sup>[1]</sup> ; *mais, j'ai assez de bon-sens, pour savoir, que toutes les Prétentions des Astrologues sur l'Avenir ne sont que des Chimeres. La raison en est évidente ; toutes les personnes éclairées, & savantes, qui sont seules capables de connoître le fort & le foible de cette Science s'accordent unanimement à la mépriser, & à la tourner en ridicule.*

*Il n'y a que l'ignorant Vulgaire, qui y donne ; & cela, sur la Foi de Gens comme moi, & mes Camarades, trop ignorans pour savoir bien lire, & écrire.*

Je lui demandai là-dessus, s'il n'avoit jamais tiré son propre Horoscope, pour voir s'il s'accorderoit avec le Pronostic de M. *Bickerstaf*. *Monsieur, Monsieur*, me repliqua-t-il, en secouant la tête : *il ne s'agit pas de railler à présent, mais de me repentir de ces petites Fourberies, comme je le fais du fond de mon ame.*

Ainsi donc, repliquai-je, ces Observations, & ces Prédications, que vous avez fait imprimer dans votre Almanac, ne servoient qu'à duper le sot Peupie. *S'il n'en étoit ainsi*, repartit-il, *j'en ferois moins coupable devant Dieu, & devant les Hommes. Nous avons une Méthode generale pour toutes ces choses. A l'égard de notre maniere de prédire le Temps, nous en laissons le soin aux Imprimeurs qui ne font que copier à tout hasard quelques vieux Almanacs. Les Prédications d'une autre nature étoient de ma propre Invention, & ne tendoient qu'à faire vendre mon pauvre Calendrier. Je n'avois pas d'autre moïen de gagner du pain, pour moi, & pour ma Femme ; car, c'est un Métier bien maigre, que celui de rappetasser de vieux Souliers. Helas ! ajouta-t-il en soupirant, heureux encore ! si mes Remedes n'ont pas fait plus de mal aux Hommes, que mes Pronostics. Il est vrai que j'avois hérité quelques bonnes Recettes de ma Grand-Mere, & que j'ai eu soin que, dans mes propres Compositions, il n'entrât aucun Ingrédient dangereux.*

J'eus encore avec lui quelques autres Discours, dont je ne me souviens pas. Le mal n'est pas grand, & peut-être mon Recit ennuïe-t-il déjà votre Grandeur. J'ajouterais seulement à ce que je viens de dire, que dans son Lit de Mort il s'est déclaré *Non-conformiste*, & qu'il avoit un Ministre fanatique pour Consolateur & pour Guide spirituel.

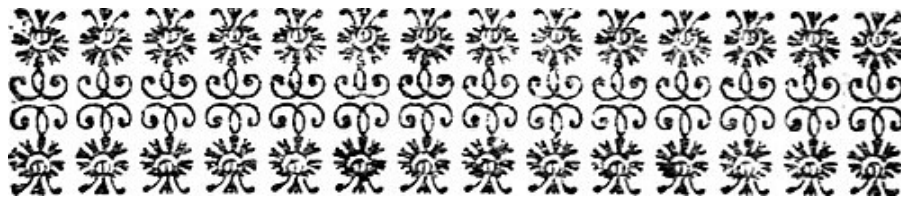
Après une demi-heure de Conversation, je pris congé de lui, à moitié étouffé par l'air renfermé de sa petite chambre. Persuadé, qu'il n'en avoit pas pour long-temps, j'entrai dans un petit Caffé près de-là, après avoir laissé chez le Malade un Laquais, avec ordre de me venir avertir de l'instant de la Mort le plus exactement, qu'il seroit possible. Il m'en vint apporter la nouvelle deux heures après : & tirant ma Montre, je vis, qu'il étoit à peu près sept heures & cinq minutes ; ce qui fait voir clairement, que

M. *Bickerstaf* s'est trompé dans son calcul de quatre heures. En recompense, la Prédiction est fort exacte, par rapport aux autres Circonstances de cette Mort.

La question est s'il n'a pas été la *Cause* de cet Evénement, aussi bien que le *Prophete*. Quoiqu'il en soit, la chose est assez extraordinaire, soit qu'elle soit un effet du Hasard, ou de la Force d'Imagination du pauvre *Partrige* : &, quoique je sois des plus incredules sur ces sortes de matières, j'attends avec impatience la Réussite de la seconde Prédiction de notre Astrologue. Elle nous annonce, que le *Cardinal de Noailles* doit mourir le 4. d'Avril ; &, si ce Pronostic est verifié aussi exactement que l'a été celui qui concernoit *Partrige*, je vous avouë que j'en serai dans une grande surprise, & que je serai très-porté à attendre l'Accomplissement de toutes les autres Propheties.



1. ↑ Il avoit été Savetier.



# JUSTIFICATION

D E

M. BICKERSTAF, *Ecuier*,

contre ce qui lui a été objecté par

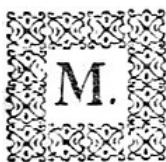
M . P A R T R I G E

dans son ALMANAC pour l'Année  
courante 1709 ;

Par le dit

ISAAC BICKERSTAF,

*Ecuier*.



*Partridge* a trouvé bon, il y a quelque tems, de me traiter de la maniere du monde la plus rude, dans l'Escrit, qu'il apelle son *Almanac pour l'Année présente*. Un pareil Procédé ne convient en aucune maniere à des Gens de Lettres, & ne contribue rien à

la découverte de la Vérité, qui doit être le grand But de toutes les Disputes des Savans.

Il me semble, qu'un homme de l'éducation de M. *Partridge* devrait songer un peu à polir son stile, & ne point donner à un homme, dont tout le crime consiste à differer de lui dans un point de pure spéculation, les noms odieux de *fou*, de *faquin*, & d'*impudent*. J'en appelle au Monde savant, & je lui demande, si, dans mes Predictions de l'Année passée, je l'ai traité d'une maniere à m'attirer de pareils *Epithetes*. Les Philosophes ont eu des Disputes dans tous les siècles ; mais, les plus polis d'entr'eux ont toujours disputé en vrais Philosophes. La fougue, & les *manieres harangeres*, dans la Controverse, ne font rien à la question, & ne font tout au plus, qu'un aveu tacite, qu'on se défie de la bonté de sa cause.

Ce qui me touche le plus dans cette affaire, ce n'est pas ma propre Réputation, c'est le Bien général de la République des Lettres, que le Sieur *Partridge* a blessée à *travers mon flanc*. Si des gens, qui travaillent pour le bien public, doivent être traités d'une maniere si indigne, comment peut-on esperer, que les Sciences les plus utiles fassent jamais des progrès considerables ?

M. *Partridge* auroit certainement honte de sa Conduite peu généreuse à mon égard, s'il favoit ce qu'en pensent les Universtitez étrangères ; mais, je m'interesse trop à la Réputation d'un si illustre Compatriote, pour rendre public tout ce que je fai là-dessus. Cet Esprit d'Envie & d'Orgueil, qui suffoque en leur naissance tant de beaux Genies, qui sans elles s'éleveroient dans notre Païs, n'est pas encore extrêmement en vogue parmi les Savans étrangers ; & la nécessité de faire mon Apologie m'excusera, si j'ose déclarer ici au Lecteur, que j'ai reçu plus de cent Lettres de felicitacion sur mon *Essay Astrologique*, de differentes Parties de l'Europe, jusqu'à la *Moscovie* inclusivement. J'ai même lieu de croire, qu'aux *Bureaux*, on en a retenu, & ouvert, un bon nombre d'autres. J'avoue que l'*Inquisition de Lisbonne* a trouvé à propos de bruler mes Prédicions, & de condamner d'*Herefie* l'Auteur, & les Lecteurs. Mais, j'espere, qu'on voudra bien s'en prendre au triste état où les Belles Lettres sont réduites dans ce Roïaume. J'ose dire même, avec tout le profond Respect qu'on doit aux Têtes Couronnées, que Sa *Majesté Portugaise* auroit bien fait d'emploier son Autorité, en faveur d'un Savant de quelque naissance, Sujet d'une Souveraine, avec laquelle ce

Prince est si étroitement allié. En recompense, les autres Roïaumes & Républiques de l'Europe m'ont comblé d'Eloges ; & , si je voulois faire imprimer les Lettres Latines, que j'ai reçûës des Païs étrangers sur le sujet en question, elles feroient un volume dans les formes, propre à detruire absolument tout ce qui peut m'être objecté par M. *Partrige*, & par ses complices les *Inquisiteurs Portugais*, qui sont les seuls Antagonistes, pour le dire en passant, que mes Prédications se soient jusqu'ici attirées. Mais, le Sujet est trop délicat, & trop scabreux, pour rendre public les sentimens, qu'ont là-dessus mes *illustres Correspondans*. J'espère pourtant, qu'ils ne trouveront pas mauvais, que, pour me défendre contre mes Adverfaires, je copie ici quelques Passages de leurs Lettres. Le très-docte M. *Leibnits* m'adresse ainsi la troisième Lettre, *Illustrissimo Bickerstaffio Astrologiæ Instauratori*, &c. M. *le Clerc*, en citant mes Prédications, dans un Traité qu'il a mis au jour l'an passé, a la bonté de dire, *Ita nuper Bickerstaffius, magnum illud Angliæ Sidus*, &c. Un autre Professeur d'une grande Réputation se sert de ces termes en parlant de moi : *Bickerstaffius, nobilis Anglus, Astrologorum hujusce seculi Princeps*. Et le *Signor Magliabecchi*, Bibliothecaire du *Grand Duc*, m'a écrit une grande Epître toute remplie de Complimens & d'Eloges. Il est vrai, qu'un fameux Savant d'*Utrecht*, Professeur en Astronomie, semble differer de moi dans un point ; mais, il s'exprime avec toute la Modestie, qui est naturelle à un vrai Philofophe : *Pace tanti Viri dixerim* : & , page 55, il paroît rejeter toute la faute sur l'Imprimeur en quoi il a raison : *vel forsan Error Typographi, cum alioquin Bickerstaffius Vir doctissimus*, &c.

Si M. *Partrige* avoit suivi cet exemple, il m'auroit épargné la peine de faire mon Apologie d'une maniere si publique. Je puis dire, sans vanité, que je suis l'homme du monde le plus prêt à reconnoître mes Méprises, & le plus reconnoissant envers ceux qui me les découvrent, quand on s'y prend d'une maniere honnête. Mais, il semble que le fameux M. *Partrige*, au lieu d'être charmé des progrès de son Art, regarde tous ceux, qui veulent y contribuer, comme des Ufurpateurs. Il est vrai, qu'il a été assez prudent, pour ne rien objecter contre mes Prédications si l'on en excepte le seul Article qui le regarde. Mais, pour faire voir dans quel Aveuglement l'Esprit de Partialité jette ceux qui en sont possédez, je proteste ici solennellement, qu'il est le seul homme au monde, qui soit entré là-dessus en dispute avec moi. Cette seule Consideration suffit, ce me semble, pour énerver toutes ses Preuves.

Je n'ai jamais pû découvrir que deux Objections, qui ont été faites contre mes Predictions de l'An passé. La premiere est d'un François, qui trouve bon d'avertir le public, de ce que le *Cardinal de Noailles* est encore en vie, nonobstant le prétendu Pronostic de M. *Bickerstaf* : mais, je laisse à juger au Lecteur benevole & impartial, si un *François*, un *Papiste*, & un *Ennemi*, doit être cru *dans sa propre Cause*, aux dépens d'un *Protestant Anglois*, qui est *du Parti du Gouvernement*.

La seconde Objection est le triste Sujet de la présente Dispute. Elle roule sur un Article de mes Prédications, selon lequel M. *Partridge* devoit mourir le 29. de Mars 1708. Il a le front de soutenir dans son Almanac pour l'Année présente, que ce Pronostic est absolument faux ; & il le soutient, comme je l'ai déjà dit, de cette maniere rude & brutale, qui sied si mal à une personne de quelque naissance. Il déclare ouvertement dans le susdit Ouvrage, *que non seulement il est en vie à présent, mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour sa Mort*. Voilà précisément l'état de la Question ; & j'ai resolu de la traiter, avec toute la brieveté, toute la clarté, & toute la tranquillité possible. Je suis persuadé, que cette Dispute s'attirera l'attention de toute l'Angleterre, & même de toute l'Europe : les Savans de chaque Nation ne manqueront point sans doute de prendre parti, & de se déclarer pour ce qui leur paroîtra le plus vraisemblable, & le plus solide.

Sans entrer ici dans un examen critique de l'heure précise de la mort du Sieur *Partridge*, je me contenterai de prouver, qu'il n'est pas *au nombre des vivans*, & de le faire voir par l'Autorité d'un prodigieux nombre de Témoins irreprochables. Plus de mille personnes de naissance, qui ont acheté son Almanac, uniquement pour y voir les Invectives qu'il vomit contre moi, s'écrient à chaque ligne, en levant les yeux au Ciel, & en crevant, moitié de rire, & moitié de dépit, *qu'ils sont persuadés, que jamais homme vivant n'écrivit de pareilles Fadaïses*. Je suis convaincu même, que personne au monde, qui soit au fait, puisse en parler autrement. Par conséquent, M. *Partridge*, pressé par un *Dilemme formidable*, doit, ou desavouer son Almanac, ou bien convenir, qu'il n'est pas un *homme vivant*.

Je veux bien croire, qu'une certaine Figure inanimée se donne les airs de courir les ruës sous le Nom de *Partridge* : mais, *I. Bickerstaf* ne s'en croit pas responsable ; & il soutient que ladite Figure n'a pas eu le moindre droit

d'étriller le pauvre Garçon, qui crioit, en passant par devant lui, *La véritable & exacte Relation de la Mort du Docteur Partridge.*

D'ailleurs, M. *Partridge* se mêle de dire la bonne Avanture, & de faire retrouver les Hardes volées. Or, tout son voisinage assure, qu'il le fait par le moïen du Diable, & des malins Esprits, qu'on ne sauroit fréquenter, de l'aveu de tous les gens éclairés, que lorsqu'on n'est plus en vie.

En troisième lieu, je prétends prouver sa Mort par son Almanac même, & par ce même Passage, qui sert à nous faire croire qu'il vit encore. Il dit, *qu'il n'est pas seulement en vie à présent ; mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour sa Mort.* Par-là, il fait entendre évidemment, qu'un homme peut-être en vie à l'heure qu'il est, quoi qu'il ait été mort, il y a douze mois. Et voilà précisément ce qu'il y a de Sophistique dans cette Proposition. Il n'ose pas assurer, *qu'il a été en vie depuis le 29. de Mars : il déclare seulement, qu'il vit à présent, & qu'il vivoit ce jour-là.* La dernière partie de sa Déclaration est hors de conteste ; car, il ne mourut que le soir, comme il paroît par une *Relation de son Décès dans une Lettre à un Lord.* S'il a vécu depuis ce tems-là, c'est ce que je laisse à décider au Public. En vérité, ce sont-là de pures Chicanes, & j'ai honte de m'y arrêter.

En quatrième lieu, j'en appelle à M. *Partridge* lui-même, & je lui demande s'il est probable, que j'aie été assez imprudent, pour commencer mes Prédications par la seule Fausseté, qu'on leur ait reprochée jusqu'ici ? Est-il vraisemblable, que je me fois trompé, par rapport à un Evénement, qui devoit arriver, pour ainsi dire, sous mes yeux, & par rapport auquel il m'étoit infiniment plus aisé d'être exact, qu'à l'égard de tout le reste ? Est-il naturel, que, presque de propos délibéré, j'aie voulu donner un tel Avantage sur moi à un Homme de l'Esprit & de l'Erudition de M. *Partridge*, qui, s'il lui avoit été possible de faire encore quelque autre Objection contre mes Pronostics, ne m'auroit certainement pas épargné ?

Je saisis ici l'occasion de réfuter l'Auteur de la *Relation de la Mort de M. Partridge, dans une Lettre à un Lord.* Il s'est donné les airs de m'acuser de m'être trompé, à l'égard de cet Evénement, de quatre heures entières. J'avoue que cette Critique avancée d'un air de triomphe, par un Auteur grave, & judicieux, touchant une Matière, qui me touche de si près, m'a mortifié de la manière la plus cruelle. J'étois hors de la Ville, lors de cette Mort, & j'étois si convaincu de la justesse de mon Calcul, que je ne daignois

pas seulement y penser un moment. Cependant, plusieurs de mes Amis, qui, pour satisfaire leur Curiosité, n'ont rien négligé pour en être instruits à fond, m'ont assuré que je ne me suis mépris que d'une petite demi-heure. S'il m'est permis de parler naturellement, il me semble que cette Méprise n'est pas d'une nature, à m'attirer des Censures si pleines de Vivacité & d'Amertume. Cet Auteur me permettra de lui dire, qu'une autrefois il ne feroit pas mal d'avoir plus d'égard pour sa propre Réputation, en ménageant d'avantage celle de son Prochain. Je suis bien heureux, que dans mes Prédications il n'y ait pas d'autres Erreurs de Calcul. S'il y en avoit, il est à présumer que ce *Critique bilieux* me les reprocheroit du même ton cavalier.

J'ai vu encore des Gens, qui font une autre Objection contre la vérité de la Mort de M. *Partridge*, mais ils ne la proposent, que d'une manière timide. Ils s'imaginent, qu'il doit être encore en vie, parce qu'il continue à faire des Almanacs. Mais, il faut faire peu de réflexion sur ce qui se passe sous nos yeux, pour proposer une pareille Difficulté. C'est un Privilege très-commun à tous les Faiseurs d'Almanacs. *Gadbury, Robin, Dove, & Wing*, ne publient-ils pas tous les Ans leurs Almanacs, quoi qu'ils aient été déjà morts, avant la *Révolution*<sup>[1]</sup>. Voici la Raison véritable d'un Phenomène, qui paroît d'abord surprenant. Tous les Auteurs peuvent vivre après leur Mort, excepté uniquement les Auteurs des Almanacs. Leurs Ouvrages ne roulent que sur les minutes, à mesure qu'elles passent ; & ils deviennent absolument inutiles, quand l'Année est finie. Pour les en dédommager, le *Temps*, dont ces Messieurs sont les Registres vivans, leur accorde la Prerogative de continuer leurs *Journaux*, après leur mort.

J'aurois épargné au Public, & à moi-même, cette Apologie, si plusieurs Personnes ne s'étoient servies de mon Nom, sans que j'aie jamais eu la moindre intention de le leur prêter. Il y a un homme, par exemple, qui m'a voulu faire adopter malgré moi, depuis peu, un bon nombre de fades Prédications dont je ne fus jamais le Pere. A lui parler franchement, ce ne sont pas-là des choses à servir de Plaisanterie, & de simple Amusement. Elles sont très-sérieuses ; & j'avouë même, que j'ai été touché au vif, quand j'ai vû mes Prédications, qui m'ont coûté tant de travail & de veilles, criées dans les Rues, & être débitées indifferemment au Peuple ; au lieu que je ne les avois destinées qu'à la réflexion des Personnes les plus graves. Cette espece de *Prostitution* a tellement prévenu le Public d'abord, que plusieurs de mes

Amis ont été assez mal avisés, pour me demander très-ferieusement, si mon unique But n'avoit pas été de badiner avec mes Lecteurs ? Je me contentai de leur répondre froidement, que *l'Evenement les en instruiroit*. Certainement, je leur en aurois voulu du mal, si je n'avois pas vu, que c'est le grand talent de notre siècle, & de notre Nation, de tourner en ridicule les choses du plus grand poids.

Lorsque la fin avoit vérifié toutes mes Prédications, voilà l'Almanac de *Partrige*, qui ne semble sortir de la Presse, que pour me disputer l'Article de la Mort de son Auteur ; &, par-là j'ai le Sort de certains Heros de Roman qui étoient obligés de tuer deux fois de suite leurs Ennemis ressuscitez par des Enchanteurs.

Si le Sieur *Partrige* a été assez habile, pour se rendre un pareil Service à lui-même, grand bien lui fasse : mon Pronostic n'en est pas moins véritable. Je crois avoir prouvé par des Demonstrations en forme, qu'il est mort une demi-heure avant le tems, que j'avois fixé pour son Décès ; ce qui desabufera le Public, de ce qui lui a été débité effrontement par l'Auteur de la Lettre à *un Lord*, qui ne prétend que je me suis trompé de quatre heures, que pour me décréditer, en m'accusant d'une Erreur si grossiere.

F I N



1. [↑](#) La même chose arrive aussi en *Hollande*, où tous les ans on voit éclore des Almanacs sous le nom d'*Antonio Magino* ; & l'on dit qu'il y a déjà cent ans, que ce Nom y brille.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Kaviraf
- Sapcal22
- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- \*j\*jac
- VIGNERON
- Toto256
- Ernest-Mtl
- TptBot
- Yann
- Denis Gagne52
- Wuyouyuan

- M0tty
- Phe-bot
- Guillaumelandry

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)